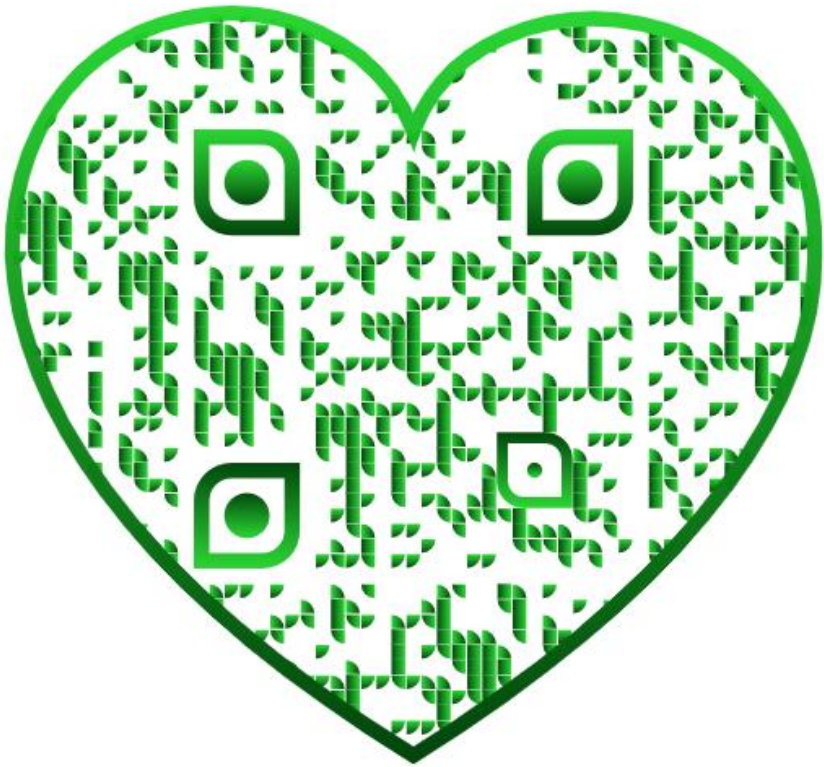
« LE STEPHEN KING ITALIEN »
LE SUNDAY TIMES

ANTONIO LANZETTA

L'HOMME SANS SOMMEIL

Un tueur qui se nourrit de vos peurs

MERA
EDITIONS



« LE STEPHEN KING ITALIEN »
LE SUNDAY TIMES
ANTONIO LANZETTA
L'HOMME SANS SOMMEIL
Un tueur qui se nourrit de vos peurs
MERA
EDITIONS

Contents

1. Prologue
2. 1.
3. 2.
4. 3.
5. 4.
6. 5.
7. 6.
8. 7.
9. 8.
10. 9.
11. 10.
12. 11.
13. 12.
14. 13.
15. 14.
16. 15.
17. 16.
18. 17.
19. 18.
20. 19.
21. 20.
22. 21.
23. 22.
24. 23.
25. 24.
26. 25.
27. 26.
28. 27.
29. 28.
30. 29.
31. 30.
32. 31.
33. 32.
34. 33.
35. 34.
36. 35.
37. 36.
38. 37.
39. 38.

40. 39.
41. 40.
42. 41.
43. 42.
44. 43.
45. 44.
46. 45.
47. 46.
48. 47.
49. 48.
50. 49.
51. 50.
52. 51.
53. 52.
54. 53.
55. 54.
56. 55.
57. 56.
58. 57.
59. 58.
60. 59.
61. 60.
62. 61.
63. 62.
64. 63.
65. 64.
66. 65.
67. 66.
68. 67.
69. 68.
70. 69.
71. 70.
72. 71.
73. 72.
74. 73.
75. 74.
76. 75.
77. Épilogue

Landmarks

1. Cover

Antonio lanzetta

L'HOMME SANS SOMMEIL

thriller

MERA
EDITIONS

© Mera éditions, 2024

www.mera-editions.com

Édition originale italienne :
© 2021 Newton Compton editori s.r.l.

This edition is published by arrangement with MalaTesta Lit. Ag., Milano, Italy in conjunction with its duly appointed agent Books And More Agency #BAM, Paris, France. All rights reserved.

Illustration de couverture : © Shutterstock
Correction : Laurène J.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite.

Les textes de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'auteur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

ISBN : 978-2-487149-00-7

Merci d’avoir acheté ce roman !

Mera Éditions vous accueille parmi ses lecteurs, avec la certitude que cette histoire vous captivera et vous enthousiasmera.
Si vous voulez être tenu au courant de nos sorties, mais surtout si vous voulez recevoir du contenu exclusif concernant nos romans, nous vous invitons à vous abonner aux canaux officiels de Mera Éditions.
Pour lire les premiers chapitres de tous nos romans gratuitement et en avant-première, inscrivez-vous à notre newsletter.

-> Vous abonner à notre newsletter <-

Bienvenue dans notre communauté !

Facebook : Meraeditions1

Instagram : meraeditions

TikTok : @mera.editions

www.mera-editions.com

L’Auteur

Antonio Lanzetta, surnommé le « Stephen King italien », fait partie du renouveau qui s’amorce dans le thriller italien. Son premier roman, *Le mal en soi*, traduit et publié en France, au Canada et en Belgique par Bragelonne, est nommé par le Sunday Times comme l’un des cinq meilleurs thrillers étrangers de l’année 2018. Écrivain, musicien, chroniqueur littéraire, Lanzetta alterne les points de vue et les époques avec beaucoup de rythme et un sens affûté de l’intrigue pour mieux semer le doute au cœur d’une Italie rurale, profonde, tour à tour cuite par le soleil et détrempée par la pluie, l’Italie du Sud, où il a grandi et vit aujourd’hui.

Instagram : @_antoniolanzetta_

À la mémoire de Sabrina Fumo, parce que l’amitié ne connaît ni le temps ni l’espace.

Laissons les premières lueurs du jour
Décider de notre sort,
Lorsque les étoiles s’éteindront
Et que tout aura pris fin.

William Wilfred Campbell

Prologue

Abbaye d'Iona, îles Hébrides, 806.

La peur.

Callum ne put se retenir de trembler de peur. Il referma l'ouvrage, et s'agenouilla à la lumière de l'unique bougie. Des ombres s'étiraient telles des araignées sur les murs de la pièce, le long des étagères de la bibliothèque qu'il avait construite de ses propres mains.

— *Pater Noster, qui es in caelis*…, murmura-t-il, tandis que sa barbe se mouillait de larmes. *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*…

La porte s'ouvrit soudain dans un gémissement de charnières rouillées, interrompant sa prière. Des pas rapides résonnèrent, et une respiration laborieuse retentit.

— Frère ! cria une voix alourdie par le flegme.

— Prieur ? fit Callum en se relevant.

— Il ne sert plus à rien de louer le Seigneur.

Le vieux moine détourna son regard enfiévré de l'ouvrage pour le porter sur le visage blafard, creusé par une épaisse barbe blanche, du père Agostino.

— Les hommes du Nord sont venus le brûler ! Vous devez partir, maintenant !

Callum s'aperçut alors du vacarme qui régnait au loin, des cris.

— Prieur… marmonna-t-il, je ne pourrai pas… Je…

Le père Agostino se précipita vers lui et le saisit par les coudes. Ses doigts osseux s'enfoncèrent dans sa chair.

— Prenez l'ouvrage et partez, gronda-t-il en découvrant des dents pourries.

— Je vous en prie…, sanglota le vieil homme, avant de prendre une profonde inspiration et de se dégager de son emprise.

Le sac qui contenait ses affaires reposait contre le pied de la table. Il effleura la couverture de l'ouvrage, et parcourut du bout des doigts les lettres gravées dans le cuir.

De codex animorum.

— Quand vous serez dans les bois, débarrassez-vous de votre habit,

ajouta le père Agostino, il ne faut pas qu'ils apprennent qui vous êtes. Personne ne le doit.

Callum glissa le *De codex animorum* dans son sac.

— Je partirai par la mer, murmura-t-il.

— Loin, insista Agostino. Défendez l'ouvrage, mon Frère !

— Mais comment ? gémit Callum en chargeant le sac sur ses épaules, le regard rivé sur la porte arrière menant au Scriptorium, l'enceinte Est de l'abbaye. Je ne suis pas un homme de guerre.

— Non, mais vous êtes charpentier, souligna le prieur avec un sourire. Trouvez une contrée où vous établir et érigez des statues. Ne craignez plus jamais la nuit, car vous êtes avec les justes.

Les cris, semblables aux gémissements rauques d'animaux sur le point de mourir, devinrent assourdissants.

Callum entendit alors distinctement les pleurs d'un Frère, le cliquetis du métal, et des bruits de pas dans les escaliers.

Ils arrivaient.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il à Agostino.

Le vieux moine bomba le torse et fit un signe de croix.

— Nous brûlerons.

1.

Salerne, sud-est de l'Italie, 2010.

Bruno ouvrit les yeux sur un papier peint illustré de clowns aux nez rouges et aux lèvres bleues. Il étira ses jambes et pressa sa nuque contre le dossier de sa chaise, laissant échapper un soupir satisfait. Il sentit le craquement de ses vertèbres usées par le temps, et le gémissement de ses articulations. Si sa fille avait su qu'il passait ses nuits dans la chambre de sa petite-fille pendant que tout le monde dormait, elle l'aurait fait enfermer dans cette maison de retraite qu'elle avait vue sur Internet.

La nuit, tout le monde se reposait, mais les gens comme Bruno ne dormaient pas.

Ils ne dormaient jamais.

Il saisit doucement la main de l'enfant tandis que la Mort gravait son visage dans l'obscurité.

Marina. Un joli prénom, pensa-t-il. C'était une enfant de la mer, et s'il fermait les yeux, il pouvait presque entendre les vagues s'écraser contre les rochers du littoral, et l'écume dévorer le rivage.

Elle sourit dans son sommeil.

La fillette ne pouvait pas voir les griffes de la nuit gratter à la vitre, et c'était très bien ainsi. Elle ne les verrait pas tant qu'il serait là pour la protéger. Tant qu'il serait en vie.

Il se leva avec précaution, tandis qu'une sensation désagréable, une pression à la base de son estomac, lui coupa le souffle, l'entraînant vers la fenêtre.

Des bâtiments identiques, des rangées de voitures garées sur le bas-côté, des arbres soufflés par le vent, le silence… et une silhouette soulignée par le néon d'un réverbère.

La silhouette d'un homme qui lui sourit.

Il portait un costume du dimanche. Ce n'était pourtant pas un dimanche. Veste, chemise, cravate soigneusement nouée, et chapeau à larges bords qui lui obscurcissait le haut du visage. Il l'observait comme le ferait un bon ami, mais ils ne l'étaient pas. Et quelque chose dans son sourire le mit mal à l'aise, lui donna l'impression d'être là où

il n'aurait pas dû être. Loin de tout ce qu'il aimait. Loin et seul.

Bruno avait toujours été seul.

L'homme leva un bras, comme pour le saluer, arrachant une grimace à Bruno qui se retourna. Il contempla Marina, blottie dans son petit lit, et sa vie défila devant ses yeux. Ses rêves, ses espoirs, ses peurs. Le garçon qu'il avait été et l'homme qu'il était devenu. Il glissa une main dans la poche intérieure de sa veste, et le bec d'un oiseau en bois s'enfonça dans sa paume. Une douce chaleur remonta le long de son bras, jusqu'à son coude et il se redressa. Des murmures, venus d'un autre temps, d'un autre monde, emplirent sa tête comme des paroles chuchotées entre amants. Il écouta leurs histoires, immobile, sans quitter la rue des yeux.

L'homme au chapeau était toujours là, mais son sourire avait disparu.

Un bourdonnement électrique lui donna tout à coup la chair de poule. L'air sembla vibrer, et le silence qui enveloppait le quartier devint pesant.

Bruno inspira profondément, déposa l'oiseau sur le rebord de la fenêtre et retourna s'asseoir. Il resta assis, les os demandant grâce, la main serrée autour de celle de la fillette, la Mort se frayant un chemin dans sa tête.

Demain, se dit-il, demain sera un jour meilleur.

Il ferma les yeux et attendit que l'aube baigne la ville de sa lumière écarlate.

Partie I
Ce ne sont que des cicatrices

2.

Dans un orphelinat près de Salerne, 1948.

Bruno se réveilla avant les autres garçons.

Il savait qu'on viendrait le chercher et il ne voulait pas se faire prendre. Il se retourna doucement sur son matelas pour ne pas faire grincer le sommier. Il observa les corps dissimulés sous les couvertures, s'assura qu'ils dormaient tous, et posa un pied au sol. Pour gagner du temps, il s'était couché tout habillé la veille : une chemise de deux tailles trop grande et un pantalon trop court, aux coutures effilochées. À treize ans, il était plus grand que les autres pensionnaires de l'orphelinat. Il dépassait les religieuses, et ce n'était qu'une question de temps, il en était sûr, avant qu'il ne rattrape le père Mario en taille. Ses bras et ses jambes étaient interminables, et son corps était aussi sec qu'un arbre mort. Avec ses haillons, il paraissait l'être encore plus.

L'épouvantail. C'était ainsi qu'ils le surnommaient.

Il ramassa ses chaussures et, sans perdre de vue son voisin, s'accroupit et se glissa sous son lit. Il considéra les taches d'urine qui maculaient son matelas, retourné maintes et maintes fois. Il se sentait en sécurité sous le lit, dans cet espace étroit et poussiéreux. C'était comme s'allonger dans un cercueil, et refermer le couvercle pour se retrouver dans l'obscurité. Le bruit sourd des battements de son cœur tambourinait contre ses tympans et il guettait le manque d'oxygène.

Il connaissait bien ce sentiment pour l'avoir éprouvé, l'été précédent, lorsque le père Mario l'avait envoyé, avec deux autres garçons, travailler aux pompes funèbres. « La guerre est finie, avait dit le prêtre, tout le monde doit aider à la reconstruction, vous y compris. » Bruno s'en était moqué, il avait aimé cet endroit. Le parfum des fleurs, le marbre froid, un silence comme il n'y en avait pas à l'orphelinat. Là-bas, personne ne l'avait insulté ni battu. Il n'avait eu qu'à s'appliquer à polir des cercueils toute la journée. S'il n'avait pas eu un jour l'idée de s'enfermer dans l'un d'eux, il n'aurait pas été mis à la porte par le croque-mort, et n'aurait pas été renvoyé à l'orphelinat avec une nouvelle anecdote dont on se serait moqué.

Un bruit de pas et des chuchotements l'arrachèrent à ses pensées. Bruno plissa les yeux, ils étaient proches.

Il prit ses chaussures dans une main, et forma un poing de l'autre. Il aurait pu se battre. Il était plus grand que tous les autres, après tout, et ses bras étaient longs. S'il avait pu en frapper un seul, les autres auraient eu peur et l'auraient laissé tranquille. Mais il ne connaissait rien à la bagarre, et ils étaient bien trop nombreux pour qu'il puisse les affronter seul.

Soudain, telles des griffes, des mains agrippèrent sa cheville, et entreprirent de le tirer hors de sa cachette.

— Aidez-moi à le tirer, il est là ! cria une voix à laquelle d'autres firent bientôt écho.

Hurlements d'une meute de chiens affamés. Bruno tenta de résister en s'accrochant aux pieds du lit et en serrant les dents, mais les mains qui le tiraient étaient trop puissantes. Il manqua d'air lorsqu'il sentit le sol glisser sous son ventre. On le tira de sa cachette et on le força à se lever dans un concert de rires stridents. Ils se moquaient tous de lui, même ceux qui ne participaient pas et qui se préparaient tranquillement pour la journée. Bruno ne les blâmait pas. Il savait bien qu'ils étaient soulagés de ne pas être à sa place, de ne pas subir ce qu'il lui arrivait.

— Amenez-moi l'épouvantail ! s'égosilla Onofrio en enfilant sa chemise.

Ce dernier était à l'orphelinat depuis moins d'un an. Il affichait toujours un sourire mauvais, et sa peau était si sombre qu'il avait l'air sale. De tous les garçons de son dortoir, Onofrio était sans doute celui qui prenait le plus de plaisir à l'humilier.

— Regardez, s'écria-t-il en le pointant du doigt. Il s'est pissé dessus !

Bruno baissa les yeux, découvrit une tache sombre sur son pantalon de velours et se mordit les lèvres. Les rires redoublèrent d'intensité. Il tenta de se dégager, mais on lui asséna un coup de poing dans l'estomac, qui le plia en deux. Même dans cette position, il était plus grand que les autres. Il aurait voulu les écraser, les piétiner comme des fourmis, mais Onofrio lui arracha soudain ses chaussures des mains, et Bruno ne fit rien pour les reprendre. Il resta là, les yeux chargés de larmes, tandis que son tortionnaire déboutonnait son pantalon, et urinait sur les souliers.

*

Bruno pleura encore, plus tard, à la cantine, lorsque les religieuses le forcèrent à s'asseoir parmi les autres, avec ses vêtements souillés.

— Tais-toi et mange, lui intima Sœur Gelsomina en lui enfonçant la tête dans son bol de lait et de pain rassis.

Bruno ne put retenir ses sanglots, quelque chose dans son esprit l'en empêcha. Il savait comment cela se terminerait s'il ne parvenait pas à se reprendre : les religieuses appelleraient le père Mario et ce dernier l'enfermerait à la cave. Il détestait qu'on l'enferme à la cave, il s'y sentait mourir.

Sœur Gelsomina l'attrapa brutalement par l'oreille, lui arrachant un gémissement.

— Tu peux pas arrêter, espèce de grosse salope ? ! gronda une voix, et une chape de plomb s'abattit sur les orphelins, les religieuses et les tables dégoulinantes de nourriture.

Tout le monde se figea, et le temps fut comme suspendu. Sœur Gelsomina eut un mouvement de recul, comme si on l'avait giflée. Elle considéra d'abord Bruno, puis le reste de la salle. Sa lèvre tremblait, elle sembla vouloir rétorquer quelque chose, sans parvenir à trouver les mots.

— Qu'est-ce que tu as dit ? gronda la religieuse.

Silence.

Sœur Gelsomina se leva brusquement et la tête de Bruno pivota comme un ressort.

— Alors ? Répète ! Comment tu m'as appelée ?

Bruno garda les yeux rivés sur la tache d'urine qui souillait son pantalon. Il avait cessé de pleurer, et c'était une bonne chose.

— Euh…

Sœur Gelsomina fit un signe de croix et hurla :

— Répète !

Bruno entendit soudain le bruit d'une chaise qu'on déplace. Il tourna la tête et aperçut un garçon. Un petit garçon avec de drôles de cicatrices sur le visage. Des marques de brûlure ? Oui, c'étaient bien des marques de brûlure. Il ne l'avait jamais vu auparavant, il devait être nouveau. Un de ceux qui sont de passage à l'orphelinat avant qu'on les transfère ailleurs.

— J'ai dit, gronda le garçon, que tu devais arrêter, espèce de grosse S-A-L-O-P-E ! Tu comprends ?

Sœur Gelsomina avait compris. Le père Mario, qui se tenait dans l'encadrement de la porte, le visage grave, avait sûrement compris, lui aussi.

Sa soutane siffla comme un drap balayé par le vent lorsqu'il progressa entre les tables. Tout le monde baissa la tête, même les religieuses. Tout le monde, sauf le nouveau. Bruno aurait voulu le prévenir, lui dire que ça suffisait, qu'il n'était pas nécessaire de prendre sa défense. Il ne pouvait pas savoir ce qui l'attendait, il n'avait jamais été puni à la cave. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il retint sa respiration et ferma les yeux. Il se sentait coupable. Il serait sûrement puni à cause de lui. La culpabilité se mua en panique

lorsqu'il sentit une main empoigner son bras.

— Viens, siffla le prêtre entre ses dents jaunes.

Bruno se leva sans opposer de résistance. Il savait que cela ne servait à rien. Il marcha pieds nus, ses chaussures étant restées à l'étage, souillées par l'urine d'Onofrio. Il suivit le père Mario sans un mot. Pas à pas, il descendit jusqu'à la cave. Le couloir était éclairé par des bougies, et l'encens, mélangé à la moisissure, rendait l'air irrespirable.

*

Le garçon qui l'avait défendu l'attendait dans une pièce minuscule, torse nu, agenouillé sur une bande de gros sel, face au mur. Bruno frissonna : c'était la phase initiale de la pénitence, juste avant la nuit d'enfermement dans la cave, et cela faisait mal, plus que tout le reste.

Le prêtre l'empoigna par la nuque et le poussa en avant, le forçant à s'agenouiller.

— Déshabille-toi, ordonna-t-il.

Bruno s'exécuta lentement. Ses mains tremblaient et il ne parvenait pas à déboutonner sa chemise. Le père Mario n'était pas pressé, et il se contenta d'attendre. Il détaillait ses côtes, les poils de ses bras, chaque fibre de son corps. Jusqu'à ausculter son âme.

Désormais torse nu, il frissonnait et commençait à claquer des dents. Il tourna légèrement la tête et aperçut le nouveau qui le scrutait. S'il avait peur, il ne le montrait pas. Son visage était étrange, ses cicatrices ressemblaient aux plaies des lépreux des récits de l'Ancien Testament.

Le père Mario attrapa une ceinture qu'il gardait accrochée au mur. Du cuir dur et des clous, couverts de croûtes de sang séché. Il la fit glisser dans sa main avec un bruissement. Bruno déglutit et retint ses larmes, se sentant mourir.

— C'est la voie du Christ, commenta le prêtre.

Ce dernier poussa un gémissement de satisfaction lorsque la ceinture frappa le dos de l'enfant pour la première fois. Bruno ne hurla pas tout de suite. La douleur, la vraie, vint après la brûlure, après la sensation de chair en feu. La deuxième salve s'abattit sur le dos balafré du nouveau, qui réagit de la même manière. Il encaissa le coup sans broncher et tituba, les genoux frottant contre le sel, les dents enfoncées dans ses lèvres.

Bruno le vit expirer par les narines à la manière d'un taureau, une veine palpitant sur sa tempe. Puis il se retourna et lui adressa un clin d'œil.

Il s'appelait Nino, et dès lors, Bruno et lui devinrent inséparables.

3.

L'orphelinat était loin d'être une véritable école, tout du moins, il ne ressemblait pas à cette école de Capaccio, destinée à des garçons qui, contrairement à eux, avaient une famille. À Pietra di San Michele, c'étaient les religieuses qui enseignaient la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire et la prière. Elles priaient tellement que Bruno craignait parfois de devenir prêtre comme le père Mario, un vieil homme poisseux avec des touffes de poils noirs qui lui sortaient des oreilles. Il avait ce regard qui donnait toujours à Bruno le sentiment d'être à nu, vulnérable, comme si sa vie en dehors de la cave n'avait aucun sens, et que le froid, la douleur, et le goût du sang étaient tout ce qu'il représentait.

Bruno détestait prier. *Ave Maria*. *Acte de Contrition.* Il y avait quelque chose de discordant dans les versets qui lui rappelait le grincement des marches de la cave. Il n'avait rien à se reprocher, rien à se faire pardonner, et s'il l'avait pu, il aurait mis le feu à la petite paroisse de l'orphelinat. Il serait resté à regarder les flammes la dévorer jusqu'à la réduire à un tas de restes calcinés, comme la vieille maison dans les bois. Bruno grimpait souvent au dernier étage de l'orphelinat pour l'admirer, cette maison dont il ne restait qu'un amas de ruines noircies et de cendres emportées par le vent.

— Regarde où tu mets les pieds, l'épouvantail ! l'invectiva une voix, l'arrachant à ses pensées.

Bruno était en train de balayer la cour avec les autres lorsqu'il avait heurté le dos d'un autre garçon.

— Désolé, s'excusa-t-il en s'écartant.

Le soleil perçait à travers les branches des arbres, l'obligeant à plisser les yeux. Il regarda autour de lui, mal à l'aise. Assis à l'ombre d'un porche, Onofrio et deux autres garçons le dévisageaient avec un sourire étrange. Bruno serra le manche de son balai, baissa la tête et s'éloigna le plus possible d'eux. La solitude était devenue son seul réconfort. Le silence, lui, ne le jugeait pas. Il l'apaisait, comme une caresse sur la joue. Bruno rejoignit l'arrière du bâtiment par un chemin creusé dans le sol jusqu'au cimetière de l'orphelinat, un petit champ aux pierres tombales tordues, couvertes de mousse, où

reposaient les nonnes. Il laissa tomber son balai et entreprit d'arracher les mauvaises herbes pour dégager les tombes.

— Pourquoi tu fais ça ? fit une voix derrière lui.

Il frissonna à l'idée qu'Onofrio et les autres l'aient suivi dans ce lieu isolé. Il ferma les yeux, et compta jusqu'à cinq.

— Eh, t'es sourd ? demanda à nouveau la voix. T'as entendu ce que je viens de dire ?

Bruno rouvrit les yeux et se retourna doucement pour découvrir Nino, dont le corps osseux s'élevait au-dessus des pierres tombales.

— Non, répondit-il.

— Non à quoi ? grimaça le jeune balafré, les bras croisés sur sa poitrine.

— Je suis pas sourd.

— Ah… t'es muet, alors ?

— Je suis pas muet non plus, rétorqua Bruno en se redressant et en soutenant un instant le regard de l'orphelin.

— C'est des nonnes, là-dessous ? demanda Nino en désignant le sol.

Bruno hocha la tête.

— Je déteste les têtes de chiffon.

— Pareil.

— Alors qu'est-ce qui t'oblige à tout nettoyer ?

Bruno haussa les épaules.

— Elles sont mortes, et les morts méritent le respect.

Bruno et Nino passèrent ainsi le reste de l'après-midi à nettoyer les pierres tombales. Ils arrachèrent les mauvaises herbes et les broussailles jusqu'à ce que la cloche du dîner retentisse. Ils étaient sales et en sueur, mais souriants.

— Merci pour ton aide, lança Bruno.

— De rien, fit Nino. C'est pas comme si j'avais autre chose à faire.

— Je parlais pas des tombes, mais de l'autre jour, à la cantine, reprit Bruno en se grattant le cou. Je suis désolé… Je veux dire, t'avais pas à faire ça. Je peux me débrouiller.

— Ouais, j'ai vu comment tu t'en sortais, ricana Nino.

Ils entrèrent dans le réfectoire, sortirent assiettes et couverts de l'armoire, et allèrent s'asseoir à une table au fond de la salle. Bruno sentit le regard d'Onofrio fixé sur lui. Ses yeux noirs lui transperçaient le dos, et il se mordit la lèvre.

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? demanda Nino.

— Qui ? sursauta-t-il.

— Face de cul, fit Nino en se tournant, le désignant du regard. Le type qui te regarde toujours de travers, celui qui a une tête de con.

— Face de cul, répéta Bruno. Onofrio… Je crois qu'il m'aime pas.

— Ça, je m'en étais rendu compte. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Je sais pas… c'est peut-être parce que j'ai de meilleures notes que

lui.

Nino haussa un sourcil.

— T'es bon à l'école ?

Bruno acquiesça. Il était bon, surtout en latin, mais il ne pouvait pas le montrer. S'il avait une bonne note, ou si une religieuse le félicitait, il était contraint de courir se cacher des autres après les cours.

— Voilà ce que je te propose, reprit Nino. Tu fais mes devoirs et je te débarrasse de ces connards.

— D'accord, répondit Bruno, peu convaincu.

Il avait peut-être eu du courage à revendre quand le père Mario l'avait fait descendre à la cave pour le battre, mais Onofrio était cruel et fort, et Nino petit et maigre.

Pourtant, Bruno ne doutait pas que son ami était sérieux, et les autres non plus. Le lendemain de la correction du devoir de mathématiques, quelques garçons avaient attendu Bruno dans le couloir et l'avaient tiré par la chemise jusqu'à une classe vide où Onofrio l'attendait.

— Eh, l'épouvantail, donne-moi tes chaussures, avait-il ordonné en déboutonnant son pantalon.

Bruno s'était contenté d'obéir, comme il le faisait toujours, parce qu'il était inutile de résister, mais Nino avait surgi, renversant le rapport de force. Il s'était jeté sur Onofrio et lui avait donné un coup de genou dans les parties. D'une main, il lui avait serré la gorge, et de l'autre, il l'avait giflé. Fort. Si fort qu'il fit passer les coups du père Mario pour des caresses.

— La prochaine lui cassera le nez, avait-il averti en se tournant vers le groupe de garçons qui regardait Onofrio se tordre de douleur sur le sol.

Cela suffit à effacer des années de violence. Dès lors, Bruno commença à se sentir plus léger, et apprit ce que c'était que de marcher dans les couloirs de l'orphelinat sans avoir peur des autres. Il ne lui restait plus qu'à éviter de croiser le regard du père Mario, de peur qu'il ne cherche à lui enseigner la voie du Christ à la cave, ou qu'il ne le fasse avec Nino. Il devrait serrer les dents pendant encore deux semaines, après quoi l'école serait terminée et les villageois arriveraient pour les mettre au travail.

— On sera payés ? demanda Nino tandis que Bruno lui expliquait la procédure de sélection auprès des villageois.

— J'en sais rien, ils ont peut-être un arrangement avec l'orphelinat.

— Pas question que je me casse le dos pour eux, alors. Ils trairont leurs vaches de merde eux-mêmes.

— Réfléchis un peu. Pendant trois mois, tu pourras sortir d'ici, tu ne dormiras pas dans un dortoir, et tu ne sentiras pas la nonne.

— C'est vrai, les nonnes sentent le cul.

— Et puis, t'es pas obligé de travailler dans une ferme. On pourrait très bien te choisir pour travailler dans un bel endroit, comme moi l'été dernier.

— Ah oui ? rétorqua Nino en le considérant avec curiosité. Et où tu es allé ?

Bruno repensa à l'obscurité, au froid, au silence, et sourit.

— Aux pompes funèbres.

4.

Après les festivités en l'honneur de Saint Antoine de Padoue[1], on demanda aux garçons de se laver, de s'habiller, et de se regrouper en rangs dans la cour, le torse bombé et le dos droit, comme les cadets d'une académie militaire. Les plus robustes étaient choisis par les éleveurs. Onofrio décrocha un poste dans une serre à Paestum[2], ce qui arracha un sourire à Bruno, car personne n'aimait travailler dans les serres. Les villageois tournaient autour de Nino et lui, les examinaient, puis s'éloignaient. Sans doute à cause des bleus, pensa Bruno en effleurant sa pommette à l'endroit où la main rugueuse du père Mario avait laissé une marque. Il s'était résigné à l'idée que personne ne les choisirait, et qu'ils devraient se contenter de travailler comme garçons de courses pour un boucher de Pietra di San Michele, ou comme bergers dans les montagnes de Bellosguardo, lorsqu'une camionnette poussiéreuse se gara. Le chauffeur se présenta comme s'appelant Gennaro. C'était une sorte de géant aux bras poilus et au sourire édenté. Il lança un regard en direction de Nino et lui, avant de se tourner vers le père Mario, et de hocher la tête en signe d'approbation.

Le prêtre repositionna d'un doigt ses lunettes et considéra Bruno avec mépris.

Quelques instants plus tard, les garçons étaient assis dans la camionnette de Gennaro qui leur racontait ses souvenirs de guerre en Abyssinie[3]. Il leur montra la cicatrice sur son avant-bras, précisant qu'il s'agissait d'une lance, puis celle en forme de trou au niveau de son épaule.

— J'ai reçu trois balles, expliqua-t-il.

— Des Africains ? pouffa Bruno.

— Quels Africains ? Tout au plus me lançaient-ils des fléchettes. Ce sont les Allemands qui m'ont tiré dessus ! Une balle est passée par là, tu vois ? Un peu plus bas et j'étais six pieds sous terre !

— Pourquoi vous ont-ils tiré dessus, les Allemands ?

— Pourquoi ? Parce que quand le maréchal Badoglio[4] a annoncé à la radio qu'il y avait un armistice, on a saboté leurs avions en mettant du sucre dans les moteurs. Ils étaient beaux, quand ils se sont écrasés…

— Les Allemands sont aussi venus à l'orphelinat.

— Et qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Je sais pas, ils criaient. J'avais huit ans, je crois, je comprenais pas vraiment ce qu'il se passait.

Gennaro éclata de rire et lui donna une tape sur la cuisse.

— Combien t'en as, maintenant ?

— De quoi ?

— D'années.

— Treize.

Gennaro laissa échapper un sifflement.

— Et tu es déjà si grand ?

— Vous aussi, vous êtes grand, monsieur.

— Vas-y doucement avec tes « monsieur », mon gars !

— Excusez-moi, répondit Bruno en baissant la tête.

— Eh, je plaisante…, le bouscula de nouveau Gennaro. Les chiffonniers t'ont appris les bonnes manières, au moins. Monsieur Aloïa appréciera. Mais ne me parle pas comme à un vieux ou à un riche, je ne suis ni l'un, ni l'autre.

— Qui c'est, ce monsieur Aloïa ? demanda Nino, qui jusque-là était resté silencieux, observant la campagne défiler par la fenêtre.

Gennaro considéra le garçon un instant avant de tambouriner des doigts sur le volant.

— Les Aloïa sont la famille la plus influente du pays, expliqua-t-il. Je travaille pour eux, et toi aussi maintenant. Tu es laid et peut-être même mal nourri, mais il y a beaucoup à faire au domaine, ça devrait te plaire. À la fin de l'été, tu me remercieras de t'avoir choisi.

Nino se tourna à nouveau vers la fenêtre, avant de répondre :

— J'espère bien.

1 - Saint Antoine de Padoue est fêté par l'Église catholique le 13 juin ; il est le saint patron du Portugal, du Brésil et de la Custodie de Terre Sainte.

2 - Au sud de Salerne.

3 - La seconde campagne d'Abyssinie est un conflit opposant l'Italie fasciste de Benito Mussolini à l'empire d'Éthiopie de Haïlé Sélassié de 1935 à 1936. Elle constitue la seconde tentative de l'Italie de s'emparer du pays après la victoire éthiopienne d'Adoua de 1896.

4 - Le maréchal Badoglio représentait l'Italie lors de la négociation de l'armistice du 24 juin 1940 avec la France.

5.

Pour se rendre au domaine des Aloïa, il fallait emprunter une route étroite qui descendait vers la mer. Cette dernière, à la lisière des bois, serpentait entre des champs en friche brûlés par le soleil. Le village de Pietra di San Michele se réduisait à un amas de maisons biscornues, encastrées au creux de la montagne.

— C'est la Pointe du Cyclope, précisa Gennaro en posant un doigt sur le pare-brise en direction de la montagne. Là-haut, ajouta-t-il, ce grand trou, c'est l'œil, et en dessous, c'est la bouche.

— On dirait seulement des grottes, fit Nino.

Bruno, lui, était fasciné. À les regarder, on avait l'impression que les pierres avaient été superposées les unes sur les autres pour former le visage d'un gigantesque gardien scrutant la mer.

— Les Allemands avaient positionné leur artillerie là-haut, poursuivit Gennaro. Ils étaient persuadés que les Américains débarqueraient sur la plage, mais au lieu de ça, ils ont débarqué plus au nord et les ont pris à revers.

Il tourna à un embranchement, et la camionnette emprunta un chemin accidenté qui se faufilait entre les arbres. La route était bosselée et pleine de trous, mais l'homme ne réduisit pas sa vitesse pour autant et les deux amis, assis l'un à côté de l'autre, rebondirent sur la plage arrière jusqu'à ce que la camionnette atteigne un portail tapissé de lierre.

La demeure était imposante, la plus grande que Bruno ait jamais vue. Plus grande que l'orphelinat, qui avait été son seul point de repère pendant treize ans. Sur la gauche, une tour assaillie par les plantes grimpantes pointait droit vers le ciel. Et puis il y avait des fenêtres, partout, avec des volets en bois, peints en bleu, et des jardinières couvertes de géraniums. Tout était si étrange, si inhabituel. Même l'air de ce lieu avait une odeur différente.

— La visite est terminée, déclara Gennaro. Le maître est à l'étranger, il n'y a que la gouvernante dans la maison.

Ce dernier s'extirpa du véhicule et se dirigea vers la demeure.

— Pia ! appela-t-il avec force.

Nino sortit à son tour et ouvrit la porte à Bruno. À peine le garçon

eut-il foulé le sol que son ami lui attrapa le bras et le força à se pencher.

— Écoute, lui dit-il à voix basse. J'ai réfléchi, et je pense qu'il faut partir.

— Partir ? Tu veux retourner à l'orphelinat ?

— Non, idiot… Je veux dire partir, s'enfuir… c'est notre chance d'être libres. On pourra aller où on voudra, personne ne viendra nous chercher.

Bruno eut un pincement au cœur. Il considéra son ami et ne sut que répondre. Cette idée ne lui plaisait pas du tout. Car si le père Mario les retrouvait, c'en était fini d'eux. Il se mordit la lèvre, et pensa à la cave, à l'odeur de sang et de moisissure, il se remémora la première fois qu'il y avait été enfermé. Il n'était alors qu'un tout-petit, et son dos avait tant souffert sous les coups. Quel âge avait-il ? Quatre ans ? Cinq ? Pendant la nuit, il s'était senti terriblement seul. Il ne se souvenait même pas pourquoi le prêtre l'avait battu et jeté là. Nino parut lire en lui, et sourit.

— Détends-toi, on n'est pas obligés de partir maintenant, précisa-t-il avant de récupérer le sac à pommes de terre dans lequel il avait rangé ses affaires, et de se lancer à la poursuite de Gennaro.

— Réfléchis-y quand même.

— J'y penserai, murmura Bruno.

Et alors qu'il récupérait son sac à l'arrière de la camionnette, l'air autour de lui se figea, il sentit un frisson remonter jusqu'à sa nuque. Un instant auparavant, il lui avait semblé que les oiseaux gazouillaient, mais à présent, tout était silencieux.

Il leva la tête en direction de la maison et aperçut quelque chose qui bougeait à l'étage supérieur.

Le mouvement d'un rideau, pensa-t-il. Ou quelqu'un se dissimulant derrière.

Quelqu'un qui l'observait.

6.

Pia se déplaçait silencieusement dans la cuisine. Elle était petite et maigre, les joues creusées, et elle avait les cheveux si fins qu'on pouvait apercevoir son cuir chevelu. La vieille dame les observait entre deux corvées, promenant ses yeux noirs de leurs visages à la cuisinière dans une étrange danse de regards qui mettait Bruno mal à l'aise.

On aurait dit qu'elle n'avait jamais vu d'orphelins de sa vie.

— Qui t'a fait ça ? demanda-t-elle en posant une assiette de spaghettis en sauce sur la table.

Bruno repensa à son visage, aux marques de violence, et rougit. Il tenta de trouver les mots justes, mais Nino se racla la gorge et le devança.

— Je dois remercier mon père, m'dame, expliqua son ami avec une simplicité qui le laissa bouche bée. Il buvait et fumait… il aimait s'endormir avec une cigarette aux lèvres et, une nuit, il a mis le feu à la maison. Il nous a tous brûlés.

Bruno sentit un poids dans son estomac. Il inspira, et un sentiment de malaise comprima sa gorge. Sa main tremblait lorsqu'il porta une fourchette de spaghettis à sa bouche.

— Délicieux ! dit-il pour essayer de changer de sujet.

— Je vois ça, répondit Pia. Mange tout, ne gaspille rien.

— Tout de suite, s'empressa-t-il de répondre, avalant les pâtes presque sans les mâcher.

— Calme-toi, lui souffla Nino en lui tapotant le bras.

Bruno renonça à s'empiffrer. Il fallait qu'il se détende. Il n'était plus à l'orphelinat, où il suffisait d'un rien pour se retrouver au sous-sol.

Dans le noir.

À genoux sur du gros sel.

Pia ne cessait de le fixer sans que son visage anguleux ne trahisse la moindre émotion. Ses bras, pendants le long de ses flancs, étaient maigres et striés de veines saillantes. Bruno ne pouvait deviner ce que pensait la gouvernante, mais il se sentait vulnérable, comme de la chair à vif exposée au soleil.

— J'ai préparé la chambre d'à côté, dit-elle. On se lève tôt le matin,

il y a beaucoup à faire.

— D'accord, répondit-il. À l'orphelinat, on se lève à cinq heures pour prier.

— Prier ?

Il acquiesça.

— Il n'y a pas de Dieu à prier dans cette maison, déclara Pia, avant de plonger la marmite sale dans un baquet en bois pour la laver.

— C'est mieux comme ça, murmura Nino.

*

— Bruno, viens ici ! appela Pia en lui tendant un sac rempli de déchets. Va à l'arrière et jette-le dans la poubelle, sinon ça va empester dans la maison jusqu'à demain.

Bruno sortit par l'accès réservé aux domestiques, une vieille porte vitrée à la poignée rouillée qui donnait sur la cour. Des lampes en céramique, suspendues sous le porche, baignaient le pavé d'une lumière orangée, et dans l'obscurité, par-delà les ombres noires des arbres, on distinguait la silhouette imposante de la montagne au visage diabolique. Bruno les sentait braqués sur lui, ces yeux de pierre, cratères sombres dans une nuit sans étoiles. Il jeta les ordures et s'apprêtait à rentrer lorsqu'il perçut un mouvement. La main crispée sur la poignée de la porte, les muscles tendus, il tourna lentement la tête et aperçut une silhouette. Quelque chose de tordu et de courbé avançait vers lui, émergeant du rideau d'arbres qui entourait la demeure.

Un chien aboya au loin et son sang se glaça.

Sa propre respiration lui parut soudain assourdissante. Un sifflement rapide, asphyxié. Il sentit ses jambes se raidir, son dîner s'agiter dans son estomac, et il se mit à trembler. Scrutant à travers la vitre de la porte, Bruno chercha Nino des yeux. Il aurait voulu l'appeler à l'aide, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors, il ferma vivement les paupières, et lorsqu'il les rouvrit, la chose était toujours là. À ses côtés, d'autres formes variées étaient apparues. Elles avaient quelque chose d'animal, d'effrayant…

Des statues.

Bruno éclata de rire.

Ce n'étaient que des statues.

Il lâcha la poignée, cédant à l'envie irrépressible de revenir sur ses pas pour les observer de plus près. Elles assiégeaient la maison, telles des créatures de la nuit. Des hommes, des femmes, et des enfants faits de bois et de métal. De longs bras et de longues jambes, des dos courbés et des visages qui n'avaient rien d'humain. Bruno effleura la main d'une statue. Dans ses doigts recourbés comme des serres, il

découvrit un petit oiseau en bois. Il se tourna vers les autres, et se rapprocha de chacune d'entre elles.

Elles avaient, elles aussi, un petit oiseau dans les mains, pressé contre le cœur.

*

Bruno se lava le visage à l'eau froide, éteignit la lumière de la salle de bains et se mit au lit. Nino était allongé sur un lit de camp en face du sien, les mains croisées derrière la tête.

— Tu dors ? demanda-t-il à son ami.

— Si t'arrêtes de parler, peut-être, répondit Nino.

— Les draps sentent bon, j'ai pas l'habitude.

— T'as vu le savon ? Il sent la rose.

— Cet Aloïa doit avoir de l'argent.

— Oui.

— Je me demande s'il y en a dans la maison.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Chut… Parle moins fort ou la vieille va nous entendre. Je me demande juste s'il y a quelque chose à prendre.

— Tu veux dire *voler* ?

— Je veux dire mettre de côté, pour notre évasion.

Notre évasion. Bruno répéta ces deux mots dans sa tête, les sentit faire leur chemin dans ses pensées, puis s'imagina avec Nino, pieds nus dans les rues désertes de villes qu'il ne connaissait pas, la nuit, comme des voyous.

— Tu dors ? répéta-t-il.

— Hum, hum.

— Je sais pas si j'ai envie de m'enfuir, j'aime pas l'idée…

— Tu devrais, parce que je retournerai pas à l'orphelinat. Maintenant, dors.

Bruno enfonça sa tête dans l'oreiller et s'efforça de ne pas penser au plan de Nino. Il n'était ni un voleur, ni un fugueur, mais il ne voulait pas non plus remettre les pieds à l'orphelinat. Quand il fermait les yeux, il pouvait sentir dans son dos la brûlure provoquée par les coups de fouet du père Mario. Il pouvait sentir l'odeur de moisissure et de sang séché de la cave, et il n'aimait pas ça non plus. Ils pourraient peut-être rester ici, pensa-t-il, s'ils prouvaient à monsieur Aloïa qu'ils étaient utiles, qu'ils travaillaient dur. Il ne les adopterait pas, il ne les ferait pas entrer dans sa famille, non. Ils étaient trop âgés pour trouver des parents ; les couples qui ne pouvaient pas avoir d'enfants choisissaient des bébés ou des tout-petits. Bruno avait été présenté aux parents adoptants, lui aussi, mais contrairement aux autres, il était laid. Lorsqu'elles le voyaient, les jeunes mères perdaient leur sourire et

poursuivaient leur chemin, alors il avait cessé de se bercer d'illusions. La maison était grande, et Pia semblait pleine d'énergie, mais elle était âgée, et ils pouvaient lui donner un coup de main. Ils étaient polis, et il valait mieux rester ici que retourner à l'orphelinat. Il tiendrait Nino à distance pour l'empêcher de voler.

Oui, c'est ça. Il ne pouvait pas laisser passer cette chance.

Il ajusta son drap et tâcha de s'endormir, mais son esprit l'entraîna dans le jardin, parmi les arbres et les étranges sculptures.

— Nino ? murmura-t-il.

— Seigneur, souffla son ami. T'es con ou quoi ? J'ai dit : dors.

— J'ai vu des choses dans le jardin quand je sortais les poubelles. Des choses derrière la maison.

— Quelles choses ?

— Des statues, précisa-t-il en sentant ses mains se crisper. Il y en a beaucoup. Elles sont toutes bizarres, horribles… on dirait des monstres.

— Des monstres ?

— Oui, des monstres.

Nino ne le questionna pas davantage. Il se tourna sur le côté, remonta le drap sur sa tête et le laissa seul avec ses pensées.

Bruno se remémora les petits oiseaux de bois et il lui sembla les entendre gazouiller. Puis, ses paupières se firent lourdes, les contours de la pièce se brouillèrent, et tout ne fut plus qu'une agréable étendue noire devant ses yeux.

7.

— Viens ici, petit, le héla Gennaro en s'essuyant le front.

Le soleil lui brûlait les épaules et le vent soufflait un parfum d'herbe et de terre.

— Commence par nettoyer ces parterres, fit-il en les désignant d'un geste de la main. Attrape les mauvaises herbes par la base, et tire.

— Tout de suite, répondit Bruno en s'efforçant de ne pas regarder les statues.

Il y en avait partout, des silhouettes grotesques de bois et de métal battues par le soleil. Elles semblaient le dévisager, leurs yeux vides braqués sur lui.

« Ne fais pas attention à elles, se dit-il. Travaille. Ne les regarde pas. »

Bruno voulait montrer à Gennaro qu'il était habile, qu'il pouvait travailler dur, alors il arracha les mauvaises herbes comme si sa vie en dépendait. Il commença par l'endroit que l'homme lui avait indiqué et nettoya tous les parterres du jardin des Aloïa, sans se soucier de la chaleur et des ampoules qui commençaient à apparaître sur ses mains.

Il s'enfonçait dans les buissons en grinçant des dents et en soufflant sous l'effort. Le temps passa à toute vitesse et il ne s'arrêta pour reprendre son souffle que lorsqu'il se retrouva devant un gigantesque enchevêtrement de mauvaises herbes.

Des bruits de pas. Le sentiment d'être observé.

Bruno se retourna et croisa le regard de Gennaro. L'homme avait un tissu noué sur la tête, et sa chemise collait à sa poitrine. Il désigna les parterres de fleurs, se gratta le front, et siffla.

— Ça alors ! pas mal, petit.

— Merci, fit Bruno en esquissant un sourire.

Gennaro lui fit signe de le suivre.

— Allons manger, on terminera plus tard.

Nino les attendait sous le porche de la cabane à outils, assis sur un tabouret, les jambes étendues vers l'avant, et une brindille entre les lèvres.

— Vous avez pas chômé, dit-il avec un clin d'œil.

— Qu'est-ce que t'as fait, toi ?

— J'ai mis de l'ordre là-dedans, répondit son ami en désignant la porte de la cabane, avant de se tourner vers Gennaro. Ce jardin craint, ça fait combien de temps que vous l'avez pas entretenu ?

L'homme haussa les épaules.

— La villa des Aloïa reste fermée pendant l'hiver, on ne rouvre qu'au retour du maître.

Gennaro s'assit alors sur une vieille chaise, ramassa une bouteille de vin et un baluchon fait d'un torchon de cuisine posé au sol. Il arracha le bouchon avec les dents et positionna la bouteille entre ses pieds, avant de défaire le nœud du baluchon et d'en sortir une tranche de pain.

— Ah, dit-il en se tapotant le ventre. Quand j'étais au front, j'aurais payé cher pour ça. Du pain et de la chicorée, personne dans le pays n'en fait d'aussi bon que Pia.

— Comment c'était ? demanda Bruno, et le grand homme fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Les combats… comment c'était d'être soldat ?

— Pas terrible, répondit Gennaro. Toute la journée, il y a quelqu'un qui te dit quoi faire, et comment le faire. On passe son temps à attendre quelque chose qui n'arrive pas. Tu restes là, avec ton fusil à la main, à vouloir en découdre. Tu espères qu'un ennemi se mettra dans ton champ de vision au bon moment et, quand c'est le cas, tu te chies dessus.

— Et toi ? demanda Bruno. T'as déjà tiré sur quelqu'un ?

Une ombre passa sur le visage de Gennaro, et Bruno regretta aussitôt d'avoir posé la question. Il ne voulait pas paraître curieux, il cherchait juste un moyen de se faire des amis, et il fut saisi par la peur d'avoir manqué de tact. Il attendit, en silence, la sueur perlant sur sa nuque, puis Gennaro écarta les bras et sourit.

— Regarde-moi, dit-il, je suis là, devant toi. Et ça veut dire que j'ai fait mon devoir.

— C'est vrai, acquiesça Bruno.

Gennaro sembla satisfait de sa réponse.

— Maintenant, arrête de poser des questions, et mange.

Bruno rompit le pain et se tourna vers Nino pour lui en offrir un morceau, mais son ami semblait ne pas avoir faim. Il était immobile, toute son attention était tournée vers la maison des Aloïa, comme s'il voyait des choses invisibles aux yeux des autres. Bruno scruta les rebords des fenêtres fleuris, obscurcies par des rideaux, puis se racla la gorge.

— Quand est-ce que le maître arrive ? demanda-t-il.

Gennaro avala une bouchée de pain avec une gorgée de vin, et sourit.

— Bientôt, dit-il. Très bientôt.

8.

Le soleil avait disparu derrière les montagnes lorsque les deux amis rentrèrent dans la maison, fatigués et en nage. Bruno poussa un soupir de soulagement, ses bras et ses jambes lui faisaient si mal qu'il peinait à marcher. Il avait hâte de se rendre à la salle de bains pour se laver.

— Tu verras, petit, lui avait dit Gennaro, après un mois à travailler ici, tes épaules deviendront si larges que tu ne pourras plus passer les portes.

L'idée ne lui déplaisait pas. S'il pouvait prendre du muscle, les garçons de l'orphelinat le respecteraient, même sans le soutien de Nino.

Nino.

Bruno se retourna brusquement, l'estomac serré.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il à voix basse.

Nino se tenait immobile devant une porte, sa main sale effleurant la poignée.

— Chut ! La vieille peut nous entendre, lui intima-t-il en portant un doigt à sa bouche.

Ils entendirent des bruits de pas et d'écoulement d'eau provenant de la cuisine.

Bruno cligna des yeux, le sang tambourinant contre ses tempes. La gouvernante avait été claire. S'ils voulaient rester, ils ne devaient pas entrer dans les pièces à vivre, et avaient interdiction de toucher à quoi que ce soit sans y être invités. « Ce ne sera pas difficile », s'était dit Bruno. Avec ses fenêtres, ses escaliers, et sa tour couverte de plantes grimpantes, la maison lui paraissait bien trop grande et bien trop sinistre pour qu'il ait envie d'y fureter. Mais Nino n'était pas de cet avis, et le sourire qui se dessina sur son visage lorsqu'il se glissa dans la chambre laissait imaginer le pire.

Bruno jeta un coup d'œil vers le couloir menant à la cuisine et se dépêcha de le rejoindre.

— Dépêche-toi, il faut qu'on sorte de là, dit-il vivement en tentant d'attraper son ami par le bras, mais Nino se dégagea.

— Ne me touche pas, lui intima-t-il, et les cicatrices sur son visage semblèrent se mouvoir. Garde un œil sur la porte, je vais voir s'il y a

quelque chose d'intéressant à prendre.

— Prendre ? releva Bruno en haussant le ton. Ces gens nous ont accueillis et tu veux les voler ? Tu veux voler le maître ?

— Le maître ?

Nino s'approcha si près de lui qu'il pouvait sentir son souffle contre sa peau. Bruno le dépassait en taille, mais il avait vu ce que le garçon avait fait à Onofrio et il temporisa. Ils étaient amis, et les amis ne se battaient pas.

— S'il te plaît, le supplia-t-il en levant les mains en signe de reddition. Fichons le camp d'ici… regarde, il n'y a que des livres.

La lumière mourante du jour filtrait à travers les rideaux sur le sommet d'un gigantesque bureau. Bruno cligna des yeux, cherchant à se concentrer. Une bibliothèque aux étagères poussiéreuses, une cheminée, un vieux fauteuil aux bras effilochés, une petite table sur laquelle trônait une bouteille à moitié remplie d'un liquide brun, et des verres posés à l'envers, comme dans l'attente de jours meilleurs. Il reprit son souffle, la peau couverte d'une sueur glacée.

Il fallait qu'ils sortent de là, et vite.

— On ne peut rien prendre, dit-il en essayant une autre approche. Il n'y a que des papiers et des vieux meubles.

— Qu'est-ce que t'en sais ? demanda Nino. T'as fouillé les tiroirs ?

— Non, mais c'est pas le moment. T'as entendu ce que Gennaro a dit ? La maison reste fermée en hiver… tu crois que le maître serait assez bête pour laisser ses objets de valeur ici, alors qu'il est absent ?

Nino sembla peser ses mots.

— Peut-être qu'il les cache quelque part. Peut-être qu'il y a un vide sous cette moquette, ou derrière un tableau ? T'as vu combien il y en a, dans le couloir ?

— Oui, j'ai vu.

Bruno fut soudain persuadé d'avoir entendu un bruit dans le couloir, justement. Des pas, des craquements de bois. Il se tourna vers la porte ouverte, la langue collée au palais.

Nino se gratta la pommette, celle qui était traversée de cicatrices.

— Il faut regarder partout.

— D'accord, le pressa Bruno, avant d'être pris d'une quinte de toux.

Il se sentait étouffer.

— Bruno ?

La voix de Pia sembla venir de loin dans la maison.

Ils n'avaient plus le temps, alors il prit Nino par les épaules et l'entraîna hors de la pièce, avant de fermer la porte derrière eux et de se diriger vers la cuisine. Il espéra que la gouvernante ne les attendait pas dans le couloir, et poussa un soupir de soulagement lorsqu'il entendit le bruit lointain des casseroles.

— C'est prêt ! annonça la vieille femme.

— J’arrive, répondit Bruno, talonné par son ami.

— Je t’ai dit de pas me toucher, grogna Nino en essayant d’attraper son poignet, mais son ami s’esquiva.

— Tais-toi, siffla Bruno. Je ne veux plus t’entendre.

9.

Cette nuit-là, ils se couchèrent sans s'adresser la parole, et lorsqu'ils se levèrent le lendemain matin, Nino fit de son mieux pour l'ignorer. « Ce n'est pas bien de ne plus parler à un ami », pensa Bruno. Ils avaient fait comme si rien ne pourrait jamais briser leur amitié, mais à présent, loin de l'orphelinat, il lui sembla que les choses avaient changé, et cela lui faisait de la peine.

Ils sortirent dans la cour pour aider Gennaro à charger des caisses vides à l'arrière de la camionnette.

— Tu m'accompagnes aux serres aujourd'hui, lui annonça l'homme.

— Moi ? s'étonna Bruno.

Gennaro fronça les sourcils :

— Pourquoi ? T'as autre chose à faire ?

— Quoi ? Non… non, j'ai rien d'autre à faire.

— Alors monte, petit. Je termine avec ça.

Et Nino ? Nino ne vient pas avec nous ?

Bruno s'exécuta tandis que son ami se dirigeait vers l'ombre d'un porche et le dévisageait comme il ne l'avait jamais fait auparavant, une lueur particulière dans le regard. Bruno se pencha par la fenêtre pour s'excuser, mais il surprit un mouvement dans la villa et les mots moururent sur ses lèvres. Un visage était pressé contre la vitre du dernier étage. Il se frotta les yeux, sûr d'avoir aperçu quelqu'un à la fenêtre.

« C'est peut-être Pia », se dit-il, mais le doute le saisit. Les pensées se mirent à tourbillonner dans sa tête et il se sentit perdu. Un bourdonnement et des murmures envahirent ses oreilles, et des doigts invisibles lui enserrèrent la gorge. Il ferma les yeux et s'efforça de se calmer, mais cette chose à l'intérieur de lui refusait de s'en aller. Il tenta d'ouvrir la portière, mais elle était verrouillée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Nino, debout à côté de la voiture, avait les mains plaquées contre la carrosserie.

Bruno secoua la tête, incapable de parler. Il se sentait stupide, et tout étourdi. Il appuya sa tête contre la tôle et les battements de son cœur ralentirent enfin. Il considéra les statues du jardin, leurs longs

bras semblant s'élever vers le ciel et envelopper le domaine des Aloïa d'une étreinte. Il y avait quelque chose en ce lieu, quelque chose qui coulait par les fissures des murs, par les fenêtres aux volets ébréchés et les croûtes de plâtre, comme des ruisseaux d'eaux sombres. Quelque chose de terrifiant qui lui comprimait l'estomac.

— C'est la villa, murmura-t-il.

— T'as enfin compris, répondit Nino, il faut partir d'ici.

— Bientôt, fit Bruno en essuyant une larme.

— Bientôt, confirma son ami en retournant s'asseoir sur les marches.

Gennaro monta à bord en soufflant.

— Bon sang, dit-il en tournant la clé dans le contact et en donnant un coup d'accélérateur. Il est à peine huit heures du matin et la chaleur est déjà insupportable ! Si ça continue comme ça, je vais me mettre à fondre.

Il éclata de rire et lui donna une tape sur le bras, mais Bruno ne broncha pas. Il ne trouvait rien de drôle à cela.

Il observa la villa des Aloïa rétrécir à vue d'œil dans le rétroviseur. Une gueule de monstre dans la poussière.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Gennaro. T'as l'air ailleurs.

Bruno promena son regard sur le paysage. Des hectares de champs de blé bordaient le chemin de terre et s'étendaient jusqu'au pied de la montagne, telles des vagues sur un rivage.

— La mer est loin de là où on va ?

— La mer ? s'enquit Gennaro en passant un bras par la fenêtre. Tu es dans le Cilento, petit. Partout où tu te tournes, il y a deux choses : la mer et les montagnes.

— J'y suis jamais allé. Je l'ai jamais vue de près.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce petit prêtre ne t'a jamais emmené à la plage ?

— L'été dernier, certains ont travaillé à Acciaroli. Ils fabriquaient des filets pour les pêcheurs. L'un d'eux est même monté sur un bateau et a fait de la plongée.

— Et toi ?

— Je sais pas nager.

Gennaro sourit.

— Je comprends, dit-il, en immobilisant la camionnette au bord d'un champ où un groupe de fermiers était occupé à moissonner.

— Tout ça appartient au maître, expliqua-t-il. Les Aloïa emploient la moitié de la région… Viens, dépêchons-nous.

Gennaro claqua la portière derrière lui, posa deux doigts sur ses lèvres et siffla. Deux paysans, le visage brûlé par le soleil sous leur chapeau de paille, se dirigèrent vers eux.

— Je vous ai apporté les caisses, annonça Gennaro. Aidez le garçon à décharger… Bruno, bouge-toi, on a du pain sur la planche.

Bruno ne se le fit pas dire deux fois. Il se concentra sur sa tâche, monta à l'arrière du véhicule et distribua les caisses aux paysans jusqu'à la dernière.

— C'est bon, on rentre, conclut Gennaro.

Ils se remirent bientôt en route, le soleil brûlant se reflétant sur la route. L'homme sifflotait une mélodie enfantine, et semblait absorbé par ses pensées.

— Alors, reprit-il. Tu as grandi là-bas… dans cet orphelinat ?

— Oui, répondit Bruno. J'étais tout petit quand on m'a amené là-bas.

— Petit comment ?

Bruno haussa les épaules.

— Bébé.

— Et t'as pas de mère ? Personne n'est venu te chercher depuis tout ce temps ?

Il ne répondit pas.

— Putain de merde ! s'exclama soudain Gennaro en se grattant le menton. Peut-être qu'ils sont morts, tu y as pensé ?

Bruno acquiesça. Tant de gens étaient morts pendant la guerre, mais une petite voix dans sa tête lui soufflait que ce n'était pas le cas. Sœur Gelsomina lui avait raconté que sa mère l'avait abandonné à la porte de l'orphelinat, enveloppé dans une couverture sale, le cordon ombilical encore attaché au nombril.

— Pourquoi ? avait alors demandé Bruno, les yeux gonflés de larmes.

La religieuse avait grimacé et lui avait répondu, une pointe de satisfaction dans la voix :

— Parce qu'elle ne voulait pas de toi, voilà pourquoi.

Ce jour-là, Bruno avait compris que les mots pouvaient parfois faire plus mal que les coups du père Mario. Il était monté au dernier étage de l'orphelinat et avait cherché des yeux les restes de la maison calcinée dans les bois. Comme il avait souhaité que Gelsomina eût péri dans cet incendie.

La mélodie de Gennaro résonnait encore en toile de fond de ses souvenirs lorsque la camionnette quitta la route principale et que les champs cédèrent leur place à des bosquets et à des petites maisons. Au loin, les montagnes ne formaient plus qu'un amas de rochers plongés dans la brume.

— On va où ? s'étonna-t-il en se déplaçant sur son siège, mal à l'aise.

— Tu verras bien, petit.

La route semblait précipiter la camionnette de Gennaro droit vers la mer, une étendue bleue reliée au ciel par une ligne invisible, et Bruno lutta pour retenir un sourire.

— Autrefois, les touristes venaient se baigner ici, mais aujourd'hui, il n'y a plus que les locaux, expliqua Gennaro en stationnant le véhicule à l'ombre d'un pin. Il fait trop chaud, allons nous rafraîchir !

Marcher sur le sable se révéla difficile, les grains s'incrustaient dans ses chaussettes. Non loin, une famille était rassemblée près d'un parasol : un père, une mère et deux jeunes enfants qui se couraient après sur le rivage. Le tintement de leurs rires semblait ricocher sur l'eau comme de petits galets.

— Voilà, annonça Gennaro qui s'arrêta sur le sable pour ôter ses bottes et sa chemise, révélant son ventre proéminent.

Son cou et ses bras étaient bronzés, mais le reste de son torse était resté blanc. Il retira ensuite son pantalon et le posa sur un rocher.

— Tu as des sous-vêtements dessous ?

— Bien sûr, fit Bruno en enlevant ses chaussures et en débouclant sa ceinture.

— Alors dépêche-toi, le pressa Gennaro en entrant dans l'eau et en l'éclaboussant. Vas-y, enlève ta chemise. Qu'est-ce que t'attends ? T'as honte ?

— Non… j'ai pas honte, répondit Bruno en se raidissant, une sensation de picotement à la base du cou. Je préfère la garder… je peux la garder ?

— Comme tu veux, fillette ! se moqua Gennaro en se laissant glisser dans la mer.

Bruno le rejoignit. Il palpa le clapotis de l'eau sous ses doigts et retint sa respiration.

— Je sais pas nager, grimaça-t-il, mais Gennaro l'éclaboussa à nouveau, soulevant un mur d'eau qui le submergea entièrement.

— Tu l'as déjà dit… Viens, tu as pied. T'as vu comme c'est beau ? Tu peux voir le fond.

Bruno retint son souffle et s'agenouilla. Il se sentait gauche, maladroit, comme assis dans une baignoire d'eau glacée.

— Petit, immerge-toi un peu plus, l'invita Gennaro.

— Je suis très bien ici, merci.

L'homme plongea et réapparut un peu plus loin, ses bras puissants fendant l'eau, tel un énorme poisson. Bruno tourna la tête vers la famille. Le père avait pris ses deux enfants dans ses bras et menaçait de les jeter à l'eau en rigolant. Leur rire était contagieux, et en cet instant, sous le soleil qui se reflétait sur la mer et avec le goût du sel sur ses lèvres, Bruno comprit le sens du mot bonheur.

Lorsque Gennaro revint de sa baignade, il le remercia.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir fait découvrir la mer.

— Il faut pas que ça te monte à la tête, petit. C'est pour moi qu'on est venus. Maintenant, sors et sèche-toi, on a du travail.

Bruno se leva et s'exécuta. Sa chemise blanche était restée collée à ses cicatrices, telle une seconde peau. Le soleil était brûlant, mais il avait froid, alors il ramena ses bras contre sa poitrine et scruta l'horizon en souriant. Gennaro avait dû voir ces choses sur son dos, car il s'approcha de lui avec prudence et ne lui adressa pas la parole avant qu'ils ne soient rentrés à la villa.

— Tu les as eus à l'orphelinat ? demanda-t-il après avoir serré le frein à main dans la cour de la propriété.

Bruno ouvrit la portière, mais ne sortit pas tout de suite. Nino était assis sous le porche, là où ils l'avaient laissé.

— Regarde-moi, lui intima Gennaro. J'ai dit : regarde-moi.

Il obéit.

— Ces marques, fit l'homme en désignant son dos. Ce ne sont que des cicatrices. Tu comprends ?

— Des cicatrices, répéta Bruno pour lui-même. Rien que des cicatrices.

10.

Le silence dans la villa des Aloïa suintait des briques, des fissures dans les murs, des vieux tuyaux, du papier peint décollé, et des tableaux couverts de poussière. Il s'élevait vers le plafond, à la façon du lierre sur la façade de la tour. Il se raccrochait aux branches, aux feuilles, aux êtres vivants et aux objets inanimés. Ce silence, dans lequel les habitants de la villa dormaient d'un sommeil profond et sans rêve, faisait frissonner Bruno.

Il se leva au milieu de la nuit avec le besoin impérieux de vider sa vessie.

Nino était emmitouflé sous les draps, la tête enfouie dans l'oreiller, alors il se déplaça pieds nus pour ne pas le réveiller. Il atteignit les toilettes de service, avançant dans l'obscurité du couloir, les mains tâtant les murs jusqu'à atteindre la poignée de la porte et l'interrupteur. Il poussa un gémissement de soulagement devant la cuvette et sortit des toilettes brisé et meurtri par le sommeil interrompu. À mi-chemin, il se figea, soudain persuadé d'avoir entendu quelque chose.

Un bruit sourd rongeait le silence à la manière d'un rat. Bruno s'approcha d'une fenêtre. La lune diffusait une lumière argentée sur le dormant. Il déglutit, posa une main sur la vitre et sentit qu'elle tremblait, comme si une force extérieure la poussait. « C'est peut-être le vent », se dit-il, mais la nuit d'été était chaude, et les arbres autour du domaine étaient immobiles. Puis, le murmure se fit plus fort, comme le souffle d'un mourant.

Bruno ne réalisa pas tout de suite qu'il avait atteint la porte d'entrée et ne s'étonna pas qu'elle ne soit pas fermée à clé. Il se retrouva dans le jardin, ses pieds nus s'enfonçant dans l'herbe haute. Les tiges d'herbes folles lui caressaient les tibias, semblaient vouloir le retenir, s'enrouler autour de ses chevilles, et l'empêcher d'avancer.

Impossible. J'ai arraché les mauvaises herbes de mes propres mains.

L'herbe se mit à gonfler, à osciller, et son souffle se mua en un écho déformé qui résonna dans sa tête. Une douleur aiguë lui transperça soudain les tempes, et il s'effondra à genoux, les mains sur les oreilles. Il essaya de crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il voulait que

cela cesse. Il plongea ses doigts dans la terre, arracha des mottes en s'efforçant de se relever, en vain, comme si un poids le maintenait au sol. Il regarda alors autour de lui : les ombres rampaient et se tordaient telles des créatures émergeant d'un abîme. Il entendit soudain un bruissement d'herbe, un claquement de branches sèches écrasées, et déglutit. Il y avait quelqu'un, si proche qu'il pouvait l'entendre respirer. Plus qu'un souffle, un râle, un sifflement asphyxié, inhumain. Et puis une odeur.

Une odeur de bois mouillé par la pluie.

Bruno distingua nettement une main noueuse, aux longs doigts et aux ongles cassés, enserrer un petit oiseau qui battait des ailes, luttant pour se libérer. Plus la prise se faisait suffocante, et plus Bruno se sentait mal. Une douleur profonde lui déchira la poitrine, lui tordit les côtes jusqu'à les faire craquer.

Au loin, quelque part entre les arbres, il entendit l'aboiement d'un chien, et essaya de s'y accrocher comme à une corde qui pourrait le tirer hors de l'abîme dans lequel il s'enfonçait.

Le glapissement rauque de l'animal se fit insistant, et Bruno trouva la force de se relever sur un genou. Mais ses bras, longs et noueux, le firent basculer en avant. Il se redressa en titubant dans la pénombre, le dos droit, les yeux rivés sur la façade de la maison des Aloïa, et constata qu'elle avait changé. Les géraniums aux fenêtres étaient flétris, les vitres, brisées, et les volets pendaient. Le plâtre se détachait comme des croûtes sur une peau abîmée, et la tour émergeait du sol tel un appendice de la mort. Une silhouette se tenait devant la porte. Un corps osseux, ébouriffé, une main tendue dans le vide.

— Bruno ? l'appela-t-elle, mais il ne bougea pas.

Le chien aboya et il comprit qu'il était en sécurité. Il tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, et réalisa qu'il se trouvait au milieu des statues du jardin, alignées comme des soldats prêts à affronter la nuit. Il en faisait partie, comme le bois, le fer, les clous et les vis qui avaient servi à les ériger, et un sentiment de bien-être se répandit en lui comme un torrent qui sort de son lit. Des larmes coulèrent sur son visage et humidifièrent la terre, faisant éclore des fleurs aux pétales rouges entre ses orteils.

— Bruno, répéta la voix. Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ?

Des doigts fins caressèrent sa joue.

— Maman ? demanda-t-il, tremblant sous le contact rugueux.

Pia lui essuya la joue du revers de la main.

— Viens à l'intérieur, mon petit.

— D'accord.

Il voulait enfoncer son visage dans l'oreiller, respirer l'odeur des draps et dormir. Il avait envie que tout rentre dans l'ordre.

Il ferma les yeux et se laissa aller. Le chien avait cessé d'aboyer et

les statues avaient repris leur place. Le silence dans la maison parut s'alléger, et ce fut comme s'il ne s'était jamais levé, comme s'il ne s'était rien passé cette nuit-là.

Un peu plus tard, ce fut Nino qui le réveilla.

— Putain, qu'est-ce que tu ronfles ! grommela son ami en se frottant le visage d'une main.

Bruno se tâta la tempe et replia vivement ses doigts, comme s'il les avait plongés dans une casserole d'eau bouillante. Il sentait une pression sous sa peau, sous ses cheveux. Quelque chose palpitait, cognait contre les parois de son crâne. Il inspira et se redressa avec précaution. Il posa les pieds au sol et grimaça.

— C'était juste un mauvais rêve, murmura-t-il.

Il se figea soudain en considérant la terre sous ses ongles, dans les plis de sa peau, et se sentit étouffer.

— Hein ? fit Nino en le dévisageant sans comprendre.

Bruno étendit la main et chassa un pétale rouge collé à son gros orteil.

11.

Salerne, 2010.

« Aucune injustice ne s'est jamais imposée avec autant de force dans mon cœur. Ne seriez-vous pas plus heureux si vous essayiez d'oublier sa rudesse, ainsi que toutes les émotions fortes qu'elle vous a inspirées ? Je crois que la vie est trop courte pour la passer à ruminer des rancunes, ou à ressasser les erreurs des autres. »

Laura avait relu ce paragraphe trois fois sans pouvoir passer au suivant, les yeux en feu, l'abat-jour trônant sur la table de nuit, la pluie martelant les volets. Elle relisait *Jane Eyre*, son livre préféré, tous les ans en novembre, comme le voulait la tradition. Elle aimait les traditions, elles avaient du bon. À quarante-deux ans, Laura se rassurait avec elles, surtout la nuit.

— Allez, fit-elle en ajustant ses lunettes.

Elle parcourut la page du bout des doigts et soupira. Elle connaissait le roman par cœur. Chaque passage, chaque dialogue, chaque description : elle avait pénétré dans le monde que Charlotte Brontë avait bâti, et l'avait fait sien. Un monde meilleur dans lequel se réfugier. *Jane Eyre* était son talisman, l'amulette qui la protégeait des mauvais rêves.

Laura contempla les ombres qui se tordaient dans le couloir et sentit l'angoisse monter dans sa poitrine. Elle ne pouvait pas s'endormir sans lire, non, impossible. Elle jeta un œil à son réveil qui indiquait vingt-trois heures.

« Une heure avant minuit, pensa-t-elle. Ce n'est pas bon, non… pas bon du tout. »

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? demanda-t-elle à l'autoportrait de Van Gogh accroché au mur.

Mais le peintre hollandais se contenta de la fixer de ses yeux aliénés.

Laura déposa le livre sur sa table de chevet. Elle se dégagea de l'étreinte de sa couette, enfila ses chaussons et se dirigea vers la porte de la chambre. Soudain, elle se figea, aux aguets, certaine d'avoir entendu un bruit. Le craquement du parquet, le faible gémissement du réfrigérateur… Elle se retourna pour se remettre au lit, et les chiffres

vingt-trois vingt-cinq de son réveil clignotèrent tels des yeux verts.

Que se passera-t-il à minuit ?

Elle pressa ses doigts contre son front, comme pour appuyer sur un bouton invisible sous sa peau qui l'aiderait à se souvenir de ce qu'il ne fallait surtout pas oublier.

« Maintenant, tu te mets sous les draps et tu dors, se dit-elle. On n'oublie pas les choses importantes. Ferme les yeux et tout ira bien. »

Laura s'enfonça sous la couette, et le matelas se déforma sous le poids de son corps. Il fallait qu'elle achète un nouveau lit, celui-là était usé, rouillé, et faisait du bruit. Il sentait encore l'odeur de sa mère décédée d'un cancer. Elle avait eu beau laver les draps à l'eau de Javel, la puanteur ne disparaissait pas.

— Maman ? fit Laura.

Elle se leva et se tourna vers la porte. J'aurais dû la fermer à clé, se dit-elle. Mais si je dois aller aux toilettes ? Et si un tremblement de terre se produit ?

Elle se tourna sur le côté et regarda l'heure : 23 : 58.

Plus que deux minutes.

Elle avait froid et pleurait. Elle pleurait comme lorsqu'elle avait six ans, qu'il faisait nuit, et qu'elle avait peur du noir.

Les ombres du couloir semblèrent s'étendre jusqu'à la commode au pied de son lit, tels des tentacules noirs. Laura perçut quelque chose sur le sol et retint son souffle. Des pas. Elle ferma les yeux et se recroquevilla sous la couette, tentant de se faire toute petite dans l'espoir qu'il ne la trouve pas.

— Il me trouvera, gémit-elle. Il me trouve toujours.

Le silence s'abattit sur elle, un silence si oppressant qu'elle se sentit suffoquer.

« Il y a quelqu'un dans ma chambre, se dit-elle. Quelqu'un près de mon lit. »

S'il vous plaît…

Elle se cramponna de toutes ses forces à la couette, les yeux fermés, mais il la lui arracha et elle n'osa pas regarder.

S'il vous plaît… s'il vous plaît… s'il vous plaît…

« On n'oublie pas les choses importantes », se répétait-elle. Elle pensa à la campagne anglaise des livres qu'elle aimait tant. Comme elle aurait aimé voir ces terres au moins une fois dans sa vie… Elle sentit un souffle contre sa joue qu'elle ne put l'ignorer.

Un visage se profila au-dessus d'elle. Une fine moustache, des yeux dissimulés par le bord d'un chapeau noir. On aurait dit qu'il était fait de fragments de ténèbres, de morceaux de ses pires cauchemars moulés et assemblés en un masque de cire. Elle sentit une main autour de sa gorge, qui serrait comme pour lui briser la nuque.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi moi ?

L'homme lui sourit, sourire malsain, profondément mauvais.

Laura hurla et sa peur alimenta les ténèbres.

*

Bruno appuya sur un bouton de la télécommande et le magnétoscope recracha la cassette. Il se leva et traversa lourdement l'espace entre le fauteuil et le téléviseur. Il retourna la cassette entre ses doigts et lut le nom de la patiente sur l'étiquette. *Laura Citro*.

Près de dix ans s'étaient écoulés depuis cette séance. Deux semaines après l'enregistrement de la rencontre dans son bureau, Laura s'était suicidée. Le portier de l'immeuble où elle vivait l'avait trouvée morte dans son lit, étouffée dans son vomi. Sur sa table de chevet, on avait retrouvé son vieux livre *Jane Eyre*, et un flacon vide de somnifères.

Laura avait souhaité s'endormir pour toujours.

Bruno contourna le bureau et alla s'asseoir devant le dossier médical de sa patiente. Il avait pris soin d'elle pendant plusieurs mois. Elle lui avait été confiée par un collègue de l'Autorité Sanitaire Locale, car Bruno était l'un des plus grands spécialistes des troubles bipolaires. C'était une femme fragile, prisonnière de ses propres peurs. Il avait été convaincu de pouvoir l'aider, l'avait espéré, mais il n'en avait pas eu le temps.

Lors de leur dernière séance, Bruno lui avait demandé « Qui est-il ? ». Et Laura avait pleuré toutes les larmes de son corps.

Elle n'avait qu'un portrait.

Bruno ouvrit le dossier et en sortit un dessin. À certains endroits, Laura avait appuyé si fort sur son crayon que le papier était piqué. Des sillons faits de douleur et d'encre. Des tourbillons de lignes noires, des gribouillis qui se mêlaient telles des toiles d'araignée et formaient le buste d'un homme sans visage avec un chapeau à larges bords. Bruno se massa les tempes, le cœur battant si fort qu'il redouta qu'il n'explose dans sa poitrine. Les pulsations dans ses oreilles l'empêchaient de penser, et il tendit une main tremblante vers le tiroir de son bureau à la recherche d'un carnet. Si sa fille Eliana lui avait demandé pourquoi il avait subtilisé le carnet de Marina, il n'aurait pas pu lui répondre. La fillette avait pleuré de désespoir, ne se séparant jamais de ce dernier, et une nouvelle trousse avec des crayons de couleur et un cahier de coloriage n'avaient pas suffi à la calmer.

Marina voulait récupérer son carnet.

Bruno sentit sa bouche se tordre en observant les dessins de la petite fille. La lentille à travers laquelle Marina voyait le monde était là, dans ces pages froissées : un monde de promenades dans les parcs, de prairies vertes, de soleils souriants, de maisons roses et de chiens qui couraient après des balles. Un monde de petite fille marchant main

dans la main avec son grand-père. « Nono », avait-elle écrit au-dessus de la tête tordue rattachée au corps disproportionné de Bruno.

Puis, ses gribouillis, d'apparence aléatoire, semblaient suivre un schéma. Au début, elle avait simplement tracé un cercle et l'avait comblé de lignes chaotiques qui, de page en page, avaient évolué vers les contours d'un visage. Un portrait, comme si l'enfant s'entraînait.

— Elle apprend, murmura Bruno.

Sa voix dégageait une impression de vieux et de rouillé.

Il reporta son regard sur le dossier de sa patiente, ouvert sur son bureau, et le dessin sembla s'animer. Les lignes d'encre se dilatèrent pour former un abîme, un gouffre noir et profond dans lequel il se sentit sombrer.

Partie II
Les morts ne marchent pas

12.

Pietra di San Michele, 1948.

Bruno pénétra dans le hall d'entrée de la villa et aperçut Pia penchée sur les marches de l'escalier menant aux étages supérieurs. Telle une araignée noire, elle frottait vigoureusement le bois à l'aide d'un chiffon. À ses pieds, trônait un seau rempli d'eau et de savon.

— S'il vous plaît, proposa-t-il en s'approchant d'elle. Laissez-moi vous aider.

La gouvernante le toisa comme s'il l'avait offensée.

— Tu ne travailles pas avec Gennaro, toi ?

— J'ai fini de repeindre la clôture. Je dois aller rincer mes pinceaux au lavoir, mais je pourrai le faire plus tard, répondit Bruno en esquissant un sourire. À l'orphelinat, c'était presque toujours moi qui nettoyais les escaliers. Sœur Gelsomina disait que, comme j'ai des bras longs et maigres, je suis plus efficace.

Pia pinça les lèvres dans une grimace.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

Bruno acquiesça.

— Je trouve que c'est une bêtise, poursuivit la femme, le visage creusé par les rides. De toute ma vie, je ne me suis jamais défaussée de mon travail sur les autres. J'avais ton âge quand j'ai commencé le ménage, aujourd'hui je suis vieille et je le fais toujours.

— Mais…

— Pas de mais, rétorqua Pia. Regarde-toi, tu es couvert de peinture. Rends-moi service, va au lavoir avec tes pinceaux, lave-toi, et ne remets les pieds dans la maison que lorsque tu seras propre. Tu as sali l'entrée, je vais devoir relaver le sol.

Bruno considéra ses pieds, suivit des yeux les traces de pas poussiéreuses derrière lui et rougit.

— Désolé, s'excusa-t-il en ressortant.

— Viens m'aider à ranger ces trucs, le héla Nino en le voyant arriver. Prends le seau et la palette, il fait chaud et j'en ai marre.

Ils ramassèrent les outils et traversèrent la rangée de statues jusqu'à un bois de hêtres. Ils marchaient sur la pointe des pieds, comme s'ils

traversaient un champ de mines.

« Qu'est-ce qu'elles sont moches, qui a bien pu les fabriquer ? » avait demandé Nino à Gennaro en désignant les statues, mais l'homme était resté silencieux. Il était tellement absorbé par son travail, sifflotant cet air stupide, comme il le faisait toujours, qu'il semblait ne pas l'avoir entendu.

« Les riches font de ces trucs, avait alors commenté Nino en shootant dans un caillou. En fait, ce ne sont que des statues, elles ne mordent pas. »

Ce ne sont que des statues. Elles ne mordent pas.

Bruno s'immobilisa à la lisière du bois et contempla le domaine, se remémorant le rêve de la nuit précédente. Tout était flou. Ses pieds nus dans l'herbe haute, les bruits. La villa des Aloïa lui avait semblé si étrange, avec ses jardinières dépouillées, ses murs en ruine et ses fenêtres comme autant d'yeux malveillants qui l'épiaient. Il s'était senti étouffé par une sensation si désagréable qu'il ne pouvait la nommer. Quelqu'un était venu à son secours et l'avait aidé à se relever. « Pia, pensa-t-il. C'est elle qui m'a ramené à l'intérieur. » Il avait alors aperçu le dos des statues, les silhouettes déformées, et il en avait eu froid dans le dos.

« Qu'est-ce que c'est ? » avait-il demandé, mais la vieille femme était restée silencieuse.

Elle l'avait conduit jusqu'à sa chambre et l'avait mis au lit.

— Tu veux juste me faire trimer, c'est ça ? grogna Nino en le pressant d'avancer.

Bruno le rejoignit et ils suivirent la direction indiquée par Gennaro, franchissant un tronc brisé et un amas de roches lisses, jusqu'à une langue de terre qui serpentait entre des touffes d'herbe et les racines.

« C'est pas loin de la villa, vous pourrez facilement faire des allers-retours », avait dit l'homme. Mais plus ils marchaient, plus il leur semblait que jamais ils n'arriveraient à destination. Bruno se retourna sur la villa des Aloïa qui se découpait en une silhouette massive au-delà des arbres, la tour s'élevant haut dans le ciel. Il leva les yeux. Le soleil avait décliné, et la lumière filtrait à travers les feuilles. Des ombres surgirent soudain des buissons, telles des créatures sortant de leur hibernation, et se mirent à danser autour d'eux.

Bruno marchait tout en se retournant régulièrement. Quelque part dans sa tête, une voix se demandait pourquoi Gennaro avait insisté pour les envoyer rincer leurs pinceaux au lavoir. Il avait aperçu une pompe dans le jardin, qui servait à arroser les plantes.

« Ne faites pas de bêtises », lui avait-il dit. « Le maître déteste quand c'est sale, et je n'ai pas du tout envie de le voir se fâcher. Tu comprends ? »

« Bien sûr », avait répondu Bruno.

« D'accord », avait acquiescé Gennaro avec un sourire. « Alors dépêche-toi, il va bientôt faire nuit. »

Et si je rêvais ? Et si tout cela n'était que le fruit de mon imagination ? Il fait encore jour, et je dors. Oui, je dors encore…

Bruno se pinça le bras, et la douleur lui fit comprendre qu'il se trompait. Il était éveillé, ce n'était pas un rêve.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ? grogna Nino en se mordant la lèvre.

Il aurait voulu raconter son rêve à son ami, mais il ne savait pas par où commencer.

Mes pieds sont couverts de terre…

— T'as entendu ça ? demanda soudain Nino en tendant l'oreille.

L'eau coulait, juste devant eux.

Le chemin se terminait par une retenue d'eau en pierre, aux parois couvertes de mousse. Bruno effleura la surface rugueuse, aperçut des têtards barboter d'un côté et de l'autre du lavoir, et imagina un temps lointain, avant la guerre, quand la maison des Aloïa était pleine de vie et que les femmes venaient laver leur linge, ici. L'eau y coulait, portée par un canal qui émergeait de nulle part entre les arbres. Bruno posa le seau à terre. Il ramassait les brosses pour les laver, quand quelque chose dans le regard de Nino le troubla. Son ami s'était figé, près du bord du bassin, et fixait un point devant eux. Son visage n'était rien de plus qu'un masque de cicatrices.

— On n'est pas seuls, prévint-il.

Bruno scruta à travers les arbres sans parvenir à distinguer quoi que ce soit. Tout était devenu sombre, uniforme, comme une tache de peinture opaque devant ses yeux. Le murmure de l'eau pénétrait sa tête comme l'écho d'une complainte, et il se sentait engourdi, paralysé, comme si des armées de fourmis grimpaient le long de ses jambes. Il voulut les chasser, esquissa un geste de la main et son pinceau tomba. Il se penchait pour le ramasser quand il les aperçut.

Des yeux bleus parmi les branches, tels des incendies mortels dans la nuit.

Nino l'attrapa par la chemise et lui souffla :

— Il y a quelqu'un, devant nous.

13.

Ils s'élancèrent à travers les arbres, les branches leur fouettant les bras et le visage.

Bruno sentait l'air pénétrer brutalement dans sa bouche et racler l'intérieur de sa gorge. Il était rugueux comme de la terre. Il se retourna pour voir s'ils étaient poursuivis et ses pieds se cognèrent l'un contre l'autre, manquant de le faire trébucher.

— Tu la vois ? cria Nino.

— Je sais pas, répondit-il, peinant à garder son équilibre.

— Comment ça, *je sais pas* ?

Ils tournaient en rond. La villa des Aloïa devait se trouver au-delà du rideau de hêtres, mais Bruno ne parvenait toujours pas à voir la tour. Il entendait l'eau qui coulait dans le lavoir, le chant des grillons, et il fut soudain convaincu d'avoir dépassé, à plusieurs reprises, le tronc brisé que Gennaro leur avait indiqué.

La voix de l'homme résonnait encore dans sa tête. « C'est facile, il suffit de dépasser l'arbre mort et de continuer tout droit. C'est pas loin de la villa, vous pourrez facilement faire des allers-retours »

C'est alors qu'il *les* vit. Des yeux bleus dansaient dans la pénombre, se déplaçaient au même rythme qu'eux, dans un bruit de feuilles et de brindilles piétinées, et de buissons secoués. Comme s'ils les chassaient, comme si la forêt ne voulait pas les laisser repartir.

Les arbres avaient entrelacé leurs branches, tissant une toile de bois et de résine obscure qui les firent paniquer.

— Ça commence à me faire chier, grogna Nino en s'arrêtant brusquement.

Il ramassa une grosse pierre qu'il souleva à deux mains au-dessus de sa tête.

— Sors de là ! hurla-t-il en direction des arbres.

Bruno se posta à côté de son ami, les poings serrés et le cœur battant la chamade.

« D'accord, se dit-il. Je suis prêt. »

Ils devaient affronter ce qui les poursuivait, lui montrer qu'ils n'avaient pas peur. Les enfants de l'orphelinat fuyaient, pleuraient, étaient traînés à la cave pour être fouettés jusqu'à la moelle. Mais eux

avaient renoncé à souffrir.

Bruno chassa les moucherons qui bourdonnaient autour de sa tête.

Silence.

Les yeux bleus s'étaient évanouis, les arbres avaient retrouvé leur aspect normal, et les ombres s'étaient figées.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-il. Tu les as vus… t'as vu ces yeux ?

Nino jeta le rocher sur le côté.

— Je sais pas ce que j'ai vu, mais cet endroit me donne la chair de poule. Viens, on rentre.

— Et les outils ?

— Qu'est-ce qu'on en a à faire d'un seau et de deux pinceaux ? J'y retournerai pas. Les Aloïa sont riches, ils peuvent en acheter d'autres pour…

Nino fut interrompu par l'écho d'une mélodie. Quelqu'un chantait d'une voix fluette. La voix d'une petite fille.

Bruno croisa le regard de son ami.

— Faut pas rester pas là, décréta-t-il.

Ils progressèrent en direction de la voix, sur leurs gardes, se glissèrent entre les arbres, jusqu'à ce que le son se fasse plus fort et que le soleil couchant se reflète sur les vitres de la villa des Aloïa. Ils émergèrent depuis l'arrière du domaine, de l'autre côté du jardin aux statues. Bruno pâlit en constatant le chemin parcouru depuis le lavoir. Au milieu des arbres, non loin de l'arrière de la villa, il aperçut une petite clairière, un champ arraché à la forêt, parsemé de vieilles pierres tombales et de croix.

La chanson venait de là, mais ce n'était pas une petite fille qui chantait. C'était Gennaro.

Nino se baissa, attrapa Bruno par le bras et le força à s'accroupir dans les buissons. Ils observèrent le cimetière en silence. L'homme leur tournait le dos et sifflait en retournant la terre à l'aide d'une pelle.

— Il rebouche un trou, chuchota Bruno.

— Oui, je le vois bien, fit Nino intrigué.

— Tu crois qu'il a enterré quoi ?

Son ami eut un rictus féroce :

— Je sais pas, dit-il. Pourquoi on irait pas voir ?

Gennaro rentrait toujours chez lui au coucher du soleil.

« Je ne pourrais jamais vivre dans un endroit comme celui-ci, avait-il dit à Bruno tandis qu'ils peignaient la clôture. J'ai grandi à la campagne avec des oncles bergers. Si j'avais un toit et toutes ces briques au-dessus de ma tête, je crois que je tomberais malade. Et toi, t'en penses quoi, petit ? »

« C'est pas si mal, avait répondu Bruno. Les draps sentent bon et il n'y a pas de poux. »

« De poux ? »

« Oui, on en a beaucoup à l'orphelinat. On a dû me tondre les cheveux l'année dernière. »

« Bon sang, avait sifflé Gennaro. Des gars ont eu des tiques sur les couilles quand j'étais au front. »

« Ça fait mal ? »

« Bien sûr que ça fait mal, une tique africaine fait la taille d'une mouche à viande ! »

— Alors, t'as compris ce que tu devais dire ?

La voix de Nino le ramena dans la forêt des Aloïa.

— Je crois que oui, répondit-il.

— Tu crois ? Essaie de pas tout faire foirer.

— J'aime pas mentir, railla Bruno tandis qu'ils émergeaient des arbres, face à l'entrée principale de la villa.

Le soleil se couchait paresseusement derrière la tour.

— Tu veux savoir ce que Gennaro a enterré, oui ou non ? Fais ce que je te dis et cherche pas à comprendre.

Gennaro sortit de la cabane à outils, le sourire aux lèvres.

— Vous êtes allés les laver où ces pinceaux, petit ? À la mer ? demanda-t-il en enfilant une chemise propre.

L'homme sortit un peigne de la poche de son pantalon et se recoiffa.

— Il s'est passé quelque chose, expliqua Bruno en fixant le bout de ses chaussures, les mains moites. J'ai oublié les outils au lavoir.

— Et alors ? demanda Gennaro. Va les chercher.

— Mais il y a un chien, ajouta Bruno.

— Un énorme chien, précisa Nino en lui serrant la main.

— De quel chien tu parles ? rétorqua Gennaro, sourcils froncés.

— Il est sorti de nulle part au niveau du lavoir. Il a grogné et on aurait dit qu'il voulait nous mordre.

Le regard de l'homme passa de Bruno à la forêt derrière lui. Il sembla réfléchir, puis demanda :

— Un chien gris ?

— Oui, confirma Nino. Un putain de chien gris galeux !

Bruno cligna des yeux sans répondre. Peut-être était-ce le ton de sa voix ou la façon dont il l'avait posée, mais la question de Gennaro l'avait déconcerté.

— D'accord, fit l'homme avec un signe de la main. Oubliez ça, j'irai les chercher demain matin, et je verrai si je peux trouver ce chien.

*

Bruno et Nino accompagnèrent Gennaro jusqu'à la camionnette et le regardèrent descendre l'avenue bordée d'arbres avant de disparaître au loin.

— T'as vu ça ? fit Nino. Je t'avais dit que le truc du chien marcherait. C'est mieux que de lui dire qu'on s'est chié dessus parce qu'on était poursuivis par un fantôme.

« Un fantôme, pensa Bruno. Des yeux bleus. »

Nino se tourna vers la bâtisse.

— On y va maintenant, avant que la vieille ne sorte. On va voir ce que notre ami a enterré.

Ils coururent jusqu'à la cabane à outils, se munirent de pelles, et longèrent la forêt, puis le jardin aux statues. Bruno eut soudain l'impression que ces dernières avaient tourné la tête pour le scruter, mais il se trompait.

Ce ne sont que des statues, et les statues ne bougent pas.

Le cimetière était là où ils l'avaient laissé. Pas de fleur. Que des pierres tombales et de la vieille terre.

— Tu te souviens de l'endroit exact ? demanda Nino.

Bruno rejoignit une tombe à l'extrémité du petit cimetière, sur laquelle étaient gravés un nom et une date.

— Ermanno Aloïa, 1840-1893.

Il s'avança et enfonça l'extrémité de sa pelle au pied d'une croix sans inscription d'où pendait un chapelet dévoré par le temps.

— C'est ici, affirma-t-il.

— T'es sûr ? demanda Nino.

— Gennaro a tout remis en place, mais il est pas très malin, constata Bruno en appuyant un pied sur sa pelle et en l'enfonçant profondément. La terre retournée est d'une couleur différente, et il n'y a pas de pierres sur les autres tombes.

— Alors dépêche-toi, je regarde si la vieille arrive, le pressa Nino en s'approchant d'un tronc, le regard tourné vers la villa. Tu paries combien qu'il y a de l'argent, là-dessous ?

Possible… Gennaro avait fait la guerre, peut-être avait-il découvert un trésor en Afrique, un objet de valeur qu'il gardait caché dans ce cimetière ? Mais Bruno sentit la culpabilité lui tenailler la poitrine. Cet homme avait été bon avec lui, il l'avait emmené à la mer, l'avait bien traité, et à présent, ils voulaient le voler. Ce n'était pas correct. Il repensa à la villa, à ses rêves étranges, aux statues et aux yeux bleus qui les avaient scrutés dans la forêt. Il repensa au sentiment d'être en permanence écouté, surveillé, et une certitude le percuta. Quelque chose clochait, ici, une chose qu'il ne parvenait pas saisir, mais qui le poussait à fuir. S'ils ne partaient pas, les choses tourneraient mal pour Nino et lui. Mais pour fuir le Cilento, il fallait de l'argent, et ils n'en avaient pas.

Bruno entreprit de creuser le sol et ne s'arrêta que lorsque le ciel prit une teinte lavande. Il était enfoncé dans le trou jusqu'aux genoux lorsque sa pelle heurta une surface dure.

Il appela Nino, qui s'approcha pour regarder. Bruno se tenait au-dessus d'un petit cercueil en bois.

— C'est celui d'un enfant, précisa-t-il.

— Merde, fit Nino en se grattant une cicatrice sur la joue.

— Tu peux l'ouvrir ?

— Pas besoin.

— Comment ça ?

— Il est déjà ouvert.

Bruno introduisit la pointe de sa pelle sous un coin du couvercle et fit levier pour l'ouvrir.

— Aide-moi, dit-il.

Nino sauta dans la tranchée et enfonça ses mains dans une fissure pourrie du bois.

— À trois. Prêt ? dit-il. Un, deux… trois !

Le cercueil gémit, et du cercueil s'échappa une odeur de chair en décomposition.

— Putain ! murmura Nino.

Ils remirent le couvercle en place et rebouchèrent le trou. Nino ne décrocha plus un mot de la soirée. Ce qui avait poussé Gennaro à profaner la tombe de cet enfant restait un mystère pour eux.

Il n'y avait aucun trésor. Rien que du froid, de la désolation et un cercueil vide.

14.

Pia semblait de bonne humeur. Elle époussetait les tableaux de l'entrée à l'aide d'un plumeau, en équilibre sur un tabouret en bois. Elle sourit lorsqu'elle vit Bruno entrer dans la demeure sans ses chaussures, et il grimaça. Cette femme ne lui avait jamais souri auparavant. Elle semblait habituellement si dure, si détachée, et pourtant il y avait une étrange douceur dans la façon dont elle considérait ses pieds nus sur le sol.

— Je les ai nettoyés et je les ai mis à sécher sous le porche, expliqua Bruno. Je ne veux pas salir et puis… j'en ai pas besoin avant demain.

— Oh, je te crois, répondit Pia. Mais je ferme tout ce soir. Tu ne pourras pas te promener comme la nuit dernière !

Bruno ressentit une étrange chaleur dans ses oreilles, comme si quelqu'un les lui avait tirées avec force. Il se revit dans le jardin, la nuit, les fleurs émergeant de la terre mouillée par ses larmes. « Si elle m'a vu, pensa-t-il, ça veut dire que c'était pas un rêve. »

Il jeta un regard gêné à son ami. Ce dernier était allé s'asseoir sur une marche de l'escalier, le dos appuyé contre la rampe et les yeux tournés vers l'étage supérieur.

— Les Aloïa ont leur propre cimetière, ici ? demanda Nino.

La lumière du soleil couchant filtrait à travers les rideaux et effleurait la moitié de son visage. Ses cicatrices apparaissent comme des excroissances de chair luisante sur sa peau. Bruno inspira et crut sentir une odeur de brûlé. Il fut convaincu d'avoir furtivement entendu un craquement de poutres brisées par le feu, des éclats de verre, des cris déchirants d'enfants.

— Mon Dieu, s'exclama soudain Pia en sautant avec agilité du tabouret et en se précipitant vers la cuisine. La sauce est en train de brûler !

La vieille femme disparut dans le couloir, les laissant seuls, à la merci des échos d'une mort lointaine. Puis, Bruno sentit des flammes invisibles brûler sa peau, lécher ses jambes et ses bras, et la fumée emplir ses poumons au point de le faire tousser. Un tourbillon ardent dévorait à présent les murs de la demeure.

Nino fit soudain claquer sa langue.

— Tu sais ce que je pense… ? dit-il en désignant l'escalier d'un doigt carbonisé.

Sa peau s'écoulait de ses os comme les gouttes de cire d'une chandelle.

— Je pense qu'on devrait aller voir ce qu'il y a à l'étage.

*

La sauce de Pia n'avait pas l'air brûlée, et même si elle l'avait été, Bruno ne s'en rendit pas compte. Il se servit du pain pour saucer son assiette, pressa la mie contre la céramique comme une éponge et l'engloutit. Après avoir fini de manger, Nino se leva sans un mot et quitta la cuisine. Bruno s'en inquiéta. Il ne voulait pas que son ami ait des ennuis, alors il se leva pour le suivre, mais la gouvernante l'arrêta.

— Où crois-tu aller ? dit-elle. Allez, débarrasse la table.

Bruno s'exécuta à contrecœur. Il se tenait sur la pointe des pieds, à l'affût des moindres bruits de la maison. Le craquement du plancher, le grincement des charnières rouillées, le bruit d'une porte qui s'ouvre. Nino était à l'étage et elle ne l'avait pas réprimandé, songea-t-il. Peut-être que Pia n'était pas aussi stricte qu'il l'imaginait, peut-être même que la gouvernante commençait à leur faire confiance.

— Gennaro m'a dit que tu étais allé à la mer l'autre jour, reprit Pia.

Il sentit le dîner remonter dans sa gorge.

— Comment ?

— Gennaro, répéta la gouvernante en le considérant d'un air étrange. Il t'a emmené nager ?

— Je veux apprendre à nager, confirma Bruno.

— Tu peux t'entraîner à la rivière, lui conseilla Pia en nettoyant la table. Il faudra que tu demandes à Gennaro de t'expliquer comment y aller. L'eau est peu profonde, tu ne risques pas de te noyer.

— D'accord, merci.

Cette dernière pinça les lèvres, semblant chercher les mots justes.

— Qui t'a fait ces blessures dans le dos ?

Bruno frémit. Sous sa chemise, sa peau cicatrisée chauffa, comme s'il avait de la fièvre. Il crut entendre quelqu'un prier derrière lui et se retourna. La porte était ouverte, et il vit des ombres danser dans le couloir.

— Nino ? appela-t-il, se sentant soudain mal.

Les doigts de Pia effleurèrent son bras et il eut un brusque mouvement de recul, comme si elle l'avait poignardé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda la vieille femme en plongeant ses yeux noirs dans les siens. Tu es blanc comme un linge.

— J'ai peut-être trop pris le soleil, tenta Bruno. J'ai besoin de m'allonger.

— Va te mettre au lit, je t'apporte tout de suite du sucre et de l'eau.

*

Bruno se laissa tomber sur le matelas et enfonça sa tête dans l'oreiller. Soudain, il sentit quelque chose se poser sur ses lèvres, et un liquide froid couler dans sa gorge. Dans le flou, il cligna des yeux et distingua deux silhouettes sombres penchées sur lui. Pia avait posé un linge humide sur son front et Nino lui tenait la main.

— J'ai trop pris le soleil, répéta-t-il d'une voix faible, comme pour se convaincre lui-même.

Ses paupières aussi lourdes que des blocs de pierre.

— Réveille-toi, lui chuchota une voix qui n'était ni celle de Pia, ni celle de Nino.

— Maman ? demanda Bruno.

La voix reprit. Une voix qui ne venait pas de dehors, mais de quelque part au fond de lui, dans son esprit.

« Réveille-toi. »

Bruno ouvrit brusquement les yeux et se redressa, à l'affût. Un verre vide trônait sur la table de chevet. La chambre était plongée dans la pénombre et Nino ronflait dans son lit. Il leva le menton, fixa le plafond, et pendant un instant, il crut entendre quelque chose à l'étage.

Des bruits de pas rapides, comme si quelqu'un courait.

« Je dois me tromper, se dit-il. C'est qu'une impression. »

Il se rallongea et se tourna sur le côté. Le sommeil et la fatigue avaient disparu, alors il se contenta de fixer le mur. Soudain, le bruit se fit plus distinct, et Bruno cligna des yeux. Il y avait quelqu'un à l'étage. Il sortit de la chambre, traversa un petit couloir et s'arrêta devant la porte de Pia. Il colla son oreille contre la serrure mais n'entendit rien, et au moment où il allait se pencher pour regarder par le trou, quelque chose tomba au sol. Il grimaça en entendant le bruit sourd, et se dit qu'il aurait peut-être dû réveiller Nino. Puis, il regarda en direction de la cuisine et secoua la tête. Il en était capable. Il n'avait pas peur. Bruno serra les poings et tâtonna dans le noir.

Il se laissa étreindre par les ombres de la maison des Aloïa.

15.

Le sol oscillait comme un radeau porté par le courant d'une rivière. Bruno appuya une épaule contre le mur, et se prit le front entre les mains, la tête tiraillée par des angoisses qui l'obligeaient à fermer les yeux et à retenir son souffle. Il considéra l'escalier qu'il avait monté péniblement, marche après marche, cherchant à savoir s'il aurait la force de faire demi-tour, de se traîner jusqu'à sa chambre pour se remettre au lit. Peut-être s'était-il trompé ? Peut-être n'y avait-il eu aucun bruit ? Pia dormait, Nino aussi. Et le maître n'était pas là.

Il n'y avait personne d'autre dans la maison. Ils étaient seuls, et le silence était monacal.

Pourtant, j'ai entendu quelque chose.

Il serra les dents et contracta les muscles de son dos, comme pour repousser ce sentiment malsain qui le pliait en deux. Il lui sembla entendre furtivement sœur Gelsomina et Onofrio se moquer de lui, le bruit déformé de leurs rires et le sifflement funeste de la ceinture du père Mario. Bruno fixa le mur et rencontra le regard sévère d'un homme représenté sur un tableau.

— Qu'est-ce que tu regardes ? grogna-t-il en s'approchant.

Il suivit des yeux la ligne de son menton, ses pommettes effleurées par le clair de lune, et entendit le grondement des tuyaux qui traversaient les murs. C'était comme si la maison voulait lui raconter une histoire que le temps avait effacée. Il s'apprêtait à s'asseoir pour écouter, lorsqu'il sentit un changement dans l'air. Quelque chose s'était déplacé dans le couloir. Quelque chose qui s'était mêlé aux ombres, à la lumière nocturne qui filtrait à travers les vitres, puis qui avait explosé en milliards de particules microscopiques. Des grains de poussière tourbillonnant dans l'air. Bruno les sentit pénétrer dans son nez à chaque inspiration, lui remplir la bouche, glisser le long de sa gorge, puis dans son ventre, jusqu'à le rassasier. Il remarqua alors un rideau qui flottait dans le vent et sourit.

Là. Tout s'explique.

Une fenêtre. Pia avait dû la laisser ouverte quand elle avait fait le ménage à l'étage. Le volet claqua contre le mur avec un fracas qui le fit grimacer. C'était sûrement ce bruit qu'il avait entendu. S'il y avait

bien une chose qu'il avait apprise à l'orphelinat, c'était de dormir d'un sommeil léger, et d'avancer sur la pointe des pieds dans la nuit, en essayant de se faire invisible, les sens à l'écoute de la moindre menace.

Bruno s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau pour la fermer, mais quelque chose se faufila soudain entre ses jambes, frôlant ses chevilles avant de plonger dans l'obscurité du couloir. La nuit elle-même sembla se figer, et les étoiles pâlirent, l'une après l'autre. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine. Deux petits yeux jaunes en colère le fixaient depuis l'autre bout du couloir.

— Et voilà ! Bravo, tu l'as fait fuir !

La voix, inattendue, venait de derrière lui. Bruno se retourna vivement, se cognant le coude contre le volet par la même occasion, et étouffa un cri. Il aperçut une petite fille en chemise de nuit blanche, pieds nus, une cascade de cheveux blonds sur les épaules, et sursauta.

— Quoi ? s'exclama-t-il, avec un geste vers le couloir.

Ses doigts étaient fins et son menton était caressé par la faible lueur de la lune.

— Tu l'as laissé s'enfuir, répéta-t-elle.

Bruno secoua doucement la tête, sans comprendre, et se tourna dans la direction qu'elle lui avait indiquée.

« Je n'ai laissé personne s'enfuir », voulut-il dire, sans parvenir à lui répondre.

C'était la première fille qu'il voyait de sa vie, et il se sentait bête.

— Tu as laissé Méphisto s'échapper.

— C'est qui, Méphisto ? demanda Bruno, la voix rauque, grave.

— Mon chat.

Elle lui sourit et quelque chose en lui se mit à fondre. La tension qu'il ressentait dans sa poitrine commença à se relâcher. Bruno aperçut la petite créature cachée derrière un rideau, se souvint du contact doux contre ses chevilles et des yeux jaunes fixés sur lui.

— Désolé, dit-il. Je ne voulais pas…

— Viens, l'invita la jeune fille en lui effleurant le bras et en se fondant dans les ombres du couloir.

Sa voix venait de loin.

— Viens, aide-moi à le chercher.

16.

Bruno ouvrit grand les yeux en sentant un nœud coulant lui enserrer la gorge. Un fil de métal s'enfonçait dans sa trachée, comprimant ses artères, l'empêchant de respirer. Son tee-shirt blanc était collé à sa poitrine, et sa peau aux draps par un voile de sueur glacée. Il essaya de se redresser mais resta tétanisé, la poitrine compressée par une masse, et la tête lancinante, comme si on lui avait enfoncé des clous dans le front.

— Wow !

La silhouette de Nino apparut, floue, à proximité de son lit. Il posa une main sur son épaule et le secoua.

— Tu vas mieux ?

Bruno remua les lèvres sans parvenir à produire le moindre son, puis son regard glissa sur le patchwork de brûlures qui marquait le torse nu de son ami et s'attarda sur un détail. Un reflet, quelque chose qui brillait au niveau de son sternum, telle une bougie dans la pénombre. Bruno tenta de se concentrer sur ce reflet et se redressa. Tel était son guide, un papillon de nuit planant dans un couloir sombre. Soudain, il perçut les bruits. Des pas, des portes qui claquent, cette voix dans sa tête, et il comprit qu'il faisait jour à présent. Les bruits de la maison qui s'éveillait lui donnèrent la force d'expirer. L'air s'échappa de sa poitrine comme un souffle de vent chaud, enflammant ses cordes vocales.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bruno en approchant sa main de l'objet lumineux qui dansait.

— Ne touche pas, fit celui-ci en reculant.

— Désolé, s'excusa Bruno en se frottant un œil et en se concentrant.

Un médaillon en or à l'effigie d'un homme barbu, un enfant sur les épaules, pendait d'une chaîne ternie. Nino embrassa le médaillon, le tapota et regagna son lit. Il s'assit, enfila ses chaussures, puis un tee-shirt. Ses cheveux étaient hirsutes comme les poils d'un chien errant.

— Il appartenait à ma mère, confia-t-il. C'est la seule chose qu'il me reste d'elle depuis l'incendie.

— Elle était adepte de Saint Christophe ?

— Comment ?

Bruno désigna la chaîne du doigt.

— L'homme sur le médaillon… c'est Saint Christophe. Il porte le Christ sur ses épaules.

— Et comment tu sais ça, tu veux devenir prêtre ?

— J'ai grandi avec des religieuses, rétorqua simplement Bruno en se massant les paupières.

Nino effleura le pendentif et le considéra, puis haussa les épaules.

— Qu'est-ce que j'en sais, si c'est Saint Christophe ! C'était celui de ma mère, c'est tout ce qui compte.

*

Pia avait préparé des œufs pour le petit-déjeuner et avait laissé un chapeau de paille sur la table pour Bruno.

— Mets-le quand tu sors, dit-elle, il fait chaud et je ne veux pas que tu sois de nouveau malade.

— Si Onofrio te voyait avec ce truc…, pouffa Nino.

Pia le pressa. Gennaro était déjà arrivé et chargeait les caisses vides à l'arrière de la camionnette. Bruno engloutit ses œufs et ses deux biscuits. Ils étaient bons, meilleurs que tous ceux qu'il avait jamais mangés, et il se sentit aussitôt bien mieux. Il voulut demander à Pia si elle les avait préparés le matin même, et par la même occasion, la remercier d'avoir pris soin de lui, mais Gennaro klaxonna et les deux amis durent se hâter en direction de la cour. Le moteur tournait déjà et l'odeur du carburant embaumait l'air.

— On devrait lui poser des questions sur le cimetière, murmura Nino, mais Bruno préféra l'ignorer.

Il s'assit à l'avant, et sa tempe le démangea comme s'il avait quelque chose de collé au cuir chevelu. Il ôta son chapeau pour se gratter.

— Qu'est-ce que t'as, putain ? Des poux ? demanda Nino.

Il secoua la tête. Il n'avait pas de poux, c'était plutôt quelque chose qui faisait pression à l'intérieur de son crâne, comme pour en sortir. Un souvenir emprisonné dans sa tête. Il cligna des yeux, et essaya de se rappeler ce qu'il avait fait la nuit dernière, mais n'y parvint pas. Il était sûr d'avoir entendu du bruit et de s'être levé. Il se souvenait de la texture du bois de la rampe sous ses doigts alors qu'il montait les escaliers, des tableaux sur les murs, de l'obscurité. L'obscurité infinie.

Les statues du jardin l'avaient dévisagé. Il avait senti leurs yeux vides braqués sur lui, le gazouillis des oiseaux prisonniers de leurs doigts recourbés.

Ils savaient tout.

Gennaro monta à bord de la camionnette et se pencha vers lui.

— Joli chapeau, petit ! tonna-t-il en refermant la portière et en desserrant le frein à main.

— C’est Pia qui me l’a donné.

— C’est vrai ? Alors garde-le sur la tête, il va faire chaud aujourd’hui… et arrête de te gratter, tu vas faire tomber tes cheveux. Qu’est-ce que t’as ? La gale ?

— On va où ? demanda Bruno.

— Aux serres, répondit Gennaro en passant une vitesse. On va chercher des tomates et les vendre au marché. Ça te va comme programme ?

Bruno enfonça son chapeau sur sa tête. Mieux valait éviter le soleil aujourd’hui.

17.

Le char d'assaut n'était plus qu'un amas de débris carbonisés au milieu du champ. Le canon était tourné vers l'avant, la carrosserie était éventrée, et la croix noire du Reich qui ornait le flanc était criblée de balles. Les enfants de Pietra di San Michele avaient fait de ce vestige de la guerre un véritable terrain de jeu. Bruno les regarda se pourchasser dans l'herbe brûlée par le soleil, des bâtons dans les mains comme des fusils. Ils jouaient à la guerre. Deux équipes rivales, des garçonnets vêtus des vestes sales et des pantalons de leurs frères aînés. Bruno les considéra avec curiosité. Un garçon potelé, qui avait maladroitement escaladé le véhicule, fit mine de lancer une grenade à l'intérieur, avant de redescendre précipitamment et de se jeter au sol avec les autres. Ils interrompirent leur jeu pour répondre par un geste de la main au coup de klaxon de Gennaro.

— Des petits merdeux… Je les enverrais bien à la guerre pour de vrai, moi, lança l'homme amusé, avant de désigner le char d'assaut. J'espère que les soldats de ce panzer[5] ont mal fini.

— Il y en a d'autres ? demanda Bruno.

— Je ne pense pas, mais il faut faire attention aux mines. Il y a un gars au village qui a perdu ses deux jambes. Il s'est levé un matin pour aller cueillir des endives et il a mis son pied là où il ne fallait pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? l'interrompit Nino en désignant quelque chose qui bougeait au loin sur le bord du chemin.

Bruno souleva la visière de son chapeau, aperçut une main qui agitait un mouchoir, puis une tignasse de cheveux gris, et soudain un cri.

— Saint Joseph ! murmura Gennaro en levant le pied de l'accélérateur.

Un homme aux yeux injectés de sang se ruait sur eux. Lorsque la camionnette s'arrêta, Bruno vit dans le regard du vieil homme quelque chose qu'il connaissait bien. La peur que tous les garçons de l'orphelinat éprouvaient lorsqu'ils étaient conduits à la cave par le père Mario.

Je vous enseigne la voie de notre Seigneur Jésus-Christ.

Le regard désespéré de celui qui se savait condamné.

— Qu'est-ce qui se passe, Bastia' ? grommela Gennaro par la vitre baissée.

En bordure de la route, les arbres se détachaient du ciel, tels des gardiens silencieux.

— Il y a des corps là-bas, cria l'homme. Ils sont là, venez !

Bruno se demanda de quels corps Bastiano pouvait bien parler, mais se retrouva à courir derrière Gennaro, en nage, tandis que des branches lui fouettaient les bras. Nino le suivait, et lorsqu'ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle, Bruno remarqua une drôle d'expression sur le visage de son ami. Ses yeux brûlaient comme le feu qui avait marqué sa peau. Il aperçut alors un groupe d'hommes qui formaient un cercle autour de quelque chose qui captait toute leur attention, des mouchoirs protégeant leurs nuques et leurs têtes du soleil. Ils s'écartèrent lorsque Gennaro arriva, ouvrant un passage, et Bruno aperçut alors quelque chose émerger du sol. Une branche, pensa-t-il d'abord. Une branche couverte de chiffons.

Il avança d'un pas et un sentiment de vide envahit soudain son ventre.

Bizarre.

Nino lui attrapa le poignet pour le retenir.

— Regarde pas, siffla-t-il.

Mais c'était trop tard.

Ce n'était pas une branche, qui émergeait du sol, mais une main semblant agripper l'air, implorant de lui laisser la vie sauve. Bruno déglutit et eut l'impression d'avaler du gravier. Il aperçut soudain un reflet, comme celui du médaillon de Nino, mais sa lueur était d'une autre couleur, d'une couleur sinistre. Bleue comme les cauchemars qui le hantaient à l'orphelinat, dans son lit qui empestait l'urine. Bleue comme la pierre qui ornait la bague passée autour du doigt dénudé du cadavre.

Bruno se gratta le front, aperçut Gennaro esquisser un signe de croix, puis rencontra les orbites vides du mort. Ses cheveux pendaient de parcelles de peau grise, ses joues étaient creusées par les vers, et ses os salis par la terre. Bruno sentit soudain ses membres s'alourdir et s'écroula à genoux. Le mort continuait de le fixer entre les jambes des hommes devant lui. Nino lui parlait, mais il n'entendait pas, il n'entendait que des bruits confus provenant des bois, et un gémissement.

Le cri d'un bébé parmi les arbres. Il chercha autour de lui. Il voulait que tout cela cesse.

Je veux partir. Je veux rentrer à l'orphelinat et retrouver le sol poussiéreux sous mon lit. Au moins, il n'y a pas d'enfants qui pleurent, ni de cadavres sortant de terre.

— Il y en a un autre là-bas, ajouta un paysan.

— Seigneur… fit Gennaro en ôtant son chapeau et en le serrant dans ses mains.

Bruno vit la nuit tomber sur les arbres, alors que c'était encore le matin, et une boule acide remonta le long de sa gorge.

Les biscuits de Pia n'eurent pas le même goût à la sortie. Il les vomit sur les feuilles sèches, avant de s'asseoir au sol, et de s'adosser à un tronc d'arbre. Il serra ses genoux dans ses bras.

— Ça te fera du bien, fit Nino en lui vidant une gourde sur la nuque.

Au contact de sa peau, l'eau avait la température d'un bouillon qu'on aurait oublié au soleil.

— Mais c'est chaud… se plaignit-il, tandis que son ami lui assénait un coup de pied dans le tibia.

— J'ai trouvé que ça, faudra t'en contenter.

Gennaro émergea du sentier par lequel ils étaient arrivés en traînant une bâche. Les carabiniers[6] avaient divisé les paysans en plusieurs groupes. À la vue des uniformes kaki, certains avaient fui, se glissant entre les arbres. Les autres, en revanche, répondaient de concert aux questions, obligeant les militaires à se bousculer et à hausser le ton pour imposer le silence. Gennaro atteignit le trou duquel sortait un bras squelettique, et le recouvrit avec la bâche, sous le regard d'un grand officier moustachu. Il faisait chaud, même sous les arbres. L'air empestait la mort, et était traversé par le vol des insectes qui s'abattaient sur les corps en nage.

— Maréchal, tonna Gennaro. Il faut les déplacer, les chairs mortes sont mauvaises pour la terre.

Le maréchal s'épongea le cou avec un mouchoir et secoua la tête.

— Personne ne touche à rien tant que le médecin n'est pas arrivé.

— Je comprends, mais…

— Mais rien. Le bois appartient bien aux Aloïa ?

En guise de réponse, Gennaro désigna un point dans son dos.

— De la serre jusqu'au pied de la montagne.

— Les Aloïa ? réagit un carabinier en se retournant. Ceux de la maison à la tour ?

Gennaro acquiesça.

— Et dites-moi, où est votre maître ? Pourquoi ne peut-il pas nous rejoindre ici ?

— Il est à l'étranger. Mon maître est professeur.

— À l'école ?

— Non, à l'université, aux États-Unis.

— Quand pourrai-je le voir ?

— Je l'informerai, à son retour, que vous souhaitez lui parler, fit Gennaro en haussant les épaules.

Le maréchal hocha la tête en signe d'approbation, puis retourna examiner le trou. Sous le tissu, quelque chose sembla bouger. Bruno se

frotta l'œil et tendit l'oreille. Il pouvait entendre le bruit des vers qui rampaient entre les chairs et les os pourris. Un bruissement visqueux qui résonna dans sa tête, de concert avec les centaines de questions auxquelles il aurait aimé avoir des réponses. Qui étaient ces gens ? Pourquoi leurs cadavres gisaient-ils à cet endroit de la forêt ? Bruno secoua la tête et se leva en époussetant son pantalon. Au-dessus des arbres, à travers les branches, le soleil colorait le ciel d'un rouge sang.

5 - Le panzer est un char de l'armée allemande utilisé pendant la Seconde Guerre Mondiale.

6 - L'Arme des Carabiniers (en italien : *Arma dei Carabinieri*) est une force militaire chargée de missions de police et de maintien de l'ordre en Italie.

18.

Assis dans une bassine d'eau froide, Bruno se frottait les bras au savon avec une telle force qu'il avait l'impression de s'arracher la peau. Il se sentait sale sous sa chair, dans ses muscles et ses os, comme si la mort était entrée en lui et qu'il ne parvenait plus à s'en défaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'es devenu muet ?

Debout devant le miroir, Nino peignait ses cheveux mouillés en arrière. En sous-vêtements, le dos dévoré de cicatrices, il sifflotait un air qui tapait sur les nerfs de Bruno.

— Si tu frottes encore un peu, on pourra voir tes os, poursuivit son ami.

Bruno jeta le savon dans la bassine et se leva en éclaboussant le sol.

— Eh, doucement ! Je dois laver le sol tout à l'heure, rétorqua Nino en s'immobilisant, les mains au-dessus de sa tête.

Puis son visage s'illumina à travers le miroir.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— T'es grand mais t'as la bite d'un enfant de cinq ans.

Bruno considéra son pénis.

— Non, pas du tout.

— Comment tu fais pour la trouver quand tu vas pisser ? T'appelles Sœur Gelsomina à l'aide ?

Bruno ne put retenir son hilarité en imaginant les mains de la religieuse en train de fouiller son slip.

Soudain, la voix de Pia retentit dans le couloir, le menaçant de jeter son dîner aux poules s'il ne venait pas rapidement. Bruno savait qu'elle n'en ferait rien. La nourriture était bien trop précieuse.

Il reprit son sérieux.

— Comment tu fais ? demanda-t-il.

Nino se retourna, et ils se dévisagèrent.

— Faire quoi ?

— Ne pas penser à ces gens.

— Ils sont morts, Bru'… mieux vaut eux que moi.

Bruno prit une serviette et se sécha. Puis, il ramassa ses sous-vêtements et le pantalon qu'il avait posés sur le sol et les enfila.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda-t-il.

Nino enfila une chemise au col usé et retroussa ses manches jusqu'aux coudes.

— Pourquoi je dis ça ? répéta-t-il, avant d'effleurer sa pommette brûlée. C'est à cause de ça… Quand l'incendie s'est déclenché dans ma maison, j'ai réussi à sortir. J'ai rampé à même le sol. Tout était chaud, l'air était brûlant. Je suis passé devant mon père qui hurlait et je me souviens qu'il avait les yeux en feu. Maman n'a rien senti, mes frères non plus. Ils sont morts, c'est tout.

— Ils avaient quel âge, tes frères ?

— Le plus jeune s'appelait Antonio, il avait deux ans. Aurelio, c'était mon frère de sept ans, et puis j'avais aussi un autre frère, l'aîné, mais lui, il est mort avant, compléta Nino en grattant l'une de ses cicatrices. Des gens sont venus de tout le pays pour tenter d'éteindre l'incendie. J'étais au sol et ils me frappaient avec des couvertures. Pendant ce temps, j'entendais la maison qui brûlait, et le bois qui crépitait comme une putain de cheminée !

Bruno prit un chiffon et épongea silencieusement le sol, carreau par carreau. Il se figea, et alors que son ami était sur le point de sortir de la salle de bains, il tenta :

— Nino ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'espère que ta mère et tes frères n'ont pas souffert.

— J'espère aussi. Maintenant, bouge.

*

Pia écouta attentivement le récit de leur expédition dans les bois. Bruno lui parla des cadavres, et de la façon dont ils avaient été trouvés. La vieille femme esquissa un signe de croix et murmura une prière en dialecte du Cilento dont il ne comprit pas le sens.

— Qui sait combien de pauvres chrétiens les Allemands ont tué par ici ? ajouta Nino en croquant dans une pomme.

Bruno prit un fruit dans la corbeille qui trônait au milieu de la table et s'apprêta à l'imiter, lorsque la voix dure de la gouvernante le paralysa.

— Les morts ne marchent pas.

Soudain, l'air de la cuisine devint lourd, la pièce se mit à tourner autour de lui. Bruno se leva, et sentit des mains glacées lui enserrer la gorge. Il fallait qu'il sorte, et vite.

— Où est l'eau sale ? demanda-t-il.

Pia le regarda comme si elle avait vu un fantôme. Il fit un pas en avant et se heurta à une chaise. La vieille femme tourna la tête et indiqua deux seaux près de la porte.

— Je vais les vider, déclara Bruno.

Avec colère, il versa le contenu des baquets dans les buissons et sur les plantes derrière la maison. Le chant des cigales était assourdissant, ses vêtements lui collaient à la peau, et le vent, sec et léger, déposait une pellicule de poussière sur ses longs bras d'épouvantail. Il laissa les deux seaux vides sur le bord du chemin et se dirigea vers le jardin aux statues. Il avança tête baissée, les yeux rivés sur son ombre. Les créatures de bois et de métal étaient là, devant lui, rampant hors des bois, leurs membres semblables à des pattes d'insectes. Bruno leva les yeux pour les observer, et son sentiment de malaise disparut enfin, tout comme les gouttes de sueur dans son dos. Il effleura un petit oiseau serré entre des doigts recourbés, et se surprit à sourire. Si quelqu'un l'avait aperçu de loin, il aurait pu le prendre pour l'un d'entre eux. Un monstre de fer avec un moineau dans la main.

Il suivit le regard vide des statues jusqu'à la maison et s'attarda sur la tour aux petites fenêtres rondes, assiégée par les plantes grimpantes. Il ignorait ce qui pouvait bien se trouver dans cette partie du domaine, tout comme il ignorait la signification des statues. Les seules qu'il avait vues dans sa vie étaient celles représentant des saints, à l'orphelinat. Mais ici, au cœur de la forêt, les statues de la maison des Aloïa pouvaient-elles revêtir un caractère sacré ?

Bruno était sur le point de retourner chercher les seaux lorsqu'il entendit un bruit provenant d'un parterre de fleurs sur sa gauche. Il se retourna et aperçut deux yeux jaunes qui le fixaient à travers les feuillages, puis une tête noire aux oreilles fines. Une douleur lui traversa le crâne et il se gratta l'arrière de la tête.

Je sais qui tu es.

— Méphisto ? murmura-t-il, et le chaton miaula.

Les souvenirs de la nuit précédente refirent surface. Il se remémora le visage de la jeune fille, les escaliers, le couloir, les pièces aux portes fermées, et s'accroupit avec précaution, faisant crisser le gravier sous ses pieds. Le chat était mince, la queue droite comme une épingle. Il ne cherchait plus à fuir et Bruno comprit pourquoi.

— Tu as faim ? demanda-t-il, avant de se tourner vers la porte de la cuisine.

Il aurait pu aller chercher de la nourriture et revenir la déposer dehors, mais le chaton se serait enfui entre-temps, ce qui n'aurait rien arrangé.

Caterina. C'est ton chat…

— Approche, mon grand, l'attira Bruno en tendant les mains comme s'il avait de la nourriture à offrir. C'est ça, approche…

Un sourire lui échappa lorsqu'il sentit la pointe des moustaches de l'animal effleurer le bout de ses doigts. Dès que Méphisto baissa la tête, il avança vivement une main, et pinça la peau du cou de l'animal, comme il avait vu les nonnes le faire dans le jardin de

l'orphelinat. Il serra fermement, mais avec précaution, et pressa le chaton contre sa poitrine.

— C'est bon, mon grand, tout va bien, le rassura-t-il.

Bruno se dirigea vers la porte de derrière. Il espérait que la chance soit avec lui et que Pia ne soit plus dans les parages. La cuisine était vide, tout comme le salon. Il ne put s'empêcher de sourire en montant les escaliers quatre à quatre. Ramener Méphisto à Caterina allait changer le cours de sa journée. C'était comme si, peu à peu, son esprit se libérait de l'image des cadavres déterrés, comme si le souvenir de la main squelettique à l'anneau passé au doigt s'était dilué jusqu'à disparaître.

La petite fille l'attendait. Peut-être l'avait-elle aperçu par les fenêtres et était-elle venue le saluer ? Immobile dans le couloir, ses cheveux tombaient sur ses épaules, et sa robe de chambre rasait le sol.

— J'ai retrouvé ton chat, annonça Bruno à bout de souffle, il était dans le jardin et je l'ai attrapé.

Caterina ne répondit pas, et se contenta de lui sourire. Alors, il sourit à son tour.

Il sourit, et les cadavres dans les bois s'effacèrent, comme s'ils n'avaient jamais existé.

19.

— Le père Mario ne peut pas couper sa barbe, révéla Bruno en se tournant vers l'une des statues.

Il arracha une poignée de mauvaises herbes d'une plate-bande et la jeta dans une brouette.

— Il a des touffes de poils près de sa bouche… ici, tu vois ? Comme ça… et quand il te parle, impossible de détourner le regard. Il tombe toujours sur ces touffes de poils. C'est risqué de le provoquer, s'il se rend compte que tu le fais marcher, il se charge de toi. Mais Nino et moi, on le fait quand même.

Il posa la faucille à terre et poussa la brouette jusqu'à une cabane en bois à l'arrière de la maison. Il était ridicule de faire comme si les statues étaient de vraies personnes, mais cela lui plaisait. Peut-être avaient-elles été mises là pour cette raison, pour écouter les histoires des gens sans les juger, pour garder leurs secrets. À présent, Bruno avait, lui aussi, un secret, et cela lui emplissait le ventre d'une frénésie qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il se sentait énergique, plein de volonté malgré la fatigue et la migraine qui le tenaillait depuis son réveil. Il avait passé la matinée à travailler dans les champs, à faire tout ce que Gennaro et les autres fermiers lui avaient demandé.

« Si tu travailles comme ça tous les matins, lui avait dit Gennaro en lui effleurant le biceps, à la fin de l'été, tes bras maigres se transformeront en troncs de chêne, petit. »

De retour à la maison des Aloïa, ce dernier était reparti avec la camionnette, Nino était allé se laver, et Bruno avait cherché de quoi s'occuper. Désherber le jardin lui avait paru une bonne idée. Il était fatigué, meurtri et traversé de douleurs, mais cette frénésie le soulageait et l'empêchait de penser aux morts dans les bois.

« Tu ne dois dire à personne que tu viens me voir », lui avait fait jurer Caterina, et il avait acquiescé en pinçant les lèvres pour s'empêcher de sourire.

« On est amis maintenant, et les amis ne se trahissent pas. »

« Les amis ne se trahissent pas », se répéta Bruno pour la énième fois. Il atteignit une poubelle derrière la cabane et commença à transvaser les mauvaises herbes qu'il avait entassées dans la brouette.

Son dos était en feu, et sa peau était brûlée par le soleil, mais il ne s'arrêterait pas avant d'avoir terminé.

Soudain, un cri.

Une voix rauque de fumeur.

Bruno puisa dans les forces qui lui restaient pour courir vers la maison. Il était certain que c'était Pia qui avait crié, et cela le terrifia.

Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Nino… Nino est avec elle.

L'idée qu'il soit arrivé quelque chose à son ami le fit frémir. Il allongea le pas, ses longues jambes maladroites soulevant la poussière à chaque foulée. Il se jeta de tout son poids contre la porte de la cuisine et l'aurait enfoncée si elle n'avait pas été déverrouillée. Une fois à l'intérieur, il se figea. Il tenta de se concentrer pour comprendre ce qu'il se passait, mais il n'arrivait plus à réfléchir. Pia jeta soudain son balai au sol, les yeux écarquillés dans une grimace. Elle cherchait à atteindre quelque chose qui bougeait sous la table. Nino se tenait dans un coin, les cicatrices sur son visage ondulant sous son sourire. Bruno se mit à genoux et aperçut une boule de poils noirs qui tentait de se mettre à l'abri.

— Arrêtez ! cria-t-il, mais la gouvernante ne réagit pas.

Elle releva son balai, prête à frapper, et c'est alors qu'il réagit. Il lui saisit le poignet en plein vol, et le serra de toutes ses forces. Le bras de Pia se réduisit à un faisceau de nerfs et de chair sous ses doigts.

— S'il vous plaît, supplia-t-il, sa tempe le démangeant comme un fou. Arrêtez…

Pia cligna des yeux et tenta de se libérer. Bruno refusa de la lâcher.

— C'est Méphisto, ne lui faites pas de mal !

« On est amis ? », avait demandé Caterina, et il avait répondu par l'affirmative. « Alors, si on est amis, jure-moi que tu t'occuperas de Méphisto pour toujours ».

« Je te le jure », avait répondu Bruno, oubliant qu'il devrait un jour retourner à l'orphelinat. Il avait regardé la jeune fille dans les yeux, détaillé les traits de son visage et avait souhaité que l'été dure pour toujours.

— C'est toi qui as laissé entrer cette bête dans la maison ? hurla Pia tandis qu'il parvenait à attirer Méphisto à lui.

Il pressa le chaton contre sa poitrine et lui caressa la tête, essayant de le calmer.

— Je viens de le trouver, répondit Bruno.

— Qu'est-ce que tu dis, mon petit ? fit Pia en se frottant le poignet.

Une marque rouge apparaissait déjà à l'endroit où il l'avait empoignée.

— C'est le chat de Cater… commença-t-il avant de se raviser. C'est le mien, c'est mon chat.

Bruno entendit l'écho de sa voix, tremblante, et eut envie de se

gifler. Il avait été à deux doigts de tout gâcher. Caterina lui avait demandé de ne révéler leur secret à personne et il avait été sur le point de tout dire à la vieille femme.

— Qu'as-tu dit ? demanda Pia en posant une main sur la table.

— C'est mon chat.

— Non, avant… avant ça, qu'est-ce que tu as dit ?

Bruno déglutit et ne répondit pas. Elle le fixait comme pour mieux le transpercer de son regard. Nino avait, lui aussi, les yeux tournés vers lui.

— Alors, c'est toi Bruno ?

La voix, claire et sans accent, provenait du salon. Bruno se retourna et aperçut un homme de grande taille, aux yeux bienveillants et au visage rasé de près, à l'exception d'une moustache brune qui couvrait sa lèvre supérieure. Il portait une chemise blanche rentrée dans un pantalon maintenu par des bretelles, et lorsqu'il s'approcha pour caresser Méphisto, il laissa une traînée de parfum dans son sillage.

— Je t'ai vu travailler dans le jardin, confia l'homme sans quitter le chaton des yeux. Merci, ces parterres avaient vraiment besoin d'être entretenus.

Bruno regarda Nino du coin de l'œil et lui fit un petit signe de tête. « Entre, dépêche-toi… qu'est-ce que tu attends ! » semblait-il vouloir dire.

— Je vous en prie. Merci de me donner du travail, monsieur Aloïa.

Zeno Aloïa, le maître, avait dû rentrer d'Amérique pendant qu'ils étaient aux champs avec Gennaro. Bruno se revit en train d'arracher les mauvaises herbes et ressentit un picotement dans la nuque. « Il m'a observé, se dit-il. Il a vu que je parlais aux statues. »

L'homme croisa son regard et Bruno sentit quelque chose remuer dans son ventre.

— Comment s'appelle ce chat ?

— Méphisto.

L'homme esquissa un faible sourire.

— Tu t'occuperas bien de lui ?

Bruno acquiesça. Il avait promis à Caterina de s'occuper du félin, et il ne la trahirait pas.

— Très bien, dans ce cas, répondit Aloïa. Viens, on va lui trouver quelque chose à manger.

20.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Nino avait attendu que monsieur Aloïa quitte la pièce pour attraper Bruno par le coude.

— Tu veux qu'on nous mette à la porte ? Je retournerai pas à l'orphelinat à cause de toi et de ce chat. Il faut qu'on se tire d'ici, et pour ça il faut de l'argent, t'as oublié ?

Bruno se dégagea de son emprise et observa Méphisto qui léchait la viande hachée dans une assiette. Il ne comprenait pas pourquoi son ami était si en colère. Pia avait visiblement peur des chats, mais monsieur Aloïa avait été gentil avec Méphisto. Il avait même demandé à la gouvernante de lui apporter à manger.

« Pia, à partir d'aujourd'hui, nous ne jetons plus ce que nous pourrions donner à cette bête », avait-il dit, et la femme s'était contentée d'acquiescer, jetant un regard furtif à Bruno.

— Le maître n'y voit pas d'inconvénient, expliqua Bruno à son ami. Et j'ai promis de m'en occuper.

— À qui tu l'as promis ?

Bruno se tourna et rencontra les yeux noirs de Nino pendant un temps qui lui parut interminable. Après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble, après que son ami ait encaissé les raclées du père Mario, et se soit battu avec Onofrio pour le défendre, Bruno ne lui avait pas parlé de Caterina et de leurs discussions nocturnes. Il en avait honte. Car après tout, quel homme voudrait être ami avec une fille ? Les femmes n'étaient pas fortes, ne se battaient pas, ne pissaient pas debout et sentaient toujours bon. Sauf les nonnes. C'étaient certes des femmes, mais elles sentaient le cul et la moisissure. Seul un type bizarre pourrait vouloir être ami avec une fille, et Bruno ne voulait pas que Nino ne le juge.

— Je suis désolé, dit-il.

— Ne t'excuse pas pour tout… à qui t'as promis ça ?

— À Caterina.

— À qui ? fit Nino en fronçant les sourcils.

Bruno lui raconta la nuit dans la maison, l'obscurité, ses rêves, les bruits qui l'empêchaient de dormir, le couloir parsemé de portes et de

tableaux, la rencontre avec la petite fille et sa promesse. Il avait juré de s'occuper de Méphisto. Il aurait voulu lui en dire plus, mais c'était tout ce dont il se souvenait. C'était comme si sa tête était remplie d'eau et que les souvenirs remontaient à la surface les uns après les autres. Nino écoutait en silence et son expression changea. La lueur d'une lampe éclairait un côté de son visage, les cicatrices sur ses pommettes et sa mâchoire ressemblant à de la cire fondue. Pendant un bref instant, son visage redevint celui qu'il avait été avant l'incendie, avant que son père ne mette le feu à la maison et ne tue sa famille.

— Pourquoi tu dois t'occuper de cette bête ? lui demanda le garçon. Pourquoi elle ne le fait pas elle-même ?

Bruno haussa les épaules. Il n'y avait pas encore réfléchi, mais il répondit le plus simplement possible.

— Elle est malade, dit-il. Elle est toujours en robe de chambre et ne sort pas de la maison. Oui… Caterina est malade.

Nino le considéra, les lèvres entrouvertes. Il sembla vouloir ajouter quelque chose, mais se ravisa.

— Ramène-le à l'étage, puisque c'est le sien, et prends une douche avant de monter dans la chambre. Ça me ferait chier que t'aies des tiques et que tu me les refiles.

Bruno attendit que Méphisto ait fini de manger, le prit dans ses bras et se dirigea vers l'escalier. Il passa devant le bureau où, assis dans un fauteuil face à la fenêtre, monsieur Aloïa écoutait de la musique sur un gramophone. Une belle mélodie de cordes et de violons. Bruno s'attarda sur le seuil, ses chaussures poussiéreuses mordant sur la moquette, et le chat s'agita pour se libérer de son emprise. Il ferma les yeux et visualisa les cordes bouger sur les caissons, les doigts parcourir vivement les touches d'un piano, et les notes composer dans l'air des images de lieux que l'on ne pouvait atteindre qu'en rêve. Aloïa entonnait les notes à voix basse, comme une complainte qui suivit Bruno jusqu'à l'étage, sous le regard sévère des hommes sur les tableaux et le tic-tac d'une pendule. Il traversa un couloir, faisant grincer les lattes du parquet à chaque pas. Les portes étaient fermées, et il ne savait plus laquelle donnait sur la chambre de Caterina. Il attrapa une poignée, mais se souvint de ses bonnes manières et s'arrêta pour frapper avant d'ouvrir. En bas, la musique du maître paraissait lointaine, étouffée, comme un son mêlé à tant d'autres.

Bruno tendit l'oreille et crut entendre quelqu'un pleurer.

— Caterina ? tenta-t-il, avant que sa voix ne fasse écho dans le couloir.

Méphisto enfonça soudain ses griffes dans son avant-bras. Bruno relâcha sa prise et le chat parvint à s'échapper en donnant des coups de patte, la queue droite. Il n'essaya pas de le rattraper : il avait les yeux fixés sur la goutte de sang qui coulait de la griffure et était

incapable de bouger. À présent, tout était silencieux, même le gramophone s'était tu, et il n'entendait plus que le craquement du bois des murs, du sol, des fenêtres. Le bâtiment tout entier semblait secoué par un mouvement, comme s'il était vivant.

Comme une poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration. Bruno détourna le regard de sa plaie, vit Méphisto s'engager dans un second couloir et s'empressa de le rejoindre. Il fit le tour de l'étage et se retrouva devant une porte encastrée dans une arche de pierres brutes. Le chaton grattait le bois comme pour entrer. Dans cette partie de la maison, les lampes étaient éteintes et la lumière du soir ne filtrait pas à travers les rideaux, il ne pouvait donc pas voir grand-chose.

Bruno se pencha pour faire reculer Méphisto et il l'entendit de nouveau. Il ne s'était pas trompé : quelqu'un pleurait derrière cette porte. Le son des sanglots étouffés d'une femme fit trembler ses jambes. Les poils de son cou se hérissèrent comme des épingles, et un frisson lui coupa le souffle. Bruno resta silencieux, souleva le chat par la peau du cou et fit demi-tour. Pour la première fois depuis son arrivée, il éprouva la désagréable sensation de se trouver au mauvais endroit. Il repensa à l'orphelinat, aux fissures dans les murs, au sol poussiéreux sous son lit, et à l'erreur qu'il avait commise en croyant que la maison était un endroit sûr où se cacher.

Il n'y avait aucun endroit sûr dans ce monde.

Il n'y avait que des hommes, et le mal qui leur collait à la peau.

21.

Bruno progressait dans les bois en se laissant guider par les hurlements du chien, sans savoir où il allait. Les aiguilles de pin et les feuilles mortes piquaient ses pieds nus à chaque pas, mais il ne ressentait aucune douleur. Le ciel, sans étoiles, était noir comme de la poix versée dans un puits. La lune elle-même était noirâtre, mais il la distinguait : elle flottait au-dessus de la cime des arbres, telle une sphère aux contours agités d'un tremblement. Elle semblait bouillonner et gargouiller, comme si elle était sur le point d'exploser et de se déverser sur la terre en une pluie de fragments poisseux. Aucune lumière ne filtrait, et pourtant Bruno pouvait voir. Il savait où poser les pieds, comment enjamber les rochers ou éviter les fossés. Il était à l'affût du moindre bruit. Les aboiements rageurs d'un chien l'avaient entraîné hors de la maison, au milieu des statues, au-delà du portail et des murs tapissés de lierre. Loin de son lit, des ronflements de Nino, et de la musique de monsieur Aloïa, le monde lui semblait infini, et pourtant tout petit, si petit qu'il avait beau marcher et avancer, il restait toujours au même endroit.

Un grognement sourd lui fit marquer un temps d'arrêt.

Bruno aperçut des crocs dénudés, de la bave dégoulinant sur le sol, et il se raidit. Il leva les mains devant son visage, les paumes tournées vers le chien, et ses doigts apparurent longs et fins, comme les pointes d'un râteau.

— Tout va bien. Je ne te ferai pas de mal, plaida-t-il.

Pourtant, ses lèvres étaient restées closes, cousues de fil de fer. Le grognement se mua en glapissement et l'animal agita une queue hérissée, avant de s'écarter, de tourner autour d'un trou et de s'accroupir à côté de quelque chose qui émergeait de la terre meuble. Un objet sec et tordu. Le chien fixa Bruno, puis l'objet, et poussa un gémissement. Il voulait qu'il regarde, mais dans cette nuit intemporelle, rien n'était ce qu'il semblait être.

Ce n'était qu'une branche… non, en fait c'était une…

Soudain, quelque chose heurta son ventre, et lorsqu'il baissa les yeux, il découvrit des pattes noires sur son torse, s'enfonçant dans sa peau. Bruno se retrouva allongé dans son lit, Méphisto marchant sur

lui, et il inspira. L'air emplit ses poumons comme s'il sortait d'une baignoire d'eau glacée. Il vit le chaton courir, la queue droite, jusqu'à la porte, et Nino recroquevillé sous ses draps. Bruno tenta de se calmer, ferma les yeux et détendit ses épaules. Finalement, la tension céda petit à petit, et ses muscles endoloris par le travail se relâchèrent. Il croisa les mains derrière sa tête et chercha à se rendormir, mais ses lèvres tremblaient comme s'il avait froid. Il attrapa le drap et le tira sur lui, mais ce ne fut pas suffisant.

— Tu ne dois pas l'ouvrir, dit une voix.

Puis, des pas légers retentirent. Il y avait quelqu'un dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu veux ? lâcha-t-il en fermant les yeux.

Il ne voulait pas voir, il ne voulait plus rien voir.

— Tu ne dois pas l'ouvrir. La porte doit rester fermée.

Bruno ouvrit brusquement les yeux et reconnut Caterina, assise au pied de son lit. Il se mordit la lèvre pour ne pas hurler, et se tourna vers la porte, convaincu que Pia pouvait arriver d'un moment à l'autre.

— Elle dort, précisa la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— On est amis, non ?

Bruno s'empressa d'acquiescer, la bouche sèche. Il déglutit avec difficulté.

— Il faut que tu m'aides, reprit Caterina en se levant et en se dirigeant vers la porte.

Elle marqua une pause avant de quitter la pièce, la main appuyée contre le mur.

— Viens.

22.

La porte du sous-sol était ouverte. Bruno franchit une à une les marches de pierre, les arêtes dentelées mordant la plante de ses pieds. Il laissa l'obscurité le submerger. Son souffle se coupa, son rythme cardiaque s'accéléra, ses yeux tentèrent de s'adapter à l'absence de lumière, et pendant un instant, il eut le sentiment de ne plus suivre Caterina au sous-sol de la maison des Aloïa, mais le père Mario. Il éprouva un sentiment de déjà-vu en sentant l'odeur de moisissure d'un monde souterrain secret qui le fit tituber comme un ivrogne.

— Attends, dit-il, mais Caterina ne se retourna pas. Attends… Ne me laisse pas seul, s'il te plaît.

La lumière qui venait de la cuisine disparut au bout d'un couloir, comme si elle n'y était pas la bienvenue. La chemise de nuit de la jeune fille qui flottait dans l'ombre se volatilisa soudain, et Bruno poussa un gémissement. Il s'appuya contre le mur et se pencha en avant, enserrant fermement ses genoux. Il se tourna pour examiner l'escalier par lequel il était descendu, compta le nombre de marches qu'il lui restait à parcourir pour revenir à la lumière, mais resta immobile, épuisé.

Une voix résonna dans sa tête.

« Je t'enseigne la voie de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Il plissa ses paupières mouillées par la sueur.

— Attends-moi, répéta-t-il, tandis que ses doigts tâtaient la surface rugueuse et froide du mur, explorant les fissures jusqu'à un interrupteur.

Bruno l'actionna et un bourdonnement emplit ses oreilles comme un essaim de guêpes affolées. Il cligna des yeux et tenta de se redresser. Une faible lueur orangée inonda le couloir jusqu'à se perdre dans une arche creusée dans le béton.

— Caterina ?

Il fit un pas en avant, puis un autre, ses pieds nus couverts de poussière. L'air était stagnant, il sentait le garde-manger, le salami, le fromage suspendu, les carafes vides et la moisissure. Il baissa la tête et pénétra dans un boyau, se frayant un chemin à travers de vieux meubles et des piles de chaises jusqu'à une cavité ovale qui

ressemblait au ventre d'une grotte. Quelque part, de l'eau s'écoulait lentement. Caterina était assise sur un canapé en mauvais état dont les bras avaient été arrachés. Des lambeaux de tissu et de rembourrage jaillissaient des lacérations, comme des plaies apparentes. Elle caressait les cheveux d'une poupée, et la contemplait comme si elle avait trouvé un vieux trésor. La lumière d'une ampoule vacilla, s'éteignit pour mieux se rallumer, et durant le court laps de temps où l'obscurité régna, Bruno eut l'impression d'apercevoir une autre silhouette dans la caverne. Une ombre au milieu des ombres. Une silhouette noire et tordue qui lui rappelait les statues du jardin.

— Quand je venais me cacher ici, personne ne pouvait me trouver, pas même *lui*, fit Caterina d'une voix étrange, presque musicale.

Bruno cligna des yeux.

— Qui ne pouvait pas te trouver ?

La jeune fille leva les yeux et lui sourit.

— Tu n'es pas obligé de l'ouvrir, répéta-t-elle.

Bruno eut envie de hurler.

Qu'est-ce que je ne dois pas ouvrir ? De quoi tu parles ?

— Regarde, reprit Caterina en désignant un objet posé sur le canapé.

Un livre à la couverture en cuir, aux coins abîmés, et aux pages jaunies.

Bruno s'approcha et considéra son amie, mais celle-ci coiffait à nouveau sa poupée. Il tendit alors la main et effleura un symbole gravé sur la couverture.

Ce n'était pas exactement un livre, mais un album.

Sur chacune des pages étaient collées des photos en noir et blanc. Une famille posait dans un salon, puis était assise à une table, ou au bord d'une rivière. Ses membres ne regardaient jamais l'objectif, mais semblaient scruter l'horizon, au-delà du photographe, transperçant la pellicule et traversant l'espace et le temps. Leurs regards étaient si réels que Bruno se sentit absorber des morceaux de leur vie et se les approprier. Un homme grand, barbu et bien habillé, avait la main posée sur l'épaule d'une femme assise dans un fauteuil. Ses cheveux étaient ramenés derrière ses oreilles, et ses doigts fins s'entrelaçaient sur ses genoux. Deux enfants se tenaient de part et d'autre, un garçon et une fille. Le garçon avait l'air frêle et maladif. Ses jambes osseuses dépassaient de son pantalon court, et ses oreilles étaient décollées. Il souriait, les cheveux bien coiffés, un objet dans la main.

Non, ce n'était pas possible.

Bruno fit appel à toute sa volonté pour détacher ses yeux de la photo et les poser sur Caterina. La jeune fille ne souriait plus, et la vieille poupée avait disparu. Elle avait l'air triste, les yeux rougis et les vaisseaux sanguins apparents comme des toiles d'araignée violettes sous sa peau.

— Il me l'a prise, dit-elle alors. Non, tu ne dois pas l'ouvrir.

Bruno effleura du bout du doigt une photo sur laquelle la petite fille tenait un oiseau en bois entre ses doigts. Il chancela. Ses genoux se mirent à trembler, et ses jambes semblèrent soudain ne plus supporter le poids de son corps. Le visage de l'enfant sur la photo était identique à celui qu'il avait devant lui à cet instant précis, mais était plus âgé.

— C'est toi ? demanda-t-il. Cet enfant, c'est toi ?

Caterina acquiesça.

— Je veux qu'il revienne.

— Qui sont ces gens ? Qu'est-ce que tu veux ?

Elle tendit la main et parcourut la photographie du doigt jusqu'à recouvrir le poing de la petite fille. Jusqu'à recouvrir l'oiseau en bois.

— Aide-moi, l'implora-t-elle. Aide-moi à le retrouver.

23.

Bruno se traîna jusqu'à la cuisine pour prendre son petit-déjeuner, fourbu et la tête sur le point d'exploser. Il avait l'impression d'avoir été jeté à terre, le souffle coupé, et roué de coups de pied par Onofrio et les autres orphelins. Il posa son chapeau sur la table et considéra son assiette.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne manges pas ?

La voix rauque de Pia lui arracha une grimace. La vieille femme s'était retournée, les bras croisés, et le regardait fixement.

Bruno posa ses coudes sur la table et se prit le front entre les mains.

— J'ai vraiment mal à la tête, grimaça-t-il. J'arrive à peine à garder les yeux ouverts.

Les paupières closes, il entendit le bruissement feutré des pantoufles de Pia qui s'approchait lentement de lui. Une main aussi rugueuse que l'écorce d'un arbre se posa sur son front, lui arrachant une grimace. Il voulut dire quelque chose, mais la vieille femme l'interrompit.

— Chut, mon petit, dit-elle en le caressant tendrement. Ne bouge pas.

Son rythme cardiaque s'accéléra : il n'était pas habitué à ce genre d'attention et se sentit comme un chien qui mourait d'envie d'être caressé.

— Pas de fièvre… tout va bien. Mange, conclut Pia en retirant sa main.

Bruno rouvrit les yeux, considéra les morceaux de pain dur qui flottaient dans son bol de lait et porta sa cuillère à sa bouche, sans appétit.

Il se remémora la cave, l'album photo, Caterina, et la pression dans sa tête sembla s'intensifier.

— Alors… tu n'es pas en colère ? demanda-t-il. Tu m'en veux pas pour le chat ?

Pia ne répondit pas. Elle priait. Mais pas à la manière des religieuses, ni à celle du père Mario. Sans le signe de croix que la vieille femme avait tracé sur son front, son menton et sa poitrine, il aurait pensé à tout autre chose, envoûté par ses chuchotements.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Bruno.

— C'est pour éloigner le mauvais œil.

C'est ce moment-là que choisit monsieur Aloïa pour entrer dans la cuisine, une traînée d'eau de Cologne dans son sillage. Il prit une pomme dans le panier à fruits sur l'évier, la frotta contre le revers de sa chemise en lin et croqua dedans.

— Combien de fois devrais-je te dire que je ne veux pas de ces choses-là chez moi, dit-il à Pia.

Bruno nota qu'il n'y avait pas de colère dans le ton de sa voix. Le maître avait juste l'air amusé.

— Il a mal à la tête, répondit la vieille femme en retournant à ses tâches ménagères.

Elle prit un linge dans un meuble et sortit de la pièce, les laissant seuls.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Aloïa en clignant des yeux.

— J'ai juste un peu mal à la tête, répondit-il. J'ai dû trop prendre le soleil dans les champs, hier.

— Dans les champs ?

L'homme déplaça son regard et, l'espace d'un instant, une grimace déforma son visage.

— Je t'emmène chez le médecin.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, fit Bruno avant de s'entendre supplier : c'est juste la tête, ça va passer.

— Bien sûr que ça va passer, mais je m'en moque, répondit Aloïa en souriant. Tu es sous ma responsabilité, et je ne veux pas que tu tombes malade en travaillant. Allez, finis ton petit-déjeuner. Je t'attends dehors.

Aloïa appuya sur l'accélérateur et l'avant de la voiture sembla se soulever et sortir de la route, libérant une traînée de poussière blanche et de graviers dans son sillage.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ? s'intéressa-t-il.

Bruno pressa son dos contre le siège et sa nuque se raidit. « Il va trop vite, se dit-il. On va finir contre un arbre ou dans un fossé. Si je meurs, qui s'occupera de Méphisto ? Et qui s'occupera de Caterina ? »

— Toi et ton ami, reprit le maître. Comment s'appelle-t-il ? Je ne suis pas doué pour les noms…

— Nino, bredouilla Bruno.

— Nino, répéta monsieur Aloïa en le considérant, dans l'expectative.

— Pas depuis longtemps. Il était nouveau à l'orphelinat, précisa Bruno en plissant les paupières tandis que la voiture s'engageait à toute allure dans un virage.

Du coin de l'œil, il aperçut le maître qui souriait et fut persuadé qu'il accélérait volontairement pour l'effrayer.

— Mais vous êtes de bons amis, n'est-ce pas ?

— Oui, on est amis.

— Et toi ? demanda Aloïa, plus sérieux, avant de marquer une pause. Où sont tes parents ? As-tu des frères ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

Bruno ne s'en rendit pas compte, mais il serrait les poings à s'en enfoncer les ongles dans la chair. L'une des rares choses qu'il appréciait à l'orphelinat était que personne ne posait jamais de questions sur sa famille. Personne ne se souciait de savoir s'il en avait une.

— Ils m'ont abandonné devant la porte de l'orphelinat alors que je venais de naître, avoua-t-il. Je ne pourrais pas vous dire si j'ai des frères ou des sœurs, monsieur, ni même qui sont mon père et ma mère. J'ai été élevé par des religieuses, je suis désolé.

L'homme ralentit l'allure. Les arbres et les friches avaient à présent laissé place à un pont de pierre, puis à des maisons, toutes identiques, tassées dans le ventre de la montagne. Les passants au coin des rues levaient la main en guise de salut, mais ni Bruno ni Aloïa ne leur répondirent.

— Désolé d'avoir demandé, s'excusa le maître.

Bruno n'ajouta rien. Il ne sut que dire. Aloïa arrêta la voiture dans une clairière, entre deux maisons. Une poule s'enfuit et disparut derrière des tonneaux en plastique.

— Courage ! lança monsieur Aloïa en coupant le moteur et en lui tapotant le dos de la main. Allons écouter ce que le médecin a à nous dire.

*

Le médecin de Pietra di San Michele s'appelait Piracci, il était borgne et son haleine empestait l'alcool alors qu'il n'était que neuf heures du matin. Des bouffées acides assaillaient Bruno à chaque fois que l'homme parlait. Il affichait une expression sévère, ses joues étaient empourprées et un pansement lui couvrait une partie du visage pour disparaître au milieu de ses cheveux gris.

— Respirez profondément, jeune homme, dit-il en appliquant son stéthoscope sur la peau de son dos.

Bruno fut pris d'un frisson.

— Ne bougez pas, je vous ai dit. Écartez les bras, c'est ça, comme ça.

Aloïa assistait à l'examen, l'air soucieux. À l'exception du père Mario, c'était la première fois que Bruno se déshabillait devant un adulte. C'était même la première fois qu'il se rendait chez un médecin. Il contempla son reflet dans le miroir, examina ses côtes saillantes, ses épaules légèrement voûtées, et se sentit gêné. L'idée que ces hommes puissent voir ses cicatrices le rendait malade.

« Ce ne sont que des cicatrices », lui avait dit Gennaro lorsqu'ils étaient à la plage.

— Quel âge avez-vous ? demanda le médecin.

— Treize ans.

— Vous êtes grand et beau… comment avez-vous eu ça ?

Bruno sentit le doigt de Piracci parcourir le réseau de cicatrices qui marbraient son dos, et fut secoué par un tremblement. Il s'éloigna juste assez pour rompre le contact.

— Alors ? Vous m'entendez quand je vous parle ? fit le médecin en élevant la voix.

Bruno savait que ce qu'il se passait à l'orphelinat n'était pas normal, et qu'aucun enfant ne devrait être traité ainsi. Il avait envie de vomir la vérité à la figure de monsieur Aloïa et du médecin, mais que se passerait-il s'ils ne le croyaient pas et que le maître décidait de le renvoyer à l'orphelinat ? Le père Mario lui avait dit que tout cela était nécessaire, qu'il le faisait pour son bien, mais il n'avait jamais pris la peine d'ajouter qu'il ne devait en parler à personne. Il savait bien qu'il ne le ferait pas, que Bruno se tairait comme tous les autres. L'orphelinat leur avait appris à encaisser et à passer à autre chose.

Ce ne sont que des cicatrices.

— Je peux me rhabiller, s'il vous plaît ? murmura-t-il, et le médecin hocha la tête.

La pièce semblait trop étroite pour les accueillir tous les trois. Les murs, le toit, tout semblait sur le point de se refermer sur lui. Il fallait qu'il sorte.

— Laissez-le tranquille, Piracci, dit monsieur Aloïa en souriant. Bruno est perturbé… Alors ? Qu'en pensez-vous ?

— C'est le garçon qui habite chez vous ? souffla le docteur. A-t-il, lui aussi, vu ces cadavres sur votre propriété ?

— Un moment très désagréable, confirma monsieur Aloïa.

— Je suppose, acquiesça le médecin, avant de se tourner vers Bruno. Écoutez-moi, confia-t-il, j'étais un peu plus âgé que vous quand on m'a envoyé dans les tranchées. Pas la mascarade fasciste qui vient de se terminer, je parle de la vraie guerre.

— Le docteur a combattu à Caporetto[7], précisa le maître en tendant sa chemise à Bruno.

— C'est sur ces montagnes de merde qu'ils m'ont fait ça, précisa le médecin en passant la main sur son bandage. Mais même avec un seul œil, je les voyais, les morts. J'avais l'impression de marcher sur eux, sur des êtres humains comme vous et moi, jeune homme. Les gens criaient et je criais, moi aussi, je voulais que tout cela s'arrête. Je voulais juste rentrer chez moi, peu importait comment, mais il fallait que je revienne. Et c'est ce que j'ai fait.

Bruno se rhabilla. Il pensa à l'histoire de Piracci, aux corps enterrés

parmi les arbres, et revit briller la pierre bleue d'une bague. Bleue comme les yeux qui les avaient épiés, Nino et lui, près du lavoir, et il crut entendre l'aboiement d'un chien, quelque part dehors. Une odeur étrange avait embaumé les bois ce jour-là, une odeur qu'il avait déjà sentie auparavant. Du fer et de la poussière.

— Comment faites-vous ? demanda-t-il.

— C'est-à-dire ? toussota le docteur.

— Pour ne plus voir les morts…

Le docteur Piracci considéra Aloïa en grimaçant. Puis, il tendit la main vers son bureau couvert de documents et attrapa une fiole en métal. Il en dévissa le bouchon, et la brandit comme pour porter un toast.

— Comme ça, répondit-il en buvant une gorgée.

7 - La bataille de Caporetto est une bataille de la Première Guerre mondiale, qui eut lieu du d'octobre à novembre 1917 dans le Nord de l'Italie. Elle se solde par une très lourde défaite des Italiens, alors dans le camp de la Triple-Entente, face aux armées austro-allemandes.

24.

La cuisine du docteur Piracci exhalait une odeur de café et de solitude. Une pile de vaisselle et de casseroles sales trônait dans l'évier en pierre. Sur la table, une nappe couverte de miettes et de cendres de cigarette était tachée de vin. Bruno était assis sur le bord d'une chaise et refusait de se reculer, de peur de se salir. Le médecin parlait de la guerre comme un disque rayé. Monsieur Aloïa se contentait d'acquiescer, intervenant parfois en lançant des petites plaisanteries. Le reste du temps, il se contentait de regarder Bruno en souriant. Ce dernier était certain que le maître connaissait déjà ces histoires par cœur, mais il semblait ne pas vouloir contrarier le vieil homme en l'interrompant.

— C'étaient des héros, affirma Piracci, la voix rauque. De mon temps, on croyait vraiment en quelque chose. Ça n'avait rien à voir avec les idéaux bidons de ces clowns en chemise noire…

Le tintement de la sonnette brisa l'étrange sortilège qui s'était installé. Les paroles du médecin restèrent suspendues comme un nuage de fumée. Personne ne broncha quand le visiteur insista, frappant à la porte cette fois-ci.

— Carabinieri. Docteur, vous êtes là ?

Piracci grimaça, écrasa sa cigarette dans une tasse de café vide et alla ouvrir. Bruno garda les yeux fixés sur Aloïa. Quelque chose avait changé dans l'expression du maître : ses lèvres s'étaient crispées, et ses mains enserraient son genou.

La voix de Piracci retentit dans le couloir :

— Je vous en prie, maréchal, asseyez-vous. Voulez-vous une tasse de café ?

— Non, merci. Je dérange ?

Aloïa se leva d'un bond tandis que le bruit de pas se rapprochait. Bruno se retourna et reconnut le militaire qu'il avait vu dans les bois, le jour de la découverte des corps. Il se tenait dans l'embrasure de la porte et le fixait.

— Bonjour, lança le carabinier, son chapeau de service pressé sous un bras.

— Bonjour à vous, répondit le maître.

— Maréchal, vous connaissez monsieur Aloïa ?

— Je comptais bien avoir ce plaisir très bientôt. Vous n'étiez pas à l'étranger, monsieur ?

Le carabinier entra dans la pièce et tendit une main qu'Aloïa considéra un instant avant de serrer.

— Je viens de rentrer, précisa-t-il. Enchanté, Zeno Aloïa.

— Vous avez entendu parler de la découverte faite sur votre propriété ? demanda le maréchal en désignant Bruno d'un signe de tête. Vous étiez là, jeune homme, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, s'entendit répondre Bruno, avant que quelque chose ne l'étreigne à l'épaule.

De fines pattes d'araignée s'enfonçaient dans sa chair, un contact qui l'étrangla, et lui donna la nausée. Puis, la main d'Aloïa se desserra.

— Pourquoi ne pas prendre congé maintenant et aller m'attendre dehors ? proposa-t-il en souriant.

Bruno ne se fit pas prier et sortit de la cuisine en retenant son souffle. Les fenêtres étaient ouvertes, mais il manquait d'air. Il traversa le couloir en piétinant les rectangles de lumière tracés par le soleil, et ne put respirer à nouveau qu'après avoir senti le gravier de la rue sous ses semelles. Un jeune carabinier, appuyé contre une portière pour fumer, fit mine de jeter discrètement sa cigarette, mais s'interrompit en comprenant qu'il ne s'agissait pas du maréchal. Bruno baissa la tête et s'engagea dans la rue adjacente où monsieur Aloïa avait garé sa voiture. Il alla s'asseoir dans un coin à l'ombre et secoua la tête pour tenter de repousser l'image du bras squelettique qui émergeait du sol.

Penser à Caterina l'aida à se changer les idées. Il se remémora la photo dans le vieil album, le petit oiseau de bois serré entre ses doigts, et crut entendre le son de sa voix.

« Aide-moi à le retrouver », lui avait-elle demandé, et il en avait eu envie, de tout son cœur. Il y avait tant de souffrance dans ses yeux que ce sentiment lui collait à la peau. Il avait essayé de s'en débarrasser en se lavant et en se frottant avec un morceau de savon, mais rien n'y faisait. C'était trop pour lui, trop difficile à supporter. Il se massa le front, en sueur.

La voix du maréchal éclata soudain dans la ruelle, à travers les volets à moitié fermés d'une fenêtre :

— Vous en êtes sûr, docteur ?

Bruno se releva brusquement, les genoux tremblant comme du bois pourri sur le point de se rompre.

— Soyons clairs, maréchal… vous insinuez que je ne suis plus capable de… ?

La réponse de Piracci, rude et décisive, fut étouffée par les murs.

Bruno perçut un échange de plaisanteries entre les deux hommes,

mais ne put en saisir les mots. Il jeta un coup d'œil vers la rue et aperçut le capot de la voiture des carabiniers. Il voulut se pencher pour s'assurer que le militaire était toujours sur son siège, mais cela aurait attiré l'attention, alors il fit un pas, puis un autre.

Le médecin reprit la parole.

— Le trou dans la poitrine est identique sur les deux corps. Même position, même objet utilisé pour briser les os et creuser la chair.

Des paroles inintelligibles.

— Non, répondit Piracci. Je ne pense pas que ce soit un expert qui ait fait ça, maréchal. En fait, j'écarte cette hypothèse… mais quelqu'un de fort, oui. Quant à la date présumée du décès, je vous répète ce que je vous ai dit hier… vu l'état des corps, je pense qu'ils sont morts depuis au moins cinq ou six ans. Que disent les spécialistes de Salerne ? Les rapports de l'anatomopathologiste sont-ils arrivés ?

Bruno ferma les yeux. Les veines de ses tempes palpitaient avec une telle force qu'il sentait son crâne se compresser, comme prisonnier d'un nœud coulant. Il tenta d'assimiler les informations qu'il venait d'entendre. Le docteur Piracci avait vu les cadavres dans les bois, et tous deux avaient un trou dans la poitrine. Pas un trou de balle, mais un vrai trou. Pourquoi ?

— Et les cœurs ? demanda le docteur. Vous les avez retrouvés ?

Le maréchal lui répondit mais les voix semblaient désormais lointaines, et Bruno se maudit d'être sorti de la maison. Une curiosité macabre le tenait en alerte, il voulait savoir. Il pensait qu'il s'agissait du contact avec la Mort, cela avait toujours été le cas.

La voix du maréchal retentit comme un écho.

— Monsieur Aloïa, qui connaît ces bois, à part vous ?

Le maître toussota. Bruno vit ses yeux s'illuminer d'une façon étrange, et il frissonna.

— À part moi et tous les hommes qui travaillent pour ma famille ? demanda Aloïa. Je ne peux pas répondre à votre question, maréchal. La région est très vaste. Avez-vous une idée de l'identité de ces deux malheureux ? Un homme et une femme, dites-vous ?

— Oui, rétorqua le maréchal d'un ton agacé. Avez-vous reçu des invités ?

— Non, pas récemment…

Les paroles du maître s'évanouirent, brouillées par le cri d'un enfant en provenance d'une maison située non loin de là. Bruno serra les poings de colère, puis tenta de se redresser pour scruter à travers les volets, mais ne vit qu'une ombre et s'esquiva rapidement.

— La maison est fermée pendant l'hiver, précisa Aloïa. Je reviens de Boston à la fin de l'année scolaire et je repars juste avant le mois de septembre.

— Et quand vous n'êtes pas là, personne n'a accès à la propriété ?

— Ma gouvernante et quelques hommes de confiance qui travaillent pour moi depuis longtemps. Je peux me porter garant de chacun d'entre eux, maréchal, ce sont des gens bien.

Silence.

— C'est pour cela que vous ne vous êtes pas engagé comme soldat ? demanda le militaire. Parce que vous êtes professeur en Amérique ?

— Non, répondit Aloïa. Ce n'est pas à cause de mon travail que je n'ai pas pris les armes, mais à cause de ma santé, maréchal.

Bruno se détourna du mur. Avait-il bien entendu ? Le maître était malade ?

— C'est aussi bien, grogna le médecin. Personne n'aurait dû faire la guerre aux fascistes.

25.

Aloïa s'installa derrière le volant et roula sans dire un mot jusqu'à la sortie du village.

— Je regrette que Nino et toi ayez dû assister à ce terrible spectacle, déplora-t-il.

Une mèche de ses cheveux avait échappé au contrôle de la cire et pendait sur sa pommette.

Bruno assimila ses paroles, puis se tourna vers la rangée d'arbres qui bordait la route.

— Vous pensez qu'ils ont eu peur ?

Aloïa se tourna pour le dévisager.

— Comment ça ?

— Ces gens, répondit Bruno. Quand ils ont compris qu'ils allaient mourir, vous croyez qu'ils ont eu peur ?

Le maître inspira et resserra ses mains sur le volant.

— Personne n'a envie de mourir.

Bruno cligna des yeux. Cette réponse lui suffisait.

*

Ils prirent une déviation au lieu de rentrer directement à la villa. Aloïa engagea le véhicule sur un chemin de terre qui s'enfonçait au cœur des bois. La végétation les surplombait tel un manteau sombre et les branches frottaient contre les vitres, éraflant la carrosserie comme autant de griffes cherchant à les empêcher d'avancer.

— On va où ? demanda Bruno.

— Tu verras, on y est presque.

Le maître sourit et l'estomac de Bruno se contracta. Il considéra les rondins tapissés de résine et entendit le moteur gémir tandis qu'Aloïa manœuvrait dans l'espace exigu pour orienter le véhicule dans le sens du départ.

— Nous irons plus vite de cette manière, précisa-t-il avant de tirer sur le frein à main et de sortir de la voiture.

Bruno était resté figé sur son siège, alors Aloïa le pressa :

— Viens, n'aie pas peur… J'ai besoin de ton aide.

Il suivit son maître sur un sentier qui serpentait entre les rochers et les arbres tordus. Les rayons du soleil découpaient des zones d'ombre entre les branches.

Aloïa pencha la tête sur le côté pour éviter un objet qui pendait d'un arbre. Un bec fin et pointu, deux ailes déployées pour embrasser le vide, la tête nouée à un fil suspendu à une branche. Deux petits trous en guise d'yeux le fixaient. Bruno regarda autour de lui : des oiseaux en bois les entouraient par dizaines, tels des gardiens silencieux dans les bois.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des corbeaux, expliqua Aloïa. Ils éloignent le mauvais œil. Viens, ne t'arrête pas. Par ici.

La cabane, faite de planches de bois clouées les unes aux autres, était encastrée dans une paroi rocheuse. Elle était dépourvue de fenêtres et, suspendus au toit en tôle du porche soutenu par des poteaux tordus, d'autres oiseaux flottaient en direction du chemin qu'ils venaient d'emprunter.

— Hans ? appela le maître. C'est Zeno, tu es là ?

Monsieur Aloïa attendit, fixa la porte comme si quelqu'un y avait gravé un message que lui seul pouvait saisir, puis fit le tour de la maison. Bruno se précipita à sa suite.

L'entrée d'une grotte était obstruée par un tissu. Le maître s'approcha, effleura le rideau des doigts puis l'écarta, révélant l'accès à ce qui ressemblait à un atelier de menuiserie composé d'établis et d'outils. Il s'en dégageait une forte odeur de bois. Le sol était couvert d'éclats et de sciure, et une croix sculptée reposait sur une table dont la surface était à peine polie, un travail inachevé. Le visage du Christ traduisait la souffrance, et les détails apportés à son regard, à sa bouche, aux poils de sa barbe et à la couronne d'épines témoignaient d'un travail minutieux. La sculpture était parfaite, une image sainte qui jurait avec les corbeaux suspendus aux branches.

— Qui habite ici ? demanda Bruno.

— Le vieux Hans.

Aloïa s'approcha d'un objet recouvert d'un drap sur lequel une feuille de papier froissée avait été fixée.

Bruno s'en approcha et lut à haute voix ce qui y était écrit.

— F… fur dic… ch ?

— *Für dich*. C'est de l'allemand, ça veut dire « pour toi », précisa Aloïa en dévoilant l'objet caché sous le drap.

L'homme porta une main à sa bouche, et une lueur traversa ses yeux.

— Elle est belle, murmura-t-il. Tellement belle…

Bruno examina les jambes métalliques qui soutenaient un corps

minuscule, parcourut du regard le dos courbé, les bras semblables aux tentacules d'une créature sortie d'un abîme, et s'aperçut que l'une des mains agrippait un petit oiseau en bois.

— Elle est belle, répéta Aloïa.

Il semblait délirer, sa chemise tachée de sueur.

Un vent froid traversa soudain la grotte en sifflant, soulevant la poussière qui dessina des tourbillons dans l'air et lui donna la chair de poule.

« C'est l'été, pensa Bruno, et en été, il ne peut pas faire froid. » Il accrocha ses yeux à ceux de l'étrange sculpture représentant une petite fille, et comprit qu'il se trompait, que le froid ne suivait aucune saison.

C'était quelque chose qu'il portait en lui et qui le suivrait partout où il irait.

« Tu ne dois pas l'ouvrir », lui souffla une voix qui résonna dans sa tête. Mais c'était ce qu'il venait de faire.

Il avait ouvert une porte et ne pouvait plus revenir en arrière.

26.

— Eh ! cria Nino à son attention. Qu'est-ce que tu fais ? Tu dors ?

Bruno sentit ses bras s'alourdir, et ses doigts s'agripper à quelque chose de froid et de dur. Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à bouger, la joue appuyée contre le dos voûté de la statue. L'herbe lui chatouillait les chevilles, ses jambes brûlaient sous l'effort, et ses muscles étaient comme traversés par des rangées d'épingles. Il faisait face aux fenêtres aux rideaux entrouverts, à la tour couverte de plantes grimpantes, et le jardin des Aloïa lui parut soudain gigantesque.

— Pousse, tu vas me faire perdre mon pari, grogna Nino.

Bruno se pencha contre l'épaule de la statue pour apercevoir la nuque rougie par le soleil de son ami, qui l'aidait à la porter.

— Tu y arrives, petit ? demanda Gennaro en reprenant la cigarette qu'il avait allumée. Il tira une bouffée et expulsa la fumée. Encore quelques tentatives et tu gagnes le pari.

— Comment t'as fait pour la charger dans la voiture tout à l'heure, trou du cul ? murmura Nino en postillonnant. Hein ? Tu vas me le dire ?

— M'appelle pas comme ça, rétorqua Bruno.

— Quoi ? « Trou du cul » ? fit Nino en ricanant. Tu préfères « l'épouvantail » ?

L'épouvantail.

Bruno avait l'impression d'entendre Onofrio et les autres garçons de l'orphelinat se moquer. Un chœur de singes hurlants qui lui déchiraient les tympans.

Je suis pas un trou du cul. Je suis pas un épouvantail.

Bruno serra les dents et expira longuement. Soudain, la statue de la petite fille lui parut moins lourde et il modifia sa prise, déplaçant une main, puis l'autre. Ses vertèbres tremblèrent tandis qu'il courbait le dos, et ses bras se resserrèrent autour du ventre de la sculpture.

— Dégage, grogna-t-il à Nino, qui ne bougea pas. J'ai dit : dégage.

Il poussa plus fort et son ami dut s'écarter pour ne pas être écrasé.

Gennaro reprit son sérieux, et l'odeur de cigarette emplit l'air. Bruno ne pouvait pas se retourner, mais il savait qu'ils l'observaient. Il

sentait leur regard sur lui avec la même intensité que celui de monsieur Aloïa lorsqu'il avait porté la statue dans les bois, chez Hans.

« Ce n'est que la statue d'une fillette », avait-il dit en la soulevant du chariot rouillé et en la chargeant dans ses bras. J'aimerais rentrer. Je ne me sens pas bien ici, j'ai l'impression que les oiseaux me dévisagent.

« Ce n'est que la statue d'une fillette », se répétait-il à présent, alors qu'il atteignait un espace vide entre les statues d'un homme et d'une femme. Il se mit à genoux, les muscles tendus comme des cordes, et laissa délicatement glisser la sculpture jusqu'à ce que son socle touche le sol. Il la maintint contre lui pour ne pas qu'elle vacille, le regard tourné vers la tour.

— Je ne suis pas un connard, dit-il en reprenant son souffle.

Aloïa sortit de la maison en courant et se rapprocha de lui, les manches de sa chemise retroussées et les cheveux ébouriffés.

— Tu as vu comme Bruno est fort ? fit le maître à Gennaro. Il a fait la même chose tout à l'heure, tu te rends compte ? Et sans que je lui demande quoi que ce soit. Le chariot était coincé, je l'aurais fait moi-même, mais au lieu de cela… combien penses-tu qu'elle pèse ?

— Au moins quarante kilos : pas mal pour un gringalet de treize ans, répondit l'homme.

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en sortit une cigarette tordue qu'il tendit à Bruno.

— Je te l'aurais donnée même si tu avais perdu ton pari.

Bruno arracha la cigarette des mains de Gennaro et se tourna vers Nino. Il y avait dans les yeux de son ami une lueur que Bruno n'avait jamais remarquée auparavant, et il répondit à ce regard par un hochement de tête. Cela suffit à remettre les choses en place entre eux et Nino sourit, soulagé. Il fit mine de dire quelque chose, mais Aloïa le devança.

— Vous ne pensez pas avoir le droit de fumer ? demanda le maître en souriant.

Bruno grimaça, le dos en feu et les muscles endoloris. Il était brisé, mais vivant, l'esprit dégagé de la vision des cadavres dans les bois, de la mort et de ce qu'il avait entendu sous la fenêtre du docteur Piracci. Il regarda vers la maison et se demanda si Caterina l'avait vu porter la statue, si elle avait vu de quoi il était capable.

— Bravo !

L'énorme main de Gennaro s'abattit sur les cicatrices de son dos. Bruno ne broncha pas et retint ses cris de douleur. Ce n'était pas la ceinture du père Mario, mais la main d'un ami. L'orphelinat était loin, si loin qu'il se souvenait à peine y avoir séjourné. Il cligna des yeux et l'odeur caractéristique de la cave envahit de nouveau ses narines.

De la moisissure, du sang, du vomi, et de l'urine.

Il se dit alors que les caves étaient des endroits malsains. On y manquait d'air, on étouffait. Au bout d'un certain temps, on avait tout simplement envie d'y mourir.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la tour ?

Les mots lui avaient échappé et, lorsqu'il vit le sourire de Gennaro disparaître, il regretta d'avoir posé la question.

— Je dois aller à la cabane, dit ce dernier en fixant le bout de ses chaussures, avant de prendre congé, les laissant seuls avec les statues.

Aloïa le regarda s'éloigner, puis observa les monstres de bois et de métal qui peuplaient son jardin. Il suivit leur regard jusqu'à la maison, puis au-delà, vers un point indéterminé dans le ciel. Le maître semblait être là et ailleurs à la fois, comme piégé entre deux mondes, figé, indécis. Il tourna lentement la tête et ses yeux injectés de sang rencontrèrent ceux de Bruno.

Son cœur battait la chamade, et une partie de son cerveau lui soufflait de s'excuser, mais il n'en fit rien. Il rendit son regard à monsieur Aloïa et le visage de l'homme s'adoucit. Ce dernier passa une main dans ses cheveux et demanda :

— Tu veux aller voir ?

— Maître, je…, fit Bruno en voulant rectifier le tir.

— Et toi, Nino ? Tu ne veux pas voir ce qu'il y a dans la tour ?

Aloïa fit un pas vers la maison, avant de se retourner :

— Viens… n'aie pas peur. J'ai une idée.

27.

Ils traversèrent le salon sous le regard surpris de Pia. Méphisto était couché sous une petite table et sortit comme une balle de sa cachette en les voyant arriver. Il courut vers eux, la queue droite, et se frotta aux jambes d'Aloïa. L'homme se pencha, ramassa le chat d'une main et le serra contre sa poitrine.

— Moi aussi j'avais un chat, enfant…, confia-t-il en montant les marches sans se retourner.

Bruno et Nino restèrent silencieux.

— Je l'avais trouvé derrière la cabane à outils. Il miaulait comme un fou, caché derrière une pile de caisses. C'était un chaton, un peu plus petit que celui-ci. Je crois que sa mère l'avait abandonné, alors j'ai voulu le sauver. Mes parents ne voulaient pas que je le ramène à la maison, mais ils m'ont laissé le garder à l'entrepôt. Ils m'ont dit que si j'arrivais à faire en sorte qu'il survive, si je prouvais que j'étais responsable, ils changeraient peut-être d'avis, et c'est ce que j'ai fait. Je me suis consacré corps et âme à ce chaton.

— Il s'est passé quoi ensuite ? demanda Bruno.

Aloïa s'arrêta au beau milieu de l'escalier et leur fit face.

— Quelque chose de grave, révéla-t-il.

Ils atteignirent l'étage supérieur et traversèrent le couloir aux tableaux. Bruno remarqua que Nino avait ralenti le pas et qu'il était légèrement en retrait. Son ami marchait la tête baissée comme s'il craignait de croiser le regard figé de la vieille Aloïa. Bruno ralentit à son tour. Il passa devant la chambre de Caterina et ses yeux glissèrent sur la porte fermée. Quelque chose s'agita dans son estomac. Il sentit une vibration dans sa poitrine, et frissonna. Il voulut toquer et lui dire qu'il n'avait pas oublié sa promesse, mais qu'il devait d'abord suivre le maître. Il devait aller à la tour et ensuite, il reviendrait la voir, parce qu'ils étaient amis et qu'il voulait l'aider.

Caterina et lui se retrouvaient souvent le soir pour parler. Ils restaient éveillés si tard que Bruno finissait toujours par avoir mal à la tête le lendemain. Il sourit. Ses jambes tremblaient quand il était près d'elle, et il se sentait stupide. Elle lui paraissait si fragile, si vulnérable dans sa chemise de nuit, mais il n'avait pas osé lui demander pourquoi

elle restait barricadée dans sa chambre toute la journée.

« Peut-être est-elle malade ? pensa Bruno. Malade comme son père. »

Une maladie qui l'empêchait de sortir, comme elle avait empêché son maître de faire la guerre ? C'est ce qu'il avait dit au maréchal, non ? Il n'était pas parti à la guerre parce qu'il avait des problèmes de santé. Les pensées de Bruno s'animèrent. « La famille Aloïa est peut-être tombée malade en Amérique, se dit-il. Peut-être que sa femme est restée là-bas, ou qu'elle est morte, ce qui expliquerait pourquoi elle n'est pas ici, avec eux. »

Au bout du couloir, une porte était encastrée dans une arche de pierre, la même porte sur laquelle Méphisto s'était fait les griffes. Monsieur Aloïa tendit le chat à Bruno, glissa une main dans sa poche et en sortit un trousseau de clés.

— Mon père aimait les livres plus qu'il aimait ses enfants. C'était un collectionneur, un véritable expert. Il parcourait le monde à la recherche d'éditions rares. Pendant la guerre, les Allemands ont réquisitionné la maison. Un colonel est resté quelques mois dans ces murs, et quand ils sont partis, ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu voler.

Aloïa glissa la clé dans la serrure et ouvrit la porte d'une simple poussée, dévoilant une volée de marches en pierre.

— En haut de cet escalier, ajouta-t-il, se trouve ce qui reste de son univers.

*

Des livres, plus que Bruno n'en avait jamais vu à la bibliothèque de l'orphelinat, étaient entassés sur des étagères qui semblaient sur le point de céder. Il en resta bouche bée. Cet endroit dégageait quelque chose de magique, quelque chose qui lui coupait le souffle.

Un lustre ancien pendait au-dessus de leurs têtes tel un damné. Sur le bureau calé contre le mur traînaient les restes d'une bougie et une pile de papiers recouverts d'une écriture épaisse et soignée. Sur le sol, des ouvrages étaient soigneusement rangés en colonnes poussiéreuses ou jetés en vrac, l'un sur l'autre, pour former une montagne de papier et de cuir.

— J'ai décidé de vendre, annonça Aloïa.

Il avait l'air détendu, assis dans un vieux fauteuil, occupé à caresser Méphisto.

— Plus le temps passe, plus je réalise que ma vie est ailleurs. Depuis la rentrée, on me donne davantage d'heures de cours à Boston et je suis presque certain que je n'aurai pas le temps de revenir en Italie l'été prochain.

— Vous voulez vendre la maison ? demanda Bruno.

— Oui…, cette maison n'est plus la mienne à présent, je me sens comme un étranger dans ces vieux murs. Je ne peux même plus assurer le suivi des affaires. Je ne sais pas ce que je ferais sans Pia et Gennaro, qui s'occupent de tout en mon absence. Avant de sauter le pas, cependant, je voudrais remettre de l'ordre ici. J'ai trouvé un acheteur, un libraire à Rome, qui aimerait estimer la valeur de la collection de mon père. Ce que je voudrais vous demander, c'est de laisser tomber vos travaux dans les champs et de m'aider à trier les livres. Nous pourrions les classer par auteur, par ordre alphabétique, comme le faisait mon père. Les Allemands avaient tout jeté par terre et c'est Pia qui a tout remis en place. Il lui a fallu presque deux hivers pour le faire, mais nous n'avons malheureusement pas autant de temps.

— Combien de temps il nous reste ? demanda Bruno.

— L'acheteur arrive dans un peu plus d'une semaine.

— Une semaine ? ! s'exclama Nino, ses cicatrices semblant couler le long de son visage pour prendre de nouvelles formes.

— Une semaine, répéta Bruno.

Il regarda autour de lui, soudain désorienté, comme à la merci des vagues boueuses d'une rivière. Monsieur Aloïa voulait vendre la maison, rentrer en Amérique et ne plus jamais revenir. Devant ses yeux se dessinait le globe terrestre cabossé qu'ils avaient dans la salle de classe de l'orphelinat. Il se revit pousser la sphère du doigt, et se souvint du grincement qu'elle faisait en tournant. L'Amérique était loin, de l'autre côté de l'océan, et si Aloïa décidait de ne jamais revenir, il ne reverrait plus Caterina. Il sentit quelque chose s'agiter dans son estomac, une sensation qu'il éprouvait lorsqu'il était enfermé dans la cave, sans eau ni nourriture. Il ne pouvait pas concevoir de perdre Caterina.

J'ai fait une promesse.

Il leva les yeux et chercha ceux du maître.

— Si vous vendez, que deviendront les statues ?

Monsieur Aloïa interrompit ses caresses et eut un sourire crispé.

— Nous les enterrerons dans le jardin, elles ne doivent pas quitter les lieux, répondit-il.

— Pourquoi ?

Il repensa aux oiseaux serrés entre les griffes des statues, et aux corbeaux suspendus aux branches autour de la cabane de Hans. Peut-être connaissait-il déjà la réponse ?

— Certains souvenirs ne doivent pas de quitter les lieux auxquels ils appartiennent.

Les mots d'Aloïa flottèrent dans la tour comme des bulles de savon. Soudain, Méphisto miaula, rompant le silence. L'homme se leva et

approcha l'animal de son visage.

— Tu as faim ? demanda-t-il, ce à quoi le chat répondit par un nouveau miaulement.

— Il y a un double des clés sur le bureau, précisa le maître en se tournant vers Bruno. Je descends le chat, et je retourne au village, j'ai des courses à faire. Mais tu peux rester ici aussi longtemps que tu le souhaites. Dans mon enfance, j'ai voulu explorer cette tour comme les aventuriers des livres que je lisais, mais mon père ne m'a jamais permis d'y entrer… Personne, à part lui, n'avait le droit d'y accéder.

Bruno et Nino regardèrent monsieur Aloïa quitter la pièce, avant d'entendre l'écho du miaulement de Méphisto dans l'escalier. Ils restèrent silencieux un long moment avant que Nino ne lui donne un coup de coude et lui demande :

— À quoi tu penses ?

— Comment ça ? s'enquit Bruno en clignant des yeux.

Son ami se tenait devant lui, le regard plongé dans le sien.

— Je connais trop bien cette tête… Qu'est-ce que tu veux dire ? Allez…

Bruno tourna la tête vers une petite fenêtre ronde et vit le soleil se coucher, un faisceau de poussière dansant entre les livres et sur le sol. À la nuit tombée, il irait rejoindre Caterina pour la rassurer. Il allait tout arranger.

Il se tourna vers Nino et s'efforça de sourire.

— J'ai besoin de ton aide, dit-il. Mais c'est dangereux.

Son ami croisa ses bras bronzés sur sa poitrine et hocha la tête.

— Dangereux à quel point ?

— Plutôt beaucoup, précisa Bruno, avant d'enfoncer ses mains dans les poches de son pantalon.

Nino ne devait pas s'apercevoir qu'il tremblait.

28.

Ce soir-là, Pia l'attendait dans la cuisine, en robe de chambre, les cheveux détachés, et une tasse de café dans les mains. Bruno se figea en entrant dans la pièce. La vieille femme avala une gorgée, puis le considéra.

— Tu ne dors pas, mon enfant ?

Il se balança sur ses jambes et le sol lui sembla se muer en une grande planche de bois posée sur l'eau. Il réfléchit à quelque chose d'intelligent à dire, mais seuls des sons confus s'échappèrent de ses lèvres. Il cligna des yeux et réalisa que la femme avait une main posée sur un vieux livre.

— Je suis allée à la cave aujourd'hui pour chercher quelque chose, expliqua Pia. J'ai eu mal aux jambes en descendant, mais ça doit être la fatigue. Tant que je peux tenir debout, je peux travailler.

Bruno resta silencieux. Il déplaça son regard de l'album au visage de la femme.

— Tu sais ce que c'est ? lui demanda-t-elle, et il hocha la tête.

L'orphelinat lui avait appris qu'il ne servait à rien de mentir. La vieille femme acquiesça, porta un doigt à ses lèvres, l'humecta et se mit à feuilleter l'album comme Caterina l'avait fait la veille.

— Tu sais quel âge j'ai ? demanda-t-elle. Soixante-trois… À quoi tu joues ? Pourquoi tu me fixes comme ça ? Tu trouves que j'ai l'air plus vieille ?

— Non, fit Bruno. Je… je dis…

— Je suis arrivée dans cette maison quand j'étais gamine. J'étais la seule fille de ma famille et mon père, paix à son âme, n'avait pas les moyens de me marier. Les autres filles du village ont eu une grande famille, des enfants, des terres, tandis que moi, j'ai eu *ça*. J'ai gagné ma vie dans la maison des Aloïa. J'ai fait la cuisine et le ménage comme si c'était ma propre maison, et je le fais encore aujourd'hui, même si mes mains sont abîmées et mes genoux usés.

— Je vous aiderai, dit Bruno.

— Toi ? fit Pia en souriant, découvrant ses dents jaunes. Tu n'es qu'un enfant sans famille, comme tant d'autres. Tu penses que tu sais des choses, mais tu ne sais rien du tout. Qu'est-ce que tu crois ? Tu

t'imagines que je ne comprends pas ce qui se passe dans ta tête ?

— Je voulais juste vous aider, rétorqua Bruno en faisant un pas vers la table.

Si Pia avait parlé à monsieur Aloïa de ses rencontres avec Caterina, tout était fini. Peut-être la femme les avait-elle entendus parler dans la cave, feuilleter l'album photo et raconter des histoires.

Des gouttes de sueur glacée coulèrent le long de son dos. Bruno se sentit soudain vidé, désorienté, comme si un étrange brouillard l'empêchait de retourner dans ses souvenirs au moment où Caterina était venue le chercher dans sa chambre et l'avait emmené en bas.

— Aider ?

Pia ne souriait plus. Son visage n'était plus qu'un masque de rides, et sa peau aussi sombre que du cuir.

— Cet homme lui a volé son petit oiseau en bois, expliqua Bruno en s'efforçant de se souvenir de ce que lui avait dit son amie. C'était un cadeau et elle veut le récupérer. Elle dit qu'elle ne peut pas dormir sans.

Bruno poussa un soupir de soulagement et redressa le dos. Il sentait qu'il avait dit ce qu'il fallait, qu'il venait de remettre les pièces manquantes du puzzle à leur place.

— De quel homme parles-tu ? insista Pia, en désignant l'album.

— Je peux vous le montrer ?

La femme poussa lentement le livre vers lui. Bruno l'ouvrit et commença à tourner les pages jaunies avec avidité. Il alla jusqu'à la fin, puis se retourna en souriant. Il tapota du doigt une image où l'on pouvait distinguer un homme, une femme et deux enfants.

Un garçon, et une fille qui tenait un petit oiseau dans sa main.

— Celui-là, dit-il, et Pia tendit la main par-dessus la table avant de prendre l'album à deux mains et de le scruter attentivement.

— Tu sais quand cette photo a été prise ?

Bruno secoua la tête.

— Et tu sais qui sont ces gens ?

Bruno secoua à nouveau la tête, mais cette fois avec moins de conviction.

— Il faut que je le retrouve, continua-t-il. Elle veut que je lui ramène son oiseau.

— Est-ce qu'elle t'a dit qui l'a volé ?

Bruno posa un doigt sur la photo et son ongle sale recouvrit le visage d'un homme vêtu d'un costume sombre. Il portait un chapeau à larges bords et tenait les enfants par la main. Dans son regard, il n'y avait pas une once d'empathie, aucune affection.

— C'est lui, affirma-t-il.

Pia sembla méditer ces paroles, prit la tasse de café et la remua pour brasser le marc.

— Si je t'aide, dit-elle, tu ne devras rien dire à personne.

Bruno réfléchit à la proposition. Il ne pouvait pas reculer, il avait fait une promesse.

— D'accord, répondit-il.

— Tu ne dois rien dire au maître, continua la vieille femme. Ni à Gennaro. Jure-le.

— Je le jure.

Pia eut un sourire satisfait, et d'un signe de la main, lui indiqua une chaise à l'autre bout de la table.

— Alors, assieds-toi et écoute bien.

29.

Bruno passa la journée du lendemain à attendre le coucher du soleil. Il entama le rangement de la bibliothèque de la tour, donna à manger à Méphisto et passa un coup de balai dans la cour. Au dîner, Pia lui tourna autour sans le quitter des yeux, comme si elle cherchait à savoir si elle pouvait lui faire confiance. Quant à monsieur Aloïa, il semblait satisfait de leur travail. Après le repas, il demanda aux garçons s'ils voulaient écouter de la musique ensemble. Peu après, le gramophone emplissait la pièce des notes d'une trompette.

— Ces gens ne jouent pas comme ceux de la fanfare du village, commenta Nino.

— C'est vrai, fit Bruno. Ça ne ressemble pas du tout à une fanfare de village.

— Une fanfare de village ? C'est du jazz, jeune homme ! se moqua monsieur Aloïa.

Bruno et Nino attendirent que le maître quitte la villa en voiture, comme il le faisait tous les soirs. Avant de monter dans leur chambre, de se mettre au lit et de faire semblant de dormir, ils inspectèrent le matériel qu'ils avaient fourré dans un sac à pommes de terre : une lampe torche, un tournevis à long manche et un vieux marteau qu'ils avaient empruntés en cachette à Gennaro. Puis, ils se couchèrent et attendirent d'entendre Pia entrer dans sa chambre et refermer la porte derrière elle.

— Bruno ? appela Nino.

— Oui ?

— On y va.

Ils sortirent par la porte de derrière, que Pia ne fermait jamais à clé, traversèrent le jardin, et passèrent entre les statues. Bruno les effleura comme on caresse la sculpture d'un saint à l'église, et pria les créatures de lui porter chance. Nino sortit la torche de son sac et éclaira un petit chemin qui serpentait entre les arbres.

Ils marchèrent côte à côte tandis que les insectes chantaient leur hymne à la nuit.

— De quelle maladie souffre Caterina ?

— Je sais pas, répondit Bruno en haussant les épaules. Monsieur

Aloïa est malade, lui aussi.

— Qui t'a dit ça ?

— Lui, quand on était chez le médecin. Pas à moi… J'étais dehors, mais j'ai entendu. Il l'a dit au maréchal de la carabinieri. C'est pour ça qu'il n'est pas allé à la guerre.

Nino retroussa le nez.

— Peut-être qu'il a une de ces maladies qui font qu'en le côtoyant on risque aussi de tomber malade.

— Tu crois ça ?

— Après l'incendie de ma maison, acquiesça son ami, on m'a envoyé à l'hôpital. Je n'ai vu que des médecins et des infirmières, personne n'est venu me voir… Peut-être qu'il lui arrive la même chose ?

Bruno se mordit la lèvre. Cette explication était peut-être possible, mais cela voulait dire qu'il pouvait tomber malade en parlant, en jouant ou en faisant des choses d'amoureux avec elle.

Que faisaient les amoureux ? S'embrassaient-ils ?

Nino le savait peut-être, mais il ne lui demanda pas. Il pensa à la maladie, donna un coup de pied dans un rocher et contempla la lune au-dessus de leurs têtes. C'était un risque qu'il pouvait prendre.

*

Dehors, dans les bois, la nuit avait tout recouvert d'un épais manteau d'obscurité.

— Arrête-toi, attends, interrompit soudain Bruno en saisissant Nino par le bras, le cœur battant la chamade.

— Qu'est-ce qui ne va pas, encore ? T'as dit que tu voulais aller par-là, et c'est là que je t'emmène.

— On essaiera demain dans la journée, proposa Bruno en considérant son ami, les arbres, puis le chemin sombre qui serpentait entre les troncs, avant de hocher la tête. Demain, avec le soleil, on verra mieux… T'en dis quoi ? On pourrait se blesser, se casser une jambe. Tomber dans un fossé…

— Un fossé ? s'étonna Nino en penchant la tête sur le côté et en le dévisageant comme s'il voulait lui ouvrir le crâne pour voir ce qu'il contenait.

Il se tourna vers la direction d'où ils venaient et ajouta :

— Tu veux rentrer et réveiller la vieille ?

— C'est mieux de jour, insista Bruno en sentant sa voix trembler.

Ses mots étaient sortis comme des plaintes. Il ne pouvait pas l'expliquer, mais c'était comme si l'obscurité autour de lui avait des yeux et des oreilles, et qu'elle pouvait voir et entendre ce qu'il faisait.

Nino secoua doucement la tête, puis lui tira le bras et relâcha sa prise.

— Tu veux revenir de jour ? lui demanda-t-il. Tu me demandes de t'aider à voler, et là tu te chies dessus ? T'es con ou quoi ?

— On n'est pas obligés de voler.

— Ah non ? fit Nino en grattant une cicatrice sur son visage. Pour toi, enfoncer une porte et entrer dans une maison qui n'est pas la tienne pour prendre le jouet de cette Caterina, c'est pas du vol ? Et qu'est-ce que c'est alors ?

— C'est pas un jouet, s'empressa de répondre Bruno.

Il fallait le préciser, car si son ami ne comprenait pas, c'était peine perdue.

— C'est un…

— Chhhhut…, fit soudain Nino en le saisissant par la chemise et en le tirant à genoux. Tais-toi, t'as entendu ?

Bruno se tourna vers les arbres, le cœur battant. Il entendit un marmonnement, un cliquetis, quelque chose qui rebondissait sur les nids-de-poule de la route et qui avançait dans leur direction. Deux phares jaunes percèrent soudain l'obscurité et, d'une main, Nino saisit l'arrière de sa tête et le tira vers le bas, le forçant presque à s'allonger sur le sol.

La voiture sombre du maître passa devant eux et continua en direction de la maison. Les garçons restèrent terrés jusqu'à ce que le bruit se mêle au chant des insectes.

— Tu crois qu'il était où, à cette heure ? demanda Bruno.

— Qu'est-ce que j'en sais, putain, rétorqua Nino. En bonne compagnie, j'espère.

Nino marchait devant lui, la lumière de sa torche dansant dans les buissons.

— Dis-le-moi encore une fois, parce que je suis bête et que je ne comprends rien. Qui sont ces gens sur la photo ?

— Caterina avait l'habitude de sortir, avant de tomber malade, expliqua Bruno en effleurant un buisson.

Le bruit d'un ruisseau résonnait devant eux.

— Elle allait souvent au ruisseau ramasser des pierres pour sa collection et écouter le chant des oiseaux. Elle adorait les oiseaux.

— Tu m'as déjà raconté ça dix fois, je veux entendre la suite. Ensuite, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Les Marciano avaient une maison de l'autre côté de la rivière, dans les bois. C'étaient des gens aigris et jaloux. Monsieur Marciano n'aimait pas que Caterina vienne jouer sur sa propriété.

— Et il lui a volé son petit oiseau en bois ?

— Oui.

— Pour la contrarier ?

— Oui… je crois, et pour lui faire peur.

— Tu crois ça ?

Bruno cligna des yeux. Il revoyait Pia assise dans la cuisine le soir, sirotant un café et feuilletant l'album photo. Il avait passé la nuit à ressasser l'histoire qu'elle lui avait racontée, et chaque fois que son ami lui posait une question, il changeait un détail. Il n'aimait pas mentir, il se sentait sale. Et ça ne lui plaisait pas du tout de mentir à Nino.

— C'est Caterina qui t'a raconté ça ? demanda Nino.

— Oui, répondit Bruno en se frottant les tempes. Hier soir.

— Quoi ? s'étonna son ami en le regardant du coin de l'œil avec une expression indéchiffrable.

— T'as mal à la tête ?

— Un peu, dit-il. J'ai pas beaucoup dormi.

Soudain, le bruit de l'eau s'intensifia et les arbres s'ouvrirent tel un éventail découvrant un serpent argenté qui se faufila dans l'écume entre les rochers. Le ruisseau semblait absorber la lumière de la nuit et la transformer en une surface brillante comme la peau d'un être vivant. Bruno leva les yeux et eut la sensation d'étouffer, toute cette obscurité l'empêchait de respirer. La maison des Marciano était sombre, elle aussi. Elle formait un amas de bois et de briques qui se découpaient dans le ciel, surplombé d'un toit en pente, d'une cheminée tordue, et agrémentée de volets de travers suspendus à des fenêtres sombres. Aucun portail ni mur ne délimitaient la propriété, uniquement peuplée d'arbres et de touffes d'herbe haute.

« Elle est morte, pensa Bruno. Cette maison est morte. »

— Alors ? murmura Nino, la nuque mouillée de sueur, et la poitrine agitée au rythme de sa respiration. Qu'est-ce qu'on fait ?

Bruno se contenta de hocher la tête et ensemble, côte à côte, ils sortirent des bois et s'avancèrent prudemment dans l'obscurité, un pas après l'autre. Nino avait éteint sa torche et l'avait glissée dans sa ceinture, comme un pistolet. Ils progressaient lentement, sans se presser. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient barrées par des planches clouées au mur.

— Il n'y a personne, dit-il, mais Nino ne l'écoutait plus.

Il avait atteint l'entrée et commençait à manipuler la serrure, le dos courbé et les mains vives. Puis un claquement, et la porte s'ouvrit soudain avec fracas, agitant des ombres à travers le hall tapissé de toiles d'araignées et de poussière. Nino saisit la torche et la braqua dans la maison, dévoilant des chaises renversées et de la vaisselle brisée. Ils s'immobilisèrent sur le seuil.

Bruno tenta de se souvenir des paroles de Pia, ses tempes battant la chamade. « Quelque chose ne va pas, se dit-il. Quelque chose cloche. »

— On monte à l'étage, fit Nino, la voix rauque et caverneuse comme le crissement de deux pierres frottées l'une contre l'autre.

Ils empruntèrent un vieil escalier menant à l'étage supérieur de la

maison. Les marches usées craquèrent à chacun de leur pas. Tout le bâtiment semblait grincer, et les murs crépitaient comme si un feu s'élevait des fondations. À l'étage, l'air était irrespirable et empestait la chair en putréfaction. Des taches sombres maculaient les murs. Des tâches qui rappelaient à Bruno le sol de la cave de l'orphelinat.

— Du sang, dit-il, et cette fois, son ami resta muet.

Ce dernier avait remonté le col de sa chemise pour se couvrir la bouche et brandissait un tournevis comme un poignard. Il orienta la torche vers le fond du couloir, mais la lumière s'éteignit soudain, les laissant dans l'obscurité. Bruno garda les yeux fixés droit devant lui tandis que Nino frappait la torche d'une main, avec une série de jurons.

— Il y a quelqu'un, murmura-t-il, tandis que ses pupilles s'adaptaient à l'obscurité.

La torche se ralluma et la lumière chassa les ombres.

— Où ça ? demanda Nino.

Bruno cligna des yeux. Il était persuadé d'avoir vu quelqu'un devant eux. Un instant, il était immobile dans un coin et les fixait ; l'instant d'après, il avait disparu. C'était comme si des particules de ténèbres s'étaient agrégées en une silhouette, avant d'exploser et de se disperser.

— Partons, fit Nino. Tu avais raison, on reviendra de jour. Cette maison est vide, de toute façon.

Mais Bruno ne lui accorda aucune attention. Il suivit l'odeur nauséabonde jusqu'à une porte, qu'il poussa du bout des doigts, faisant siffler les charnières comme des vipères. Il aperçut l'ombre d'une armoire puis, plus loin, un lit d'enfant sur lequel un petit corps était recroquevillé sous une couverture.

Bruno s'approcha sur la pointe des pieds, la respiration saccadée, et Nino sur les talons.

— Viens on s'en va, lui intima son ami. J'ai dit : on y va. Fais pas l'idiot !

Bruno posa une main sur la couverture et pinça les lèvres. Il avait cessé de respirer, de penser. Il souleva un pan et aperçut une touffe de cheveux collée à l'oreiller, une peau sombre, et une oreille abîmée. Quelque chose lui effleura la cheville et il hurla à s'en brûler la gorge.

Nino lui saisit le poignet et le tira en arrière. Loin de ce lit, hors de cette chambre, jusque dans l'escalier. Bruno sentit soudain comme des essaims de cafards remonter le long de ses cuisses, et s'introduire dans son pantalon, jusque dans ses sous-vêtements. Ils dévalèrent les marches et atteignirent la porte d'entrée, qui était fermée. Bruno était pourtant convaincu que Nino l'avait laissée ouverte, mais pour une raison qui leur échappait, elle ne l'était plus. Alors ils se précipitèrent pour l'enfoncer.

— C'est pas possible, gémit-il en se bouchant les oreilles et en se balançant d'avant en arrière. C'est pas possible.

— C'est quoi ce bordel, grogna Nino en enfonçant la porte.

Lorsqu'elle céda et qu'ils sortirent en trombe de la maison, l'air de la nuit leur gifla le visage. Ils coururent en direction des arbres, main dans la main, le bruissement de leurs pieds dans l'herbe rompant le silence. Un instant avant qu'ils ne s'enfoncent dans les bois, Bruno se retourna et l'aperçut.

Un homme vêtu d'un costume sombre, un chapeau sur la tête, se tenait dans l'embrasure de la porte et les regardait fixement.

Dans l'obscurité, Bruno ne parvint pas à distinguer ses traits. Nino lui hurla de ne pas s'arrêter, et il entendit un rire. Un son froid, incongru, comme le vent qui secoue les branches au début de l'été.

Partie III
Ceux qui ne dorment jamais

30.

Bruno sentit l'odeur de l'après-rasage du père Mario avant même qu'il n'arrive. Des bruits de pas, suivis du tintement d'une boucle de ceinture qui racle le sol.

Il ferma les yeux et compta jusqu'à dix, le souffle coupé.

Il pria pour que ça ne soit qu'un mauvais rêve, et que tout rentre dans l'ordre. Il était agenouillé sur le sol de la cave qui empestait l'urine, vaguement conscient de l'écho étouffé de ses cris, et du sang qu'il sentait couler dans son dos. Le père Mario approcha sa bouche de son oreille, et Bruno se mit à trembler de façon incontrôlable.

— Pas la peine de pleurer, murmura-t-il, son haleine dégageant une odeur de vin et d'endives bouillies. Tu as retenu la leçon ?

— Oui, j'ai retenu la leçon, s'empressa-t-il de répondre.

Il voulait juste que ça s'arrête.

— Tu seras sage, maintenant ? insista le prêtre en caressant les clous de sa ceinture.

— Je serai sage, promis.

— Attention, l'avertit la voix du père Mario. Ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir.

Ferme les yeux et compte, ce sera bientôt fini.

— Tu es réveillé ?

Il se recroquevilla sur lui-même sans répondre, à l'affût du moindre bruit, du moindre déplacement d'air. La ceinture mordait dans la chair quand elle avait faim, et il craignait qu'elle ne frappe à nouveau.

— Je sais que t'es réveillé.

Une main chaude se posa sur son front. Le prêtre lui demanda d'ouvrir les yeux, mais Bruno s'obstina. Il sentit ses globes oculaires s'enfoncer dans ses orbites tels des raisins que l'on presse avec force.

— Hé, imbécile, c'est moi.

La voix n'était pas celle du prêtre, alors Bruno abdiqua. Tout était flou, mais il reconnut le scintillement d'une chaîne qui pendait dans l'obscurité.

— Saint Christophe ! s'exclama-t-il, soulagé.

— Chut…, avertit Nino en posant un doigt sur ses lèvres. Baisse d'un ton.

Son ami se dirigea vers la porte, en sous-vêtements et pieds nus. Il y colla l'oreille un bref instant avant de se retourner.

— T'as entendu ça ? s'enquit-il.

Bruno se gratta la nuque, se sentant soudainement sale, comme si la salive du père Mario avait réellement pénétré sa chair.

— Non, répondit-il à voix basse. Quoi ?

Nino lui fit signe de s'approcher. Méphisto, recroquevillé sur une pile de vêtements posée sur une chaise, dressa les oreilles en signe de curiosité.

Des bruits de pas résonnaient dans la maison. Il voulut ouvrir la bouche, mais son ami le devança.

— C'est peut-être Caterina, suggéra-t-il, le regard toujours rivé sur le couloir qui menait à la cuisine.

Bruno secoua la tête. Deux jours s'étaient écoulés depuis leur visite à la maison des Marciano, et Caterina demeurait introuvable. Peut-être avait-elle compris que la tentative de Bruno pour récupérer son oiseau de bois avait échoué ? Il s'était rendu à l'étage à plusieurs reprises, avait frappé à sa porte dans l'espoir de la revoir, mais elle n'avait pas daigné lui répondre, n'avait même pas pris la peine de le renvoyer.

« Laisse-la tranquille, cette fille attire les ennuis, lui avait dit Nino. Et reste loin de cette vieille femme, aussi. Ne lui parle plus, t'as vu ce qu'il s'est passé la dernière fois ? »

« Mais… comment je pourrais ne plus lui parler ? avait protesté Bruno dont les pensées se bousculaient dans la tête. Il faut tout dire au maître. »

« Quoi ? s'était emporté Nino en l'attrapant par la chemise. Si t'essaie de raconter quoi que ce soit à Aloïa, je te fous une baffe. Tu sais ce qu'on a fait, l'autre soir ? Tu le sais, non ? On est entrés par effraction dans une maison. Le maréchal va nous arrêter sur-le-champ. »

« Et l'enfant ? »

À cette question, Nino avait baissé le regard et lâché prise.

« C'est pas nos affaires », avait-il répondu sombrement, mais Nino était rentré à la maison aussi désemparé que lui. Ils avaient couru dans les bois sans jamais s'arrêter, sans jamais se retourner.

« Tu l'as vu toi aussi, n'est-ce pas ? » avait demandé Bruno, lorsqu'ils s'étaient arrêtés pour reprendre leur souffle.

« Qui ça ? »

« L'homme au chapeau. Tu l'as vu ou pas ? »

Nino avait secoué la tête.

« T'es fou. »

Fou.

Nino avait probablement raison. Il devait être fou, mais alors pourquoi avait-il l'air si inquiet, lui aussi, au point d'en perdre le

sommeil ? Ils venaient de découvrir le cadavre d'un enfant, des cafards rampant sur sa peau, et ils s'étaient enfuis devant ce spectacle insoutenable. Quelqu'un l'avait tué et l'avait laissé pourrir dans cette ruine. Bruno se demanda un bref instant si sa mère était à sa recherche, si elle savait ce qui était arrivé à son fils.

Il jeta un coup d'œil en direction du couloir, avant de finalement tendre l'oreille. On aurait dit que quelqu'un cherchait quelque chose.

Non. Ce n'est pas Caterina.

Elle se déplaçait toujours sans faire le moindre bruit, comme si elle marchait sur la pointe des pieds. Elle surgissait presque toujours derrière lui, ce qui ne manquait jamais de le mettre mal à l'aise.

— Et si c'était lui ?

Nino se tourna vers lui, intrigué.

— L'homme au chapeau, dehors, celui de la photo. Monsieur Marciano, et si c'était lui ? insista Bruno.

— Il n'y avait pas d'homme au chapeau, dehors.

— Si, et s'il nous avait suivis ?

Son ami sembla réfléchir.

— Pourquoi il nous aurait suivis ?

— Pour récupérer le petit oiseau en bois.

— Mais on l'a pas.

— Oui, mais ça, il l'ignore peut-être.

— Tu fais chier. On y va maintenant, lâcha Nino en se retournant brusquement et en se dirigeant vers le couloir.

Bruno se hâta à sa suite.

La cuisine était déserte, tout comme le salon. Les ombres qui se pressaient autour du gramophone de monsieur Aloïa semblaient tressaillir au rythme d'une mélodie que leurs oreilles ne distinguaient pas.

— Regarde.

Bruno désigna un bureau dans un coin de la pièce, dont les tiroirs étaient ouverts, et le contenu éparpillé sur le sol.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Nino ouvrit la bouche comme pour répondre quand un bruit résonna dans la villa, celui d'une porte qui claque. Les deux garçons se dévisagèrent, la gorge serrée. Bruno attrapa un pot à crayons, Nino un coupe-papier, et ils s'enfuirent de la chambre comme s'ils avaient le diable aux trousses. Dans le hall, le rideau de la porte d'entrée ondula, la chaîne rebondissant contre le mur tel un pendule.

Bruno se précipita vers une fenêtre et inspecta l'extérieur. Il découvrit, non sans surprise, Zeno Aloïa qui déambulait entre les statues du jardin, la tête baissée. Il s'arrêta devant celle de la petite fille que Bruno avait portée.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Nino.

Le maître glissa une main dans sa poche, en sortit un mouchoir, le déplia et nettoya soigneusement les yeux de la petite fille. D'un côté, puis de l'autre. Il répéta le geste à deux reprises avant de s'effondrer à genoux. Monsieur Aloïa se prit le visage entre les mains, les épaules secouées par les sanglots.

Bruno recula d'un pas, et précisa :

— Il pleure.

31.

Bruno fixait le lait dans sa tasse, réfléchissant à la manière d'arranger les choses entre Caterina et lui, lorsque Pia s'approcha et demanda à voix basse :

— Alors ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Il releva la tête, décontenancé par les paroles de la vieille femme, et se tourna vers Nino, assis en face de lui. Son ami remua lentement les lèvres, un mouvement à peine perceptible.

Ne dis rien.

Bruno toussa pour dénouer le nœud qu'il avait dans la gorge. Pia le considéra longuement, ses mains osseuses tâtonnant dans les tiroirs d'un meuble. Finalement, elle cligna des yeux et rompit le silence.

— Aujourd'hui, vous devrez aller aider Gennaro à couper du bois, dit-elle.

Sa voix exprimait de l'agacement, mais aussi quelque chose que Bruno ne parvenait pas à déchiffrer.

— Je ne crois pas, non, rétorqua Nino en croisant les mains derrière sa tête et en affichant un sourire de défi.

— Le maître veut remettre la tour en état, expliqua Bruno. Les livres doivent être rangés avant que l'acheteur n'arrive de Rome. C'est la priorité jusqu'à ce qu'on ait terminé.

Pia, les lèvres pincées, sembla sur le point de rétorquer, mais au lieu de cela, elle se détourna.

— Aloïa t'a donné la clé de la tour, Bru' ?

La voix de Nino le fit grimacer. Bruno croqua dans un morceau de pain, et acquiesça.

— Parfait, poursuivit son ami. Alors, on y va ! Ces livres ne vont pas se ranger tout seuls, si ?

Bruno aurait pu s'asseoir et contempler les livres pendant des heures. Il aimait l'atmosphère qui régnait au sein de la tour, l'odeur de la poussière mélangée à celle de la moisissure et des pages jaunies. Les étagères couvraient les murs sans laisser de place pour quoi que ce soit d'autre, et on pouvait à peine se déplacer sur le sol, où les piles de livres s'empilaient comme du bois de chauffage. Ils commencèrent par ces derniers, ramassant les ouvrages jetés à terre et les plaçant dans

des caisses qu'ils avaient remontées de l'entrepôt.

— Tu crois qu'il les a tous lus ? demanda Bruno en dépoussiérant les pages d'un livre.

— Qui ça ?

— Le père de Monsieur Aloïa.

— Qu'est-ce que j'en sais… Viens, aide-moi à déplacer ce cabinet de toilette.

Il s'agissait en réalité d'une commode aux pieds métalliques nichée dans l'espace entre la cage d'escalier et la bibliothèque. Son ami, qui s'était positionné sur le côté, les mains jointes sur le bois, lui fit signe :

— Pousse.

— Je comprends pas, souffla Bruno en prenant appui sur ses jambes. Pourquoi tu veux le déplacer ?

— C'est simple, imbécile, tu vois pas qu'il bloque le passage ? Comment tu veux qu'on descende les caisses avec ce truc en travers du chemin ?

— Me traite pas d'imbécile… Pourquoi tu dis ça ?

— Quoi ? La vérité blesse ?

— Tu veux dire que je suis bête ? De nous deux, qui copie les devoirs de l'autre ?

— N'importe quoi… c'est pas parce que t'es bon à l'école que t'es pas un imbécile.

Bruno lâcha brusquement sa prise et les pieds du meuble heurtèrent le sol dans un bruit sourd.

— Je t'ai dit de pas me traiter d'imbécile.

Nino ricana avant de baisser les yeux et de froncer les sourcils, comme s'il avait vu quelque chose se faufiler entre leurs pieds.

— Quoi ?

— Regarde.

Un cadre de poussière s'était formé à l'endroit où se trouvait la commode quelques instants auparavant, laissant deviner le couvercle d'une trappe.

— Bon sang, murmura Nino, ébahi. Tu crois qu'il y a quoi, là-dessous ?

Bruno était sur le point de répondre qu'il l'ignorait, mais il ravala ses mots en même temps qu'une boule de salive lorsqu'il entendit des bruits de pas dans l'escalier. Ils restèrent silencieux, les yeux rivés sur la porte, le souffle coupé. Le visage de monsieur Aloïa apparut soudain dans l'encadrement de celle-ci.

— Bonjour ! salua l'homme en souriant d'une manière qui le mettait toujours mal à l'aise.

Bruno ne pouvait chasser de son esprit l'image du maître agenouillé devant la statue, le corps secoué par des sanglots. Il entendait encore son cri résonner dans la nuit, une douleur si vive et si réelle qu'elle lui

remuait les entrailles comme des abats dans une marmite.

— J'ai entendu du bruit, alors je suis venu voir. Merci pour votre aide, je sais que c'est difficile de remettre la tour en état, poursuivit le maître.

Ce dernier portait un pantalon de pyjama et une chemise déboutonnée qui laissait entrevoir une chaîne, et autre chose. Une marque violette qui, de loin, ressemblait à une tache de naissance. Aloïa croisa son regard et la couvrit.

— Mais regardez ce qu'il y a ici, s'exclama-t-il en se rapprochant d'eux.

— La commode se trouvait au milieu du passage, et ça nous gênait, expliqua Bruno en s'éclaircissant la gorge. Je peux la remettre en place, si vous voulez.

Monsieur Aloïa s'agenouilla et effleura le sol du bout des doigts. Il ne semblait même plus remarquer leur présence, les yeux rivés sur la trappe. Il glissa une main sous sa chemise et en sortit une chaîne à laquelle pendait une vieille clé en forme de trèfle. Il l'introduisit dans la serrure et le couvercle s'ouvrit dans un grincement de charnières. Le maître examina un instant le compartiment, et un voile traversa son regard. Il farfouilla et en sortit des livres anciens aux couvertures rongées par le temps.

— J'ai gardé ici tous les trésors de mon enfance, confia-t-il en retirant certains ouvrages qu'il déposa sur le sol. Des livres, rien que des livres, et encore des livres. Parfois, mon père m'en rapportait en rentrant de ses voyages.

Le maître referma la trappe, ôta de son cou la chaîne avec la clé et la posa sur la commode. Il se dirigea vers la porte sans un mot mais, à mi-chemin, il se figea et se passa une main dans les cheveux. Bruno l'entendit marmonner quelque chose pour lui-même.

— Suis-je bête ! lâcha le maître. Ce soir, il y a une fête au village. Des feux d'artifice, des stands de nourriture et, je suppose, tout ce qu'on ne trouve pas à l'orphelinat. Quand j'étais enfant, j'adorais ces fêtes, mais je ne pouvais pas y assister. Mes parents n'aimaient pas que je me mélange aux villageois, alors je devais inventer des excuses pour sortir de la maison.

— Je… fit Bruno. Je ne suis jamais allé à une fête.

— Très bien ! s'exclama monsieur Aloïa en frappant dans ses mains. Je savais que c'était une bonne idée. À tout à l'heure, donc.

— S'il vous plaît ? On fait quoi avec ça ? demanda-t-il en montrant les livres sortis de la trappe.

Le maître s'arrêta un instant pour réfléchir, lissa sa moustache et dit :

— Il faut les mettre avec les autres. Je ne veux plus les voir… Je ne veux plus voir cet endroit.

Bruno et Nino entendirent ses pas s'éloigner dans l'escalier, et la porte grincer. Ils traînèrent la commode jusqu'à un endroit où elle ne gênerait pas le passage.

— Je crois que cet Aloïa est encore plus cinglé que toi… qui cache des livres sous son plancher ? Ils valent quelque chose, à ton avis ? C'est un cinglé, mais… je l'aime bien, avoua Nino.

— Tu l'aimes bien ?

— Eh, c'est bon, ronchonna Nino avec une grimace qui ressemblait davantage à un sourire. D'accord, j'ai pas l'intention de le voler pour payer notre fuite à Salerne.

— Je ne veux pas aller à Salerne, admit Bruno tandis que son regard était attiré par la couverture d'un des livres que le maître avait sortis de la trappe.

— Pourquoi ça ?

— C'est trop loin, et il y a trop de monde, répondit-il en caressant du bout des doigts les lettres dorées gravées dans le cuir.

Son ami continuait à parler, mais il ne l'écoutait plus.

Il déchiffra le titre.

De codex animorum.

« Du latin, pensa-t-il. La langue des prêtres. »

Il l'ouvrit et éprouva un étrange sentiment de dégoût en feuilletant les pages. Elles sentaient le renfermé et étaient rugueuses, comme composées de couches de peaux mortes. Il aperçut un dessin, puis une écriture épaisse dans les marges, et son souffle se coupa.

Il déglutit et eut la sensation d'avaler des lames de rasoir. Il referma le livre et toussa, la bouche en sang.

Il fallait qu'il sorte de la tour, et tout de suite.

32.

— Tu dois le mouiller, sinon la ligne ne sera pas précise, conseilla Nino en lui arrachant le peigne des mains et en l'éloignant de l'évier. Laisse, je vais te montrer.

Son ami passa le peigne sous l'eau du robinet, et traça un sillon dans ses cheveux, le bout de la langue coincé entre les lèvres dans une grimace de concentration. Bruno trouva ce geste élégant, même si Nino n'avait plus de cheveux d'un côté de la tête. Le feu lui avait arraché un morceau d'oreille et des asticots de chair rose et brillante semblaient gravés sur son cuir chevelu.

— Comme ça, tu vois ? l'encouragea Nino en lui rendant le peigne. Une belle ligne régulière.

C'est alors que le bruit d'un klaxon les fit sortir en trombe de la salle de bains. Ils traversèrent la cuisine où Pia, assise à table, était tellement concentrée sur sa tasse de café qu'elle ne se retourna même pas vers eux. Monsieur Aloïa les attendait derrière le volant, la fenêtre ouverte, et un cigare serré entre les dents. Bruno grimpa sur la banquette arrière, et aussitôt, une fumée âcre et sucrée lui arracha une quinte de toux.

— Ce truc ressemble pas du tout aux cigarettes que Gennaro roule, remarqua Nino.

Bruno se tourna vers la villa et regarda en direction des fenêtres à l'étage. Les lumières étaient certes éteintes, mais il fut sûr de distinguer la silhouette de Caterina cachée derrière un rideau. Avant de se laver et d'enfiler la chemise, le pantalon court et les nouvelles chaussures que son maître lui avait achetés, Bruno avait nourri Méphisto et était parti à la recherche de sa propriétaire. Il voulait savoir si son amie lui en voulait encore, et lui expliquer ce qui s'était passé dans la maison près du ruisseau, lui parler de l'enfant mort… et de l'homme au chapeau. Bruno avait longuement réfléchi, et était désormais convaincu que l'inconnu les avait attendus ce soir-là. Il avait frappé à la porte de sa chambre, mais elle ne l'avait pas invité à entrer, n'avait même pas demandé de qui il s'agissait.

« Mais laisse-la tranquille, lui avait dit Nino lorsqu'il l'avait vu redescendre les escaliers, les épaules voûtées. Les femmes font toutes

ça. »

« Et qu'est-ce que t'en sais, exactement ? »

« Je suis pas comme toi, j'ai vu autre chose que les nichons flasques des bonnes sœurs. »

« J'ai jamais vu les seins des nonnes. »

« Oui, oui…, avait rétorqué distraitement son ami, le laissant à sa contemplation, je te crois. »

Bruno avait tellement espéré entendre la voix de Caterina l'inviter à la rejoindre. Il voulait faire la paix, car il lui était douloureux de ne plus la voir, mais la porte de la chambre demeurait fermée, le couloir silencieux, et le garçon passait ses nuits privé de leurs bavardages.

Caterina, elle, avait choisi le silence.

Tu ne dois pas l'ouvrir.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

La voix de monsieur Aloïa l'arracha à ses pensées.

Il croisa son regard dans le rétroviseur et baissa la tête.

— Rien… rien du tout.

*

Monsieur Aloïa gara sa voiture à l'extérieur du village puisqu'un agent de la circulation grassouillet, adossé à une barrière en bois, en interdisait l'accès. Bruno retint son souffle. Pietra di San Michele était coloré par les rideaux rouges qui ornaient les fenêtres et par les lumières des lampes à huile accrochées aux murs rugueux des maisons. Une foule considérable émergeait des ruelles, comme les décombres d'une rivière qui serait sortie de son lit. Des voix, des rires et de la musique se mêlaient aux odeurs de nourriture qui s'échappaient des portes ouvertes. Arrêtée à un carrefour, une dame distribuait des épis de maïs bouillis aux passants. Un peu plus loin, un vieil homme faisait rôtir de la viande sur un gril, tandis qu'un plus jeune servait des tranches de saucisson et de pain.

Monsieur Aloïa se retourna pour lui parler, mais Bruno ne l'entendit pas. Une fusée siffla devant eux et explosa dans une myriade d'étincelles vertes et rouges, le faisant sursauter. Ce grondement lui rappelait le bruit des coups de canon sur l'orphelinat, quand les nonnes les obligeaient à se cacher dans les cuisines. À l'époque, il était trop jeune pour comprendre pourquoi elles ne les avaient pas laissés descendre dans les caves, mais il savait à présent.

Les cicatrices sur son dos commençaient à le démanger.

Ils suivirent leur maître jusqu'à une place envahie par les étals. Des hommes, assis en cercle, jouaient du tam-tam avec un rythme à faire vibrer les tripes. Les uns frappaient des mains en rythme, les autres dansaient en battant de l'air, remuant les bras dans des mouvements

synchronisés. Même monsieur Aloïa marquait le tempo et riait comme s'il s'agissait du moment le plus heureux de sa vie. La guerre était terminée depuis quatre ans désormais, les fascistes se cachaient dans l'ombre, et les Allemands avaient disparu. C'était un moment idéal pour faire la fête.

— Granita[8] ? proposa monsieur Aloïa, haussant la voix pour se faire entendre par-dessus la musique.

Bruno fit mine de refuser, mais Nino répondit pour deux :

— J'aimerais bien.

Le maître les guida vers un chariot où un garçon à la casquette de travers et à la chemise rapiécée grattait un morceau de glace avec une pelle en fer. Monsieur Aloïa plongea la main dans sa poche et en sortit quelques pièces de monnaie. Un instant plus tard, Bruno, Nino et le maître dégustaient une granita, assis sur les marches d'une église.

— J'en avais jamais mangé, avoua Bruno en enfournant une cuillère dans sa bouche.

— C'est juste de la glace avec du citron, fit Nino.

— Mais c'est délicieux, poursuivit Bruno.

— C'est vrai, approuva Aloïa, tout sourire. Quand j'étais petit, je courais chercher de la granita et je m'asseyais ici pour la manger. Je me régalais, cuillerée après cuillerée. C'était mon petit moment de liberté, une occasion de m'éloigner de la maison, de mon père, et de tout le reste.

Ces mots restèrent suspendus.

Le maître contempla le ciel et Bruno l'imita. À cet instant, il eut le sentiment que Nino, monsieur Aloïa et lui faisaient partie de quelque chose de trop grand et de trop complexe pour pouvoir trouver les mots justes. Il aurait pu toucher les étoiles du bout des doigts s'il avait un tant soit peu levé les bras, il en était certain.

— Tenez, fit le maître en tendant un billet à Bruno. Je vais dire bonjour à ce vieil ours de docteur Piracci. Achetez-vous des bonbons… un conseil, ceux à la fraise sont les meilleurs. Je vous retrouve sur la place dans une demi-heure. C'est d'accord ?

— Pourquoi c'est toi qui as l'argent ? protesta Nino en tentant de s'emparer du billet.

Son ami l'évita de justesse.

— Je le garde, décréta Bruno.

— Ne le dépense pas en cigarettes, s'esclaffa monsieur Aloïa en se levant et en lui adressant un clin d'œil.

Ils regardèrent l'homme s'éloigner en silence.

— À quoi tu penses ? demanda Nino.

Bruno fit tourner le billet entre ses doigts et haussa les épaules.

— On aurait dû lui parler du bébé.

— Pitié, pas encore, râla Nino en shootant dans les gravillons. Ça ne

suffit pas que cadavre hante mes rêves ? Avec les cafards qui lui sortent des yeux ? Je les sens me courir dessus quand je suis dans mon lit.

— Ce cadavre, c'était un enfant, et il avait un nom.

— Tu l'as connu ? Tu connais son nom, toi ?

— Non.

— Alors arrête de lui donner trop d'importance. C'était pas notre ami, et on s'en fout de ce qui lui est arrivé.

Bruno avala les mots de Nino de travers. Il revit le couloir sombre de la maison des Marciano, la sensation de ne pas être seul, d'être observé, et il ressentit un picotement dans la nuque.

— Il nous attendait.

— Quoi… qui nous attendait ?

— L'homme au chapeau.

Bruno l'entendit ricaner, mais poursuivit :

— Il était dans l'embrasure de la porte quand on est partis, il nous regardait. Il aurait pu nous suivre, mais il ne l'a pas fait.

— Arrête avec ça, grommela Nino.

— Tu sais ce que je pense ? Que c'est lui qui a tué l'enfant et les deux autres personnes dans les bois. Je pense…

Nino se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je t'ai dit d'arrêter.

— Attends, t'énerve pas… J'y ai réfléchi. Ces gens ont eu la poitrine percée et le cœur arraché. Si on retourne à la maison abandonnée, on pourra regarder le cadavre de l'enfant de plus près et voir s'il a un trou, lui aussi.

— Regarder le cadavre de l'enfant de plus près ?

Bruno acquiesça.

— Oui, ou en parler à quelqu'un et faire en sorte que le corps soit retrouvé, en espérant que l'homme au chapeau ne l'ait pas déjà déplacé.

Les yeux de Nino ne formaient plus que deux petites fentes braquées sur lui, alors Bruno baissa la tête. Il n'aimait pas le regard de son ami. Il se sentait jugé, et il trouvait cela injuste. Il ne faisait rien de mal, après tout. Il ne désirait rien d'autre qu'aider cet enfant à trouver la paix. Il avait droit à un enterrement, pas à des cafards qui se promenaient sur son visage.

— Et qui t'a donné cette idée ? interrogea Nino en inclinant la tête. C'est Caterina, hein ?

— Caterina ? répéta Bruno en se levant, dominant son ami. Qu'est-ce que Caterina a à voir là-dedans ?

La tête tournée vers une ruelle, Nino leva soudain une main pour lui faire signe de se taire.

— T'as entendu ça ?

Bruno descendit les marches de l'église. Le brouhaha des festivités résonnait contre les murs des maisons et emplissaient sa tête. Des rires, de la musique, des échos de voix, et au milieu de toute cette cacophonie, un son plus grave, à peine audible.

Un gémissement.

— Quelqu'un pleure ? demanda Bruno.

Nino jeta aussitôt sa glace.

— Allons voir.

Ils se glissèrent dans une ruelle qui tranchait à travers les maisons comme un couteau. Les gémissements s'intensifiaient à chaque pas, et les rires des villageois faisaient écho à d'autres plus proches, froids, et voraces. Des éclats de voix que Bruno connaissait bien et qui lui rappelaient les dortoirs de l'orphelinat, les coups, la tête enfoncée dans la cuvette des toilettes, et l'urine dans les chaussures. Il revoyait Onofrio et les autres le presser, l'entourer comme une meute de hyènes, et il serra les poings jusqu'à s'en faire craquer les phalanges.

Nino et lui émergèrent de la ruelle et son cœur manqua un battement.

Quatre garçons vêtus de longs pantalons et de chemises aux manches retroussées, chacun un chapeau melon vissé sur la tête, occupaient l'espace. L'un d'eux traînait un chien attaché à une corde qui gémissait comme un enfant, se tortillant dans la poussière pour tenter de leur échapper.

— Eh, bouge pas ! beugla l'un d'eux en assénant un coup de pied à la tête de l'animal, qui devint silencieux.

D'autres ricanements, un bruit assourdissant.

Bruno considéra la créature sans défense et quelque chose dans son estomac s'agita. Un goût amer lui emplit la bouche. Il connaissait cet animal, ce pelage gris tacheté et ces oreilles pointues.

— Qu'est-ce que vous faites, bordel ? s'écria Nino.

Les garçons se retournèrent, l'un d'eux tenant un bâton.

— On va tuer ce chien.

— Et pourquoi ça ? s'agaça Nino en continuant d'avancer.

Bruno observa son ami du coin de l'œil et le vit parler la tête penchée en avant, le menton touchant sa poitrine, dans cette étrange posture qu'il l'avait vu prendre à plusieurs reprises par le passé. Son attitude envoyait un message que Bruno avait parfaitement saisi.

— Parce qu'il mange les poulets.

Bruno remarqua le sourire qui passa sur le visage brûlé de son ami.

— Qui mange des poulets, lui ? demanda Nino. Cette chose maigre et édentée ? Tu l'as bien regardé, connard ?

— Et toi, t'es qui, putain ? Un étranger ?

— On travaille chez les Aloïa.

Les garçons échangèrent un regard avant de glousser.

— Vous travaillez ?

Nino resta silencieux, et le garçon au bâton s'avança.

— T'es un fils de pute de l'orphelinat ? railla-t-il. Hein ?

— Qu'est-ce que t'as dit, putain ? aboya Nino en s'éloignant légèrement de Bruno.

Il avait l'air de vouloir commencer par le jeune homme avec le bâton.

— T'as raison, c'est pas de votre faute s'il y a que des putes, là-bas. D'abord elles se font baiser et ensuite elles abandonnent leurs gosses aux chiffonniers. Maintenant dégage, on a du travail.

Les garçons éclatèrent de rire. Il y avait quelque chose de si agaçant dans le timbre de leurs voix que Bruno cligna plusieurs fois des yeux, pris d'une soudaine crispation.

Agaçants, oui. Insupportables, même. Il faut qu'ils se taisent.

En treize ans, il ne s'était jamais demandé qui était sa mère, comme si tout ce qu'il avait besoin de savoir était qu'il vivait dans un orphelinat. C'était une religieuse qui lui avait appris qu'il avait été abandonné, enveloppé dans une couverture tachée de sang, devant la porte de l'orphelinat.

Onofrio l'avait une fois provoqué en l'étranglant d'une main et en le plaquant contre le mur des latrines du dortoir.

« Ta mère est une pute de Capaccio, l'épouvantail. Tu le savais ? »

Bruno l'ignorait, et il ne comprenait même pas le quart de ce que lui avait dit ce connard. Onofrio l'avait regardé droit dans les yeux, s'attendant à une réaction, mais Bruno avait encaissé l'insulte, suivie d'un coup de genou dans les parties. Il s'était laissé faire parce qu'il était une mauviette, mais à présent, il était différent. Il avait changé.

Bruno promena son regard du chien aux quatre tortionnaires, puis de Nino, et de nouveau à l'animal blessé. Il sentit les traits figés de son visage se mouvoir.

Une joue, puis une lèvre.

L'un des garçons le pointa du doigt.

— Qu'est-ce qui le fait rire, cet imbécile ?

Bruno découvrit ses dents et s'élança droit sur le groupe qui lui faisait face.

Il ne riait pas.

Il criait.

8 - La granita est un entremets glacé italien typiquement sicilien. Elle est considérée comme la mère de toutes les glaces, du sorbet à la crème glacée. Il s'agit d'un liquide semi-congelé à base d'eau, de sucre, de citron et jus de citron de Sicile.

33.

Bruno ne vit pas le coup de poing venir. Quelque chose craqua dans sa bouche, peut-être une dent, et ses lèvres se fendirent. Une boule de salive au goût métallisé remonta dans sa gorge, et il ne sentit pas le coup de pied qui lui plia le genou et lui fit perdre l'équilibre.

« Le père Mario a fait du bon travail », pensa-t-il.

Dans la cave de l'orphelinat, il lui avait appris à supporter et à encaisser. Le sang, et la peur.

Ces garçons n'étaient rien en comparaison. Bruno s'écroula sous une pluie de coups, la vision floue, et les cris de Nino résonnant dans ses oreilles. Il remua quelques instants avant qu'un genou ne le frappe dans les côtes, se pencha et étendit des longs bras maigres comme les branches d'un arbre, comme les membres grotesques des statues du jardin des Aloïa. Il agrippa une paire de jambes et tira. Son adversaire s'effondra au sol telle une masse inerte. Les autres continuèrent à le frapper, mais Bruno s'en moquait.

« Un à la fois », se dit-il.

Il s'élança sur le jeune homme au sol et remonta sur sa poitrine. Une main lui saisit le visage, essayant de le repousser, mais Bruno ouvrit la bouche et enfonça ses dents dans la chair jusqu'à ce qu'un hurlement atroce lui déchire les tympans. Son adversaire avait perdu son chapeau, et il pouvait désormais fixer ses yeux bruns aux pupilles dilatées par la peur. Bruno frappa son adversaire avec colère, et la sensation de ses poings cognant la chair lui procura un plaisir qu'il n'avait jamais ressenti auparavant. Il asséna un coup, puis un autre, et encore un autre. Le garçon au sol donnait des coups de pied, essayant de se libérer, mais Bruno ne voulait pas lâcher prise. Il voulait casser, faire mal.

C'est alors que quelque chose heurta sa tête. Un objet dur, peut-être une pierre, il n'aurait su le dire. Il sentit un souffle, puis l'impact. Son crâne trembla comme une tirelire en fer-blanc, et son monde bascula. Il s'effondra, sentant son énergie le quitter, laissant le garçon sous lui ramper pour se libérer.

— On fiche le camp, cria une voix. Allez, allez, les carabiniers arrivent !

Bruno cligna des yeux, la respiration haletante, alors que tout autour de lui bougeait lentement. Il vit les garçons s'enfuir, l'un d'eux soutenu par un camarade, et son regard se porta aussitôt sur Nino. Le visage de son ami était tuméfié et il maintenait un bras contre sa poitrine, les doigts enroulés autour de son poignet. Le chien, toujours attaché, aboyait, et les ombres entre les maisons se déplacèrent pour prendre forme humaine.

Un vieil homme s'approcha du chien, posa une main sur son cou et lui murmura quelque chose à la sonorité étrange. L'animal cessa de gémir, la fourrure grise tachée de sang et de poussière. L'homme sortit alors un couteau de sa ceinture et coupa la corde qui enserrait les pattes de l'animal. Il passa ses mains noueuses sous le corps de la bête et la souleva pour l'étreindre. Il était désormais debout et fixait un point au milieu des maisons, quand des pas lourds retentirent.

— Halte, halte !

L'homme posa sur Bruno des yeux d'un bleu si intense qu'on aurait dit des pierres précieuses. Il éprouva un sentiment de familiarité.

« Je te connais, se dit-il. Je t'ai déjà vu. »

Le vieil homme le salua d'un signe de tête et disparut, comme si le chien et lui n'avaient jamais existé.

Quelqu'un accourut.

Bruno n'eut pas la force de se retourner pour regarder, mais ce devait être un carabinier, car on lui ordonna de ne pas bouger.

Nino recula d'un pas et cracha un filet rouge.

— Putain, maugréa-t-il. Ils m'ont cassé une dent.

*

Bruno avait déjà connu pire qu'un œil au beurre noir, un hématome douloureux sur les côtes, et la vilaine coupure à la tête que le docteur Piracci était en train de refermer.

— Vous comprendrez, maréchal, dit monsieur Aloïa, que le garçon n'est intervenu que pour empêcher ces jeunes gens de tuer le chien à coups de bâton.

Il était dans le bureau du médecin. Les cheveux du maître étaient ébouriffés, sa chemise partiellement ouverte sur sa poitrine, et il agitait nerveusement les mains. Il parlait d'une voix calme, mais son corps trahissait ses émotions. À présent que l'adrénaline de la bagarre était retombée, Bruno ne pouvait s'empêcher de trembler, la peur s'emparant de sa chair et de ses os. Si monsieur Aloïa les mettait dehors, ils seraient sévèrement punis à l'orphelinat. Bruno avait déjà connu cette situation lorsque, l'été précédent, il avait été renvoyé des pompes funèbres pour avoir dormi dans des cercueils vides. Le père Mario n'avait pas apprécié, les cicatrices sur son dos en étaient la

preuve.

— Il aurait dû nous appeler au lieu de chercher la bagarre, asséna le maréchal Rispoli avec sévérité.

Bruno leva la tête et le médecin qui s'occupait de le recoudre lui adressa un faible sourire. Son haleine ne sentait pas l'alcool.

— Regardez-le, s'il vous plaît, implora le maître en posant une main sur son épaule. C'est un bon jeune homme. Il travaille dur et ne voulait que protéger un chien. Je pense que cette histoire peut s'arrêter là.

— Vous n'avez pas le pouvoir d'influencer nos décisions, cher Aloïa. Que les choses soient bien claires, l'affaire qui concerne votre propriété doit encore faire l'objet d'une enquête. Le juge veut faire toute la lumière sur votre rôle dans cette histoire, et moi aussi.

— Quel est le rapport, maréchal ?

— Si vous le permettez, je déciderai moi-même de ce qui relève de l'enquête et de ce qui n'en relève pas, rétorqua le militaire en bombant le torse et joignant les mains derrière le dos.

Cette fois, ce fut le docteur Piracci qui intervint.

— Vous allez arrêter ce gamin, alors ? Parce qu'à mon avis, si vous devez coincer quelqu'un, il faudrait commencer par le fils du maire et les trois autres imbéciles. Notre cher maire sait-il que son fils aîné voulait battre un chien à mort ?

— Docteur…, tenta le maréchal Rispoli, mais le médecin ne lui en laissa pas le temps.

— Laissez-moi finir, l'interrompit Piracci. Dans une société respectable, on ne tue pas les animaux ainsi. Je n'ai pas fait d'études de droit, mais j'ai beaucoup d'amis avocats à Salerne, et je ne me priverai pas de décrocher le téléphone et de leur poser la question. Je répète donc, maréchal : que voulez-vous faire ?

Le soldat toisa Bruno, et ce dernier perçut quelque chose qui ne lui plut pas dans les yeux du carabinier. L'homme pinça les lèvres, furieux, ramassa le chapeau qu'il avait posé sur la table et le mit sur sa tête.

— Bonne nuit, siffla-t-il.

Le seuil de la porte du cabinet franchi, il se retourna.

— Aloïa ? Ne vous éloignez pas trop du village.

Les paroles du carabinier s'abattirent sur les quatre hommes, lourdes comme des blocs de pierre.

Nino, le bras bandé et noué autour du cou, se glissa dans la pièce, remplissant le vide laissé par Rispoli. Il adressa un clin d'œil à Bruno, qui essaya de sourire en retour, mais sa lèvre fendue le lança.

— Eh bien, reprit le docteur Piracci, au moins ce fasciste est dehors.

34.

— Tu as mauvaise mine.

Monsieur Aloïa, assis dans son fauteuil en cuir, Méphisto sur les genoux, et un verre de limonade aux glaçons sonores dans une main, considérait Bruno.

— Vous devriez voir dans quel état sont les autres, souligna Nino en tapotant son bras bandé de sa main valide. On lui a arraché son bâton et on lui a flanqué une raclée.

— L'un des garçons que vous avez frappés est le fils du maire, poursuivit le maître.

Bruno baissa les yeux.

— Bah, fit Nino d'un naturel sans pareil, avec tout le respect que je lui dois, il m'a semblé être un connard comme les autres.

Aloïa sourit.

— Alors ? demanda-t-il à Bruno. Qu'est-ce que ça fait d'être le vainqueur d'un combat à mains nues ?

Bruno haussa les épaules et s'apprêtait à répondre, quand son ami le devança.

— Ah, vous auriez dû voir ça, fanfaronna Nino. Trois d'entre eux l'ont tabassé. Des coups de pied, des coups de poing, et il n'avait même pas l'air de les sentir. À un moment donné, il s'est jeté sur un petit gars et l'a démoli. Les deux autres ont continué à le frapper, mais il ne s'est pas arrêté. Imagine qu'Onofrio et les autres t'aient vu, fit Nino, taquin, en donnant à Bruno un coup de coude. Ils se seraient pissés dessus.

— Onofrio… répéta Bruno, tandis que les rires dans le dortoir de l'orphelinat résonnaient dans sa tête.

Aloïa se renversa dans son fauteuil, intrigué.

— Qui est Onofrio ?

— Son meilleur ami à l'orphelinat, ricana Nino. Ils sont toujours ensemble, comme des frangins.

— Un garçon de l'orphelinat, rectifia Bruno.

Il était resté silencieux pendant tout ce temps. Les paroles du maréchal dans le bureau du médecin résonnaient encore dans sa tête, comme un vieux disque rayé. Il fixa monsieur Aloïa et se remémora

les cadavres dans les bois, dont on avait arraché le cœur. Le carabinier avait exhorté le maître à ne pas partir : le croyait-il coupable ? Non, ce n'était pas possible. L'homme au chapeau était le coupable, il en était sûr. Ce dernier détestait les Aloïa, et il avait volé la figurine de Caterina pour les contrarier. Mais quel était le rapport avec les cadavres de la forêt ? Qui étaient ces gens ? Et le cadavre de l'enfant chez les Marciano ? Bruno secoua doucement la tête, l'endroit où il avait été frappé le lançait toujours.

— Hans tient à vous remercier, déclara le maître.

— Qui ? demanda Nino.

Bruno, les lèvres pincées, s'enquit :

— Le charpentier… le chien lui appartient ?

Le maître acquiesça.

— Qu'est-ce qu'un Allemand fait encore ici ?

Monsieur Aloïa haussa les épaules, posa son verre vide sur la table, et se remit à caresser le chat du bout des doigts.

— J'ai vu un uniforme dans sa remise, donc je pense que c'était un soldat ou un ingénieur militaire. Un officier, peut-être. Ils construisaient des ponts et d'autres structures utiles à l'armée du Reich, mais il a déserté et est venu se cacher dans les montagnes.

— Les siens n'ont pas essayé de le tuer ?

Le maître esquissa un sourire amer.

— Hans avait une femme. Elle était juive et elle a été tuée par les SS alors qu'il était au front. Les Alliés étaient sur le point de débarquer quand il a appris la nouvelle. Je ne sais pas si c'est vrai, c'est le docteur Piracci qui m'a raconté cette histoire, mais quand il a appris ce qui était arrivé à sa femme, Hans a tué son supérieur et trois autres soldats. Les nazis ont essayé de le retrouver, mais la montagne peut être dangereuse quand on ne la connaît pas.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ? demanda Bruno les yeux plongés dans les siens.

Le maître lui sourit.

— Cette histoire est liée à mon père, répondit monsieur Aloïa. C'était un homme taciturne et très strict. À chaque fois qu'il entrait dans la maison, je sentais comme une vibration dans l'air qui me rendait malade. J'avais appris à anticiper et à suivre toutes ses décisions, mais cette fois-là, je l'ai défié ouvertement. Ma mère était tombée malade et je suis allée à la tour lui demander de ne pas partir pour l'un de ses voyages d'affaires. Il devait se rendre en Allemagne pour rencontrer un collectionneur. J'étais en colère, mais je savais que c'était inutile car les affaires passaient avant tout, pour mon père.

— Que s'est-il passé, ensuite ?

Le maître se gratta la joue et reprit :

— Mon père est parti sans dire au revoir, et quand il est rentré à la

maison, il m'avait rapporté une figurine. Un petit moineau en bois de Bavière que les paysans mettaient sur le rebord des fenêtres pour éloigner les mauvais esprits. Cela peut vous paraître étrange, je sais… ce n'était qu'un petit oiseau en bois, mais pour une raison que je ne saurais expliquer, je l'ai perdu. Et cette perte m'a causé beaucoup de peine. Parfois, j'y pense encore… L'autre soir, par exemple, j'ai mis mon bureau sens dessus dessous, persuadé qu'il était là, enfoui parmi les vieux papiers de mon père.

Soudain, Bruno eut un frisson. Il expira un nuage glacé et se tourna vers Nino qui le regardait, indéchiffrable.

— Lorsque les Américains ont quitté la région, Hans a commencé à descendre au village pour proposer ses services de charpentier et de menuisier en échange de nourriture. Les objets qu'il fabriquait valaient bien plus qu'un morceau de pain ou quelques pommes de terre, mais il ne demandait pas d'argent. C'était la seule manière qu'il avait trouvée pour dédommager les habitants du Cilento des souffrances qu'ils avaient endurées aux mains des nazis. J'avais vu les sculptures des saints qu'il avait réalisées pour l'église et je suis parti à sa recherche avec une idée bizarre en tête. J'ai pensé que cette maison avait encore besoin d'être protégée du mal. Vous connaissez déjà la suite.

Bruno repensa aux statues du jardin, chacune d'elles tenant dans la main un petit oiseau en bois. Pourtant, quelque chose clochait dans le récit du maître. Une fausse note, comme lorsque Sœur Carmelina appuyait sur la mauvaise touche de l'orgue pendant la messe et que les garçons ricanaient en cachette. Si le moineau de bois qui lui avait appartenu était le même que celui que Caterina s'était fait voler, pourquoi disait-il l'avoir perdu ? Bruno se renversa sur sa chaise, mal à l'aise. L'homme au chapeau avait volé la statuette de Caterina par dépit.

« Peut-être, pensa-t-il, que ce même homme les attendait à la maison des Marciano. »

— Je suis désolé, je ne pense pas que vous pourrez montrer la collection à votre acheteur dans les temps, se lamenta Bruno. Le bras de Nino est blessé et moi, eh bien… avec le coup que j'ai reçu à la tête, il me faudra un peu plus de temps pour travailler.

Les yeux du maître semblèrent briller.

— Ne vous inquiétez pas, assura-t-il. Je conclurai cette affaire, d'une manière ou d'une autre.

L'homme consulta alors l'horloge.

— Il est vraiment tard… Que diriez-vous d'aller vous reposer ? Nous passerons voir Hans demain.

Les garçons prirent congé de leur maître et se dirigèrent vers leur chambre, côte à côte, sans dire un mot. Pia attendait dans la cuisine,

en robe de chambre, une tasse de café à la main.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle avec une pointe d'appréhension dans la voix qui arracha un sourire à Bruno.

« Tu ne me détestes donc pas tant que ça », pensa-t-il.

Et il se revit la nuit, dans le jardin, les joues baignées de larmes et les fleurs rouges jaillissant du sol. Il sentait encore la main de Pia caresser son visage, tentant de le réconforter.

— On est tombés, répondit Nino.

La vieille femme, elle, ne quittait pas Bruno des yeux.

— C'est une longue histoire, finit par lâcher Bruno en la saluant d'un signe de tête et en poussant Nino en direction de leur chambre.

— T'allais lui dire, hein ? l'accusa son ami. T'allais tout dire à Aloïa !

— Quoi ? À propos du cadavre de l'enfant ? J'allais rien dire sur la maison des Marciano.

— Fais pas le malin avec moi, tu sais de quoi je parle.

Bruno ne répondit pas, mais il savait à quoi Nino faisait allusion. Caterina, le petit oiseau en bois, l'album photo. Bruno avait l'impression de fouiller dans une boîte à la recherche de quelque chose qui était là, sous son nez, mais qu'il n'arrivait pas à trouver. Il pensa à Caterina et il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée depuis leur première rencontre. Il s'allongea dans son lit et son corps couvert de bleus hurla sa douleur. La tête lui tournait, il fallait qu'il se repose…

C'est alors qu'il entendit un murmure au creux de son oreille et sentit des doigts glacés effleurer son visage.

Il sourit en comprenant qu'elle était venue le chercher.

35.

Bruno s'adossa contre un mur pour reprendre son souffle. Il n'avait couru que quelques mètres, pourtant il était épuisé, et ses jambes lui paraissaient aussi lourdes que des blocs de granit.

— Où est-ce que tu m'emmènes ? haleta-t-il.

Mais ses mots sortirent sans consistance, creux, comme s'il soufflait de la cendre.

Une poudre noire flottait devant son visage. Il porta la main à sa bouche et son cœur battit la chamade.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Caterina ne se retourna pas, elle ne semblait pas l'entendre. Il avait l'impression de jouer au chat et à la souris avec elle. Elle courait sans faire de bruit, ses cheveux retombant sur sa chemise de nuit comme un manteau.

Un manteau de princesse. La maison des Aloïa était son royaume, mais cette nuit-là, son visage était différent.

Il était devenu autre chose, quelque chose que Bruno ne pouvait pas comprendre.

Le couloir était éclairé par des essaims de lucioles bleues, tels des brasiers funestes dans un cimetière. Une sonorité lente et cadencée s'échappait des fissures des murs, et vibrait dans son ventre. Un murmure qui s'intensifiait à mesure qu'il passait devant les chambres. Il palpa sa tête à l'endroit où il avait été frappé par la pierre, avec l'impression que la blessure recousue par le médecin pouvait se rouvrir à tout moment. Il tâta son front et sentit quelque chose de visqueux sur son visage. Il pensa d'abord à du sang, mais fut rassuré de constater que ce n'était que de la sueur qui coulait le long de sa peau.

Un haut-le-cœur le plia en deux.

Il devait faire demi-tour et retourner se coucher, s'endormir et oublier cette nuit, mais il ne parvenait pas à s'arrêter.

Un pas. Encore un.

Il atteignit le palier et les personnages qui vivaient au sein des tableaux le dévisagèrent sévèrement. Il était un intrus, il ne faisait pas partie de ce monde, et ils le savaient.

— Caterina ? appela Bruno en relevant la tête.

Mais le couloir était vide. Il ne restait que les lucioles qui dansaient autour de lui, et une porte ouverte sur une autre pièce.

Soudain, un mouvement.

Il se redressa brusquement, scruta l'intérieur de la pièce, et découvrit un lit à baldaquin en bois, aux rideaux tirés. Quelqu'un était allongé sur le matelas. Quelqu'un qui prit conscience de sa présence et leva un bras pour lui faire signe.

— Maître ? C'est vous ?

Ses cordes vocales refusèrent d'obtempérer.

— Ne l'écoute pas, avertit une voix qui n'appartenait pas à monsieur Aloïa.

Une voix de femme.

Bruno se figea, incapable de détourner son regard du lit et de la main tendue vers lui. Un bras qui semblait artificiellement tendu, comme si le lierre qui enveloppait la tour cherchait à l'intégrer à ce lieu au même titre que les briques, le bois et le béton.

— Elle ment, répéta la voix avec plus de force.

Bruno sentit ses muscles se contracter, les tendons se tendre sous sa peau comme des cordes sur le point de se rompre.

La voix sortait du sol en un gémissement. Le murmure qu'il avait entendu en suivant Caterina s'était mué en supplique et emplissait sa tête.

Ne l'écoute pas. Elle ment.

Ne l'écoute pas. Elle ment.

Ne l'écoute pas. Elle ment.

Soudain, la porte se referma brusquement, la voix se tut, les lucioles qui tourbillonnaient autour de lui se dissipèrent et le silence le saisit à la gorge, l'enserrant comme du fil barbelé.

Bruno lutta pour rester debout. Il porta ses mains à sa pomme d'Adam pour essayer de se libérer de cette emprise, mais lorsqu'il toucha sa gorge, il ne sentit rien d'autre que sa peau poisseuse. Il inspira profondément et se tourna vers le couloir. Il se trouvait à présent devant la porte d'entrée de la tour, sans savoir comment il était arrivé là. Il était certain de ne pas avoir bougé, mais le plus grave se trouvait devant ses yeux.

La porte était ouverte.

Comment était-ce possible ? Il l'avait lui-même fermée à clé avant de partir cet après-midi, comme le maître le lui avait ordonné.

« Faites attention, résonna la voix de monsieur Aloïa. Faites toujours deux tours et assurez-vous que la porte est bien fermée à clé. »

Soudain, Caterina prit la parole.

— Tu ne dois pas l'ouvrir, l'avertit-elle, sa voix sifflant dans l'escalier de pierre comme une rafale de vent.

— Qu'est-ce que je ne dois pas ouvrir ? Dis-le moi ! l'implora-t-il en entreprenant de monter l'escalier, un coude contre le mur.

Une lumière orange éclairait la bibliothèque, et une musique de bal résonnait à l'intérieur. On aurait dit une fête. Pourtant, c'était impossible, Nino et lui n'avaient pas fini de débarrasser, et il était impossible de se déplacer au milieu de tous ces livres. Caterina s'en moquait visiblement car, lorsque Bruno entra dans la pièce, elle virevoltait avec un partenaire invisible. Il resta immobile à la regarder, son souffle se condensant en nuages blancs devant son visage.

C'était l'été, mais il avait froid à s'en glacer les os.

Caterina ne parut pas s'apercevoir de sa présence, sa chemise de nuit flottant comme une bannière au vent. Soudain, elle interrompit sa danse et le fixa avec une étrange lueur dans les yeux qui le fit reculer d'un pas. Il heurta une commode et des livres s'écrasèrent au sol.

— Il est là pour toi, annonça Caterina, sa voix se répercutant dans sa poitrine dans un élan de douleur.

Bruno sentit le danger le guetter, certain d'avoir commis une grave erreur, mais il n'arrivait pas à savoir laquelle.

Ce n'est pas mon amie. Ce n'est pas elle.

— Qui est là pour moi ?

Caterina ne répondit pas et se contenta de montrer du doigt la fenêtre ronde encastrée dans le mur. Bruno s'approcha de la vitre et son cœur manqua un battement.

L'homme au chapeau se tenait dans le jardin.

Sa silhouette noire se confondait avec les statues de Hans. Mais lui ne tenait pas un oiseau en bois dans sa main, et il n'était pas immobile.

Il fit un pas et se détacha de la pénombre, la lune éclairant son visage.

Bruno croisa alors son regard et le temps, le temps tel qu'il l'avait toujours connu, cessa d'exister.

36.

Bruno entendit un chien aboyer au loin et cligna des yeux. Le goût de la poussière avait envahi sa bouche et ses membres étaient douloureux, comme si Gennaro lui avait roulé dessus avec la camionnette et l'avait laissé agoniser sur le bord de la route. Il poussa un grognement en essayant de se redresser, parvint à caler son dos contre le mur, et regarda autour de lui.

Des livres. Une odeur de moisissure.

Il s'était endormi sur le sol de la tour, entre une pile de livres et un meuble. À côté de lui, il y avait ce vieux manuscrit illustré avec des inscriptions en latin.

Bruno en effleura la couverture, et son estomac se retourna. Il eut une violente envie de vomir.

— Eh ! appela Nino depuis l'escalier. Qu'est-ce que tu fais, là-haut ? Descends, l'Allemand est arrivé.

Bruno se releva péniblement et se dirigea vers les escaliers. Il descendit les marches de la tour, les mollets engourdis, des fourmillements lui remontant des talons jusqu'aux genoux. Il traversa le couloir puis le hall, passa à nouveau sous les regards désapprobateurs des portraits des Aloïa, et éprouva un sentiment de soulagement en sortant dans le jardin. Il plissa les yeux, le soleil embrassant son visage, et lorsqu'il les rouvrit, il aperçut Hans à la lisière des bois, sur cette frontière invisible qui séparait le domaine de la forêt. Il portait une chemise déchirée au niveau des épaules, laissant entrevoir ses bras bronzés. Il avait les cheveux longs et gras, avec quelques mèches collées les unes aux autres, formant de petites tresses.

— Tu le sens aussi ? chuchota Nino. Il pue les toilettes.

— Ses yeux, murmura Bruno, en se souvenant du bruit du ruisseau parmi les arbres, et des deux brasiers bleus dans la pénombre qui les avait suivis.

Nino acquiesça.

— Ceux du lavoir.

Le chien s'était dressé sur ses pattes arrière pour laisser monsieur Aloïa lui caresser la tête. Il renifla ses mains, ses narines noires

frémissant et sa langue pendant entre ses dents. Son pelage cendré était encore taché de sang.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Aloïa. Tu sens l'odeur du chat ?

Hans adressa un léger sourire à Bruno et ouvrit la bouche. Sa voix avait une tonalité étrange, comme du fer frotté contre de la pierre. Son accent marqué évoqua à Bruno un boucher affûtant un couteau à l'aide d'une pierre à aiguiser.

— Comment va ta tête ? demanda l'Allemand.

— On va bien, ironisa Nino en désignant son bras bandé. C'est rien.

Bruno se tourna vers le chien et sourit.

— Comment il s'appelle ?

Hans fut sur le point de dire quelque chose, mais au lieu de cela, il leva les yeux vers Bruno et désigna les sculptures.

— C'est vous qui l'avez mise là ?

Monsieur Aloïa se retourna, ôta son chapeau et se passa une main dans les cheveux, d'un geste que Bruno l'avait déjà vu faire lorsqu'il était agité. La petite fille de bois et de fer n'était plus qu'un enchevêtrement de racines asséchées par le soleil. Son dos courbé était soutenu par des tréteaux, et elle tenait l'oiseau serré dans son poing comme un précieux trésor. Elle semblait se rapprocher chaque jour de la maison, dans une position différente de celle où il l'avait laissé.

« Elle a bougé dans la nuit, pensa Bruno. Elle se déplace vers la maison et les autres statues la suivent. »

— Elle est parfaite.

Monsieur Aloïa se rapprocha de la statue, les mains tendues vers le haut comme pour la caresser, mais quelque chose le retint.

— Tu vas de mieux en mieux, Hans.

— Est-ce que c'est fini ? s'enquit le charpentier.

— Oui, répondit le maître. C'est la pièce qui manquait. Avec elle, tout est fini.

Hans murmura quelque chose en allemand, puis ramena une main derrière son dos, fouilla dans sa sacoche et en sortit un objet qu'il tendit à Bruno. Il ne semblait pas vouloir s'éloigner de la ligne imaginaire tracée par la lisière des arbres.

— Hans ne mettra pas les pieds sur ce terrain, Bruno, lui dit Aloïa d'une voix douce. Rapproche-toi, viens. Il ne te veut aucun mal, il veut juste te donner un gage de sa reconnaissance pour avoir sauvé son chien.

Bruno ne bougea pas, et sentit une étrange tension dans l'air, comme une onde électrique qui produisait un grésillement dans ses oreilles. Il garda les yeux rivés sur le poing fermé de Hans dont les jointures dures et calleuses semblaient faites de pierre.

Nino le poussa.

— Et dépêche-toi, on va pas y passer la nuit.

Bruno perçut une lueur dans le regard de Hans et le bourdonnement dans ses oreilles s'intensifia. Quelque chose se pressait sous son crâne, et lui écrasait les yeux. Il leva lentement un bras, ses doigts longs et fins fendant le vide, glissa sa main sous celle de Hans, effleura sa peau et éprouva la sensation de toucher du cuir.

L'homme le scruta comme il l'avait fait le soir de la fête du village après être sorti de l'ombre pour aller chercher son chien, et Bruno se sentit lié à lui. Il éprouvait un étrange réconfort, un tel sentiment de familiarité qu'il eut envie de le serrer dans ses bras. L'Allemand prononça trois mots en latin, des sons gutturaux qui vibrèrent dans l'air. Les feuilles, les branches et même les fleurs dans les pots et les parterres autour de la maison des Aloïa vacillèrent, comme caressées par quelque chose d'imperceptible.

Bruno, lui, voyait. Il voyait tout.

— *De numquam dormientibus*.

La voix de Hans emplit sa tête et le bourdonnement se tut. Il n'y eut plus que le silence, et une paix contre-nature qui lui coupa violemment le souffle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

Il avait déjà entendu cette phrase, mais ne se souvenait plus où, ni quand.

L'homme répondit par un léger sourire, ouvrit le poing, et un petit objet en bois tomba dans la paume de Bruno. Hans retira son bras, cligna des yeux, et Bruno eut l'impression que le sort qui les avait unis venait de se rompre. Il resserra les doigts autour du moineau et baissa la tête, gêné.

— Garde-le toujours sur toi, conseilla l'Allemand avant de rappeler son chien qui poursuivait un papillon au milieu des statues, et de se retourner brusquement.

Bruno suivit des yeux le vieil homme qui s'éloignait, rejoignant les ombres de la forêt en un instant, comme si disparaître était la chose la plus aisée au monde.

Il examina le cadeau qu'il avait reçu, effleura le grain du bois, les gravures dessinant les yeux, le bec, les plumes, et esquissa un sourire.

C'était la première fois qu'on lui offrait quelque chose.

— C'est un cadeau très important, Bruno, commenta monsieur Aloïa. J'en ai eu un identique, mais je n'étais pas comme toi.

— Comment ça, « pas comme moi » ? questionna Bruno, et monsieur Aloïa secoua la tête.

— Tu comprendras, crois-moi.

Bruno, lui, n'en démordit pas.

— Elle voulait dire quoi, cette phrase ?

— Quelle phrase ? fit Aloïa sans le quitter des yeux.

— *De numan… dormant*, je crois. Ce qu'a dit Hans dans la langue des

prêtres.

— *De numquam dormientibus*, tu veux dire, reprit l'homme en souriant. C'est du latin.

— Je sais que c'est du latin.

Bruno regretta immédiatement le ton qu'il avait employé.

— Désolé.

Le maître ne sembla pas s'en préoccuper. Il leva une main pour lui toucher l'épaule, puis sembla se souvenir de quelque chose et la laissa en suspens entre eux.

— Qu'est-ce que tu as ressenti quand Hans t'a parlé ?

— Comment ça ?

— Ça t'a dérangé ?

— Moi, ça m'aurait pas dérangé qu'il me donne quelque chose, intervint Nino. Pourquoi t'offrir un cadeau à toi, et pas à moi ?

Son ami tenta de toucher l'oiseau, mais Bruno rétracta instinctivement son bras.

— J'ai pris plus de coups, justifia-t-il.

Son ami éclata de rire.

— Oui, c'est vrai… mais rappelle-moi, qui a le bras cassé ?

— Il est pas cassé, juste bandé, s'amusa Bruno.

Il détendit ses épaules et les muscles de son cou se relâchèrent. Il tendit l'oiseau à Nino qui se contenta de lui caresser la tête. Bruno glissa ensuite la figurine dans sa poche et se gratta la tempe. Il ne se souvenait plus de ce qu'il s'était passé la veille dans la maison, mais son mal de tête lui faisait voir tout un tas de choses, comme un reflet dans une flaque d'eau, et il n'aimait pas ça. Il se tourna vers la maison et remarqua le déplacement d'un rideau derrière une fenêtre du dernier étage.

Peut-être n'était-elle pas vraiment son amie, pensa-t-il, et que les sentiments qu'il croyait éprouver n'étaient pas réels.

Elle lui avait demandé de l'aide pour retrouver le chaton, et il avait pris le risque d'être mis à la porte pour lui faire plaisir. Elle ne l'avait même pas remercié. Maintenant qu'il y pensait, il ne l'avait jamais vue caresser l'animal ou jouer avec lui, et peut-être même qu'il ne lui appartenait pas.

Peut-être que tout ça n'était qu'un caprice ou une façon de lui attirer des ennuis avec monsieur Aloïa, mais cela ne s'arrêtait pas là. Caterina l'avait entraîné avec elle au sous-sol et Bruno l'avait suivie, alors même qu'il détestait les souterrains, ces endroits de malheur où planait l'ombre du Père Mario. Elle lui avait montré une vieille photo, puis l'avait envoyé chercher la figurine qu'un homme lui avait volée.

Un petit oiseau, comme celui que Hans lui avait offert.

Ses joues prirent une teinte brûlante.

Elle m'a poussé à fouiller la maison au bord de la rivière pour que

l'homme au chapeau puisse me voir. Maintenant, il me connaît, et Nino aussi…

— Une voiture arrive, annonça son ami, et ils se tournèrent comme un seul homme vers la route.

Bruno déglutit.

La voiture des carabiniers descendait lentement l'allée.

Le ciel au-dessus de la maison des Aloïa avait viré au noir et, en été, les nuages n'apportaient jamais rien de bon.

37.

Le maréchal Rispoli était venu seul, vêtu d'une chemise blanche sous un costume de lin qui lui donnait l'allure d'un homme de la ville plutôt que celle d'un militaire.

— Monsieur Aloïa, interpella celui-ci en descendant de la voiture de police, les pouces dans les passants de sa ceinture. Je vous avais promis de venir vous voir, alors me voilà… Je peux vous appeler « monsieur » ? Ou préférez-vous « professeur », comme le font sûrement vos étudiants en Amérique ?

Bruno sentit un picotement dans sa nuque. Il n'aimait pas le ton condescendant avec lequel on s'adressait à son maître.

— Ne vous formalisez pas, je vous en prie, répondit monsieur Aloïa avec une grimace qui se voulait un sourire. Souhaitez-vous vous asseoir à l'intérieur ? Que puis-je faire pour vous ?

Le carabinier traversa l'allée, laissant derrière lui des empreintes de pas sur le gravier.

— C'est quoi ce bordel ? siffla Nino entre ses dents. Je viens juste de passer le râteau, et lui…

— Inutile d'entrer. Comme vous pouvez le constater, il s'agit d'une visite informelle, assura Rispoli en glissant ses mains dans ses poches. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Vous avez vraiment une belle maison, vous savez ?

— Merci, fit le maître en se raclant la gorge. Le premier Aloïa a quitté Naples pour s'installer dans le Cilento il y a près d'un siècle. Pietra di San Michele, à l'époque, n'était qu'un amas de maisons taillées dans la montagne comme les pierres de Matera. Je peux donc dire que mes ancêtres ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la naissance de cette communauté.

— Bien sûr, sourit le maréchal. À en juger par les archives cadastrales et les plans communaux, vous avez fait du chemin, depuis.

— Si vous faites référence aux terres que je possède, je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit de particulier, si ce n'est d'avoir hérité de mon père, tout comme il avait hérité de mon grand-père.

— Mais la boucle est bouclée avec vous, professeur. Pourquoi avez-vous tout mis en vente ? Les symboles familiaux n'ont-ils pas de valeur

à vos yeux ?

— Bien sûr qu'ils en ont, rétorqua monsieur Aloïa en se redressant soudainement.

Les mâchoires contractées, il serra le poing jusqu'à en faire blanchir les phalanges. Bruno interpréta ces signaux et retint son souffle. Le soleil brillait d'un éclat jaunâtre dans le ciel et l'air commençait à se réchauffer.

— Alors, dites-moi, poursuivit le maréchal. Pourquoi vendre, dans ce cas ?

Le maître sembla réfléchir, et un silence pesant s'installa. Les oiseaux se turent, et Bruno les imagina se poser sur les branches autour de la maison pour se transformer en petites statues de bois, comme celle que Hans lui avait offerte.

Des amulettes magiques pour protéger les gens du mauvais œil.

— La guerre a changé la terre que nous foulons, maréchal, confia Aloïa avec un geste de la main, ses doigts traçant des lignes imaginaires dans l'air. Toute cette splendeur ne m'appartient plus, ne m'a peut-être même jamais appartenu. Mes parents ont tout fait pour m'éloigner du Cilento, de cette maison. J'ai étudié à l'étranger et j'y suis devenu quelqu'un que je n'aurais jamais pu être ici.

— Comment ça ? Vous êtes un Aloïa.

— Exactement. Au village, je ne serais jamais rien de plus qu'un Aloïa.

Le maréchal acquiesça, puis désigna les statues.

— Ces œuvres étranges ont quelque chose d'effrayant.

— C'est vrai, pourtant leur but est tout autre. Figurez-vous qu'au Moyen Âge, on plaçait des créatures de pierre semblables à celles que vous voyez dans mon jardin pour protéger les cathédrales et les châteaux.

— Je vois de quoi vous parlez. Ma femme a dû me montrer une carte postale de Paris… Malheureusement, pour ce que je suis payé, nous devons nous contenter de photographies. Corrigez-moi si je me trompe, professeur… vos statues ne sont pas sur un toit, mais là, au milieu du jardin, le regard tourné vers la maison. Elles protègent quoi, alors ? La forêt ?

Monsieur Aloïa sourit, ôta son chapeau et lissa ses cheveux d'une main.

— Que me vaut votre visite, maréchal ?

Le carabinier déplaça son regard d'Aloïa à Bruno, qui recula instinctivement d'un pas.

Il est peut-être venu nous arrêter ?

Nino et lui avaient tabassé le fils du maire, et ils n'allaient pas s'en tirer comme ça, il en était sûr.

— Vous savez, professeur, reprit le maréchal sans quitter Bruno des

yeux, ce matin, je me suis levé à l'aube, je suis allé dans la salle de bains et je me suis rasé, comme tous les jours, à la même heure. Je me suis positionné devant le miroir, la lame pressée contre ma gorge, et alors deux choses me sont venues à l'esprit.

— À savoir ? demanda le maître, et le maréchal se retourna enfin pour le dévisager.

— La première, c'est pourquoi diable un homme comme vous, un professeur d'université, se promène la nuit dans les bois, à l'endroit où, quelques jours plus tôt, vos paysans ont sorti de terre deux cadavres. Je me suis dit, c'est sa propriété, il peut se promener quand il veut… mais pourquoi la nuit ?

Bruno sentit Nino bouger à ses côtés. La nuit où ils étaient allés à la maison près de la rivière, ils avaient effectivement vu le maître passer en voiture. S'était-il rendu à l'endroit où ils avaient découvert les cadavres ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, lâcha monsieur Aloïa, sans conviction.

Le maréchal écarta les bras et sourit.

— Votre réponse, professeur, devance ma deuxième question, ajouta-t-il. Croyez-moi, cette pensée m'a tourmenté pendant tout le trajet. Je conduisais et je me demandais pourquoi vous m'aviez menti. Oui, inutile de le nier… vous m'avez menti, mon cher Aloïa, et avant d'aggraver votre cas, laissez-moi vous dire encore une chose : on vous a vu.

Les joues du maître s'empourprèrent comme si on venait de le gifler. Il fit mine de répondre, mais ses mots moururent sur ses lèvres. Le maréchal réduisit la distance entre eux.

— Quelqu'un est venu me voir et m'a tout raconté. Vous étiez là, à fouiller entre les arbres comme quelqu'un qui a perdu les clés de sa maison.

Les lèvres pincées, le maître accusa le coup. Le maréchal se retourna vers la voiture, avant de se figer.

— Une dernière question : où pensez-vous que je me rende à présent, habillé comme un gentleman ?

Monsieur Aloïa resta silencieux.

— À Salerne, pour voir le juge… Je voulais juste vous en informer, avant. Donnez-moi le nom des personnes enterrées sur votre terrain, et je vous aiderai. Je vous en donne ma parole, professeur. Alors ?

Le maréchal posa ses coudes sur la portière ouverte de la voiture et attendit, mais Aloïa resta muet.

— Ce n'est qu'une question de temps, lança le carabinier avant de le saluer et de faire démarrer le véhicule.

Bruno et Nino regardèrent la voiture quitter l'allée tandis qu'un nuage de poussière remuait dans l'air.

Le maître s’éclaircit la gorge.
— Rentrons, il fait trop chaud ici.

38.

— Pia n'est pas là aujourd'hui, informa monsieur Aloïa en traversant le hall pour se rendre à son bureau. Elle a pris un jour de congé, mais elle a laissé un petit-déjeuner sur la table. Je m'occuperai du déjeuner plus tard.

Bruno essuya la sueur sur son front d'un revers de la main.

— Vous voulez quelque chose ?

Le maître fouilla dans les tiroirs du bureau, et secoua la tête sans lever les yeux.

— Non, refusa-t-il d'un ton sec, avant de se reprendre. Non merci, j'ai déjà bu un café. Allez, viens… j'ai des choses à faire.

Même si Bruno en voulait à Caterina pour la façon dont elle s'était servie de lui, il pouvait sentir l'inquiétude monter dans sa poitrine. Si Pia n'était pas là, qui allait préparer les repas et les médicaments de la petite fille ?

« Peut-être, se dit-il, pourrait-il demander à monsieur Aloïa si lui et sa fille avaient besoin de quelque chose. »

Il pourrait leur donner un coup de main jusqu'à ce que la vieille femme soit de retour. C'était le mieux à faire, surtout après la visite du maréchal.

Il entra dans la cuisine déserte et ouvrit les placards pour prendre des assiettes.

— Non, l'interrompit Nino. Ne salis rien. On devra tout laver plus tard… tu veux du fromage *caciocavallo* ?

— T'as raison, répondit Bruno.

Il prit un couteau dans le tiroir et commença à découper des tranches de fromage qu'il partagea avec Nino.

— Les vrais gentlemen mettent du miel et de la confiture dessus.

Un sourire se dessina sur le visage défiguré par les brûlures de son ami.

— Comment tu sais tout ça ? s'enquit Bruno en rongeant le fromage par petites bouchées.

— Je te l'ai déjà dit. J'ai pas grandi dans un orphelinat, comme toi !

Bruno passa une main devant son visage, comme pour chasser un moucheron. Il n'avait aucune envie de parler de sa mère ou de son

abandon. Il avait entendu cette histoire tellement de fois qu'elle l'ennuyait. Chaque fois que quelqu'un abordait le sujet, il semblait ajouter un détail. Une fois, quelqu'un avait même dit qu'il était le fils que le père Mario avait eu avec une villageoise, et cette éventualité l'avait fait vomir. Aux souvenirs du sifflement de la ceinture dans l'air, et des clous réouvrant de vieilles blessures, il avait secoué la tête. Ce n'était pas possible, aucun parent ne pouvait faire cela à un enfant, même non désiré.

— Tu penses quoi du maître ? demanda Bruno.

— T'as entendu ce qu'a dit le maréchal ? Je dis qu'il faut partir, avant que toi et moi on se retrouve dans la même panade. T'as vu la façon dont il nous a regardés ? Ça lui fait mal au cul de pas avoir pu nous arrêter pour avoir tabassé le fils du maire et ses amis.

— C'est plutôt eux qui nous ont tabassés…

— Pas grave. J'ai vu Aloïa qui revenait des bois l'autre soir, et toi aussi. Si on l'a surpris, quelqu'un d'autre a pu le voir. Quelqu'un qui est allé tout raconter aux gardes.

— Tu crois qu'il faisait quoi, là-bas ?

— Ce qu'il fait encore en ce moment.

Bruno entendit le bruit de tiroirs qui claquent, de livres que l'on ouvre et referme. Il progressa lentement dans le couloir menant au bureau, le dos plaqué au mur. Il avait déjà écouté une conversation de son maître, et l'idée de recommencer ne lui plaisait pas du tout.

— Le maréchal est passé chez moi, murmura ce dernier.

Bruno retint son souffle et se figea dans la pénombre, Nino l'imita, juste derrière lui.

— Vous saisissez ? reprit le maître. Il pense que c'est moi qui ai tué ces gens… Comment ? Je ne sais pas, il dit que quelqu'un m'a vu dans les bois, l'autre nuit. Oui… bien sûr, j'ai fait attention. Oui, il n'y avait personne et il faisait nuit… ce n'est pas possible.

« Ce n'est pas possible », répéta Bruno.

Il se retourna et Nino mima un appel téléphonique.

— Non, je ne l'ai pas trouvé… vous êtes sûr qu'il n'y a rien dans votre bureau ? Il est peut-être tombé pendant que vous examiniez le corps.

Bruno porta sa main à sa bouche.

C'était donc vrai.

Il ne s'était pas trompé en voyant passer la voiture. Le maître des lieux était dans les bois cette nuit-là, à l'endroit où l'on avait trouvé les corps. Il revit la main squelettique qui sortait du sol, la bague qui glissait le long de son doigt, et sentit la chaleur le saisir à la gorge, la lumière vacillante se glisser à travers les arbres. Le souffle court, et le front moite, les morceaux de fromage qu'il avait ingérés un peu plus tôt remontaient dans sa gorge en une bouillie aigre.

— Bien sûr que oui ! s'écria Aloïa, et ces mots furent suivis d'un étrange silence interrompu quelques instants plus tard par des bruits de pas dans le bureau.

Bruno recula, et percuta le bras en écharpe de Nino.

— Putain, grommela son ami. Fais attention, imbécile.

La poignée couina et la porte se referma avec fracas.

La conversation n'était plus qu'un écho lointain à présent. Nino posa sa main valide sur l'épaule de son ami et désigna le bureau d'un coup de menton brûlé. Quelque chose de terrible avait eu lieu dans les bois qui entouraient la maison des Aloïa. Bruno fit un pas en direction de la porte, puis un autre, le cœur battant la chamade, et les semelles de ses chaussures bruissant sur le sol. Plus il s'approchait, plus le murmure s'intensifiait.

— Combien de temps pensez-vous qu'il lui faudra pour découvrir qui je suis ? s'inquiéta monsieur Aloïa.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Je sais, je sais… les enfants… Je n'arrive pas à croire que c'est vraiment en train d'arriver… oui, je reste calme.

Les enfants.

Bruno repensa à la maison au bord de la rivière, au sang sur les murs. Au corps de l'enfant enseveli sous la couverture, la peau parsemée de croûtes animées par les vers. Il s'était passé quelque chose de très grave, et le maître le savait. Quelque chose qui les avait tous affectés, même Nino et lui, depuis qu'ils avaient mis les pieds dans la maison. Il empoigna le moineau de bois dans sa poche et sa respiration sembla se calmer.

Pendant un instant, le garçon sembla avoir oublié où il se trouvait et perçut l'odeur de moisissure et d'urine qui se dégageait de la cave. Pourtant, l'orphelinat était loin et il…

Un instant. Les enfants… il avait dit « les enfants »…

Ce fut comme si des morceaux du plafond s'étaient détachés et lui tombaient sur la tête. Bruno sentit le poids se heurter à ses os, la sensation d'une déchirure, puis le sol, froid, sous sa joue. Le couloir défila devant ses yeux et un élancement lui transperça le crâne, si violent que ses os craquèrent comme des gravats sur le point d'éclater à l'intérieur de sa tête.

Monsieur Aloïa s'exprima encore une fois avant l'obscurité, avant que la main de Nino n'attrape sa cheville et ne commence à le tirer.

39.

Bruno se trouvait dans la tour, assis dans un fauteuil qui empestait la poussière, sans savoir comment il était arrivé là.

— Enfin, fit Nino, penché sur une pile de livres.

Il leva son bras en écharpe et sourit.

— Aide-moi à les déplacer.

Bruno agrippa les accoudoirs du fauteuil et poussa sur ses jambes pour se mettre debout, les tempes en feu. Des bribes de conversation lui envahirent la tête, et il tituba, se raccrochant de justesse à une étagère. Il se tourna vers son ami et entrouvrit les lèvres, mais celui-ci pointa un doigt menaçant sur lui.

— Si tu me racontes encore une fois cette histoire d'enfants, je te botte le cul… Tu crois que je suis aussi bête que toi ? s'agaça Nino.

Bruno fronça les sourcils, confus.

— Je te l'ai déjà racontée ?

— Oui, ça fait trois heures que tu la racontes en boucle comme un con, comme si j'avais pas été avec toi dans le couloir à espionner Aloïa.

Bruno essuya la goutte de sueur qui perlait sur sa peau. Sa blessure à la tête le démangeait comme si des fourmis se promenaient sur son cuir chevelu. Il avait envie de se gratter jusqu'à arracher les points de suture, mais il ne le fit pas. Il se toucha le front, perdu.

— Il est où, maintenant ?

— Qui ?

— Le maître, répondit Bruno en croisant le regard de son ami. Il est en bas ? Dans le bureau ?

Nino le regarda comme s'il était réellement stupide.

— Tu te souviens vraiment pas ? Tu étais assis dans le fauteuil et tu parlais du livre, des enfants, des morts…

— Du livre ?

Son ami souffla et désigna quelque chose au sol. Bruno se retourna, et vit un ouvrage au pied du fauteuil, la couverture orientée vers le haut.

— Qu'est-ce que le maître a dit ?

— Comment ça ? murmura Bruno.

— Quand tu t'es évanoui dans le couloir… ?

Les traces de brûlures sur le visage de Nino semblèrent courir le long de sa peau et changer de position comme des continents à la dérive.

— … Ou quand vous vous êtes enfermés dans le bureau pour parler ? Si tu veux savoir, j'ai pas écouté aux portes.

Bruno se frotta la tempe avec l'impression que son cerveau allait exploser. Il revit les éclaboussures de sang sur les murs, les lambeaux de chair qui maculaient les livres, et pensa à la maison des Marciano, à l'odeur de la mort. Il se força à réfléchir à ce qui s'était produit. Son visage avait heurté le carrelage. La douleur se rappela soudainement à lui et il voulut toucher sa pommette, mais sa main tremblait. Monsieur Aloïa et lui avaient parlé, seuls, mais il ne se souvenait de rien. Il releva la tête et Nino haussa les épaules.

— Je t'avais dit qu'il fallait s'enfuir, fit remarquer son ami.

On devait voler quelque chose et le revendre à un brocanteur pour gagner un peu d'argent. On voulait partir, toi et moi. Ils ne nous auraient jamais retrouvés.

Bruno avait les larmes aux yeux, avec l'impression que ce que lui avait raconté Nino était arrivé à quelqu'un d'autre qu'à lui. Sa tête était vide.

— On ne peut plus aller nulle part maintenant, reprit le garçon. Tu lui as parlé de l'enfant, et il est allé voir.

— Non, implora Bruno en raidissant son cou, les os secoués par un tremblement. L'homme au chapeau… il attend… le maître n'est pas au courant, il faut lui dire.

Nino posa une main sur son épaule et serra si fort que Bruno se tut. Il attrapa le médaillon caché sous son gilet, et embrassa Saint Christophe.

— Eh, Bru', fit-il. Ce livre… dis-moi ce que tu vois.

Bruno alla ramasser l'ouvrage qu'il avait laissé au sol, lut le titre de ce dernier et ressentit un picotement dans sa nuque.

De codex animorum.

On aurait dit un de ces livres que Sœur Carmelina gardait enfermé dans l'armoire de la classe, et que les orphelins ne pouvaient pas toucher de leurs mains grasses. Bruno en caressa les pages du bout des doigts et un sentiment de familiarité se glissa en lui. Ce sentiment remonta le long de son bras, dans ses veines, jusqu'à son cœur. Jusqu'à son cerveau. Il ferma les yeux un instant et perçut l'écho de ses propres pas sur les marches de la tour, dans la nuit, tandis que la maison lui parlait.

Ne l'écoute pas.

Elle ment.

Caterina dansait, virevoltant sur la pointe des pieds et fredonnant

une mélodie sinistre qui lui donnait la chair de poule. Une comptine dont il ne se souvenait plus des paroles. La jeune fille s'effaça et Bruno sentit la froideur du sol se presser contre son flanc. Il s'allongea et entreprit de lire *De codex animorum*, ce vieux livre que son maître avait reçu en cadeau de la part de son père, composé de chiffres et de mots, rangé dans une armoire avec ses souvenirs d'enfance. Des pages au goût de moisi parsemées de dessins anciens, d'animaux étranges, de créatures effrayantes et de phrases en latin qui lui rappelaient les inscriptions figurant sur les tombes des saints dans la chapelle de l'orphelinat. Bruno parcourut les pages, passant d'un lion à trois têtes à un homme avec des ailes de chauve-souris à la place des bras, puis à un jeune homme aux cheveux blonds et au visage angélique. Une phrase se trouvait sous chacune de ces illustrations.

« Un nom, rectifia-t-il mentalement. Juste un nom. »

Bruno tourna les pages à l'envers, serrant les feuilles avec acharnement jusqu'à presque les déchirer. Il s'arrêta au milieu du livre et cligna des yeux, sentant un poids juste au-dessus de sa pomme d'Adam, comme si quelque chose lui restait en travers de la gorge. Il toussa et un filet de salive lui mouilla le menton.

La créature avait de longs bras et de longues jambes, son dos était courbé comme celui d'un lézard et sa peau rappelait l'écorce d'un arbre. Dans une main, elle tenait un moineau aux grands yeux noirs et au bec ouvert, comme s'il chantait pour la voûte étoilée qui formait l'arrière-plan du dessin. Bruno gratta les lettres de la légende avec son ongle.

De numquam dormientibus.

Il se leva d'un bond et s'approcha de la fenêtre de la tour, conscient du regard de Nino qui lui transperçait l'arrière de la tête, mais il ne se retourna pas. Son attention était rivée sur le jardin, sur les parterres et les arbres, où tout semblait flétri, comme mort depuis longtemps. Il savait où et quoi regarder, mais il craignait que quelque chose de trop troublant ne l'attende, et qu'il comprenne. Bruno croisa les yeux vides de la sculpture de la petite fille, puis ceux de l'homme qui marchait juste après elle, et enfin ceux de la femme. Il observa le lent défilé des œuvres de Hans et ressentit une étrange proximité avec elles. Il glissa instinctivement la main dans sa poche et sentit le moineau que l'Allemand avait sculpté pour lui se presser contre sa paume.

« *De numquam dormientibus* », avait articulé le menuisier en guise de bénédiction.

Bruno se détacha de la fenêtre et se tourna vers Nino, qui hocha la tête en signe d'assentiment.

— Tu commences à te souvenir, maintenant ?

Il était fatigué et n'avait qu'une envie : dormir. Il voulait seulement serrer son petit oiseau de bois contre sa poitrine et attendre la fin de la

nuit. La porte de la tour claqua et le fracas résonna dans l'escalier, faisant trembler le sol. Les garçons se tournèrent vers le palier qui menait à la bibliothèque.

— Le maître est parti ? s'enquit Bruno.

— C'est sûrement le vent, le rassura Nino en acquiesçant, mais il se doutait bien de ce qu'il se passait.

Il avait vu les arbres du jardin, les branches immobiles comme si elles étaient artificielles. Le vent ne soufflait pas dehors, et tout était fermé dans la maison des Aloïa. Rien ne pouvait entrer ou sortir, et ils étaient seuls. Soudain, quelque chose bougea dans l'escalier.

Un glissement d'ombres.

Bruno frissonna, le souffle court.

— Qui est là ?

La seule réponse qu'il obtint fut un silence, puis un rire. Un rire aussi vieux que les murs pourris de la bâtisse.

40.

Bruno agrippa la poignée en fer forgé et tira dessus avec rage, mais la porte resta close. Le trousseau de clés enfoncé dans l'autre extrémité de la serrure tinta, rebondissant contre le bois et anéantissant tout espoir de sortir de la tour. Il recula, prit un peu d'élan et envoya un coup de pied dans la porte de la bibliothèque. Une douleur fulgurante se propagea de la plante de son pied à l'extrémité de son genou, l'obligeant à s'asseoir sur une marche et à prendre sa cheville entre ses mains.

— Bravo, ironisa Nino. Casse-toi une jambe, ça va nous aider à sortir d'ici, tiens. T'es calmé maintenant ? Bon, alors regarde-moi bien.

Bruno se retourna, la vue brouillée par les larmes.

— C'est lui qui a fait ça, gronda-t-il les oreilles brûlant de rage. Il veut me rendre fou.

— De qui tu parles ? demanda Nino en plissant le front.

— L'homme au chapeau, c'est lui qui nous a enfermés.

— Dis pas de conneries, y a pas d'homme au chapeau.

— Je l'ai entendu rire.

— Pas moi.

— Quoi ? Tu veux dire que j'ai tout imaginé ?

— Je dis juste que je veux me tirer d'ici, et que si tu te mets à pleurer comme une fillette ou à donner des coups de pied dans la porte, on n'est pas près de s'en sortir.

Bruno passa une main dans ses cheveux, et sentit les points de suture sous ses doigts. Il était sûr d'avoir entendu un rire strident.

— J'aime pas être enfermé, souffla Nino en se grattant la nuque. Quand mon père a mis le feu à la maison, les portes des chambres étaient toutes fermées à clé. Il avait attendu qu'on soit endormis pour qu'on soit tous pris au piège comme des bêtes, tu vois ? Je me suis toujours demandé pourquoi il avait fait ça. Si quelque chose était arrivé, comme le retour des Allemands ou un bombardement, on n'aurait pas pu s'échapper. Parfois, je me dis qu'il a eu tort de s'endormir avec une cigarette allumée. Peut-être qu'il n'aimait plus la vie qu'il avait ?

Bruno releva lentement la tête et considéra son ami.

— Comment t'as fait, alors ?

— Fait quoi ?

— T'as dit que tout était fermé à clé… comment t'as fait pour t'échapper ?

Nino ne répondit pas et se contenta de hausser les épaules. Il se concentra sur un point devant lui, une tache noire sur le mur, et sourit soudain, comme s'il avait vu quelque chose que seuls ses yeux pouvaient distinguer. Il se retourna brusquement et monta les marches de la bibliothèque deux à deux.

— Dépêche-toi, Bru', lança-t-il. Dépêche-toi, donne-moi un coup de main !

Bruno se précipita à sa suite, se faufilant entre les caisses de livres et les meubles poussiéreux. Ils passèrent devant le bureau et atteignirent une commode dont le plateau était recouvert de papiers. Nino la désigna d'un geste de la tête.

— Dégage ça de là.

Bruno ne se le fit pas répéter deux fois. Il empoigna la commode et la poussa sur le côté. Il y avait une auréole sur le mur, un cadre de poussière autour d'un levier et d'un panneau en forme de roue. Une sorte de porte métallique encastrée dans le mur, couverte de toiles d'araignées, et un peu plus large que le cadre d'une cheminée.

— Je l'ai remarquée l'autre jour, précisa Nino en le gratifiant d'un sourire. C'est un monte-charge qui permet de monter et descendre les repas. Il doit y en avoir un à chaque étage… Viens, on l'ouvre.

— Laisse-moi faire, proposa Bruno en écartant son ami et en saisissant la poignée.

La porte se souleva au deuxième essai dans un grincement de charnières rouillées, révélant un chariot niché dans un compartiment sombre sur lequel reposaient un plateau vide et un vieux gobelet taché de vin.

— T'as compris, trou du cul. Ils faisaient monter leur dîner à l'étage.

Un levier dépassait du mur comme un membre chétif. Nino le poussa vers le bas avec sa main valide, mais il resta coincé.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Bruno.

— Ne reste pas planté là comme un *provolone*[9], aide-moi à descendre ce truc. J'y arrive pas, avec mon bras en écharpe.

— Pousse-toi, fit Bruno, avant de se jeter de tout son poids sur le levier.

Il le poussa dans une direction, sans succès, puis il le tira de l'autre côté et, dans un grincement, les engrenages du treuil se réveillèrent de leur hibernation. Quelque chose à l'intérieur du mur bougea lorsqu'il tourna la manivelle. Des chaînes coururent sous le plâtre et crissèrent comme des vers métalliques attachés les uns aux autres.

Le treuil fut secoué par une traction, puis amorça sa descente. Peu à

peu, les restes du dîner disparurent dans une fosse, un gouffre qui plongeait dans les entrailles de la maison des Aloïa. Soudain, le levier se bloqua. Bruno poussa plus fort, mais le treuil devait être en fin de course.

Il lâcha le levier et contempla le fond de la fosse, dissimulée derrière le mur. Ses pupilles peinaient à s'adapter à l'obscurité qui y régnait. Du coin de l'œil, il vit quelque chose grimper le long des murs, et distingua le claquement de pattes contre la pierre. Des araignées noires sortirent de la fosse, portant avec elles des miasmes et des corps en décomposition. Puis un rire.

Un rire d'enfant.

Un rire étrange qui provoqua en lui une douleur intense.

— Et maintenant ? demanda Bruno, tourmenté et les jambes flageolantes.

— Maintenant, on descend, annonça Nino. Tu vois ces piquets dans le mur ? Suis-moi.

C'est trop étroit, je ne passerai pas.

Son ami s'était déjà glissé dans la fosse et regardait vers le bas. Il posa un pied sur le premier échelon et entama sa descente.

— Fais pas le con, viens !

Bruno recula et s'assit à même le sol, l'arrière de la tête appuyée contre le mur. Haletant, il entendait toujours le tapotement des pattes d'araignées contre les murs.

Soudain, un cri.

— Bruno !

La voix de Nino s'éleva du souterrain, suivie d'un silence inquiétant. Il prit son courage à deux mains et replongea la tête dans le puits. Il chercha du regard le piquet qui dépassait du mur, tendit la main pour l'attraper et se glissa, au prix d'un effort incroyable, dans la cavité. Ses bras, ses jambes, son torse… c'était comme si son corps était fait de bois et de pierre.

Il entama sa longue descente.

Un filet de lumière blanche perçait l'obscurité, éclairant des bouts de murs rongés par la moisissure. Il comprit alors que le tapotement qu'il entendait ne provenait pas de pattes d'obscures créatures, mais de l'eau qui s'écoulait d'un tuyau, quelque part dans les étages inférieurs de la maison. Soudain, il perçut des bruits au-dessus de lui, quelqu'un qui courait, des pas lourds dans la bibliothèque.

— Il faut partir d'ici, s'affola-t-il.

C'est alors qu'il percuta quelque chose.

— Eh ! Tu m'as mis ton cul dans la figure ! se révolta Nino en le repoussant de la main.

C'est alors qu'ils découvrirent un petit couloir creusé dans le mur.

— Une porte ! s'exclama Bruno en effleurant le panneau en bois qui

scellait l'entrée donnant sur le monte-charge, à l'autre extrémité du petit couloir.

— Pousse-toi de là, grogna Nino. Je vais la défoncer !

9 - Le provolone est un fromage italien à base de lait de vache, à pâte pressée non cuite, originaire du sud du pays.

41.

Tous deux roulèrent sur le sol dans un tourbillon de jambes et de bras, au milieu d'éclats de bois et des jurons. Le monte-charge débouchait sur un couloir. Bruno aperçut une rangée de chambres dont les fenêtres donnaient sur le jardin, et Méphisto, qui courut vers lui la queue dressée. Il prit l'animal dans ses bras et se releva.

— C'est la chambre de Caterina ! s'exclama-t-il en désignant une porte.

— Avance, ordonna Nino. Tu ne dois pas l'ouvrir… tu comprends ? Tu ne dois pas l'ouvrir !

Tu ne dois pas l'ouvrir.

À ces mots, Bruno sentit quelque chose s'agiter dans son estomac. Il passa devant une chambre à la porte entrouverte et aperçut du coin de l'œil une silhouette allongée sur un lit.

Une femme, pensa-t-il.

Lorsqu'elle le vit passer, il crut l'entendre l'appeler. Puis, il vit un bras s'élever, et une main s'ouvrir puis se refermer. Il se sentit soudain attiré par elle.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix de Nino résonna dans ses oreilles.

— Avance, et t'arrête pas.

Bruno aurait voulu l'écouter, mais ses yeux se posèrent sur la porte de Caterina.

— Tu m'entends ? s'écria Nino. Tu dois pas l'ouvrir !

Bruno se tourna vers son ami, le cœur battant à tout rompre.

— Comment tu le sais ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? rétorqua Nino en fermant les yeux.

— Je croyais que je ne t'en avais jamais parlé…

— T'es bête ? Arrête de faire l'épouvantail… Dépêche-toi, on doit y aller.

— C'est elle qui m'a dit ça, insista Bruno en essuyant la sueur sur son visage d'un revers de main.

Il posa le chaton au sol et recula d'un pas. Nino bondit sur lui pour tenter de le retenir, mais il était trop tard. Bruno se jetait déjà de tout son poids contre la porte. Il était grand et fort, plus grand que tous les

autres garçons de son âge, et aucune porte ne pouvait lui résister, pas même celle de la chambre de Caterina. Le bois craqua comme une branche qui se rompt, et les gonds sautèrent dans une explosion d'échardes et de gravats. La porte se fracassa contre le mur opposé, et Bruno se releva en trébuchant. Il avança avec prudence dans l'obscurité, tâtonnant pour trouver un point d'appui, mais ne trouva rien à quoi s'accrocher dans la pièce, ni lit, ni meuble, juste une vieille chaise à bascule et des murs couverts de dessins qui formaient une mosaïque.

Bruno promena son regard autour de lui sans comprendre où il se trouvait. Sur la chaise à bascule trônait le vieil album photo qu'il avait vu dans la cave, celui-là même que Pia avait feuilleté dans la cuisine le soir où elle lui avait montré la maison des Marciano. Il l'ouvrit et tourna les pages en tremblant. Il aperçut une belle femme tenant dans ses bras deux enfants emmaillotés, puis la même femme en compagnie d'un grand homme barbu. Leur vie défila devant ses yeux, les enfants grandissant d'une image à l'autre. Un garçon et une fille, identiques, et différents à la fois. Le garçon ne regardait jamais l'objectif, comme s'il était mal à l'aise, et serrait un petit oiseau en bois dans une main. Puis, l'attention de Bruno se porta sur les dernières pages de l'album. La mère avait disparu des photographies, il ne restait plus que l'homme posant avec les jumeaux. Une autre femme vêtue de noir, au physique menu et au regard sévère, apparaissait en arrière-plan. C'était la même photo que Caterina et Pia lui avaient montrée. Mais à présent, il parvenait à saisir certains détails auxquels il n'avait pas prêté attention.

« Ne la croyez pas. Elle ment. »

La maison, sans relâche, semblait faire écho de cette phrase incompréhensible.

Nino lui parlait, mais Bruno ne parvenait pas à détacher son regard de l'album. Soudain, il s'aperçut que les mains du garçon sur les photos étaient désormais vides, le petit oiseau serré dans le poing de sa sœur. Il avait l'air triste, encore plus que sur les photos précédentes. Elle, en revanche, fixait fièrement l'objectif d'un regard qui semblait se détacher du papier pour rencontrer celui de Bruno.

Puis, quelque chose sur la photo changea. Le ciel devint noir, mais ce ne fut pas ce qui le frappa le plus. La petite fille avait bougé, et lui faisait signe comme si elle sentait sa présence.

Bruno referma brusquement l'album. La tête lui tournait, et il eut soudain envie de vomir. Il descendit de la chaise à bascule en titubant, glissa une main dans sa poche et trouva le petit oiseau que Hans avait fabriqué pour lui. Il sentit la chaleur du bois irradier contre ses doigts et le malaise qu'il avait ressenti se dissipa. Il ne parvenait plus à savoir si les choses qu'ils avaient vues étaient réelles, ou si tout se passait

quelque part dans sa tête.

C'était la chambre de Caterina, mais elle n'était pas là.

Et soudain, un rire. Elle riait, et le son de sa voix rebondissait contre les murs, obligeant Bruno à se boucher les oreilles.

— Il faut qu'on sorte d'ici, s'exclama Nino, paniqué, sa voix couvrant le rire de Caterina. T'avais raison. Il arrive !

« Qui ? », voulut-il répondre.

Puis il jeta un œil aux dessins accrochés aux murs et comprit. Les dessins étaient tous identiques.

Des gribouillis.

Des tourbillons de traits rageurs qui fouettaient le papier pour former un visage.

Un homme avec un chapeau à larges bords.

Bruno considéra ce visage familier et eut soudain très froid. Au froid succédèrent la peur et des élancements dans la tête, comme des aiguilles plantées dans ses yeux qui s'enfonçaient dans son cerveau, puis un profond sentiment de solitude qui le bouleversa plus que tout. Il réalisa soudain qu'il n'avait jamais eu de parents, ni même d'amis, et lorsqu'il se retourna, il comprit que la chambre de Caterina avait toujours été vide, parce qu'elle n'existait pas. Méphisto vint se frotter contre sa jambe, mais ce contact ne l'aida pas à se sentir mieux.

— Nino ? murmura-t-il avant d'atteindre la volée de marches. Nino ?

Le silence qui suivit fut éloquent.

Bruno resta à attendre en silence, et perçut un bruit qui lui rappela l'orphelinat, et l'époque où le père Mario lui enseignait la voie du Christ dans les caves.

Là où personne ne pouvait le voir.

Où personne ne pouvait l'entendre crier.

Et bien que le prêtre lui avait dit qu'il ne servait à rien de crier, brisé et le dos à vif, Bruno avait hurlé jusqu'à s'en brûler la gorge. Parce que c'était la seule chose qui le soulageait. Là encore, il cria, et sa voix rauque se heurtait aux murs de la maison des Aloïa.

42.

Des cris retentirent soudain dans la maison comme un appel à l'aide déchirant. Cachée entre les arbres, Pia vit les fenêtres trembler et de fines lignes courir dans le verre comme des fissures sur une plaque de glace.

— Pourquoi il fait tout ce bruit, lui ? grommela Gennaro en se rapprochant d'elle, ses bottes écrasant les feuilles sèches. C'est juste un gribouillage.

Pia haussa les épaules. Cinquante ans au service des Aloïa lui avaient appris qu'il devait s'agir de bien plus que cela.

Une obsession avait détruit cette famille. Lentement, comme une blessure qui ne s'était jamais refermée, elle avait continué de suinter d'un sang infecté.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda-t-il en arrachant une brindille et en la glissant entre ses dents.

Pia songea à Zeno, l'enfant timide et taciturne qu'elle avait vu devenir adulte malgré la douleur et la souffrance. L'espace d'un instant, elle eut pitié de lui. Elle savait que le maréchal Rispoli le traquait à cause de ces corps découverts dans les bois. Et ce n'était qu'une question de temps avant que le piège ne se referme sur lui. Les carabiniers trouveraient l'enfant Marciano, feraient le rapprochement, et ce serait la fin pour le jeune Aloïa.

La vie dans cette maison lui avait appris à être patiente, à attendre le bon moment pour reprendre ce qui lui avait toujours appartenu. Elle scruta les murs de la tour couverts de lierre, et huma l'odeur glacée de la peur qui s'en dégageait. Le garçon avait enfin cessé de hurler et le silence, si étrange et si peu naturel, lui arracha un sourire. Ses jambes tremblaient. Ces mêmes jambes, petites et maigres, avec lesquelles elle avait quitté la maison familiale à l'âge de douze ans. Vêtue de haillons, enveloppée dans une couverture, elle avait rejoint la maison des Aloïa après que son père l'avait vendue. Elle considéra ses mains calleuses et usées par le travail, qui tremblaient elles aussi, et sentit qu'elle était arrivée au bout de quelque chose. Quelque chose qu'elle avait commencé il y a bien longtemps, à l'âge de dix-sept ans, quand un grand homme avec un chapeau avait volé son innocence

dans la cave de cette maison. Parfois, lorsqu'elle descendait les marches moisies qui menaient au sous-sol, il lui semblait encore entendre les pleurs de la petite fille qu'elle était alors, comme si les échos de son chagrin étaient restés prisonniers des murs décrépis. Elle aurait détruit la maison jusqu'aux fondations si cela avait suffi à effacer son malheur. Mais elle ne le pouvait pas, parce qu'en plus de son innocence, les Aloïa lui avaient volé sa capacité à distinguer le bien du mal. Pia était aveuglée par la haine, et c'était tout ce qui comptait à présent.

— Zeno sera bientôt de retour, dit-elle en scrutant les statues du jardin.

Comme elle aurait voulu les détruire, les voir brûler comme de la paille. Elle s'était toujours demandé si le feu pouvait rompre le sort de l'Allemand. Elle aimait l'odeur du brûlé, le bois enflammé qui éclatait comme des os brisés.

— Je devrais l'attendre à l'intérieur, pour en finir.

— S'il meurt, on nous prendra notre maison.

— S'il la vend aussi, rétorqua Gennaro en ôtant la brindille de sa bouche et en la jetant au loin. Si les types de Rome achètent la propriété, ça reviendra au même. Autant le tuer d'abord.

Pia posa une main sur son bras et secoua la tête.

— Fais ce que je te dis, siffla-t-elle, vipère parmi les rochers.

Gennaro baissa les yeux comme il le faisait, enfant, quand elle le grondait. Son fils avait bon cœur, bien que ses yeux hurlaient le contraire.

C'étaient ceux de son père.

— Il faut que j'y aille, maman, dit-il. La petite doit manger.

Pia se retourna et aperçut une grimace de suffisance sur le visage de son fils.

— Est-ce qu'elle se comporte bien ?

Il hocha la tête.

— Elle ne pleure plus. Elle a dû se résigner… dit-il en haussant ses larges épaules. Tu me laisses faire, hein ?

— Seulement si tu fais ce qu'il faut jusqu'au bout.

— Je suis honnête, je ne l'ai jamais touchée, précisa-t-il en fronçant les sourcils. Son frère non plus. J'ai juste attendu que son petit cœur s'arrête de battre.

— Et c'est ainsi que cela doit être, conclut Pia en effleurant la mâchoire saillante de son fils.

Cet enfant non désiré, fruit de la honte, était devenu un homme sans qu'elle s'en aperçoive.

— … jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout, acquiesça Gennaro.

43.

Bruno huma l'air imprégné de cire. Les flammes des bougies vacillèrent tandis qu'une ombre traversait la pièce pour venir s'asseoir sur un tabouret à côté de son lit.

— Comment te sens-tu ? s'enquit monsieur Aloïa.

Une faible lueur orangée illumina une partie de son visage marqué par les rides, et auréola sa barbe. Son haleine était chargée d'une odeur de tabac et de café.

Bruno cligna des yeux et tenta de se redresser, mais une main se posa doucement sur sa poitrine pour le retenir.

— Il est encore tôt, dit le maître. Je devrais te donner quelque chose pour t'aider à te reposer. Tu as mal à la tête ?

Bruno enfonça son dos dans l'oreiller et sentit son visage s'engourdir, comme si des fourmis se promenaient sur ses lèvres pour se diriger vers ses cheveux. Il tourna la tête sur le côté et aperçut une mallette de médecin en cuir sur une table au milieu de la pièce. Les murs semblaient l'envelopper comme un cocon. Il tâta ses jambes, comme pour s'assurer qu'elles étaient bien en place, puis son torse.

— Où suis-je ?

Le son de sa propre voix résonna dans ses oreilles et le ramena à lui, puis il perçut un bruit à l'extérieur de la pièce. Un bruissement rythmique, qui lui rappela les pompes funèbres, et tout un été passé à poncer des cercueils.

— Quand je suis rentré à la maison, tu étais inconscient, précisa monsieur Aloïa en se lissant la moustache. Tu étais allongé au sol avec Méphisto qui veillait sur toi. J'ai supposé que tu étais tombé dans l'escalier, alors je vous ai amenés tous les deux jusqu'à la cabane de Hans.

Bruno baissa alors les yeux et aperçut une boule de poils noirs blottie entre ses genoux. Il effleura la tête du chaton du bout des doigts et une oreille tressaillit. Deux yeux jaunes s'ouvrirent puis se refermèrent doucement, et les ronronnements résonnèrent tel un message venu d'un autre monde, d'un lieu sans espace, ni temps.

— Personne ne pourra te trouver ici, reprit le maître. Tu es en sécurité, nous ne laisserons rien t'arriver.

Le bruissement rythmique cessa soudain. Bruno cligna des yeux et aperçut une silhouette qui se profilait sur le seuil. Un visage barbu et des yeux flamboyants comme des braises bleues dans la nuit. Le charpentier le salua d'un signe de tête et il déglutit. Son esprit retourna à la rivière, aux rochers, à l'odeur de la résine et du sang. Sa respiration laborieuse s'accéléra, tandis que le grincement des lattes du plancher de la maison des Marciano lui revenait. Soudain, il se souvint que le maître avait téléphoné au docteur Piracci avant de partir.

— Il y a un enfant…

— Je sais, murmura monsieur Aloïa en lui effleurant l'épaule. Des choses terribles se sont produites à Pietra di San Michele, Bruno. Je suis désolé de t'avoir entraîné dans cet endroit, je n'avais pas l'intention de te nuire… J'espère que tu ne m'en veux pas.

— Quoi ? Comment ça ? fit Bruno en sentant sa gorge se serrer douloureusement. Vous saviez ?

— Repose-toi, tu as besoin de reprendre des forces. Nous aurons beaucoup de choses à nous dire.

— Pourquoi vous avez fait ça ? demanda Bruno. Pourquoi vous *m'*avez fait ça ?

Monsieur Aloïa tendit la main pour lui effleurer le front mais il recula, les yeux emplis de larmes. Il se sentait trahi, volé, comme si Aloïa lui avait ôté la seule certitude qui le maintenait ancré à la réalité. L'espoir. La pièce se mit à tourner, et l'air devint si chaud que les plaies de son dos le brûlèrent. Il n'était plus dans la maison de Hans mais à l'orphelinat, au sous-sol, dans cette prison de feu et de sang.

— Bruno ? souffla doucement Aloïa.

Mais il n'était plus là. Son cœur battait la chamade et la fumée l'empêchait de respirer. Il toussa, cherchant désespérément l'air.

— Bruno, insista le maître en claquant des doigts.

Quelque chose dans sa tête se brisa, comme la vitre d'une porte qui claque violemment. Il roula des yeux et revint à la réalité.

Le maître le dévisagea, comme s'il avait du mal à le reconnaître.

— Où es-tu allé ? demanda-t-il en s'humectant les lèvres.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Deux jours, répondit Aloïa.

Il sentit sa tempe le démanger, perçut un mouvement dans le coin de la pièce et vit Nino se balancer sur une chaise.

— T'étais où ?

Son ami lui fit un salut militaire d'une main.

— Combien de temps penses-tu avoir dormi, Bruno ?

*

Bruno s'assit sur un tronc d'arbre et croisa le regard ambré du chien. Des yeux si familiers qu'il lui semblait retrouver une vieille connaissance. Il repensa au rêve qu'il avait fait après avoir découvert les cadavres dans les bois, dans lequel l'animal apparaissait.

— Tu te souviens de moi ? souffla-t-il, tendant la main.

Le chien renifla le bout de ses doigts de son museau frémissant, secoua la tête et se gratta une patte du bout des dents. Les petits oiseaux de bois suspendus aux branches des arbres autour de la cabane semblèrent soudain s'agiter.

— Il t'aime bien.

La voix de Hans le fit sursauter. L'homme se tenait debout, une épaule appuyée contre un poteau de bois, et le visage tourné vers le sentier qui traversait la forêt.

— Comment vous pouvez le savoir ?

— Tu l'as sauvé des sales gosses, et il s'en souvient.

— C'est vrai qu'il a mangé leurs poulets ?

Hans se gratta la barbe avec le pouce.

— Ils l'ont pris pour un renard.

Bruno acquiesça, satisfait de cette réponse. Dans la poche de son pantalon, la figurine en bois appuyait contre sa jambe.

— Pourquoi m'avoir donné cet oiseau ? demanda-t-il au charpentier.

— Ma femme était comme toi. Ils l'ont appris et l'ont tuée à cause de moi, expliqua l'Allemand avec son étrange accent. Il t'aide à revenir quand tu te perds.

Bruno cligna lentement des yeux, sans comprendre. Il tourna la tête sur le côté et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il se rendit compte que Nino était assis à ses côtés, en train de jouer avec Méphisto. Son ami n'avait plus de bandage au bras, et ses brûlures apparaissaient au grand jour, dévorant sa chair jusqu'aux mains. Quand ce dernier se rendit compte qu'il le fixait, il détourna le regard du chaton et lui sourit.

— Si tu es entraîné de l'autre côté et que tu te perds, poursuivit Hans, comme si c'était la chose la plus évidente au monde, ce petit oiseau te ramènera parmi nous. C'est ici qu'est ta place, ne l'oublie pas.

C'est alors qu'un bruissement de feuilles, et une voix qui jurait copieusement, attirèrent son attention. Le chien tourna son museau tacheté vers les arbres. Méphisto arqua le dos, gonfla les poils, et se libéra des mains de Nino pour se réfugier dans la remise. Les yeux brillants de monsieur Aloïa, qui émergeait des bois, rencontrèrent ceux de Bruno. Le maître portait une chemise blanche tachée de sueur, et tenait deux livres sous le bras. Derrière lui, le docteur Piracci se

frayait un chemin entre les branches, une expression contrariée sur le visage.

Il regarda Bruno, puis Hans, avant de déclarer :

— Il faut que j'arrête de boire du cognac au réveil !

*

L'odeur du café emplit la cabane du charpentier, et le docteur Piracci s'empressa d'en avaler une gorgée.

— C'est comme ça que je l'aime, dit-il, les paupières closes. Aussi puissant qu'un coup de feu dans la poitrine.

Ils s'assirent tous les quatre de part et d'autre de la table, à l'exception de Nino qui se tenait derrière monsieur Aloïa, occupé à feuilleter le vieil album de famille.

— Les vieilles femmes du village lui avaient prédit qu'elle attendait des jumeaux, expliqua le maître en montrant la photographie d'une femme avec deux nouveau-nés dans les bras. Mais elle ne voulait pas y croire… Ma sœur est née la première. De nous deux, elle a toujours été la plus téméraire. Elle venait me réveiller la nuit pour partir à l'aventure, quand tout le monde dormait. Elle le fait aussi avec toi, n'est-ce pas ? demanda le maître en levant les yeux de l'album et en croisant le regard de Bruno.

Ce dernier déglutit péniblement avant d'acquiescer.

— Notre maison a connu le bonheur pendant une courte période, du moins j'aime à le penser, continua monsieur Aloïa. Nous ne manquions de rien, et malgré l'absence de mon père, Caterina et moi étions heureux… jusqu'à la mort de notre mère, du moins.

Bruno prit appui sur la table, déconcerté en entendant le nom de Caterina. Car pendant tout ce temps il avait cru qu'elle était non pas la sœur du maître, mais sa fille. Il eut envie de se cogner la tête contre le mur. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Depuis son réveil dans la cabane de Hans, il se disait que c'était peut-être pour cela que ses parents l'avaient abandonné à l'orphelinat, parce que quelque chose dans son cerveau ne fonctionnait pas. Il renifla, tentant de repousser l'envie soudaine de pleurer. Le regard du médecin se posa sur lui, puis sur Hans, et il se sentit mourir.

— L'argent de la famille m'a permis de m'en sortir, poursuivit le maître d'une voix douce. J'ai étudié d'abord à Londres, avant de partir enseigner aux États-Unis. Comme j'ai un problème cardiaque, je n'ai pas pu m'engager, et voir mes élèves de Boston partir pour ne jamais revenir me rendait malade. La mort me poursuivait, mais j'ai toujours eu de la chance, vous comprenez ?

Bruno se servit un verre d'eau, la gorge serrée.

— J'ai quitté la maison en pensant avoir laissé la souffrance derrière

moi, mais il semblerait que la douleur et la peur restent liées aux choses et ne disparaissent jamais vraiment. Car plus je mettais de la distance entre ces vieux murs et moi, plus je ressentais de l'hostilité lorsque j'y revenais. J'ai choisi de me spécialiser dans l'étude de l'esprit humain parce que je suis convaincu que notre cerveau est comme une grande maison parsemée d'escaliers et de couloirs à parcourir, de pièces où s'enfermer dans les ténèbres. Au cours de mes recherches, j'ai rencontré d'autres personnes comme toi, Bruno. Ma cousine est religieuse à l'orphelinat, une novice… Eleonora, tu te souviens d'elle ? Elle m'a beaucoup écrit à ton propos… elle s'intéressait à toi, elle voulait que je t'aide. Et j'ai accepté de le faire, parce que j'étais sûr que tu me rendrais la pareille.

Le maître effleura le deuxième livre qu'il avait apporté, celui avec les chiffres et les inscriptions latines qu'il avait entreposé sous le plancher de la tour.

De codex animorum.

Une fleur dépassait d'une page sur laquelle figurait le dessin d'un homme aux bras longs et fins, au dos courbé, un moineau en bois à la main. Bruno leva les yeux vers Nino, et ce dernier lui adressa un clin d'œil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *De numquam dormientibus*, expliqua Monsieur Aloïa. « Ceux qui ne dorment jamais. » C'est ainsi qu'on appelait les gens comme toi au Moyen Âge, Bruno.

Il se passa une main dans les cheveux et ferma les paupières un instant.

— J'ai été idiot de vouloir me débarrasser du *De codex animorum*, vraiment. Je pensais que ce serait suffisant, mais ce n'était pas la solution, non… ce n'était absolument pas la solution.

— Expliquez-vous, grogna Piracci.

— Il y avait un monastère en Écosse, sur l'île d'Iona, fondé en l'an 500 par Saint Columba et douze autres moines irlandais en exil. C'étaient des terres païennes, faites de vieilles traditions. Des traités historiques rapportent qu'il s'y passait des choses étranges, et que certains habitants étaient même capables de communiquer avec les morts. Les frères de l'abbaye ont tenté d'éradiquer ces croyances en convertissant les insulaires au christianisme, mais ils ont été confrontés à quelque chose de plus grand qu'eux, qui les a amenés à former une communauté d'inquisiteurs de l'occulte. Cet ouvrage, le *De codex animorum,* est le résultat de plus de trois-cent ans de recherches, que les moines d'Iona ont édité en deux exemplaires. L'un d'eux a été volé et vendu à un marchand qui l'a emporté au Vatican, où il est encore conservé aujourd'hui.

— Ne me dites pas que celui-là…, lâcha Piracci en désignant

l'ouvrage qui reposait sur la table.

— Je n'ai aucune certitude qu'il s'agisse de la seconde copie authentique, mais mon père, lui, en était convaincu, répondit Aloïa.

— Et comment est-il arrivé ici ? demanda le médecin.

— En l'an 806, l'abbaye d'Iona a été détruite une invasion Vikings, et les moines ont été brûlés vifs. Des survivants ont raconté que les assaillants cherchaient le livre et que c'était un évêque romain qui avait commandité l'assaut, un certain Monseigneur Ludovico Sterzi. Peut-être est-ce ainsi que le dernier exemplaire du *De codex animorum* est parvenu à ma famille. Peut-être que les découvertes des moines écossais sur l'au-delà et les êtres obscurs menaçaient de remettre en cause les dogmes de la foi chrétienne…

— Vous voulez dire que je suis fou ? demanda Bruno. Que quelque chose ne va pas chez moi ?

— Non, absolument pas, s'empressa de répondre Aloïa, avant d'être interrompu par Hans.

— Le voyage, ajouta l'Allemand, le voyage parmi les morts vous change. Gudrun m'a dit qu'elle s'était perdue, mais je n'ai pas compris. J'ai cru qu'elle était folle… Elle avait parsemé notre jardin de ces statues, parce qu'elles éloignaient les esprits qui cherchaient à l'emporter. Elle était douée pour travailler le bois, bien meilleure que moi, d'ailleurs. Mais *ils* ont tout brûlé, et les esprits l'ont emportée.

Le regard de Bruno se posa sur l'Allemand, sur le maître, puis enfin sur Piracci. Ce dernier pinça les lèvres, tambourina ses doigts sur la table, et déclara :

— C'est difficile à dire, j'ai l'impression d'aller à l'encontre de tout ce en quoi je crois. J'ai dû boire pour me délier la langue, mais c'est arrivé et je ne peux pas l'expliquer… peut-être qu'on ne le peut pas vraiment.

Le médecin marqua une pause, puis porta son regard sur un coin sombre de la pièce.

— Pendant la guerre, j'ai vu toutes sortes de choses. Dans les tranchées, dans la boue, avec le vacarme des tirs qui résonne dans vos oreilles et les cris des blessés au milieu des barbelés… c'est terrible. Une nuit, j'ai dû ramper pour aller chercher un homme. C'était un habitant du Cilento, comme moi. Il faisait partie de mon bataillon, et nos villageois ne se laissent pas mourir comme des chiens. Il avait reçu une balle dans le ventre… je savais qu'il ne s'en sortirait pas, il perdait trop de sang, mais je ne voulais pas le laisser là. J'ai commencé à le traîner discrètement, en lui disant de se taire pour éviter de nous faire tirer dessus, mais il n'arrêtait pas de parler.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? demanda Bruno.

— À moi, rien, fit le médecin en secouant la tête. Il délirait en s'adressant à son frère. Quand tout a été fini et que j'ai été réformé, je

suis parti à la recherche de sa famille. J'avais trouvé une lettre adressée à sa mère dans ses affaires, et je voulais la lui remettre en mains propres. Mais quand je suis arrivé, je n'ai trouvé que les restes d'une maison calcinée dans les bois, près de l'orphelinat où tu as grandi. Son père, m'a dit un prêtre, buvait et fumait énormément. Une nuit, il a mis le feu à la maison avec sa femme et ses enfants prisonniers à l'intérieur. Le plus âgé respirait encore quand les gens des fermes voisines sont arrivés. Il avait rampé entre les arbres, à une vingtaine de mètres de la maison.

Bruno se raidit et sentit des picotements le long de sa nuque. Quelque chose lui comprimait les yeux, et il avait du mal à se maintenir droit.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? chuchota-t-il.

— Ils ont essayé d'éteindre le feu, continua le médecin en effleurant son menton et en secouant la tête. Ils ont essayé de l'éteindre… mais la maison brûlait comme une torche. C'était… trop tard.

Le maître lui effleura la main, et Bruno sursauta.

— Tu connais le nom du petit frère de ce soldat ? demanda ce dernier en posant son regard sur Nino.

Son ami pleurait.

— Je lui avais dit de ne pas y aller, sanglotait le garçon. S'il ne nous avait pas laissés seuls, papa n'aurait pas mis le feu à la maison, mais Nicola s'est entêté, et c'est arrivé.

— Bruno ? répéta le maître.

Bruno porta la main à son bras mais ses doigts rencontrèrent un tissu rugueux. « C'est étrange, pensa-t-il. Je ne me souviens pas de ça. »

Il tenta de fermer le poing, mais la douleur lui coupa le souffle. Tout lui faisait mal. En baissant les yeux, il se rendit compte qu'un bandage était enroulé autour de son bras, des phalanges jusqu'au coude. Il secoua la tête pour tenter de chasser cette image, mais le bandage était toujours là, serré contre sa peau, sur le même bras que le docteur Piracci avait soigné. Le bras de Nino.

— Tu as compris ce que je t'ai demandé ? Tu le connais, n'est-ce pas ?

La voix d'Aloïa semblait lointaine.

Il acquiesça. Il voulut parler mais n'y parvint pas, ses lèvres restèrent figées.

— Nino, répondit-il dans un sifflement étouffé. Il s'appelle Nino.

44.

Salerne, 2010.

— T'es venu pour moi ?

— Qui a dit qu'on ne devait plus partir ? rétorqua Nino en lançant un galet à la surface de l'eau.

La mer roulait paresseusement sur le rivage, et le rire de Marina résonnait chaque fois qu'elle lançait la balle au chien, en cet après-midi d'automne sur la plage de Santa Teresa.

Bruno se tourna vers la fillette.

— Où veux-tu aller ? demanda-t-il

— Je sais pas. Quelque part, fit son ami en haussant les épaules.

Bruno se gratta la joue et sourit. Il avait vieilli tandis que Nino était resté le même, avec les marques de brûlures qui lui maculaient le corps et ses vêtements souillés de terre. Ils avaient eu cette conversation un million d'autres fois. Malgré les médicaments qu'il devait prendre à vie, Bruno avait réussi à préserver son secret de ses proches. Schizophrénie, hallucinations et troubles maniaques n'étaient que des mots sophistiqués pour décrire ce qu'il avait. Il les avait étudiés pour essayer de soigner les autres, puisqu'il n'était pas parvenu à se soigner lui-même.

La vérité, cependant, était têtue.

Il se tourna vers les marches qui menaient à un kiosque où sa fille Eliana était assise, le téléphone vissé à l'oreille. À en juger par ses gestes frénétiques, elle devait être en pleine conversation avec son ex-mari. Ce dernier cherchait à lui retirer la garde de Marina en tentant de prouver au tribunal qu'elle n'était pas une bonne mère. De quelle autre manière le pourrait-il ? Bruno secoua lentement la tête et se tourna vers un groupe de jeunes garçons assis en cercle, qui partageaient une cigarette, les yeux tournés vers le soleil couchant. Il enviait la légèreté avec laquelle ils semblaient affronter la vie, comme s'ils étaient invincibles.

— Tu te souviens quand on piquait des cigarettes à Gennaro ? reprit Nino.

— Oui, et il nous mettait au défi de faire ces stupides tours de force.

« Soulevez ceci, bougez cela. »

Nino s'essuya les mains sur son pantalon pour se débarrasser du sable, se pencha vers Bruno et observa Marina qui s'amusait avec le chien.

— Elle est vraiment mignonne.

Il se tourna vers Bruno, et dans ses yeux noirs, brillait l'abîme.

— Alors ? Tu vas faire quoi de *lui* ?

Bruno fronça les sourcils.

— Je suis mourant. Mes collègues de l'hôpital disent que je devrais essayer une thérapie expérimentale, mais à quoi cela servirait ?

— À rien, répondit Nino. On doit faire ce qu'il faut avant qu'il soit trop tard. Tu te souviens de cette nuit-là, chez les Marciano ? Il nous a vus et nous a suivis. Il sait qui tu es. Sans toi pour la protéger, il pourrait s'en prendre à ta petite fille. T'avais raison… On doit l'arrêter, Bru'. Une fois pour toutes.

Bruno repensa aux dessins qu'il avait trouvés dans la chambre de Caterina, au sentiment de perplexité qu'il avait éprouvé en voyant ces gribouillis former un visage.

Le visage d'un homme portant un chapeau à larges bords.

Il serra les dents, sur le point de hurler, mais ferma les paupières et tenta de contrôler sa respiration :

— Je sais.

Marina l'appela, alors il leva la main pour la saluer avant de se tourner vers sa fille.

Eliana avait raccroché. Les yeux rouges, elle s'efforça de lui sourire.

— Alors, je te repose la question : qu'est-ce que tu comptes faire de lui ?

— Il faut reprendre depuis le moment où on s'est trompés, déclara Bruno.

Nino grimaça. L'idée lui plaisait.

Bruno se pencha pour ramasser un galet et le fit ricocher sur l'eau. Ce dernier heurta deux fois la crête des vagues avant de se perdre dans les flots.

Il sourit.

Il avait peut-être vieilli, mais il avait encore du talent.

— Alors, le pressa son ami. *Quand* ?

— Chut, chut ! fit Bruno. Ma fille nous regarde.

Partie IV
Mensonges

45.

Pietra di San Michele, 1948.

Le moteur de la camionnette rugit en gravissant la pente. Gennaro pesait plus de quatre-vingt-dix kilos, et la route cahoteuse qui menait à la Tête du Cyclope le faisait danser sur son siège. Il passa une vitesse et sentit les pneus déraper sur les pierres. Il avait franchi ces cols des centaines de fois pour aller faire paître les moutons de son oncle Achille. Si les Allemands n'avaient pas dégagé un chemin pour monter les canons au sommet, il n'aurait jamais pu mener son camion jusqu'à l'ossuaire. Lorsque la guerre avait éclaté, sa mère avait raconté à qui voulait bien l'entendre au village qu'il s'était engagé pour l'honneur de la patrie. Mais il ne s'était jamais soucié du Duce ni de la patrie. Les montagnes du Cilento étaient sa maison, et s'il avait échappé à la conscription, c'était uniquement grâce aux enseignements de son oncle qui, en véritable voyou, lui avait appris tout ce qu'il fallait savoir pour disparaître.

Dormir le jour, se déplacer la nuit… C'était ainsi qu'il avait découvert l'ossuaire. Une grotte dans la grotte. Un jour qu'il était allongé dans une des cavités de la montagne à fumer et à manger du fromage de chèvre préparé par sa mère, il lui avait semblé entendre des Allemands parler. L'écho venant de l'extérieur, il s'était empressé de recouvrir ses traces et s'était enfoncé dans la grotte jusqu'à ce que les voix aient disparu. L'air, à cet endroit, avait une consistance différente. Il devait se trouver profond sous la surface, car il avait dû se frayer un passage dans des pentes abruptes. Il avait avancé en effleurant la paroi rocheuse d'une main, et avait manqué de trébucher sur un tibia.

La guerre avait été une chose merveilleuse pour lui.

Il avait été libre de faire ce qu'il voulait puisque des gens disparaissaient constamment. Et les coupables étaient tout désignés. On trouvait une fille morte dans un fossé et tout le monde était aussitôt convaincu que c'étaient les Allemands. Les soldats étaient dangereux lorsqu'ils étaient ivres, et aucune fille de bonne famille ne devait sortir après la tombée de la nuit. Si elles y étaient contraintes,

elles devaient garder les yeux baissés, et avancer sans se retourner si quelqu'un les sifflait. Tout le monde savait cela.

Gennaro n'était pas nazi, alors les choses étaient différentes pour lui.

Il sourit en garant la camionnette sous le couvert des arbres, et attrapa le panier de nourriture sur le siège passager avant de sortir du véhicule. Il prit une bouffée d'air frais et s'approcha d'un banc de rochers pour contempler l'étendue du monde sous ses pieds. Les lumières des maisons au loin, la forêt, la plage, la mer. La nuit semblait avoir étendu son long manteau noir, et il était certain de pouvoir le fouler rien qu'en tendant le pied. Il glissa une main dans la poche de sa chemise déchirée et tachée de terre, pour en sortir une cigarette. Une fois allumée, il jeta l'allumette dans le vide et la regarda tomber telle une étoile filante. Il tira une bouffée, la fumée souillant ses poumons, se retourna et avança vers l'œil du cyclope. Il aimait l'odeur de la nicotine qui régnait dans la grotte. Elle collait aux parois comme la puanteur d'une tanière : c'était sa façon de marquer son territoire. Les animaux le percevaient et se tenaient instinctivement à l'écart. Il ramassa une lampe torche qu'il gardait dissimulée dans une fissure, l'alluma, et s'enfonça dans le boyau en fredonnant l'air enfantin que Caterina chantait lorsqu'elle peignait sa poupée quand ils étaient enfants.

Quel nom lui avait-elle donné ? Elisabeth ?

Il ne s'en souvenait plus, mais il lui sembla qu'elle l'avait toujours avec elle, avant son obsession pour la figurine en forme d'oiseau de son frère. Il ne détestait pas Zeno. Ce dernier était toujours calme, assis dans un coin à lire, puisqu'il ne pouvait pas courir comme les enfants de son âge. Son cœur ne fonctionnait pas correctement, et Gennaro avait presque regretté de devoir lui faire peur pour pouvoir s'approprier sa figurine. Caterina lui avait dit que s'ils voulaient se fiancer, il devait lui prouver son amour.

« Je veux le moineau que papa a rapporté à Zeno de Munich », lui avait-elle dit.

« C'est où Munich ? »

Elle avait arrêté de peigner la poupée et l'avait regardé droit dans les yeux, avant de répondre :

« On s'en fiche de savoir où est Munich. Si tu veux m'épouser, tu dois m'apporter une dot. Je suis une Aloïa et toi… toi, tu n'es rien. Alors rapporte-moi la figurine de Zeno. »

Gennaro s'était exécuté, et n'avait même pas eu besoin de se battre. Mais avant de prouver à Caterina qu'il pouvait devenir son mari et le futur maître du domaine, il était allé demander la permission à Pia. Elle était intelligente, la plus habile de toutes, et le temps n'y avait rien changé. Aujourd'hui, même vieille et tordue, elle faisait travailler sa tête mieux que quiconque, et même mieux que Zeno, qui était

devenu un scientifique célèbre en Amérique. Gennaro s'était toujours demandé ce qu'aurait été sa vie s'il s'était appelé « Aloïa »… Caterina et lui se seraient mariés et auraient eu une belle famille, comme celle des Marciano, qui avait emménagé dans la maison de l'autre côté de la rivière pour échapper aux bombardements de Naples.

Avant l'arrivée de ces derniers, la maison était restée inoccupée pendant des années et, puisque la porte était fracturée, Caterina et lui y entraient régulièrement. Ils avaient l'habitude de s'asseoir dans les vieux fauteuils et s'imaginaient mariés et maîtres de la propriété. Gennaro devait inventer des histoires sur son travail, mais il n'était pas doué pour cela car, s'il pouvait expliquer à Caterina comment semer un champ ou faire du fromage, celle-ci détestait les chèvres.

La torche éclaira soudain le squelette d'une cage thoracique. Quelques côtes étaient brisées, mais il l'aimait bien quand même.

Il pensa aux Marciano et aussitôt la colère incendia sa poitrine. Il écrasa sa cigarette contre la paroi d'un rocher et fourra le mégot dans sa poche. L'idée d'avoir dû laisser les corps pourrir dans les bois le rendait fou. Surtout l'enfant qui, allongé dans son lit et dévoré par les cafards, aurait été parfait pour sa collection. Tout comme Zeno avait ses statues ridicules dans son jardin, lui avait ses ossements. Certains occupaient déjà dans la grotte à son arrivée, mais il avait enrichi sa collection depuis, et c'était précisément ceux-là qu'il préférait.

Lorsqu'on s'était d'abord exercé sur des bêtes, il n'était pas si difficile de mettre un être humain en pièces.

Il aperçut une ombre s'avancer dans la grotte et sourit. Un bruit de pieds nus sur la pierre, le tintement d'une chaîne, et une silhouette maigre qui se déplaçait vivement pour échapper au faisceau de sa torche. Un petit animal de l'obscurité, voilà ce qu'était devenue la petite fille en l'espace de cinq ans. Il aurait dû la tuer en même temps que toute sa famille, mais Pia le lui avait interdit.

« Chaque chose en son temps », lui disait-elle toujours.

Et il voulait lui faire confiance.

Il chercha les lampes à huile suspendues dans la grotte et les alluma. La lueur orangée lézarda les rochers et les petites pyramides de crânes qu'il avait érigées de part et d'autre de l'ossuaire. Il suivit des yeux les maillons d'une chaîne fixée à un pilier de pierre, qui serpentait jusqu'à une petite table faite d'une porte clouée sur quatre pieds de bois rudimentaires, et son cœur manqua un battement.

— Combien de fois je te l'ai répété… ? ragea-t-il en tentant de contrôler le ton de sa voix.

Il ne voulait pas l'effrayer, car si l'enfant renversait la table, l'ouvrage sur lequel il travaillait depuis des années serait réduit en poussière et il lui faudrait alors tout recommencer. Il fit un pas dans sa direction, puis un autre, en agitant le panier de nourriture.

— Je t'ai apporté à manger. Tu as faim ?

La chaîne cliqueta sur le sol et il fut secoué par un terrible frisson. Ses mains le démangèrent soudain, et il ressentit l'envie irrépressible de les serrer autour du cou fragile de cette petite peste jusqu'à ce qu'il se brise. Mais il se retint. Il compta jusqu'à dix et se dirigea vers le coin où il lui avait appris à manger. Il enleva le tissu qui recouvrait le panier et déposa la viande dans un bol, puis recula pour lui laisser la place de s'approcher. La jeune fille trépignait sur le sol, ses cheveux sombres tombant comme des rideaux en lambeaux sur son visage. Ses doigts fins étaient d'un noir de suie tant ils étaient sales.

Gennaro l'observa mordre dans la viande et mâcher à pleines dents, et éprouva soudain du dégoût.

Cette « chose » qu'il gardait attachée dans sa tanière n'était plus un être humain.

Il laissa la créature se repaître et s'approcha de la table où il avait arrangé des os pour former un squelette, comme l'une de ces représentations dans les livres de médecine de Zeno. Chaque os provenait d'un corps différent, et l'ensemble rassemblait les meilleures pièces de sa collection.

Il s'était vraiment bien débrouillé, pensa-t-il. Il avait fait du bon travail.

Il caressa un fémur, qui lui donna la sensation de caresser la cuisse d'une jeune fille. S'il fermait les yeux, il était certain de pouvoir redécouvrir les cheveux blonds de sa propriétaire étalés sur la table, sa peau rosée, et ses yeux, aussi beaux que ceux de Caterina, qui le fixaient pour l'éternité.

Il plaqua sa langue contre son palais.

« L'amour est plus fort que tout » lui avait dit Caterina, et il comprenait à présent à quoi elle faisait allusion.

Aucune vie ne pouvait exister sans un cœur qui battait dans une poitrine, alors Gennaro avait voulu donner un cœur à sa bien-aimée. Celui des Marciano lui avait semblé parfait, mais il s'était trompé. Il avait positionné le cœur de l'homme sous le squelette de sternum. Lorsqu'il s'était aperçu que rien ne s'était produit, il avait essayé avec celui de sa femme, mais cette tentative avait également échoué.

« Le cœur de l'enfant, peut-être ? » s'était-il dit, mais cela n'avait rien donné non plus.

Ces cœurs ne furent bons à rien d'autre qu'à nourrir la créature enchaînée dans la grotte. Il avait suffi de la maintenir affamée pendant des jours pour qu'elle soit prête à manger n'importe quoi sans poser de questions.

Même sa propre famille.

Gennaro se gratta le cou. Il voulait désespérément ramener Caterina. Il était même retourné au cimetière des Aloïa pour le fouiller, mais il

ne l'avait pas retrouvée. Peut-être s'était-il trompé ? Peut-être n'avait-il pas bien cherché pendant toutes ces années ?

Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ?

Ils méritaient d'être heureux ensemble, de reprendre ce que la mort leur avait pris, mais pour accomplir le sort, il lui fallait l'élément le plus important. Il lui fallait le cœur de quelqu'un de proche de Caterina, quelqu'un de son propre sang.

Peut-être son frère ? pensa-t-il. Peut-être son jumeau ?

Un sourire inquiétant se dessina lentement sur son visage. Zeno serait parfait, et il se moquait bien de ce que dirait sa mère. Gennaro était adulte aujourd'hui, et les adultes pouvaient se passer des conseils de leurs parents.

Si ce n'avait été pour elle, il aurait déjà ouvert la poitrine d'Aloïa pour lui arracher le cœur. Caterina serait revenue et les statues de l'Allemand n'auraient rien pu y faire.

Pas même ce gamin fou.

Même lui n'aurait pas pu l'arrêter, parce que Caterina aurait été vivante.

Elle l'aurait été pour toujours.

46.

Bruno descendait les marches une à une, l'air lui collant à la peau comme de l'huile. Il pénétrait dans la cave et tout bougeait lentement autour de lui, comme si le temps s'écoulait à l'envers. Il percevait le gargouillis des tuyaux dans les murs, et l'odeur de renfermé lui montait au nez. Le père Mario marchait derrière lui, son trousseau de clés tintant dans la poche de sa veste. Il sifflotait une mélodie que Bruno avait déjà entendue.

Une comptine, pensa-t-il.

Une comptine entêtante qui lui donna une telle nausée qu'il dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

— Avance ! lui intima le prêtre en agrippant son épaule et en le poussant vers un long couloir étroit où ils ne pouvaient évoluer que l'un derrière l'autre.

Bruno se couvrit le visage d'un bras pour se protéger de l'éclat vert éblouissant des lampes suspendues au plafond, et accéléra, craignant que le père Mario ne le pousse de nouveau. Il scruta autour de lui pour tenter de se repérer, car il était persuadé de savoir où ils allaient, sans toutefois pouvoir le garantir totalement. La mélodie pénétrait ses oreilles comme un ver se frayant un chemin à travers son tympan, poussant vers son cerveau.

— S'il vous plaît, supplia-t-il. Arrêtez, je vous en prie !

Le père Mario l'ignora. Il sifflotait, les lèvres serrées sur un visage mièvre. Bruno perçut alors un bruit sous ses pieds, et eut la sensation de s'enfoncer dans le sol jusqu'aux chevilles. Et alors qu'il s'apprêtait à baisser la tête pour regarder sur quoi il marchait, il sentit un frémissement dans la poche de son pantalon, comme si quelque chose se débattait pour en sortir. Il y glissa la main et effleura des plumes soyeuses qui s'agitaient. Un petit cœur palpitait frénétiquement contre ses doigts, et des ailes vibraient dans une quête désespérée de liberté.

— Bruno ? appela une voix. Bruno, tu m'entends ?

Ces mots venaient de loin, d'au-delà des murs et des ombres du cachot. Ils dominèrent la comptine du père Mario, et réduisirent tout autre son au silence.

Bruno ferma les yeux un instant, et lorsqu'il les rouvrit, il se

retrouva assis à table, monsieur Aloïa s'adressant à lui.

— Tu m'écoutes ? demanda-t-il à nouveau, le visage grave. Tu n'es pas fou.

Bruno voulut répondre, mais ce fut comme si on lui avait cousu les lèvres avec du fil de fer barbelé.

— L'esprit est un lieu accessible à peu de gens…, poursuivit le maître.

Assis à ses côtés, le docteur Piracci ne cessait de le dévisager.

— Les études en matière de métapsychique progressent à grands pas. Ce n'est qu'une question de temps pour que nous puissions avoir des réponses concrètes, et savoir ce qui rend les gens comme toi si spéciaux. J'ai voulu trouver un moyen, chercher à comprendre ce qui nous était arrivé, à ma famille et à moi. Et j'ai été témoin de choses incroyables aux États-Unis, comme un professeur du New Jersey qui pouvait voir le monde à travers les yeux des morts, ou un garçon, à peine plus âgé que toi, qui pouvait retrouver des personnes disparues simplement en touchant un objet qui leur avait appartenu. Les Grecs les appelaient devins, voyants, mais pour moi ce ne sont que des êtres humains. Je les ai étudiés, et ils ont une activité cérébrale absolument extraordinaire, surtout pendant le sommeil.

— Ils ne dorment pas, précisa Hans avec son fort accent allemand. Ils ne dorment jamais vraiment.

Bruno se tourna vers le charpentier et remarqua que l'homme le considérait avec pitié.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi je suis comme ça ?

— Peut-être que tu es tout simplement né comme ça, répondit Aloïa. Ton don était là, caché quelque part dans ta tête, prêt à se manifester. En général, c'est un traumatisme qui sert de déclencheur, quelque chose qui nous bouleverse au point que nous nous sentons impuissants, et notre corps réagit en s'accrochant de toutes ses forces à la volonté de vivre. Je pense à l'orphelinat et j'imagine que cela n'a pas été facile pour toi. Il a dû t'arriver quelque chose de terrible, Bruno, et je le regrette. Quelque chose qui t'a amené à rencontrer un petit garçon mort dans un incendie. J'ai beaucoup de peine pour toi et j'aimerais vraiment pouvoir t'aider. Quand tout sera terminé et que j'aurai vendu la maison, nous pourrons quitter le pays. Je voudrais t'emmener avec moi à Boston. Je ne pourrai pas te guérir… pas définitivement, mais j'aimerais te donner une chance de mener une vie normale. Tu le mérites.

— N'oublie pas, ajouta Nino en surgissant d'un coin sombre de la pièce. Tu dois lui dire maintenant, Bru'. Dis-lui ce qu'il veut savoir pour qu'on puisse sortir de ce trou à rats. Parle-lui de Caterina, c'est pour ça qu'on est là, de toute façon !

Bruno se gratta la tête. Sa blessure était douloureuse, et il n'avait

qu'envie, c'était de s'allonger pour dormir. Monsieur Aloïa saisit une feuille de papier sur laquelle figurait un dessin et la poussa vers lui.

Bruno reconnut les gribouillis. Il les avait vus dans la chambre qu'il pensait être celle de Caterina. Des traits d'encre rageurs se fondaient dans un visage sans contours au chapeau bien ajusté.

Un chapeau à larges bords.

— Tu sais ce que c'est ? Ce dessin appartenait à ma sœur. Je l'ai pris dans son ancienne chambre sans qu'elle s'en aperçoive et je l'ai gardé. Elle restait enfermée à dessiner jour et nuit, et je voulais comprendre… je voulais l'aider ! Elle en avait fait des centaines… des pages et des pages de portraits dont elle avait tapissé les murs, précisa monsieur Aloïa en secouant lentement la tête, avant de reprendre son souffle. Elle était très malade, Caterina. La mort de notre mère avait fait surgir un mal dans son esprit… Pas un don, comme le tien, mais une maladie qui la tuait à petit feu.

— C'est moi qui ai les autres dessins, précisa le docteur Piracci. Je les avais conservés dans une boîte avec les dossiers médicaux de Caterina et de toute la famille, mais quelqu'un a forcé la porte de ma cave et les a emportés. Vous et votre ami, Nino… Vous savez quelque chose à ce sujet ?

— Espèce d'ivrogne, s'énerva Nino en frappant du poing sur la table. On est pas des voleurs !

Bruno posa une main sur le bras de son ami dans un geste d'apaisement avant de se tourner vers le médecin.

— Il nous attendait dans la maison, de l'autre côté de la rivière.

— Qui ça, « il » ? demanda monsieur Aloïa en se penchant en avant. *Qui* vous attendait ?

Bruno désigna le dessin du doigt.

— Il était là quand on a trouvé le corps de l'enfant, et il nous espionnait. Je crois qu'il nous a suivis jusqu'à chez vous.

— Pourquoi tu dis ça ? Il est aussi entré chez moi ?

— Non… pas à l'intérieur. Mais j'étais dans la tour et je l'ai vu. Il était immobile dans le jardin, et il attendait.

Le maître se tourna vers le docteur.

— Vous devriez déclarer le vol aux carabiniers. Ils comprendront peut-être que ce n'est pas moi, si…

— Bien sûr, parfait ! Et maintenant, je dois courir voir le maréchal Rispoli, ironisa Piracci d'une voix catarrhale. Il ne manquerait plus que ce fasciste découvre que j'étais votre médecin de famille et qu'il aille ensuite voir le juge pour faire invalider mon expertise sur les corps. Écoutez, Zeno… ces gens ont été tués il y a cinq ans au moins. C'était la guerre, et vous étiez professeur à Boston à l'époque. Autrement dit, ça ne peut pas être vous. Rispoli n'est pas un imbécile, il le sait. Il a probablement déjà appelé l'ambassade pour vérifier les

visas. Vous n'avez pas tué ces pauvres chrétiens, ni leurs enfants.

En entendant le médecin évoquer les enfants, Bruno eut un picotement dans la nuque. Nino, qui s'était approché, lui chuchota à l'oreille :

— Qu'est-ce que t'attends ? Il faut que tu lui dises ce que Caterina attend de toi, sinon on s'arrête là.

— Ils n'ont retrouvé qu'un seul des enfants, reprit monsieur Aloïa. La petite fille pourrait être n'importe où, tant le territoire est vaste, et je suis désormais le coupable idéal. Quelqu'un m'a vu dans les bois… mais qui ? J'étais sûr d'être seul.

— Je peux vous assurer que vous ne l'étiez pas, ironisa le médecin. Expliquez-moi, quel était l'intérêt de vous rendre là-bas en pleine nuit ? Ça revient à se tirer une balle dans le pied. Je pensais que vous étiez plus intelligent que ça.

— J'espérais retrouver Caterina, répondit le maître en se passant une main dans les cheveux. J'ai rêvé d'elle, vous savez ? Elle est toujours dans la maison, et c'est la faute de notre père… Il n'aurait jamais dû la ramener de l'hôpital, car maintenant elle me torture, comme lorsque nous étions enfants.

— Détruis-la, interrompit Hans. Brûle cette maison.

Aloïa le dévisagea longuement, et ses mains se mirent à trembler sous le coup de l'émotion.

— Le sol autour de la propriété est maculé de sang, poursuivit l'Allemand. Ces statues gardent ta sœur à l'intérieur, mais son obscurité contamine tout : les plantes et les arbres mourront bientôt, et toi aussi. Tu dois détruire la maison pour libérer son âme.

— Je ne pense pas que ça fonctionne comme ça, se résigna le maître, les épaules voûtées.

— Les maisons hantées, les esprits… Comment vous avez fini par croire à ces conneries de villageois ? renifla le docteur Piracci.

— C'est la Mort, trancha Hans.

Le maître acquiesça, comme si cela faisait tout à fait sens.

— Si vous pouviez voir… si vous pouviez sentir ce que je ressens quand je suis retranché dans l'obscurité de la maison, et qu'elle vient me chercher…

— Elle veut le récupérer, interrompit Bruno qui était resté silencieux jusque-là, écoutant attentivement l'échange entre les trois hommes.

« C'est mal élevé d'interrompre les adultes », aurait réprimandé Sœur Gelsomina, mais Nino continuait de lui pincer le bras, alors il s'était senti obligé de le faire.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Piracci.

— Sa petite figurine, balbutia-t-il. Caterina veut la récupérer.

Le docteur fit mine de rétorquer, mais le maître leva une main pour le faire taire et exhorta Bruno à poursuivre.

— Le petit oiseau en bois qui est sur la photo… L'homme au chapeau le lui a pris et l'a caché dans la maison de l'autre côté de la rivière. Elle m'a envoyé le récupérer, mais j'ai découvert le corps de l'enfant, alors je me suis enfui.

Le maître se frotta les yeux, perdu dans ses pensées.

— Elle confond Bruno avec moi.

— Ridicule ! asséna Piracci.

— Réfléchissez, insista le maître. D'abord le chat, puis la figurine… c'est comme un disque rayé. Caterina reste là, à répéter le même couplet, encore et encore, sans pouvoir passer à autre chose.

Le silence devint si oppressant que Bruno sentit son cœur pulser dans ses oreilles.

Puis le médecin soupira.

— Zeno, si les choses sont comme vous le dites…, grogna-t-il. Si ce que voit ce gamin, ou ces gens que vous étudiez en Amérique, ne sont pas des hallucinations, si ces morts sont plus que de simples illusions, alors plus de conneries. Je vous ai vu naître, et c'est pour ça que je suis là aujourd'hui. L'Allemand a raison, brûlez la maison et partez loin d'ici, ou laissez-la à cette vieille femme… Pia, qu'elle en fasse ce qu'elle veut.

— Je ne peux pas faire ça, murmura Aloïa.

Bruno observa son maître, ses joues creuses et ses cheveux ébouriffés, et ressentit de la pitié. Il se sentait confus et désorienté, mais aussi responsable. Il baissa la tête, mortifié, et son regard rencontra le dessin posé sur la table. Il le saisit et étudia les taches d'encre, à la recherche d'un message que seuls ses yeux pouvaient saisir.

— Qui est cet homme ?

Hans lui arracha le papier des mains et le froissa.

— *Der schwarze Mann*[10], grogna le charpentier.

Le médecin eut un sourire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « L'homme en noir », répondit Monsieur Aloïa en baissant la tête.

Bruno s'affaissa contre le dossier de sa chaise, tentant de rassembler ses pensées, mais celles-ci étaient bien trop nombreuses pour qu'il puisse les organiser. C'est alors qu'il remarqua une tasse de café vide sur la table, et un souvenir lui revint.

Cette fameuse nuit où il était resté assis dans la cuisine, incapable de trouver le sommeil.

— L'homme en noir appartient-il à la famille Marciano ?

Les trois hommes se tournèrent brusquement vers lui.

— Qui t'en a parlé ? fit vivement monsieur Aloïa, à présent aussi froid et tranchant qu'une lame de couteau.

Bruno regarda Nino à ses côtés, comme pour se donner du courage,

avant d'entrouvrir la bouche.

— Pia, avoua-t-il.

Ce fut comme si quelque chose dans sa tête avait commencé à bouger, et des pièces s'emboîtèrent les unes dans les autres.

Il glissa une main dans sa poche, serra le petit oiseau de bois et attendit patiemment un petit battement d'ailes.

10 - *Der Schwarze Mann* (L'Homme en Noir) est un jeu traditionnel allemand, lui-même inspiré de la légende du même nom : il est, en France, l'équivalent du Père Fouettard.

47.

Le maréchal Rispoli desserra le nœud de sa cravate et écrasa sa cigarette dans le cendrier en cristal que lui avait offert son beau-père le jour de son passage de grade. Il chassa d'une main la fumée qui enveloppait désormais son visage, et reprit la lecture des documents. Déchiffrer l'écriture de Piracci était une torture pour ses yeux, mais il devait absolument tout vérifier s'il voulait en apprendre plus sur l'assassinat des Marciano.

Il était allé jusqu'à Vomero pour interroger les parents des victimes, comme le magistrat le lui avait demandé. Ermanno Marciano, sa femme Grazia et leurs deux enfants, Claudio et la petite Diana, avaient rejoint le Cilento pour échapper à la guerre. Ermanno tenait un magasin de chapeaux, ils étaient aisés, et venaient d'une vieille famille.

Une famille faite de succès et de richesse.

Rispoli se prit la tête entre les mains, les coudes sur son bureau.

Pourquoi avaient-ils été tués et massacrés de la sorte ? Ermanno et Grazia avaient été emmenés dans les bois, mais il ne restait aucune trace de traînée ou autre indice laissé par le tueur. Rispoli était resté sur la réserve, car trop de temps s'était écoulé depuis pour tirer quoi que ce soit d'utile de la scène de crime.

Celui qui avait enterré les corps connaissait bien le territoire, se disait-il, et savait comment se déplacer. Mais pourquoi leur arracher le cœur ?

Le meurtrier avait laissé le premier enfant du couple, Claudio, dans son berceau. Il paraissait dormir béatement, mais son corps se décomposait. L'odeur dans la maison était si insoutenable qu'un des carabiniers s'était évanoui dans l'escalier. Rispoli avait relevé des traces de cambriolage et avait supposé que l'effraction n'avait pas de rapport avec les meurtres. Ce ne devait pas être un professionnel, mais peut-être un cambrioleur maladroit, disait-on. Un homme affamé qui espérait trouver de l'argenterie ou des objets à revendre au marché noir, et qui se serait retrouvé face au cadavre d'un enfant percé au niveau de la poitrine.

Rispoli referma le rapport dans un accès de rage. Comme il aurait

aimé savoir qui était l'expéditeur de cette note, ne serait-ce que pour lui cracher à la figure. Il détestait les voleurs, mais plus encore les assassins, et l'idée que le cadavre de la petite Diana se trouve quelque part dans les parages le rendait fou.

L'examen des corps en disait long.

La famille Marciano était morte depuis au moins cinq ans, ce qui concordait avec le témoignage des grands-parents selon lequel Ermanno et Grazia avaient quitté Naples en 1942 à bord d'un camion de contrebande. Marciano avait assez d'argent pour payer un laissez-passer pour Pietra di San Michele, disait-on. En tout état de cause, Aloïa n'était pas en Italie à l'époque, il ne pouvait donc pas être responsable de ces meurtres. Mais si ce n'était pas lui, pourquoi était-il retourné à l'endroit où les corps avaient été retrouvés ? Rispoli avait vérifié auprès du cadastre, et la forêt appartenait bien à la famille Aloïa, alors pourquoi s'y rendre de nuit, comme pour ne pas être vu ?

— Cantalupo ! cria-t-il soudain.

Un bruit de pas précipités, puis le grincement de la poignée qu'on abaissait.

— Au rapport !

La tête blonde d'un carabinier apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Retrouvez ce chasseur qui dit avoir vu Aloïa dans les bois, à l'endroit où on a découvert les corps.

— Valera ? demanda le militaire.

Rispoli consulta les papiers étalés sur son bureau et acquiesça.

— J'y vais, s'exécuta Cantalupo en saluant avec un claquement de talons.

Puis il se figea et dit :

— Maréchal ?

— Quoi ?

— Il y a une vieille dame qui voudrait vous parler.

— Et de quoi s'agit-il ? D'une déposition ?

— Monsieur, elle ne veut parler qu'à vous. Elle s'est présentée comme la gouvernante des Aloïa.

Rispoli se gratta la tempe.

— La gouvernante des Aloïa ? Et depuis combien de temps est-elle là ?

— Vingt minutes, je crois… Dois-je lui dire d'entrer ?

— Évidemment ! Dépêchez-vous, Cantalupo, vous voulez qu'elle s'enracine, cette pauvre femme ?

*

Pia Solferino n'était pas originaire de Pietra di San Michele, mais de

quelque part près de Roccagloriosa[11]. C'était une petite femme vêtue de noir, au visage aussi usé que ses mains, qu'elle tenait serrées sur une bourse de cuir posée sur ses genoux.

Rispoli plongea son regard dans ses yeux noirs et se sentit sombrer dans un gouffre.

— Que puis-je faire pour vous ?

La femme ne répondit pas, et se mit à trembler comme si on lui avait jeté un seau d'eau glacée à la figure. Les rides de ses joues olivâtres étaient creusées par les larmes qui coulaient le long de son menton. Rispoli lui tendit un mouchoir qu'elle refusa, avant de fouiller à l'intérieur de son sac à main.

Le maréchal attendit, l'estomac noué.

Ce fut alors que la vieille femme posa un minuscule objet en bois sur son bureau. Une figurine, ou un vieux jouet, il n'aurait su dire. Il la considéra sans comprendre, mais elle ne prononça que ces mots :

— S'il vous plaît.

Rispoli se saisit de l'oiseau. Un moineau, pour être précis. Il était chasseur, et ces choses-là, il se devait de les connaître. Il l'inspecta minutieusement, et l'étrange pression qu'il ressentait au creux de son estomac s'intensifia. Si la femme n'avait pas été là, il aurait déboutonné sa ceinture, ou pire encore, il se serait rendu aux toilettes de toute urgence. Peut-être avait-il mangé quelque chose qu'il peinait à digérer ?

Son regard fut happé par un détail en particulier, et ses mains se raidirent, comme paralysées.

Un nom avait été gravé sous l'une des pattes de l'oiseau. Cela devait avoir été fait il y a bien longtemps, mais il pouvait encore lire les quatre lettres qui le composaient.

Le nom du propriétaire de la statuette.

Zeno.

11 - Village à l'intérieur des terres dans la région de Salerne.

48.

Pietra di San Michele, 1902.

Pia était entrée dans la maison des Aloïa, la lèvre fendue par une gifle que lui avait assénée son père, avec quatre chiffons en guise de vêtements de rechange, enveloppés dans une couverture de laine qu'elle avait tricotée avec sa grand-mère l'hiver précédent. En ce printemps 1902, ses frères avaient faim. Le lopin de terre devant la maison et les deux petites chèvres ne suffisaient pas à nourrir les douze bouches de la famille Solferino. Avant de perdre ses doigts, son père avait travaillé à la carrière de Roccagloriosa. Le salaire hebdomadaire était modeste, mais il suffisait à garnir la table.

Avant l'accident.

Une main broyée par des pierres, et une douleur qui ne passait qu'en buvant du vin jusqu'à l'évanouissement. Lorsque monsieur Solferino demeurait conscient, il s'en prenait à sa femme, Assunta, qu'il jugeait coupable de l'avoir condamné à une vie de misère, ou à Pia qui, à douze ans, était devenue une jeune fille mais qui n'était bonne à rien, pas même à se trouver un mari. Pia aurait voulu expliquer à son père que, sans dot, personne ne l'épouserait, mais comment aurait-elle pu ? Si elle osait lever les yeux de son assiette, il la frappait. Il n'avait qu'une seule main valide, mais il pouvait la faire saigner.

Un jour, c'était un œil au beurre noir. Un autre, un coup sur le nez.

La douleur ne semblait se dissiper que quand elle était suivie d'une autre, plus violente.

Pia, cependant, ne lui donnait pas satisfaction.

Elle ne pleurait pas. Jamais.

« Prends tes affaires, avait-il déclaré un dimanche d'avril. Un ami viendra te chercher et t'emmènera à Pietra di San Michele. »

Pia, les bras enfoncés dans une bassine d'eau savonneuse, avait regardé sa mère sans comprendre et avait baissé la tête.

Pietra di San Michele était bien loin de Roccagloriosa.

Son père s'était approché, le nez gonflé et parsemé de vaisseaux éclatés, l'avait saisie par le coude et l'avait forcée à se lever.

« T'as compris ? avait-il vociféré. Je t'ai trouvé du travail, alors

dépêche-toi ! Il arrive, allez, plus vite ! »

Quelques heures plus tard, Pia s'était retrouvée au pied de l'escalier principal d'une immense maison, avec une tour couverte de plantes grimpantes qui se découpait dans le ciel, et des couloirs parsemés de pièces à n'en plus finir. Pia s'était agenouillée, les doigts empestant le savon et l'eau sale, et avait frotté les marches à l'aide d'une brosse, une à une.

La maîtresse était grande et mince, vêtue d'une robe vert émeraude, les cheveux blonds noués derrière la tête. Cette dernière n'avait pas demandé ce qui était arrivé à son visage, et s'était adressée à elle indirectement, par l'intermédiaire de la vieille gouvernante, Maria.

« Montrez-lui où sont les balais, avait-elle ordonné dans l'indifférence la plus totale. Et mettez cette jeune femme au travail, je ne veux pas la voir traîner à ne rien faire. Combien de fois mon mari devra-t-il payer pour cet accident ? »

Maria ne lui avait pas demandé son nom, ni comment elle allait, personne ne l'avait fait d'ailleurs, comme si elle n'avait pas plus de valeur qu'une bête. Elle se sentait mieux chez elle, malgré les colères de son père, car ici, au milieu des grandes pièces, des beaux meubles, des tapis et des tableaux, elle n'était rien. Pourtant, là encore, elle n'avait pas pleuré. Maria lui avait ordonné de lustrer l'escalier qui menait à l'étage et Pia s'était exécutée. Elle était arrivée dans la maison des Aloïa depuis quelques heures déjà, et elle n'avait pas dit un seul mot, ressassant ce qui lui était arrivé. Petite et mince, elle ressemblait à un manche à balai avec ses cheveux attachés d'un côté, mais elle était loin d'être stupide. Elle avait vite compris que les carrières de Roccagloriosa appartenaient à monsieur Aloïa, ou Don Carmelo Aloïa, comme on l'appelait dans le Cilento, et si elle se trouvait à présent dans sa maison à laver les sols, c'était parce que son père avait su tirer son épingle du jeu. Il disait, quand le vin commençait à prendre le dessus sur la raison, que le travail à la carrière n'était pas fait dans les règles, et que le jour où il trouverait un bon avocat, il poursuivrait Don Carmelo en justice. Pia n'avait pas compris ce que signifiait « poursuivre » à l'époque, ni même que le Don Carmelo dont parlait son père était monsieur Aloïa, mais tout était clair à présent.

Elle avait été vendue comme une chèvre et ne reverrait jamais ses frères, ni sa mère.

La maîtresse ne l'avait peut-être pas regardée en face, mais elle avait un nom. Elle s'appelait Pia Solferino, et elle ne pouvait pas l'oublier.

Mais le temps avait fait son œuvre, et la situation avait peu à peu évolué.

Sa chambre se trouvait en face de celle de la gouvernante, à laquelle on accédait par une courte volée de marches menant à un couloir

derrière les cuisines. La pièce était petite, mais c'était la sienne, et elle n'avait pas à la partager avec ses frères. Les murs étaient nus, à l'exception d'un crucifix cloué au-dessus du lit, d'une bassine pour la toilette et d'un seau pour les besoins. L'odeur de la nourriture embaumait cette partie de la maison, mais cela ne la dérangeait pas.

Travailler avec Maria était fatigant, mais Pia était douée pour comprendre les gens, et elle avait vite appris à faire les choses sans se faire prier. Elle était devenue une excellente cuisinière et une bonne servante, si bien que lorsque la vieille Maria mourut, la maîtresse n'envoya pas chercher une autre gouvernante. Pia était jeune, infatigable, et elle faisait tout ce qu'on lui demandait sans poser de questions, ce qui satisfaisait la famille Aloïa, en particulier Don Carmelo.

Le maître parcourait le monde à la recherche de vieux livres qu'il collectionnait dans sa tour habitée par le silence, et ne revenait au domaine que le week-end. C'était un homme grand et taciturne qui laissait une traînée d'eau de Cologne derrière lui chaque fois qu'il entrait dans une pièce.

« Comment allez-vous, aujourd'hui ? demandait-il lorsqu'elle lui apportait son café dans son bureau, au dernier étage de la tour. »

Don Carmelo s'adressait à elle comme à une dame, ce qui la mettait mal à l'aise. Elle avait été éduquée à ne pas lever les yeux en présence des hommes, car un regard de trop pouvait se solder par une gifle. La violence qui régnait dans son univers depuis sa naissance n'avait pas disparu, et même si elle n'était désormais qu'une servante, elle avait peu à peu commencé à se sentir respectée, à faire partie de quelque chose de plus grand. La maîtresse avait commencé à l'appeler par son prénom, à lui offrir des cadeaux, et à ne plus avoir honte d'elle en présence des invités lors des fêtes que la famille Aloïa donnait à la villa chaque année, au nouvel an, et au début de l'été. À ces occasions, des villageois venaient travailler comme serveurs et Pia devait s'assurer que tout se déroulait bien, que les plats étaient bien cuits et que le vin ne manquait jamais, car les invités étaient les gens les plus puissants et les plus fortunés du Cilento.

Au début, quand elle avait commencé à travailler dans la maison, elle ignorait tout de l'argent que Don Carmelo envoyait à sa famille. Mais tant que cela servait à nourrir sa mère et ses frères et sœurs, cela ne la dérangeait pas.

Pourtant, un jour, le maître l'avait appelée à son bureau.

« Bonjour, Pia », avait-il salué, l'eau de Cologne emplissant la tour encombrée de vieux livres.

« Bonjour », avait-elle répondu en baissant les yeux, car faire la conversation n'était pas son fort.

Pia savait écouter. Elle parvenait à distinguer les voix à travers les

murs, et à comprendre les gens par leur regard, le ton de leur voix, leur gestuelle ou leur démarche, mais elle n'aimait pas parler. Pour communiquer, il fallait s'ouvrir, se dévoiler, et elle n'avait rien à dire.

« Depuis combien de temps êtes-vous parmi nous ? Sept ans ? »

« Cinq, avait-elle rectifié. Mon père m'a envoyée chez vous en 1902. »

Le maître s'était caressé la moustache et avait hoché la tête d'un air grave.

« Votre père, avait-il ajouté. C'est lui dont je voulais vous parler. J'ai entendu dire que sa santé s'est détériorée. Ce doit être le vin qu'il boit… il a des comptes ouverts dans toutes les tavernes, et plus personne ne lui fait crédit. »

Pia avait senti un tremblement lui parcourir le corps. Monsieur Aloïa parlait tandis qu'elle se répétait mentalement les noms de ses frères. Le plus jeune s'appelait Hortensio et avait quatre ans lorsqu'elle était partie… sans jamais revenir, même pas à Noël.

C'était ici, sa nouvelle maison.

« Je vous remercie de m'avoir informée, avait-elle soufflé, et l'homme l'avait dévisagée. Y a-t-il un autre moyen de faire parvenir l'argent à ma mère et à mes frères ? »

« Vous voulez dire, hors des mains de votre père ? avait demandé le maître. Oui, mais vous ne pensez pas que c'est à vous que revient ce salaire ? Vos frères sont assez grands pour s'occuper d'eux-mêmes maintenant, quant à vous, pensez à mettre quelque chose de côté. Je pense que vous devriez garder votre salaire. Vous le méritez, Pia. Vous vous cassez le dos, et ma femme et moi préférerions vous payer directement, comme nous le faisions avec Maria. »

Pia s'était sentie vaciller.

C'était la première fois que quelqu'un lui témoignait de l'estime et, en quelque sorte, de l'affection. Elle avait gardé le silence parce qu'elle n'avait pas su quoi répondre, et Don Carmelo avait hoché la tête.

« C'est ce que nous allons faire », avait-il conclu, avant de se remettre à feuilleter l'un de ces vieux volumes aux pages jaunies qu'il collectionnait avec tant d'amour.

Pia avait dévisagé Don Carmelo pendant ce qui lui avait semblé être un temps infini, et elle avait eu envie de le serrer contre elle comme le père qu'elle n'avait jamais eu.

Elle était descendue pour trouver sa maîtresse à la fenêtre, qui contemplait la forêt en souriant et en se caressant le ventre d'une main. Pia l'avait dévisagée et avait compris ce qui avait manqué jusqu'à présent aux Aloïa pour être heureux.

La femme s'était retournée, et Pia avait éclaté en sanglots de façon incontrôlée, comme une rivière qui sort de son lit. Ce ne n'étaient pas

les coups de son père qui l'avaient fait craquer, mais l'annonce qu'une nouvelle vie rendrait leur existence, et la maison dans laquelle ils vivaient, uniques.

La maison des Aloïa était le seul endroit au monde où elle avait envie de vivre.

Elle aimait ses propriétaires, et les aurait éternellement adorés, si la plus grande souffrance qu'elle ait jamais connue n'avait pas été provoquée par eux.

49.

Bruno croqua dans la pomme, sans appétit. Il fallait qu'il reprenne des forces, mais il avait l'estomac noué, des douleurs dans tout le corps, et la tête qui tournait au moindre mouvement, comme s'il n'avait pas dormi depuis des jours, et il n'avait qu'une envie : se mettre la tête dans un seau pour vomir.

Depuis qu'il était entré dans la maison des Aloïa, la nuit représentait pour lui le franchissement d'un seuil invisible qui séparait le monde des vivants de celui de la Mort.

— À quoi tu penses ? demanda Nino, assis sur un rocher à ses côtés.

Il était sorti de la cabane du charpentier pour prendre l'air. Les voix à l'intérieur étaient désormais étouffées par les parois de roche et de bois.

Bruno observa sa main bandée et tenta de serrer le poing.

— Je ne devrais plus te parler, chuchota-t-il. Tu…

— Tu veux qu'on arrête d'être amis ?

— T'existes même pas.

— Si j'existe pas, s'esclaffa Nino, alors pourquoi je suis là ?

— Parce que je suis fou.

— Sois pas bête, t'es pas fou. Même le maître te l'a dit.

Bruno grignota un autre morceau de pomme.

— Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, révéla-t-il. À l'orphelinat, on dit que tu es né le jour où on te trouve.

Nino attrapa le médaillon qu'il portait autour du cou et l'effleura du pouce.

— Comment t'as dit qu'il s'appelait ? Saint Christophe ?

Bruno se tourna vers son ami, surpris par la question, et hocha la tête.

— C'était un géant qui vivait dans la forêt, et qui était passeur, expliqua-t-il. Une nuit, un enfant est venu lui demander de le faire passer de l'autre côté de la rivière, alors Christophe l'a porté sur son dos, mais l'enfant pesait très lourd. Ils ont failli se noyer, mais ont finalement réussi à atteindre l'autre rive.

— Et il avait mangé quoi, cet enfant ? Des cailloux ? ricana Nino.

— Rien, répondit Bruno en caressant la tête du chien de Hans qui,

accroupi à ses pieds, scrutait le fruit avec beaucoup d'attention. Avant de partir, l'enfant lui a révélé qu'il était le Christ et que ce qu'il avait porté sur ses épaules n'était pas le poids d'un enfant, mais celui du monde.

Nino resta un instant silencieux, puis fixa l'effigie du saint sur le médaillon, et se gratta le visage.

— Pour les anniversaires, on offre des cadeaux, dit-il. Et si je pouvais te le donner, je te le donnerais, ce médaillon.

— Mais c'était celui de ta mère ! s'offusqua Bruno, les yeux écarquillés.

— Je sais. Elle me l'a donné la veille de l'incendie, mais elle n'en a plus besoin maintenant, et moi non plus. Tu es comme Saint Christophe, Bru'. Je crois même que vous êtes de la même famille. T'es aussi grand qu'un géant, et même si tu te chies dessus pour un rien, t'es tout aussi fort.

— Fort ?

Nino embrassa le médaillon et glissa l'amulette sous son débardeur.

— Le plus fort de tous. Tu peux tous les faire passer de l'autre côté de la rivière, si tu veux.

Bruno plaqua sa langue contre son palais, en pleine réflexion.

— Toi aussi ? Toi aussi, tu dois aller de l'autre côté ?

Nino sourit.

— T'es bête, je le ferai tout seul. Allez, bouge-toi… on rentre parler à ces trois vieillards, sinon on est pas sortis de l'auberge.

Son ami lui décocha une bise sur la joue et rentra dans la maison, le laissant là, seul avec le chien.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il, et l'animal aboya.

Bruno lui céda la pomme, et rejoignit les autres à l'intérieur.

*

— Pourquoi cette femme vous déteste-t-elle autant ? s'enquit Piracci.

Zeno se passa une main dans les cheveux et secoua la tête.

— Elle nous a pratiquement élevés après la mort de notre mère, et même avant ça, car maman passait tout son temps au lit. Elle ne parvenait pas à être heureuse, et elle nous regardait, ma sœur et moi, comme si nous étions deux monstres sortis de son ventre pour détruire sa beauté. Je me souviens de ses gémissements la nuit, du bruit de ses gargouillis lorsqu'elle vomissait dans la cuvette. Entre-temps, papa s'était installé dans la tour, loin d'elle. Pour lui, seuls les livres comptaient, et la seule personne qui s'occupait de nous, c'était Pia. Je croyais qu'elle nous aimait vraiment.

Hans poussa un cri, un son à mi-chemin entre le soupir et le

grognement.

— Elle n'aime personne, cette femme. Elle ne veut que se venger…

—… et la maison, ajouta le docteur. Depuis combien de temps sait-elle que vous voulez vendre ?

Aloïa releva la tête.

— Je lui ai écrit depuis l'Amérique, à la fin de la guerre. Je n'avais plus de nouvelles d'elle et j'espérais qu'elle allait bien, je veux dire… que tout était en ordre. La dernière fois que j'avais mis les pieds au domaine, j'avais rêvé que Caterina essayait de m'étrangler dans mon sommeil, et quand je me suis réveillé, j'avais des marques sur le cou, comme si quelqu'un avait vraiment essayé de me tuer. Je voulais tout vendre. La maison était le dernier pont qui me reliait au Cilento, et je devais le couper. Tout se passe très bien à Boston, mon travail est ce qu'il y a de plus important pour moi, mais je n'ai jamais réussi à refaire ma vie… Je n'arrive pas à me rapprocher des gens, rien que l'idée d'avoir un virus dans le sang ou dans la tête, et de le transmettre aux autres…

— Vous savez bien que ce n'est pas le cas, rétorqua le docteur Piracci en allumant une cigarette. Si quelqu'un dans cette pièce est en tort, c'est moi, et pas vous. J'étais votre médecin, et j'aurais dû me rendre compte que c'était insuffisant de faire enfermer Caterina à l'asile pour vous sauver, mais elle était douée pour dissimuler les choses. Elle l'a fait avec moi, et avec les médecins de l'hôpital.

— À l'asile ? s'enquit Bruno, qui s'était contenté d'écouter jusque-là.

Le maître croisa son regard et lui adressa un sourire amer.

— Mon père s'était convaincu qu'elle avait rendu maman malade… Caterina a eu une naissance difficile, et les sages-femmes ont réalisé un vrai miracle pour la sortir et éviter que le pire ne se produise. C'était une enfant intelligente, mais différente de moi, trop différente, et lorsque notre mère est tombée malade, elle a presque semblé s'en réjouir. Je n'ai jamais su si elle était sérieuse, mais un soir, elle est venue dans mon lit et m'a dit que papa avait raison, que c'était elle qui avait fait mourir maman, lentement, pour la faire souffrir.

— Votre père avait tort, rétorqua le médecin en posant une main sur le bras d'Aloïa. Maria avait commencé, depuis quelque temps déjà, à prendre des quantités massives de somnifères et de tranquillisants. Je venais personnellement tous les soirs pour les lui administrer. Carmelo était mon ami et c'était le moins que je pouvais faire. Avec des doses pareilles, elle ne pouvait même pas sortir du lit pour aller aux toilettes… sans parler du reste.

— Je sais, répondit le maître. Les médicaments l'aidaient à dormir, mais cette nuit-là, ils n'ont pas suffi à l'empêcher de se faire du mal. J'étais dans ma chambre en train de lire le *De codex animorum* que j'avais pris en cachette dans la bibliothèque de la tour. Mon père ne

savait pas que je touchais à son précieux livre. J'étais fasciné par cet ouvrage et les mystères qu'il semblait renfermer, lorsque j'ai entendu le choc. Je me suis précipité dans le couloir, et j'ai vu la fenêtre ouverte. Je me souviens du vent qui soufflait à travers les rideaux et de la chemise de nuit de Caterina. Elle était près du rebord de la fenêtre, la lune caressant son visage. Je me suis approché et j'ai vu le sang qui s'étalait sous le corps brisé de notre mère. Elle s'était jetée dans le vide.

Bruno frissonna, et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées, mais un bourdonnement dans ses oreilles l'empêcha de se concentrer. Il put alors entendre tous les bruits de la maison des Aloïa, le craquement du plancher, le bruit des fenêtres balayées par le vent…

Soudain, la main de Nino lui serra l'épaule.

Il était fort, se dit-il. Fort comme Saint Christophe.

— Je pourrais vous aider, proposa Bruno en se raclant la gorge, mais ses mots s'étouffèrent dans une quinte de toux.

— Quoi ? demanda le maître.

— Je pourrais aider Caterina.

— Bruno… Je…

— C'est pour ça que vous m'avez fait venir ici, non ?

Il se massa le front de ses doigts bandés, soudain épuisé.

Il faut que je dorme, pensa-t-il. Juste un peu, et ça passera. Oui, il faut que je me mette au lit.

— Caterina est mon amie, je lui parlerai.

— Je n'aime pas ça, intervint Piracci. Quoi qu'il y ait là-dessous, comment allez-vous la gérer, mon garçon ?

Le médecin se tourna vers Aloïa.

— Zeno, ce sont des conneries, et vous le savez.

Le maître voulut parler, mais Bruno le devança.

— Caterina a peur, révéla-t-il. Elle a peur de l'homme au chapeau et elle veut récupérer sa figurine.

Aloïa se frotta le menton.

— Je n'ai plus cette figurine. C'était un cadeau de mon père et elle m'a été prise quand j'étais enfant.

— Vous ne l'avez plus, mais moi, oui, précisa Bruno.

Il montra l'oiseau en bois que lui avait offert Hans.

— Je peux le faire, répéta-t-il.

Sa voix sembla venir de loin, d'un puits sans fond dans lequel il était tombé. Il tenta d'ignorer le sentiment d'effroi qui lui enserrait la gorge et redressa le dos.

— Je peux arrêter l'homme au chapeau.

— Oui, c'est bien gentil tout ça, répliqua Nino en se tapotant l'estomac. Mais comment elle est morte, Caterina ? Personne ne l'a précisé… Vous nous prenez pour des imbéciles ? Peut-être Bruno, à la

limite, mais pas moi… ma tête fonctionne encore.

— Je ne suis pas bête, rétorqua Bruno à son ami avant de se retourner et de rencontrer le regard des trois hommes, l'un après l'autre. Comment est-elle morte ? Je veux savoir.

Ils regardèrent Bruno comme s'ils avaient vu un fantôme, puis le maître esquissa un léger sourire.

— À l'asile, les médecins étaient convaincus que laisser Caterina rentrer à la maison pour de courtes périodes l'aiderait à retrouver la raison. Après avoir pris ma figurine, elle a prétendu être la sœur toute gentille que je n'ai jamais eue. Nous avons trouvé un chaton, et elle a convaincu Pia de me laisser le garder. Nous l'avons appelé Méphisto, comme celui que tu as ramené à la maison. Les choses semblaient s'améliorer, mais je m'étais trop attaché à ce chaton… je m'étais à nouveau rendu vulnérable.

Bruno se pencha sur la table.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Caterina a décidé de m'enlever la seule belle chose que j'avais, Méphisto, avoua le maître, les yeux brillants de larmes. Je l'ai trouvé un jour dans la cave, le cou brisé. Elle m'avait fait promettre de prendre soin du chat, et avait ajouté que s'il lui arrivait quelque chose, ce serait ma faute… Le remords et le chagrin me détruisaient, et j'étais en colère, je détestais ma sœur jumelle de tout mon être. J'étais certain que c'était elle qui avait tué Méphisto. Je voulais le dire à papa pour qu'il la renvoie à l'asile, et que je sois enfin en paix. Maman, et maintenant le chat… elle était mauvaise. J'espérais qu'il lui arriverait quelque chose d'horrible.

Nino frappa du poing sur la table.

— T'as tué ta sœur et maintenant tu demandes l'aide de Bruno pour faire la paix !

Aloïa regarda Bruno fixement, puis secoua la tête.

— Je sais ce que tu penses, devina-t-il. Mais ce n'est pas moi.

— J'ai rendu visite à la petite avant le début de l'été, après ma sortie de l'hôpital militaire, ajouta le médecin. Je pense que c'était en 1919, et si on ne m'avait pas volé son dossier médical, je pourrais le dire avec précision. Don Carmelo avait envoyé un de ses ouvriers me chercher en charrette. Caterina s'était enfermée dans sa chambre pendant deux jours et ne laissait entrer personne, pas même la gouvernante, Pia, qui semblait être la seule à qui elle pouvait parler. On a dû défoncer la porte. Les murs étaient couverts de ces gribouillis qui laissaient entendre qu'il y avait un homme dans les bois, quelqu'un qui vivait de l'autre côté de la rivière. Quelqu'un qui voulait la tuer.

— Mon père n'a jamais pris au sérieux les délires de Caterina, souligna monsieur Aloïa. Elle a raconté que cet homme avait un

couteau, et qu'il lui avait volé son oiseau de bois. Trois jours plus tard, nous l'avons retrouvée dans les caves de la maison, la gorge tranchée.

Bruno fut pétrifié, réduit au silence, alors ce fut Nino qui parla pour lui.

— Seigneur ! s'exclama son ami.

— Carmelo a interrogé tous les hommes de la maison des Aloïa, précisa Piracci. Il n'y avait aucune trace d'effraction, et la porte de la chambre de Caterina avait été ouverte de l'intérieur, indiquant qu'elle était descendue d'elle-même.

Hans tendit une main calleuse au-dessus de la table, et ramassa le dessin de Caterina qu'il considéra un instant, avant de le reposer.

— Ma Gudrun avait l'habitude de dire que le mal appelle toujours le mal.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le médecin.

— La réponse à votre question, docteur, est sur ce papier. Zeno le sait, affirma l'Allemand.

Bruno tourna la tête vers monsieur Aloïa, et ses yeux lui semblèrent aussi profonds que des abîmes.

50.

Pietra di San Michele, 1905.

La perspective d'une nouvelle vie dans la maison des Aloïa avait été accueillie avec enthousiasme dans tout le Cilento. Les descendants de Don Carmelo perpétueraient ainsi l'entreprise familiale, et fourniraient du travail aux centaines de villageois qui s'échinaient sur les terres et dans les entreprises de la famille, comme à la carrière de Roccagloriosa, où le père de Pia avait eu son accident. Le ventre de la maîtresse grossissait de jour en jour, au même titre que sa beauté. Chaque fois qu'elle croisait son regard, elle lui souriait et Pia se sentait fondre intérieurement. Elle retroussait ses manches et travaillait sans jamais s'arrêter, car elle ne voulait pas que la maîtresse se soucie du domaine et des tâches ménagères. Tant que Pia serait gouvernante, tout irait bien. Bientôt, les gémissements d'un nouveau-né rempliraient la maison, et peu importaient les paroles de la vieille femme qui était descendue des montagnes de Castelcivita pour rendre visite à la maîtresse. La sorcière avait placé trois cailloux sur le ventre de sa maîtresse et les avait regardés pendant près d'une heure vibrer au rythme de sa respiration.

Pia n'oublierait jamais ce moment. C'était un jour de fête, et Don Carmelo avait décidé d'ouvrir les portes de la villa à tous les villageois, sans prêter attention à la vieille femme qui était partie sans dire un mot, le visage blême. La naissance d'un héritier devait être célébrée.

Madame Aloïa portait deux vies en elle et personne, à part cette satanée sorcière, ne le savait. L'arrivée de jumeaux était de mauvais augure, mais cela n'avait pas d'importance. Cette nuit-là était spéciale, ce devait être la plus belle fête organisée à Pietra di San Michele.

Une fête mémorable.

*

Au crépuscule, les jardins avaient été envahis par la foule et les bavardages. Un flot d'hommes, de femmes et d'enfants se

poursuivaient à travers les arbres. Les rires fusaient, et les danses s'enchaînaient au rythme des *tammorre*[12]. La maîtresse était assise au bout d'une grande table garnie de viandes, de fromages et de fruits. Elle serrait des mains et offrait ses joues aux embrassades des villageois tandis que Don Carmelo essayait de divertir tout le monde, passant d'une conversation à l'autre avec l'aisance propre aux gens du monde. Pia les admirait tous les deux. Ils semblaient si heureux, et elle aurait tant aimé que le sourire sur leur visage ne s'efface jamais…

Mais un événement avait tout changé.

Pia n'avait jamais vu ce grand monsieur vêtu d'un costume sombre et d'un étrange chapeau à larges bords auparavant. L'inconnu avait patiemment fait la queue pour saluer les maîtres, et lorsque son tour était venu de serrer la main des Aloïa, le visage de Don Carmelo s'était subitement assombri. Il avait cherché sa femme du regard, et cet instant n'avait pas échappé à Pia.

Les deux hommes s'étaient éloignés de la table pour discuter. Le maître ne semblait pas apprécier cette présence, surtout lorsque l'inconnu s'était retourné et avait montré la tour du doigt. Raide, Don Carmelo avait posé sa main sur son bras et l'avait forcé à le baisser.

Pia avait attrapé le jardinier, Bernardo, par la chemise et lui avait demandé :

« Qui est ce monsieur ? »

« Lequel ? » avait répliqué l'homme à l'haleine avinée.

« Celui qui est habillé comme un croque-mort, et qui parle à Don Carmelo. »

« Ah, je ne l'ai jamais vu », avait répondu Bernardo, qui s'était aussitôt détourné.

Pia s'était alors approchée de sa maîtresse, les mains tremblantes. C'était comme si un nuage noir chargé de pluie venait de couvrir le ciel au-dessus de la maison, mais lorsqu'elle avait relevé la tête, elle avait remarqué que la lumière argentée des étoiles bordait l'obscurité, et que la lune la contemplait de ses cratères.

« Ma chère, avait salué la femme en lui prenant la main et en l'embrassant. Qu'est-ce que vous avez ? »

« Qui est ce monsieur avec Don Carmelo ? » avait-elle demandé d'un ton agité.

La maîtresse s'était tournée vers son mari, puis avait froncé les sourcils.

« Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu par ici. C'est étrange… Quelqu'un qui porte des chapeaux aussi laids, je m'en serais souvenue. »

Elle lui avait caressé la main, puis le visage, écartant une mèche de cheveux.

« Ne vous inquiétez pas, vous verrez… ce doit être quelqu'un qui a

profité de la fête pour venir parler argent. Ces gens-là entrent et sortent constamment de la maison. Allez, filez… Avez-vous mangé quelque chose, ma chère ? Je vous trouve bien pâle. »

Pia s'était efforcée de sourire, mais son cœur ne cessait de battre la chamade. Elle s'était retournée et avait eu l'impression, pendant un bref instant, que l'inconnu la regardait, ce qui avait provoqué chez elle un sentiment de malaise, comme si elle n'était pas à sa place.

La fête avait duré des heures, et le vin avait coulé à flots, mais elle touchait maintenant bientôt à sa fin.

« Pia, l'avait interpellée le maître en lui montrant deux hommes. Voulez-vous montrer à ces jeunes gens où se trouve ma réserve ? »

Pia avait conduit les deux villageois au sous-sol de la maison, où l'air était humide et où les flammes des lampes dansaient dans l'obscurité. Elle les avait regardés prendre les bouteilles pour les monter dehors, et elle s'était sentie soudain beaucoup mieux. En bas, loin du regard des gens, les tremblements qui secouaient ses mains avaient commencé à s'estomper, et sa respiration était redevenue régulière.

Elle avait souri, ne comprenant pas pourquoi elle s'était sentie si mal à la surface. Les hommes partis, elle était restée encore un moment pour remettre de l'ordre sur les étagères qu'ils avaient tous les deux fouillées en cherchant le vin, car elle détestait le désordre. Le dos tourné, elle n'avait pas tout de suite perçu les bruits de pas provenant du couloir. Elle s'était retournée brusquement, avec le sentiment d'être prise au piège.

L'homme avait souri.

« Je peux m'approcher ? » avait-il demandé doucement, et elle s'était retrouvée pétrifiée.

Elle n'avait pas su quoi répondre, des sueurs froides humidifiant sa nuque. Il avait dû prendre son silence pour une autorisation, car il avait tenté un pas vers elle, et la lumière de la lampe avait brusquement éclairé son visage. Pia s'était plaquée contre les étagères pour hurler à s'en rompre les cordes vocales. Elle avait l'impression d'être de retour à la maison, dans la chambre qu'elle partageait avec ses frères. La puanteur du vin dans la cave lui rappelait l'odeur de son père lorsqu'il lui enserrait sa gorge de sa main valide et lui hurlait sa frustration au visage.

« Tu ne vaux pas grand-chose, avait constaté l'homme sans cesser de sourire. Regarde comme tu es maigre… On ne te nourrit pas dans cette maison ? »

Un autre pas.

L'air était devenu étouffant, vibrant comme un ressort distendu qui reprendrait sa forme initiale. Pia avait eu beau chercher sur l'étagère de quoi se défendre, elle n'avait trouvé qu'un bouchon de liège.

« S'il vous plaît », avait-elle supplié.

Ses genoux tremblaient tellement qu'elle ne pouvait même plus tenir debout. Elle s'était effondrée au sol, tandis que l'ombre noire de l'homme au chapeau s'était étendue sur la sienne.

« Je parie que tu n'as jamais été avec quelqu'un. »

L'homme avait penché la tête légèrement sur le côté, l'étudiant comme s'il s'agissait d'une chèvre à abattre. Il s'était humidifié la lèvre supérieure, et elle avait réprimé un frisson d'effroi.

« C'est bien ça… quel âge as-tu ? Quinze ans ? Ou es-tu plus âgée ? »

« S'il vous plaît », avait-elle répété.

Mais ses prières n'avaient jamais rien donné.

L'homme avait brusquement réduit la distance qui les séparait et l'avait attrapée par le bras, l'obligeant à se lever, avant de la pousser contre le mur. Il avait soulevé sa longue jupe jusqu'à lui couvrir entièrement la tête, et tout était devenu noir.

Pia avait senti ses jambes s'écarter, et des mains rugueuses toucher sa peau.

Elle devait se battre, avait-elle pensé.

Elle devait se défendre avant qu'il ne soit trop tard, mais elle était paralysée par la peur. Elle ne parvenait ni à crier, ni à pleurer.

Il n'avait même pas enlevé son stupide chapeau à larges bords.

Elle était restée recroquevillée au sol, une main sur le visage, à fixer le filet de sang mêlé de sperme englué entre ses doigts, jusqu'à ce que Don Carmelo vienne la chercher. Pia avait tremblé lorsque le maître l'avait prise dans ses bras.

« Qui vous a fait ça ? » lui avait-il demandé, mais elle n'avait rien dit.

Elle avait trop peur et trop honte pour parler.

L'homme au chapeau lui avait dit qu'il reviendrait la chercher, puisqu'elle lui appartenait désormais.

La maîtresse avait passé la nuit assise près de son lit, à lui tenir la main et à essuyer ses larmes, comme sa mère ne l'avait jamais fait lorsque son père l'avait battue jusqu'à l'évanouissement.

« Vous pouvez me le dire, l'avait-elle encouragée. Vous êtes en sécurité ici, il ne vous arrivera plus jamais rien. Je vous le promets. »

Pia avait souhaité la croire de tout son cœur, alors c'était ce qu'elle avait fait lorsque le soleil s'était levé. Elle avait raconté à sa maîtresse ce qui lui était arrivé dans les caves de la maison, comment elle avait pleuré seule sur le sol, espérant que ses larmes l'aideraient à se sentir mieux.

Madame Aloïa l'avait embrassée tendrement sur le front.

« Ne vous inquiétez pas, avait-elle dit. Mon Carmelo va s'occuper de tout ça à présent. Maintenant, dormez… c'est fini. »

Pia s'était endormie un sourire aux lèvres, et fut réveillée le

lendemain par une porte qui claquait et les pas lourds de son maître dans l'escalier. Elle était sortie pieds nus et avait gravi une à une les marches menant à l'étage.

« Je suis allé le voir, avait annoncé Don Carmelo d'une voix ferme. Tu te souviens de Gustavo Marciano ? »

« Celui qui a déménagé à Naples ? »

« C'était un enfant quand il est parti. Je ne me souvenais même plus à quoi il ressemblait, et c'était étrange de le voir ce soir chez nous après tant d'années. Tu me connais, je n'oublie jamais quelqu'un, mais lui, en revanche… enfin, il loge dans la vieille propriété familiale de l'autre côté de la rivière. »

« De l'autre côté de la rivière ? Oh ! mon Dieu, je ne peux pas croire que cette ordure vive si près de chez nous. »

Le maître avait dû allumer une cigarette, car Pia avait pu sentir l'odeur caractéristique de la nicotine.

« Je lui ai dit que je le dénoncerais, qu'il était ruiné », avait poursuivi Aloïa.

« Et qu'a-t-il répondu ? » avait demandé la maîtresse.

« Il m'a supplié. Il a pleuré comme un enfant, tu aurais dû le voir… J'étais tenté de l'attraper par la cravate et de lui ôter ce stupide chapeau de la tête. Il m'a demandé de baisser le ton, car figure-toi que sa femme était dans la maison et qu'il ne voulait pas qu'elle l'entende. Elle est malade, apparemment, m'a-t-il dit. »

« C'est lui, le vrai malade. Tu aurais dû dire à sa femme quel homme elle avait épousé. »

« Oui, avait acquiescé Don Carmelo. Mais j'ai pensé à la honte. Imagine ce que les gens pourraient penser de nous si l'on apprenait que notre gouvernante a été violée dans notre propre maison… Mon père se retournerait dans sa tombe, qu'il repose en paix. Ce serait un scandale. »

Le ton de la maîtresse avait changé :

« De quoi parles-tu, Carme' ? »

« J'ai dû passer un accord », avait répondu Aloïa.

Et Pia avait serré sa chemise de nuit entre ses doigts jusqu'à s'en blanchir les phalanges.

« Pense à la vie qui s'annonce, aux affaires. J'aime beaucoup cette fille, mais elle… elle n'est qu'une *servante*. Marciano retourne à Naples cette nuit même, et ne remettra plus jamais les pieds dans le Cilento. C'est une bonne chose, non ? Ainsi, il ne tourmentera plus Pia, ou les autres. Il aime les vierges, il a expliqué qu'il avait un problème avec ça, et je le crois. Il est forcément dérangé. »

La maîtresse avait poussé un soupir.

« Qu'est-ce que tu as obtenu, Carme' ? Quel livre as-tu mis sur la table, cette fois-ci ? »

Silence.

Pia écoutait, les tempes battant la chamade.

« Marciano était venu à la fête pour ça… Il savait pour la tour et voulait me le vendre, vois-tu ? Le *De codex animorum* est un traité de moines sur les forces de l'occulte. Il n'en existe que deux exemplaires au monde : l'un est conservé dans une vitrine des chambres papales au Vatican, et l'autre a disparu. Ne me demande pas comment ce type l'a obtenu, mais ce vieil ouvrage est d'une valeur inestimable. Deux exemplaires, tu comprends ? »

« Je ne peux pas le croire, avait murmuré la maîtresse, et Pia avait entendu un sourire dans sa voix. Tu as vendu la fille pour un livre. »

« Pas seulement un livre, avait répété Don Carmelo. Le *De codex animorum*. »

Pia avait regagné sa chambre pour ne plus en sortir de la journée, rongée par la faim et le chagrin.

Neuf mois plus tard, Gennaro était venu au monde.

Un enfant qu'elle n'avait jamais désiré. Don Carmelo lui avait dit de ne pas s'inquiéter, et on avait envoyé le bébé à Roccagloriosa pour que ses frères s'en occupent avec l'argent des Aloïa.

Pia n'avait pas revu son fils jusqu'à ses onze ans, et elle l'avait pris en charge non pas parce qu'elle ressentait l'amour maternel qui lui avait toujours fait défaut, mais parce qu'on avait besoin de Gennaro.

Dans les yeux du garçon, elle avait entrevu cette flamme noire qu'elle avait aperçue dans les pupilles de Gustavo Marciano.

Seule la perversité comptait, avait-elle pensé alors.

L'arme la plus puissante pour se venger de Don Carmelo Aloïa, et de sa femme.

12 - La tammorra est un instrument de musique à percussion. C'est un tambour sur cadre constitué d'une membrane de peau animale (presque toujours de chèvre ou de mouton) tendue sur une armature circulaire en bois, généralement celle de tamis à farine.

51.

Pietra di San Michele, 1948.

Monsieur Aloïa attrapa le levier de la boîte de vitesses d'une main et accéléra.

— Je ne comprends pas pourquoi cet ouvrage avait une telle valeur aux yeux de mon père. À première vue, il avait l'air de n'être qu'un vieux livre aux pages moisies, puis j'ai moi-même eu un coup de foudre. Le feuilleter était devenu une obsession, confia-t-il. Mais je ne justifie pas ce qu'il a fait à Pia, et il le regrettait lui-même, il me l'a avoué sur son lit de mort. Il s'est excusé plusieurs fois auprès de la pauvre femme, et elle semblait lui avoir pardonné. Mais au lieu de cela…

— Pour Carmelo, sa collection a toujours compté beaucoup plus que les gens. S'il savait que vous comptez tout vendre, il se retournerait dans sa tombe, grogna le docteur Piracci. Pourquoi ne pas passer d'abord par chez moi ? J'ai une arme cachée dans mon bureau.

— S'il vous plaît, c'est juste une hypothèse… Qu'est-ce qu'on ferait d'un pistolet ? répondit le maître en déviant de la rue principale pour prendre le chemin de terre qui menait au domaine des Aloïa.

— Pour commencer, trouer la peau de cette vieille folle et de son fils, rétorqua le docteur. La pensée que cet attardé soit entré par effraction dans ma propriété et ait volé les dossiers dans l'armoire à archives me rend fou.

— Nous ne savons même pas si ce sont vraiment eux qui ont tué la famille Marciano. Vous avez dit vous-même que la mort de ces pauvres gens semble remonter à cinq ou six ans au moins. Gennaro aurait donc un alibi, puisqu'il était au front à ce moment-là.

— Et pourquoi donc ? Parce qu'il le prétend ? toussota Piracci. Allons voir le registre des combattants et vérifions où il a servi. Vous l'avez déjà vu en uniforme ? Pas moi.

— Quand il est venu me chercher à l'orphelinat, il m'a montré ses cicatrices, précisa Bruno, assis à l'arrière avec Nino. Il a dit que c'étaient les Allemands qui l'avaient blessé en Afrique.

— Ce ne sont que des conneries, répliqua le médecin en se

retournant pour le regarder. Sans doute qu'il a été blessé par un berger qui l'avait surpris en train de baiser une brebis.

— Riccardo, réprimanda le maître. S'il vous plaît, ce n'est qu'un enfant.

— Oui, et à leur âge, ils vous font la leçon, Zeno. Je vais vous le dire, moi, ce qu'il s'est passé. Cette vieille salope vous a maudit à mort, vous et toute votre famille. Elle veut se venger du mal qu'elle a subi et du fait que vos parents n'ont pas pris sa défense. Elle a sûrement payé quelqu'un, si ce n'est son idiot de fils, pour exterminer la famille Marciano et vous faire porter le chapeau. Vous êtes le dernier Aloïa en vie et elle veut vous baiser pour toujours. Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? On prend le flingue ?

— Il ne vaut mieux pas. Il va bientôt faire nuit… tu es sûr d'être prêt à rester seul à la maison ? demanda-t-il en se tournant vers Bruno, qui acquiesça.

— Je ne suis jamais seul, murmura-t-il.

La main de Nino glissa sur le siège jusqu'à la sienne et leurs doigts se resserrèrent en un étau. Bruno tenait le *De codex animorum* sur ses genoux et avait le front appuyé contre la fenêtre. La campagne défilait sous ses yeux comme un océan vert et jaune embrasé par le coucher du soleil, et tandis que la voiture avançait sur le chemin de terre qui devait le ramener au royaume de Caterina, il se sentait dériver. Le médaillon autour du cou de Nino semblait scintiller sous son débardeur.

Il pensa à ce qu'ils s'étaient dit à la cabane de Hans : peut-être était-il vraiment comme Saint Christophe, et que le poids qu'il sentait sur ses épaules était celui de l'humanité ?

Un poids qui menaçait de le noyer dans une rivière.

— Nous aurons besoin du corps de la petite, souleva Monsieur Aloïa. J'espère que Hans pourra la retrouver. Si nous orientons les carabiniers sur la bonne piste, je pourrai peut-être convaincre Rispoli que je n'ai rien à voir avec cette affaire. J'étais à Boston, bon sang !

— Vous êtes riche, précisa le médecin. Le maréchal pense peut-être que vous avez payé quelqu'un. Croyez-moi, les fascistes sont comme ça… S'ils se mettent en tête qu'ils doivent vous baiser, ils finissent par y arriver.

— Mais je n'avais aucune raison de faire du mal à ces gens !

— D'accord, ne pensons plus à ça pour l'instant. Pourquoi le bâtard de Hans, qui a déterré les parents, ne flairerait-il pas la petite ? proposa le médecin en posant sa main sur le bras d'Aloïa. Vous verrez, ça remonte à loin, mais sur la robe de la petite que j'ai apportée, il y a encore de l'odeur à renifler. Les Allemands ont dressé cet animal à la recherche, alors il trouvera peut-être cette pauvre gamine.

— Je l'espère, souffla le maître. Vous avez pris un grand risque en

sortant la robe de l'armoire, les carabiniers étaient encore dans la maison…

— Mettez-le sur ma note, ils n'ont rien remarqué, marmonna Piracci en regardant par la fenêtre. De toute façon, comme je l'ai dit à Rispoli, les Marciano ont tous été tués chez eux, puis emportés, sauf l'enfant. Il pourrait y avoir plusieurs personnes impliquées dans cette affaire. Gennaro a pu entraîner un de ses ploucs d'amis.

Le maître acquiesça.

— Vous pensez aux cœurs ?

Le docteur poussa un grognement.

— C'est un truc de sauvages. Il les a arrachés de leur poitrine, comme si les malheureux avaient été massacrés par une bande de cannibales. C'est étrange, bien trop étrange.

Piracci dirigea alors un doigt vers la route.

— Nous avons de la compagnie, fit-il remarquer.

Bruno se pencha sur le côté, aperçut la tour de la maison des Aloïa qui se découpait dans le ciel, puis des hommes sur le chemin. Des hommes en uniforme, et deux voitures noires aux roues rouges qui bloquaient la route.

— Les carabiniers, remarqua le maître en levant le pied de l'accélérateur.

— Ce foutu maréchal, pesta Piracci.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Si on s'enfuit maintenant, on joue leur jeu. Bruno ? Posez ce livre sur le siège et baissez-vous, vite. C'est ça, doucement… Avec un peu de chance, ils ne vous ont pas vu, dit Piracci sans se retourner, le regard fixé droit devant.

— Écoutez-moi bien. Ils vont nous arrêter et nous faire descendre. Je vais les distraire, mais vous, vous restez caché, et ne faites pas de bruit.

— Mais c'est de la folie, rétorqua Aloïa en resserrant ses mains sur le volant. S'ils s'en aperçoivent, ils pourraient…

— Chut… taisez-vous. J'ai fait la guerre, pas vous. Alors, mon garçon ? Attendez qu'ils nous aient fait monter dans leur voiture et retournez à la maison, d'accord ? Allez à la maison des Aloïa et faites ce que vous avez à faire.

Bruno cligna des yeux.

— Je crois que je comprends, oui.

Le médecin n'eut pas le temps d'ajouter quoi que ce soit. Bruno entendit le gémissement du moteur, puis le sifflement des freins, et sentit le véhicule ralentir. Il s'affaissa dans son siège, Nino à sa suite. Son ami essuya la sueur sur son front.

« Fais ce que tu as à faire », se répéta-t-il, et son esprit se précipita vers Caterina. La mort et la violence la liaient aux murs de cette

maison. L'homme au chapeau lui avait fait quelque chose d'horrible, et s'il voulait l'aider, Bruno devait trouver un moyen de l'arrêter.

Nino lui heurta l'épaule, le détournant de ses pensées et le ramenant dans la voiture. L'odeur du tabac et de la moquette lui piquait les narines.

— Je me chie dessus, dit alors son ami.

Bruno se mordit la lèvre, tout aussi terrifié.

— Professeur, tonna la voix d'un carabinier sur la route. Descendez de la voiture, je vous prie. Et vous aussi, docteur.

— Pourquoi, si je puis me permettre ? répondit le maître.

— Suivez-nous jusqu'à la caserne, professeur Aloïa. Le maréchal Rispoli vous attend et souhaite s'entretenir avec vous.

— S'entretenir ? reprit la voix rauque de Piracci. Vous bloquez la route juste pour inviter un homme à « s'entretenir » avec vous ? Jeunes gens, ne savez-vous pas que le Duce est mort ?

— Qu'est-ce que le Duce a à voir là-dedans, docteur ? rétorqua le carabinier d'un air agacé. De toute façon, ça ne vous regarde pas, restez à votre place.

— Je suis déjà à ma place. C'est vous qui cherchez à faire des histoires et à m'obliger à sortir de la voiture, et c'est pour ça que je vous parle. Quel âge avez-vous, au juste ?

Bruit métallique. Des bottes foulant le pavé.

— Les mains en l'air, sortez !

— Baissez vos armes, s'il vous plaît. Nous ferons ce que vous demandez, intervint monsieur Aloïa en ouvrant prudemment la portière.

— J'ai dit : les mains en l'air !

— Voilà, elles sont levées, fit le maître. Vous les voyez ? Nous sortons, mais restez calmes.

— Dépêchez-vous !

Bruno plissa les yeux. Il entendit le grincement des portières, et les amortisseurs danser tandis que les deux hommes sortaient de la voiture. Il respirait difficilement, comme si un nœud coulant lui enserrait la gorge. Il voulut fouiller dans sa poche pour retrouver le réconfort de l'oiseau de bois, mais il n'avait pas assez de place pour bouger, tassé à l'arrière, avec Nino contre lui.

— Qu'est-ce qu'il a dans la tête, ce vieux con ? ironisa son ami à voix basse.

Bruno sentit la sueur couler le long de son corps. Il serra ses jambes contre sa poitrine et essayait de se reculer, quand tout à coup, il entendit les gémissements du docteur Piracci.

— Seigneur, quelle douleur ! se plaignit le médecin.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous allez bien ? demanda le maître.

— Mon bras… il me fait terriblement mal, grogna Piracci.

Un bruit sourd.

— Aidez-le, s'il vous plaît, supplia monsieur Aloïa. Je suis aussi médecin, il fait une crise cardiaque. Il a besoin de ses médicaments… vite !

Bruno suivait l'agitation depuis l'intérieur de la voiture. Il distingua le bruit d'un corps que l'on soulevait, quelque chose qui frottait sur le sol, des portières qui claquaient, puis le vrombissement des moteurs. Ils devaient sortir et courir vers les bois, car peut-être était-ce le signal qu'ils attendaient, mais il en était incapable, totalement paralysé. Il se mordit la lèvre lorsque les phares de la voiture des carabiniers illuminèrent l'habitacle. Nino se pressa contre son dos, le cœur battant à tout rompre. Il espérait qu'ils ne les avaient pas vus, sinon ce serait la fin. Puis, le silence.

Ils restèrent recroquevillés dans la voiture pendant un temps que Bruno ne put mesurer. Il ne se souvenait de rien, si ce n'est qu'il avait dû s'évanouir à un moment donné, car lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut incapable de savoir où il se trouvait. Il faisait nuit, les insectes bourdonnaient dans les arbres, et quelque part dans les bois, le chien de Hans aboyait.

Il faut partir, pensa-t-il. Il devait retourner à la maison des Aloïa avant que le jour ne se lève.

— Putain, siffla Nino.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sens plus mon pied.

52.

Ils abandonnèrent la voiture sur l'étroite route et coururent en direction des bois qui entouraient le domaine des Aloïa. Le clair de lune perçait à travers les toiles d'araignée et offrit à Bruno et Nino un chemin à suivre jusqu'à la tour assiégée de lierre. Bruno marqua un léger temps d'arrêt en apercevant les dos courbés des statues de Hans. Il scruta les alentours de la maison, à l'affût du moindre mouvement, et sentit une étrange vibration dans l'air, comme si une force mystérieuse s'était élevée du sol, pour hérisser les poils blonds de ses bras. Il avança un pas après l'autre, et ne se sentit à l'aise qu'après avoir passé les statues.

Bruno pouvait entendre le souffle des créatures de bois et de métal, tel un murmure qui effleurait ses oreilles. Il resserra les doigts autour du moineau de bois, se tourna de nouveau en direction de la maison, et remarqua que le soleil dépassait lentement la pointe de la tour. Une brise qui sentait bon la montagne, la mer et les contrées obscures balayait le jardin, soulevant les feuilles mortes.

Puis le bourdonnement des sculptures s'amplifia.

Elles veulent me parler, pensa Bruno. Mais il y avait trop de bruit, trop de vibrations pour qu'il puisse les comprendre. Il ferma alors les yeux, tandis que les paroles des gardiens silencieux se muaient en images qui envahissaient progressivement sa tête.

Une ombre s'étendit soudain le long du mur.

De longs bras et de longues jambes, un étrange chapeau, et des doigts acérés comme des griffes déchirant la nuit. Son rythme cardiaque s'accéléra brutalement. Il se retourna et aperçut l'enfant, la dernière statue sculptée par le charpentier. La tête en bois sembla tourner lentement dans sa direction, et des yeux sans pupille plongèrent dans les siens.

Des yeux sans sommeil.

— On passe par la cuisine ? proposa Nino.

Il acquiesça, secoué par un frisson.

Ce n'est pas réel. Ce n'est pas réel.

Il leva le menton et constata que la lumière déclinait. Dans le ciel, les nuages s'emboîtaient comme les pièces d'une mosaïque, dessinant

les visages et les corps de créatures inconnues.

Soudain, un rideau derrière la vitre d'une fenêtre du deuxième étage ondula.

Caterina l'attendait.

*

Il s'arrêta dans le hall d'entrée et scruta l'escalier. Dans la pénombre, le bois de la rampe paraissait sombre, tout comme les tableaux accrochés aux murs.

Bruno se retourna et voulut dire à Nino de ne pas le suivre à l'étage. Il était sûr que Caterina ne se montrerait pas s'il était avec lui. Mais son ami avait déjà disparu. Sur le tapis qui menait à l'escalier, seules ses empreintes de pas terreuses étaient visibles. Il avait dû salir ses chaussures en s'enfuyant de la voiture, et fut persuadé que Pia allait arriver à tout moment armée d'un balai pour le réprimander. Mais ce ne fut pas le cas. La maison semblait vide, et enveloppée d'un silence si pesant que Bruno n'entendait même pas les battements de son propre cœur.

Il gravit les marches une à une, sans se presser, silencieusement.

Caterina était à la fenêtre, et fredonnait cette mélodie qu'il avait déjà entendue, la même qu'elle avait chantée en dansant dans la tour, la nuit où il avait vu l'homme au chapeau devant la maison des Aloïa. La jeune fille s'aperçut de sa présence et lui sourit.

Un sourire inquiétant.

— Où est Méphisto ? demanda-t-elle.

Mais Bruno ne lui répondit pas.

Il essayait de se souvenir de ce que le maître avait dit à la cabane de Hans : Caterina confondait Bruno avec son frère, Zeno. S'il parvenait à comprendre ce qui était arrivé à la jeune fille, il pourrait l'aider à traverser la rivière.

Comme Saint Christophe, il la porterait sur ses épaules et l'emmènerait de l'autre côté. Peut-être comprendrait-il alors pourquoi la famille Marciano avait été tuée, et il pourrait aider monsieur Aloïa à se défendre contre les accusations qui pesaient sur lui.

Tout est lié, pensa-t-il.

La maison des Aloïa, la figurine, Pia, Gennaro, les cadavres dans les bois. Il se gratta la tempe, et remarqua que sa peau était bouillante. Il voulut mettre de l'ordre dans ses pensées, mais quelque chose ne tournait pas rond.

Il manquait une pièce au puzzle.

— Tu as entendu ? insista Caterina, le regard absent. Où est le chat ?

— Je crois que je l'ai perdu, s'excusa Bruno.

— Perdu ?

Le visage de la petite fille s'assombrit.

— Je pense qu'il s'est échappé par la porte de derrière. Pia l'a peut-être laissée ouverte.

Caterina se replongea dans la contemplation du jardin par-delà la fenêtre.

— Elle a dû le faire exprès, rétorqua-t-elle. Pia n'a jamais aimé ce chat. Elle dit que ce sont des animaux du diable. Tu la crois ?

Bruno secoua doucement la tête.

— Ce n'est qu'un chaton.

— Tu m'avais promis que tu t'occuperais de lui.

— Je sais, admit Bruno. Je vais partir à sa recherche, tu veux venir avec moi ?

Caterina se retourna brusquement.

— Sortir ? Tu veux dire… dehors ?

— Dans les bois, oui. Tu veux venir ? C'est plus facile à deux.

La petite fille sembla réfléchir un instant, puis secoua la tête.

— Je ne peux pas sortir d'ici, chuchota-t-elle. Sans l'amulette pour me protéger, il me fera du mal. Il est là, dehors, il m'attend.

— Qui te fera du mal ? Qui t'attend ?

— J'ai été méchante, Zeno, reprit Caterina en le regardant droit dans les yeux. J'ai fait du mal… J'ai fait mourir maman.

— Ne dis pas ça, rétorqua Bruno en s'approchant de la jeune fille, une sueur froide coulant le long de son torse. Maman… elle était déjà malade… tu n'as pas pu la faire mourir.

— Si, s'entêta Caterina. *Il* m'a obligée à le faire et maintenant, il vient me chercher. Il veut que je sois son épouse, mais je ne l'aime pas. Je ne suis qu'une enfant, Zeno. Je croyais que c'était un jeu, moi.

— Qui ça ? Dis-le-moi ! insista Bruno en haussant le ton.

— L'homme au chapeau, répondit Caterina en souriant.

Son regard n'avait plus rien d'humain. Ses yeux étaient vides à présent, et sa peau d'une pâleur si extrême qu'elle ressemblait à de la porcelaine.

— Il a un poignard dans la poche de sa veste, il me l'a montré… Si je ne fais pas ce qu'il dit, il me tranchera la gorge.

La petite fille se remit à fredonner cet air étrange, et Bruno se revit assis dans le camion de Gennaro, le jour où il était venu les chercher à l'orphelinat, Nino et lui. Il faisait chaud et le soleil lui brûlait la peau. L'homme tenait fermement le volant, et sifflotait un air agaçant, le regard perdu vers l'horizon. Le même que celui que Caterina avait entonné peu de temps auparavant.

L'espace d'un instant, Bruno perçut le bruit de l'eau, et revit les yeux bleus qui l'épiaient dans l'ombre des arbres, avant qu'il ne prenne la fuite. Il avait couru en direction de la mélodie, et plus il s'était

approché de la maison des Aloïa, plus ce son s'était amplifié.

Il aurait cru à une voix d'enfant, mais dans le cimetière, seul Gennaro chantait d'une voix fluette, le dos en sueur, et une pelle serrée dans les mains.

Bruno se mordit la lèvre.

Il aurait aimé connaître les paroles de cette chanson.

53.

Pietra di San Michele, 1917.

— Tu verras, le chat reviendra, assura Pia en caressant la tête de Zeno d'un geste maladroit.

Elle le considéra, les épaules secouées par les pleurs, la morve coulant de son nez, et s'efforça de retenir son dégoût.

Elle aurait peut-être dû le prendre dans ses bras, pensa-t-elle. Après tout, le garçon venait de perdre sa mère et l'animal auquel il tenait tant.

Mais elle ne pouvait pas avoir pitié de lui et des Aloïa.

Au village, ses frères avaient commencé à travailler aux champs dès leur plus jeune âge. Tandis que papa buvait à la maison, eux travaillaient comme des esclaves sous le soleil brûlant pour un morceau de pain, deux pommes de terre et quelques œufs. C'était injuste, tout comme ce qui lui était arrivé dans cette maison. Elle leva les yeux vers un tableau accroché au mur. Enfermé dans une prison de verre et de laiton, un homme à l'air irrité arborant une moustache à la Umberto Ier de Savoie[13] la regardait fixement. Elle avait rêvé de les brûler tous, ces portraits, de mettre le feu à la maison, aux couloirs tapissés de souvenirs, à la tour où se trouvaient les précieux livres de Don Carmelo, et à l'histoire de toute une famille. Elle avait envie de les atteindre là où ils étaient le plus vulnérables, de plonger un poignard dans leur dos dénudé.

Elle croisa le regard de l'homme au portrait et retint de justesse un sourire. Elle était en train de réussir, ce n'était qu'une question de temps. Ça aurait peut-être été une erreur de brûler la maison. Après tout, elle s'était cassé le dos, avait sué sang et larmes, et avait frotté les sols jusqu'à s'en user les mains. Cette maison était aussi devenue la sienne, elle lui appartenait désormais.

Non, la brûler aurait été stupide. Tant d'efforts pour rien. Si seulement elle avait pu raconter au monde les nuits entières passées à tenir la main de cette femme faible et déprimée, à lui murmurer la vérité à l'oreille ! Il n'avait pas été facile de pousser la maîtresse à se suicider, mais la naissance des jumeaux l'avait fait basculer.

En plus de son lait, les enfants lui avaient aspiré sa beauté, sa joie, sa vie, et elle s'était muée en fantôme en robe de chambre, errant dans la maison. Elle prenait les médicaments que le médecin lui donnait et dormait, convaincue que le sommeil l'aiderait à surmonter son mal-être. Mais la nuit, la maison était le royaume de Pia. Elle était la voix ténébreuse qui lui murmurait la vérité.

« Vous devriez mettre fin à vos jours », avait-elle murmuré à l'oreille de la jeune femme. « La vie est devenue trop dure pour vous… »

« Et mes enfants ? » avait gémi la maîtresse.

Parfois, elle ne pouvait même pas lever la tête de l'oreiller.

« Ne vous inquiétez pas, l'avait rassurée Pia. Je prendrai soin d'eux. Je les aime comme s'ils étaient les miens. »

Mais cela était faux. Car Pia n'était pas leur mère. Elle avait déjà un fils, elle ne l'aimait pas, et elle n'aimait pas non plus les jumeaux. En fait, elle les détestait tous du plus profond de son cœur, et ce n'était que maintenant qu'elle comprenait ce qu'avaient signifié les pierres posées sur le ventre de sa maîtresse.

Elle considéra Zeno et posa une main sur son épaule.

— Courage, mon enfant, le réconforta-t-elle. Je vais t'aider à le chercher, mais tu dois d'abord arrêter de pleurer. Qu'en dis-tu ? Si on allait voir ensemble à la cave ? Méphisto adore y aller pour fouiner, peut-être qu'il est entré dans un vieux meuble et qu'il n'arrive pas à en sortir ? Les murs sont épais, alors s'il miaule on ne l'entendra pas d'ici, pauvre bête.

Le petit garçon releva un nez parsemé de taches de rousseur.

— Il y a plein d'odeurs dans la cave, releva-t-il en la regardant avec ses yeux pétillants d'intelligence.

Des jumeaux, Zeno était certainement le plus doué. Mais les attentes élevées de Don Carmelo l'écrasaient comme un rocher, et plus il grandissait, plus ses épaules se voûtaient.

Pia lui sourit.

Le monde n'appartenait pas aux gentils.

— Bien, fit-elle en lui tapotant le bras. Viens, descendons.

Ils prirent l'escalier, traversèrent la cuisine, et empruntèrent le couloir qui menait au sous-sol de la maison, munis d'une lampe à huile pour éclairer leurs pas dans ce monde d'obscurité. De nombreuses années s'étaient écoulées depuis que Marciano l'avait abusée, pourtant l'air du sous-sol semblait encore imprégné du goût salé de ses larmes, et de l'odeur caractéristique du sang. Les échos des pas résonnaient comme des vêtements déchirés et des gémissements prisonniers du temps.

— Quand as-tu vu le chaton pour la dernière fois ? demanda-t-elle au garçon.

Avec la maîtresse, Pia avait compris que le secret résidait dans le

ton de sa voix, qui devait être doux pour ne pas laisser transparaître son anxiété. Elle n'était là que pour aider, pour orienter les Aloïa dans la bonne direction, et ne devait en aucun cas interférer dans leurs décisions, sans quoi elle n'aurait pas la satisfaction de les voir s'effondrer.

Zeno sembla réfléchir, et ses yeux s'embrumèrent avant de croiser à nouveau les siens.

— Vendredi, répondit-il. Il dort toujours avec moi, contre mes pieds, mais il n'était plus là quand je me suis réveillé.

— Vendredi ? demanda Pia. Tu es sûr ?

— Vendredi, confirma Zeno en fronçant les sourcils.

Pia savoura le silence qui suivit. Elle aurait pu entendre le bourdonnement des pensées qui se pressaient dans l'esprit du jeune Aloïa.

— Ta sœur est revenue de l'hôpital ce jour-là, n'est-ce pas ? souligna-t-elle.

Zeno ne répondit pas. Au lieu de cela, il produisit un étrange son avec sa bouche, puis appela doucement l'animal.

— Méphisto ?

— Comment ça va, entre vous ? s'enquit Pia. Est-ce qu'elle te fait encore des misères ?

— Je l'ignore, répondit Zeno. Méphisto ? C'est moi, Méphisto !

— Caterina aimait bien ton chat ? Je crois que oui… Je me souviens qu'elle voulait aussi dormir avec lui.

Le garçon marqua une pause.

— Mais il ne veut pas. Méphisto est mon ami, pas le sien. Il ne laisse jamais Caterina le caresser, il feule et essaie toujours de la griffer. Tu crois qu'elle l'a pris ? Qu'elle voulait me faire du mal parce que le chat me préfère à elle ?

— Je ne sais pas, mon chéri, admit Pia en esquissant un faible sourire. Tu te souviens de ce qui s'est passé avec la figurine que ton père t'avait offerte ? Tu as été obligé de la lui donner.

— Elle n'arrêtait pas de hurler, j'étais obligé. Elle… elle est folle.

— Oh non, Zeno… pas ce mot. Ta sœur n'est pas folle. Elle a vu sa mère mourir, c'est terrible. Chacun d'entre nous aurait pu réagir de la sorte.

— Elle est folle, s'entêta Zeno. Elle dit que c'est un homme avec un chapeau qui l'a poussée à le faire.

— Quoi ? La pousser à faire quoi ?

— À tuer maman. C'est lui qui lui a demandé de la pousser par la fenêtre.

— Et tu la crois ? Tu as vu cet homme, toi aussi ?

Zeno secoua la tête et reprit ses recherches.

— Seulement sur ses dessins.

— Seulement sur ses dessins, répéta Pia, le cœur battant à tout rompre.

Le couloir se terminait par un renfoncement, une pièce en forme de grotte que la famille Aloïa utilisait comme cave à vin. C'était là que Gustavo Marciano l'avait poussée contre les étagères vides. Elle pouvait encore sentir la chaleur de sa pommette contre le bois quand il lui avait coincé la tête comme si elle était une chèvre.

Elle posa une main sur le bras du garçon.

— Mon chéri, prévint-elle, je pense que tu ne devrais pas regarder… Tourne-toi, s'il te plaît, ne…

— Méphisto ? appela Zeno, la voix et le corps pris de tremblements soudain. Méphisto, c'est toi ?

Il leva les yeux et aperçut l'animal qui se balançait au bout d'une corde. Suspendu aux crochets du plafond, son corps était raide, il avait du vomi collé à la fourrure, et les yeux fixes.

Zeno resta figé, la bouche grande ouverte, et le visage empreint de confusion. S'il n'avait pas battu des paupières, Pia aurait cru que le garçon s'était transformé en pierre.

— Viens, fit-elle en essayant de le tirer en arrière par le coude. Je vais appeler quelqu'un.

Zeno se dégagea de son étreinte d'un coup sec.

— C'est elle qui a fait ça, rugit-il. C'est elle !

Pia fut parcourue d'un frémissement.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— C'est Caterina qui a fait ça, ragea le garçon en la fixant de ses yeux baignés de larmes. Elle a tué Méphisto, comme elle a tué maman !

13 - Umberto Ier de Savoie est roi d'Italie de 1878 jusqu'à son assassinat en 1900. Son règne a vu l'Italie tenter une expansion coloniale dans la Corne de l'Afrique, gagnant avec succès l'Érythrée et la Somalie malgré la perte de l'Abyssinie en 1896. Il arborait une longue moustache brune.

54.

Pietra di San Michele, 1948.

Depuis la fenêtre de son bureau, le maréchal Rispoli observait les toits des maisons. Un labyrinthe de tuiles et de cheminées tordues s'étendait depuis le pied de la montagne jusqu'aux étendues de champs labourés, noircis par le ciel étoilé.

— Professeur, soupira-t-il en essuyant sa nuque moite avec un mouchoir. Nous y passerons la nuit si vous ne me dites pas la vérité.

Il ne se retourna pas pour regarder Aloïa. Il pouvait l'entendre s'agiter sur sa chaise, faisant craquer le bois dans une danse de nervosité et d'anxiété. Après avoir réussi à se débarrasser de Piracci et à le faire ramener chez lui, il s'était enfermé dans la pièce avec le professeur et l'avait fait passer à tabac comme à l'époque où il interrogeait les délinquants à Naples. Avant la guerre, avant que le monde ne bascule et qu'on ne l'envoie commander une brigade de carabiniers dans le Cilento à son retour du front. Ici, les délinquants n'étaient que des voleurs de vaches, ou de vieux ivrognes. En tout cas, jusqu'à la découverte des cadavres, ceux des Marciano dans les bois, puis l'enfant abandonné dans la maison, et à présent, la fillette disparue. Le trou creusé dans la poitrine de ces pauvres gens était la piste à laquelle il s'accrochait pour ne pas sombrer dans la folie.

« Trouve le meurtrier et prouve que tu peux gérer tout ça, lui avait dit sa femme au téléphone. Montre à ces officiers de Rome qui est le maréchal Rispoli. »

« Trouver le meurtrier, se répétait-il. Comme si c'était facile. »

Cette histoire le rendait fou. Plus il écoutait le professeur et la gouvernante, moins il comprenait.

— Je n'ai rien à voir avec la mort des Marciano, maréchal, affirma Aloïa. Comment pourrais-je vous convaincre ?

Rispoli se retourna et étudia le suspect. L'homme avait des cernes d'un noir profond sous les yeux, et sa chemise était trempée de sueur. Il était abattu, éprouvé, mais il ne cédait toujours pas. Tout au long de l'enquête, il avait raconté la même version, sans jamais se contredire. Rispoli tendit une main vers le bureau, saisit la statuette posée sur ses

papiers et la retourna entre ses doigts.

Un moineau de bois, rien de plus qu'un jouet.

— C'est ce que vous cherchiez la nuit où vous avez été vu ? demanda-t-il. Est-ce pour cette figurine que vous êtes allé dans les bois ?

Aloïa passa une main dans ses cheveux et expira longuement.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Répondez à ma question.

— Je vous l'ai déjà dit, rétorqua le professeur en grimaçant. Je souffre d'insomnie, et j'en profite souvent pour me promener. Je ne viens en Italie que l'été, et la nuit est un moment privilégié pour me promener sur mes terres. Je le faisais déjà quand j'étais enfant, c'est une habitude que je n'ai pas perdue.

Rispoli reposa la figurine sur la table, s'assit sans quitter le suspect des yeux, croisa les mains, et sourit.

— Je veux bien vous croire, je vous assure, dit-il. Mais mettez-vous à ma place. La servante, la femme qui vous a élevé après la mort de votre mère, était assise là, à votre place, et elle m'a répété toute la matinée que vous étiez coupable. Elle est persuadée que vous avez tué la famille Marciano et que vous avez jeté leurs corps dans les buissons pour vous venger.

— Me venger ? s'étonna Aloïa en fermant les yeux. J'étais à Boston !

Rispoli insista.

— Pour venger l'honneur de Caterina, votre sœur, pour ce qu'un certain Gustavo Marciano lui aurait fait subir. J'ai demandé au village, aux vieillards… à Pietra di San Michele, personne ne veut parler des Aloïa. Don Carmelo était un homme important à l'époque, et il a tant fait pour la communauté… Mais quand on creuse un peu, il y a bien quelqu'un qui n'est pas redevable à votre père.

— C'est Pia qui m'a vu, cette nuit-là ? s'enquit Aloïa.

Rispoli frappa d'une main sur le bureau.

— Professeur, si vous ne l'avez pas encore compris, c'est moi qui pose les questions ici, et vous vous contenterez d'y répondre.

Aloïa n'ajouta rien de plus.

— Vous étiez jumeaux, n'est-ce pas ?

— Apparemment, ironisa Aloïa.

— Votre gouvernante prétend que Marciano harcelait votre sœur Caterina, et que c'est cette dernière qui lui en a parlé. Elle serait allée voir votre père, mais il ne l'aurait pas crue. Caterina dit à Don Carmelo qu'un homme la menace, et lui, que fait-il ? Il la fait interner dans un asile ?

— Quoi, Marciano ? s'étrangla Aloïa en toussant, semblant s'étouffer dans sa salive. Caterina était malade. La mort de notre mère a été un choc pour elle… Je crois…

Rispoli l'interrompit d'un geste de la main.

— Je suis allé à l'hôpital pour récupérer son dossier médical. Voulez-vous que je vous le montre ? Ils ont gardé tous les dessins que votre sœur a faits. Des feuilles et des feuilles de gribouillages qui représentent tous un homme avec un chapeau sur la tête. J'ai appelé mes collègues de Naples… les Marciano vendaient des chapeaux sur le Vomero[14], et cette information m'a empêché de dormir. Vous me suivez ? J'ai donc commencé à réfléchir, à me faire ma propre idée, mais j'ai besoin de votre aide, parce qu'il y a des choses qui ne collent pas. Qu'en dites-vous, professeur ? Vous me donnez un coup de main ?

Aloïa se contenta de fixer le maréchal.

— Bien, fit Rispoli.

Il sentait qu'il était sur la bonne voie, qu'il tenait la solution de l'affaire. Il s'était passé quelque chose entre les Aloïa et les Marciano, un tort si grave qu'il ne pouvait être racheté que par le sang.

— Je crois que Gustavo Marciano a effectivement abusé de Caterina. Vos maisons ne sont pas si éloignées l'une de l'autre, après tout, et peut-être que cet homme l'espionnait, la suivait. Il a dû l'effrayer jusqu'à ce qu'elle en perde la raison… Malheureusement, certains hommes sont de véritables démons. Comme je le disais, votre sœur a essayé de se faire entendre. Elle est d'abord allée le dire à Don Carmelo, mais il ne l'a pas crue, alors elle s'est adressée à la gouvernante, Pia, et à son frère… et vous ? Qu'avez-vous fait, Aloïa ?

L'homme sursauta. Rispoli était sûr d'avoir remarqué un mouvement des épaules, un léger tremblement. Ses paroles semblèrent avoir eu l'effet d'une gifle sur son visage et il baissa les yeux.

— Je suis désolé de devoir vous demander cela, reprit Rispoli en s'efforçant d'adopter un ton conciliant. Je ne veux pas rouvrir de vieilles blessures, mais j'ai besoin que vous confirmiez ce qui a été dit par la gouvernante. Votre mère s'est suicidée, n'est-ce pas ?

Aloïa s'humidifia les lèvres tandis qu'un de ses yeux clignait frénétiquement.

— Caterina a été la première à la trouver. Elle était à la fenêtre et regardait en bas, et notre mère était là…, commença Aloïa avec difficulté.

Il n'avait plus rien du scientifique brillant, du type aux diplômes accrochés au mur et à la maison remplie de livres. Il n'était plus rien, si ce n'est un homme comme les autres. Un homme effrayé.

Les lèvres de Rispoli s'élargirent en un sourire, tandis qu'il sentait qu'il emmenait son suspect là où il voulait aller. Il n'avait pas perdu la main, la guerre et le Cilento ne l'avaient pas changé. C'était un fauve, et maintenant qu'il tenait sa proie, il n'allait pas la lâcher de sitôt. Il ouvrit le tiroir du bureau, en sortit une feuille de papier et un stylo, et les fit glisser sur la table vers Aloïa. Il avait vérifié : l'homme était en

Amérique à l'époque des faits, mais Piracci devait forcément être impliqué. Le médecin et Aloïa étaient amis, après tout.

— Allez, Zeno, dit-il. Écrivez sur ce papier ce qu'il s'est réellement passé. Vous verrez, vous vous sentirez mieux après… Vous voulez rentrer chez vous ? Alors aidez-moi à comprendre ce qui est arrivé à Caterina, et je vous aiderai avec le juge. Vous avez ma parole.

Aloïa considéra le stylo comme s'il n'en avait jamais vu de sa vie, et le saisit.

Rispoli regarda l'homme se pencher sur la feuille en retenant son souffle.

Le professeur se contenta de noter un mot. Un seul, avant de laisser le stylo retomber sur le bureau.

Pas un mot, mais un nom.

Le maréchal Rispoli le lut à haute voix.

— Gennaro… Qu'est-ce que cela signifie ?

L'expression sur le visage d'Aloïa avait changé. Le masque anxieux semblait avoir cédé la place à quelque chose que Rispoli ne parvenait pas à déchiffrer.

— C'est Gennaro qui m'a vu dans les bois cette nuit-là, n'est-ce pas ? demanda le suspect.

Rispoli fut sur le point de répéter qu'il était le seul à poser des questions, mais quelque chose le retint.

Peut-être le regard fiévreux du professeur, pensa-t-il. Le désespoir qu'il avait surpris dans ses yeux.

— Où est Pia, maréchal ?

— Elle est partie, répondit-il.

— Vous l'avez laissée partir ? le pressa Aloïa.

— Nous en avions fini, murmura le maréchal, tandis que les pensées tourbillonnaient dans sa tête, trop rapidement pour qu'il ne puisse les saisir.

— Est-ce qu'elle vous a dit où elle allait ? ! s'exclama Aloïa en se levant d'un bond.

Le maréchal Rispoli leva les yeux de son bureau.

— Chez elle, dit-il. Elle a dit qu'elle rentrait chez elle.

14 - Le Vomero est une zone montagneuse du centre de Naples fortement urbanisée.

55.

Gennaro stationna la camionnette dans la cour des Aloïa, et se pencha en avant, balayant du regard les fenêtres sombres et les pots de géraniums. La tour ressemblait à un missile de briques et de plantes grimpantes dirigé vers la lune. Il avait raconté aux villageois en avoir vu un pendant la guerre, d'ailleurs, ainsi que des systèmes antiaériens, et des canons. Il ne savait pas si des armes de ce type avaient été utilisées en Afrique, mais aucun des hommes de Pietra di San Michele ne s'était rendu en Érythrée. Personne ne pourrait le contredire ou le traiter de menteur. Le seul à pouvoir le faire était un homme de Giungano. Un certain Michele, qui avait combattu à El Alamein, mais il était revenu du front à moitié muet et avait besoin d'aide pour se nourrir à présent. Ce doit être la peur de la mort, pensa-t-il, qui rend les gens fous. On la sent arriver sans savoir comment l'arrêter. Ce qu'on doit avoir froid, quand on est sur le point de mourir…

Qui sait si les Marciano avaient eu froid.

L'homme était mort le premier, sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

— Genna' !

La portière côté passager s'ouvrit brusquement et il grimaça. Pia semblait n'être qu'une ombre minuscule à côté de la camionnette, ses yeux luisant comme des morceaux de glace pénétrés par la lumière.

— Qu'est-ce que tu fais ? siffla-t-elle avec la vivacité d'une vipère. Le gamin est à l'intérieur.

Gennaro hocha simplement la tête et sortit du véhicule. Il se dirigea vers la porte arrière qui menait des cuisines à la maison, et traversa ce jardin qu'il avait parcouru tant de fois. Il ne regarda pas les statues, mais sentit le poids de leurs regards sur son dos. S'il fermait les yeux, il pouvait même entendre l'écho des rires de Caterina lorsqu'ils jouaient au chat et à la souris. Il était plus grand et plus rapide qu'elle, mais il la laissait toujours gagner, parce qu'il voulait qu'elle soit heureuse. Il aimait le sourire qui illuminait son visage. Leur amitié ne plaisait ni à Don Carmelo, ni à Pia, mais ils s'en moquaient.

« Tu es ma princesse, répétait-il en lui tenant la main sous la tour. Un jour, je te demanderai de m'épouser et on vivra ensemble pour

toujours. »

Caterina ignorait qu'il pensait ce qu'il disait, car elle lui répondait en se moquant de lui :

« Et toi, que seras-tu ? lui demandait-elle. Un prince sans château ? »

Gennaro se tourna vers les montagnes et soupira longuement. C'était son royaume, et elle était tout ce dont il avait besoin pour être heureux.

— L'enfant ?

La voix de Pia l'arracha à ses souvenirs. Elle jeta un coup d'œil à l'arrière de la camionnette.

— Le corps, où est-il ? Tu l'as ramené à l'intérieur ?

— Je ne l'ai pas encore tuée, répondit-il.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'agaça Pia en clignant des yeux. Imbécile ! comment ça « pas encore » ? Si les carabiniers viennent, ils doivent trouver le corps dans la maison…

— Ça veut dire que je n'avais pas envie de le faire, rétorqua simplement Gennaro en haussant les épaules. Je me suis ravisé, ça fait trop longtemps… je suis désolé.

— *Tu es désolé* ?

— Je l'ai élevée au fil des ans, alors je me suis attaché à elle… Elle ne me dérange pas, et personne ne pourra la trouver. Je crois que je vais la laisser là-haut.

Sa mère dévoila un sourire féroce. Sur sa peau olivâtre, ses rides semblèrent bouger et changer de position. Gennaro reconnut le mépris avec lequel elle le regardait car c'était un sentiment familier. Il avait passé sa vie à satisfaire et à faire plaisir à une femme qui aurait préféré le voir mort. Ses oreilles s'enflammèrent et un vide se creusa dans ses entrailles.

— Tu la prends pour une chèvre ? murmura sa mère. Tu la gardes enchaînée dans une grotte, et tu résous le problème ? Mais maintenant qu'elle a grandi et qu'elle est devenue une femme, que vas-tu faire ? Tu devais la tuer et ramener son corps ici, pour que les carabiniers la trouvent et arrêtent Zeno. C'est facile, qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Rien, répliqua Gennaro en se mordant la lèvre. J'ai dit que j'avais changé d'avis.

Il effleura la poignée de la porte arrière. Il n'avait pas le droit d'entrer dans la maison par la porte principale, comme les invités. Il était le fils non désiré d'une servante et certaines choses étaient immuables. Caterina, elle, ne se souciait pas de ses origines, et elle l'aimait, tout simplement. Plus que sa mère ne l'avait jamais aimé.

Gennaro ouvrit la porte en grand, et les odeurs de la maison emplirent ses narines. Les ombres lui étaient familières. Des armoires, des chaises, une table, le couloir. Des fragments d'une vie qui ne lui

avait jamais vraiment appartenu, enveloppée d'un silence qui lui procurait un étrange sentiment de paix… si seulement il n'y avait pas eu Pia, qui le suivait en grommelant.

— Si tu n'amènes pas l'enfant ici tout de suite, tu vas tout faire échouer, fulmina-t-elle, la voix aussi tranchante qu'un couteau planté au creux de ses épaules. Tant de sacrifices réduits à néant, et pour quoi ?

Gennaro se retourna pour la regarder.

— Des *sacrifices* ?

Les yeux de Pia s'illuminèrent brusquement, et il se sentit mal à l'aise. Gennaro se frotta la joue et essaya de se concentrer. Il pensa à la grotte, aux os disposés sur la table pour former un squelette humain. Caterina lui avait dit que le cœur était la partie la plus importante, que rien n'avait de sens s'il n'y mettait pas du cœur. Il voulait qu'elle revive, car ils avaient été trop peu longtemps ensemble pour être heureux. Ils avaient une vie à vivre l'un à côté de l'autre, sa princesse et lui, et s'il n'y avait pas eu l'homme au chapeau, ils auraient été réellement heureux ensemble. C'est ce que Pia lui répétait depuis des années, et ses paroles étaient devenues un ver qui s'agitait frénétiquement dans son cerveau.

« C'est Marciano qui l'a tuée », ne cessait de lui répéter sa mère en lui caressant la tête avec des mains qui sentaient bon le savon.

« Pourquoi ? avait-il demandé. Elle était gentille. »

« Pour nuire à Don Carmelo. »

« Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ? »

Pia lui avait alors adressé un sourire triste.

« Il ne se passera rien, rien du tout. »

Gennaro avait grandi avec une seule idée en tête : détruire la famille Marciano pour se venger de ce qu'elle lui avait fait subir. Quand le fils de Gustavo avait échappé aux bombes à Naples pour se réfugier à Pietra di San Michele avec femme et enfants dans la vieille maison familiale, il avait compris que tout serait plus facile. Il avait couru l'annoncer à sa mère et elle avait cessé de le regarder avec dégoût.

— J'ai sacrifié ma vie pour cette maison, avertit Pia en le saisissant par le coude et le retenant à l'intérieur de la cuisine. On m'a tout pris, un bout après l'autre. D'abord mon père, qui m'a vendue comme une esclave pour quatre sous et une demi-bouteille de vin, puis les Aloïa, qui m'ont traitée pire qu'une catin… et maintenant toi. Tu me trahis…

Gennaro aurait voulu lui dire qu'il était désolé, que même si elle ne l'avait jamais aimé, elle restait sa mère, et qu'il avait de la peine pour ce qu'elle avait dû endurer. Mais lui ? N'avait-il pas droit au bonheur ? Elle voulait posséder cet endroit, ces vieux murs pourris, alors que lui voulait davantage.

Il voulait prouver que le destin avait eu tort.

Pour cela, il avait besoin de la pièce la plus importante. Sans le bon cœur, les os ne restaient que des os. Grâce au cœur de Zeno, Caterina et lui vivraient heureux ensemble pour toujours dans les grottes de la montagne.

— Tu as raison, conclut-il en se dégageant de son emprise.

Il entendit un bruit venant de la cave, le bruit d'objets qu'on déplaçait et qu'on traînait au sol. Le gamin bizarre se promenait dans la cave et semblait chercher quelque chose, il fallait agir vite. Bruno était exactement ce qu'il fallait pour attirer Zeno, car ce dernier tenait à lui. Il viendrait jusqu'à l'ossuaire pour le sauver.

— J'ai raison ? répéta sa mère.

Il hocha la tête.

Un lent geste de la tête.

— Nous désirons des choses différentes à présent.

Le visage de Pia se contracta en un masque d'étonnement. Elle ne put se dérober, et n'eut même pas le temps de crier.

Gennaro lui asséna un coup de poing au visage qui lui brisa le nez. Il regarda sa mère basculer en arrière, et son crâne percuter le mur avec violence.

Un bruit sourd, et son petit corps vêtu de noir glissa au sol. Il se pencha en avant, posa ses énormes mains sur ses genoux, et fixa ses yeux vides et écarquillés.

Il devrait peut-être les fermer, pensa-t-il.

Mais il entendit un autre bruit en provenance de la cave.

Gennaro emprunta l'escalier derrière la cuisine, qui menait à la cave.

Il se sentait bien à présent, et quand il était bien, il fredonnait la vieille mélodie qu'il avait entendue de la bouche de Caterina, tandis qu'elle peignait sa poupée.

— *Souricette Souricelette, zum pa pa*…, entonna Gennaro en posant le pied sur une marche dont le bois grinça. … *Sous le lit est tombée… Et sa maman, pauvrette… En bas à la cave la cherchait… Souricette Souricelette…*

Il se figea, contempla le plafond couvert de moisissures, et sourit. Il ne se souvenait plus du reste des paroles.

Il faudrait qu'il se décide à l'apprendre en entier, tôt ou tard.

56.

Bruno avançait lentement, ses pieds semblant à peine toucher terre, les yeux fixés sur la chemise de nuit de Caterina. Celle-ci dégageait une étrange lueur, comme si elle était faite de cire qui ruisselait sur le carrelage poussiéreux, produisant un bruissement à chacun de ses pas.

— Méphisto ?

La voix de Caterina résonna dans le couloir, et Bruno sentit des frissons parcourir la peau de ses bras. C'était comme si plusieurs personnes avaient parlé en même temps, des voix de vieillards et d'enfants émergeaient des murs moisis et se succédaient dans un écho sinistre.

Un bourdonnement emplit soudain ses oreilles.

— Tout est ma faute, gémit Caterina.

Ses paroles ricochèrent sur les murs avant de prendre différentes nuances.

— Tu me pardonnes, Zeno ?

— Comment ça ? demanda Bruno en relevant la tête.

Un liquide épais et poisseux s'écoula de ses narines, mouillant ses lèvres. Il essuya sa bouche du revers de la main, mais sa peau resta sèche. Bruno tenta de se retourner vers l'escalier, mais ses pieds continuèrent à le pousser vers le fond de la cave, où Caterina tournoyait autour de quelque chose. Elle sautillait en rond, en chantant cette mélodie étrange, les bords de sa chemise de nuit pincés entre ses doigts.

— On voulait juste te faire une blague, continua la fillette.

Elle parlait en chantant, comme si sa voix s'était dédoublée.

Bruno secoua la tête. Il se sentait devenir fou. Son cerveau bouillonnait dans sa tête comme des pommes de terre dans une casserole d'eau chaude.

— Une vilaine blague, répéta Caterina en riant. Tu me pardonnes, Zeno ?

— Quelle… blague…, bredouilla Bruno en se bouchant les oreilles avec ses mains. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je n'ai pas fait ça toute seule.

Caterina s'immobilisa et le scruta avec autant d'intensité que si elle

fouillait dans ses entrailles. Bruno tomba à genoux et s'appuya contre un mur avec la folle impression que la maison lui pompait toute son énergie. Il se sentait sombrer. Le ventre secoué par des vomissements, il toussait et crachait à la fois.

— Je ne voulais pas qu'il meure. Je voulais juste que tu pleures, Zeno, que tu sois triste comme je l'ai été quand papa m'a renvoyée, reprit Caterina. Ils me faisaient du mal à l'hôpital, et je voulais tellement rentrer à la maison, Zeno. Ça me manquait d'être ici, et j'étais triste pour maman, mais les médecins ont dit qu'il était encore trop tôt. Ils m'ont expliqué que je n'étais pas encore guérie, et je n'ai pas compris pourquoi. Si j'avais su plus tôt, je n'aurais jamais parlé à personne de l'homme au chapeau, mais Pia m'a dit que je devais le faire.

— Pia ? s'étonna Bruno en se relevant péniblement.

Et ce fut comme si des mains invisibles l'avaient saisi par les bras et le retenaient.

— Elle m'a dit que j'étais en danger, poursuivit Caterina, et que toi aussi. Que si je ne le disais pas à papa, l'homme au chapeau nous ferait du mal. Mais je ne voulais pas le faire. J'avais perdu maman, et je ne voulais pas te perdre, toi aussi. Tu es mon petit frère, mon jumeau. Je suis désolée, Zeno… Je ne voulais pas lui faire de mal. Tu as dû être triste comme je l'ai été à l'asile quand ils m'ont enlevé mon petit oiseau de bois. C'était un magnifique cadeau de papa, et je l'ai toujours gardé caché. Mais ils me l'ont pris. Papa te ramenait toujours quelque chose de ses voyages, et à moi, rien. Tu as dû être triste, Zeno, mais seulement pour un temps, parce que je t'aime.

Bruno cligna des yeux, mais sa vision se brouillait. Caterina avait repris sa danse et sautillait autour de quelque chose qui pendait du plafond. À présent, il parvenait la distinguer. Une vieille corde avec un nœud coulant d'où pendait un petit corps glabre, une queue tordue, et des pattes noires comme la nuit. Bruno détourna le regard et poussa un cri. Comment cela avait-il pu se produire ? Il avait laissé Méphisto à la cabane de Hans. Et si ce n'avait pas été le cas ? Et s'il s'était convaincu qu'il avait emmené le chat avec lui en s'enfuyant de chez les Aloïa, mais l'avait en réalité laissé ici ?

Ce n'est pas réel, se dit-il. Rien de tout ça n'est réel.

— Tu n'es pas réelle ! s'écria Bruno, mais Caterina ne l'écoutait pas.

— C'est pas ma faute, répétait-elle comme un disque rayé, sans s'arrêter de sautiller.

« Ce n'est pas ta faute », lui répondait la maison dans un écho de voix vieilles comme le monde.

— Tu m'as fait promettre de m'occuper de lui, gémit Bruno en se tordant sur le sol, le corps secoué de spasmes. Tu m'as fait promettre !

— Il a dit que Méphisto devait mourir, se lamenta la petite fille. Que

ce serait une blague amusante, mais je ne voulais pas. C'était pas drôle du tout.

— Qui a fait ça ? exigea Bruno.

Caterina se figea et pointa le couloir de la cave du doigt.

— Le prince, révéla-t-elle. Mon prince sans château.

Bruno eut alors le sentiment qu'ils n'étaient plus seuls.

Il se retourna et aperçut une ombre qui fondit sur lui.

Une ombre qui charriait des ténèbres aussi profondes que les vagues noires de la mer hivernale.

Bruno se noyait. L'eau glacée emplit ses poumons.

57.

Rispoli rangea son pistolet dans son étui et se passa une main dans les cheveux.

— Maréchal, fit l'un de ses hommes en s'approchant de lui. Il n'y a rien à l'étage, la maison est vide.

— Nous arrivons trop tard, maréchal.

Agenouillé sur le sol de la cuisine, Aloïa était médusé par le masque de mort sur le visage de la vieille femme.

Pia, le dos reposant contre le mur, fixait le vide devant elle, les lèvres entrouvertes, comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose.

— Êtes-vous sûr que cette femme était sa mère ? demanda Rispoli en s'approchant de la gouvernante.

Il fut surpris par la douceur avec laquelle Aloïa ferma ses paupières.

Le professeur se retourna et acquiesça.

Rispoli se tourna alors vers un carabinier qui se tenait devant la porte de derrière.

— Lanzara, faites venir le médecin du village. Vite !

— À vos ordres !

Le militaire s'élança, les laissant seuls avec le corps.

— Il faut retrouver Bruno, murmura Aloïa.

Rispoli éprouva un sentiment d'égarement. Il ne sut quoi dire, ni quoi faire. Il se demandait quel genre de personne était capable d'assassiner une famille entière et de laisser leurs cadavres pourrir, un trou béant dans la poitrine. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une personne à arracher le cœur d'un enfant, à tuer une vieille femme, sa propre mère, et d'autres êtres vivants ?

Il inspira et grimaça.

L'air de cette maison exhalait la peur et la folie. Une folie ancienne, inexplicable, qui recouvrait les murs comme une fine couche de poussière.

— Pourquoi aurait-il kidnappé le garçon, à votre avis ? s'enquit-il, en s'efforçant de garder ses esprits.

Sentant sa chemise coller à sa poitrine, il jeta un coup d'œil à la porte ouverte et dut se retenir de sortir en courant.

Aloïa lui serra les épaules, puis se leva dans un craquement

d'articulations.

— Ma sœur avait peur, commença-t-il. Elle n'arrêtait pas de dire que quelqu'un la harcelait, un homme avec un chapeau qui l'épiait depuis sa fenêtre et la menaçait avec un couteau. Elle disait que l'homme vivait dans une maison de l'autre côté de la rivière. Notre père a voulu la croire, alors il est allé personnellement vérifier, mais la maison était déserte.

— La maison des Marciano ? devina Rispoli.

— Oui… le domaine appartenait à Gustavo Marciano, un marchand de chapeaux. L'homme avait disparu de Pietra di San Michele depuis au moins douze ans. Les anciens l'ont confirmé, les ouvriers et tous les villageois qui s'occupaient des terres des Marciano, également. L'histoire de Caterina ne tenait pas debout… Mon père est entré dans une colère noire, il a perdu patience et s'est convaincu qu'elle était malade, que ses délires n'étaient qu'une façon d'attirer l'attention. La mort de notre mère l'avait détruit, comme elle nous avait détruits, Caterina et moi. Assister au suicide d'un parent peut être terrible… Je suis convaincu qu'une partie de ma sœur est tombée par la fenêtre avec ma mère, ce jour-là. Elle était ma jumelle, et je l'aimais. Aujourd'hui, je pense au sang qui a souillé cette terre et je me rends compte que Caterina avait peut-être raison.

Rispoli fut secoué par un frisson.

Le regard fiévreux de Zeno Aloïa le mettait mal à l'aise.

— Que voulez-vous dire ?

— À sa sortie de l'asile, Caterina semblait aller mieux, du moins les premiers jours… Elle passait beaucoup de temps enfermée dans sa chambre à dessiner. On aurait dit des gribouillis, des lignes tracées furieusement sur une feuille de papier jusqu'à former le visage d'un homme avec un chapeau sur la tête. Elle avait une malle pleine de ces dessins.

— Comment est-elle morte ?

— Ils l'ont trouvée dans la cave, égorgée. Il y avait tellement de sang sur le sol que notre père a glissé. Parfois, j'entends encore ses hurlements. Il serrait ma sœur contre sa poitrine en pleurant. Il se sentait coupable, et je ne lui en voulais pas, car je me sentais coupable, moi aussi. Je n'étais qu'un enfant, c'est vrai, mais c'était mon rôle de la protéger. Elle nous avait appelés à l'aide, et nous aurions dû comprendre ce qu'il se passait. Gennaro était arrivé à la maison peu avant la mort de notre mère. C'était un garçon difficile qui avait grandi dans les montagnes avec les bergers. Caterina et lui étaient souvent ensemble, je crois même qu'il était amoureux d'elle. Notre père n'approuvait pas leur amitié, et encore moins si elle avait évolué vers quelque chose de plus sérieux. Elle a dû le repousser, oui, c'est ça. Elle était fragile, Caterina… il est possible qu'à ses yeux, cet

ami obsessionnel se soit transformé en autre chose. Une figure hostile, un tourment.

— Professeur, êtes-vous en train de dire que Gennaro pourrait avoir tué votre sœur ? C'est ce que vous pensez ?

Zeno inspira, puis hocha faiblement la tête.

— Où pourrait-il se cacher ?

Aloïa baissa le regard un instant, les doigts pressés contre sa tempe. Il semblait fouiller dans sa mémoire.

— Gennaro a raconté qu'il avait fait la guerre, mais le docteur Piracci et moi-même pensons que ce n'est pas vrai.

— Un déserteur ?

— Il n'a jamais quitté le pays. Maintenant, la question est de savoir comment il a fait pour qu'on ne le retrouve pas. Où a-t-il pu se cacher pendant la guerre ?

— C'est un territoire très vaste.

— C'est vrai, admit Zeno. Mais les Allemands étaient partout, il doit bien y avoir des archives au ministère, quelque chose qui permettrait de retracer les hommes qui ont combattu.

— Bien sûr !

— Bien, fit Aloïa en grimaçant. Alors vous devriez vérifier, maréchal. Vous savez ce que cela veut dire ? Si Gennaro n'était pas au front, alors…

Le professeur ne termina pas sa phrase, mais Rispoli comprit ce qu'il voulait dire.

Le pays défila soudain devant ses yeux. La mer bleue, les plages interminables, les rues étroites creusées par les roues des charrettes, les forêts, les cols rocheux, les gorges, les grottes comme des gouffres dans la terre.

Il chancela, et sa vision fut aveuglée par de petites sphères de lumière blanche. Il comprenait à présent ce qui lui déplaisait dans cet endroit.

La montagne, pensa-t-il.

La montagne et le sentiment d'impuissance qu'il ressentait face à la nature.

Il se sentait petit, minuscule, tel un grain de poussière balayé par le vent.

58.

Salerne, 2010.

Bruno se gara devant le portail d'une maison mitoyenne de Sala Abbagnano, sur les hauteurs de Salerne. Il retira la clé du contact et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Tu devrais attendre ici, conseilla-t-il à Nino qui était assis à l'arrière et regardait par la fenêtre.

Son ami lui répondit d'un geste de la main, la médaille de Saint Christophe scintillant sur sa poitrine. Bruno ferma la porte et considéra la maison de son gendre. Il s'approcha du portail et s'arrêta pour lire la plaque sur l'interphone avant d'appuyer sur le bouton.

Étude notariale. Docteur Mario Corenzio.

Sa fille Eliana avait rencontré son mari à la faculté de droit. Lui descendait d'une famille de notaires, et elle rêvait de devenir magistrate. Eliana et Mario étaient tous deux si différents l'un de l'autre qu'ils semblaient se compléter. Les défauts de l'un trouvaient leur équilibre dans les mérites de l'autre. Ils avaient appris à se connaître, et ils avaient de l'humour. Bruno les avait observés avec curiosité, imaginant ce qu'ils allaient devenir ensemble. Sa fille était heureuse et cela lui suffisait. Puis, le mariage, les silences qui avaient transformé les différences en gouffres, la solitude, et une petite fille qui grandissait dans un foyer sans amour. Bruno avait vu la mélancolie d'Eliana grandir de jour en jour, se transformant d'abord en un nœud dans son estomac, puis en autre chose, un mal qui la rongeait de l'intérieur.

— Bruno ! héla une voix derrière la haie du jardin.

Il se pencha pour regarder à travers les grilles et aperçut un homme avec des gants de bricolage et une paire de ciseaux à la main.

— Restez là, je vais vous ouvrir.

Le portail coulissa, il se glissa dans la cour, et emprunta une allée de dalles blanches jusqu'à un porche où Salvatore Corenzio, le père de Mario, l'attendait en souriant.

— Quel plaisir de vous voir ! se réjouit l'homme en enlevant son gant pour lui serrer la main. Vous avez l'air en pleine forme,

félicitations !

En réalité, je suis mourant. J'ai une masse tumorale dans le cerveau qui laisse s'échapper des fluides comme un robinet mal fermé. Elle est inopérable et les traitements ne donnent rien. Je risque une crise à tout moment, mais je ne l'ai pas dit à ma fille. Je ne l'ai dit à personne.

Ces mots avaient traversé son esprit comme un flash, étaient passés devant ses yeux comme les wagons d'un train chargé de souvenirs. Depuis des jours, il essayait de faire le point sur son existence. Il avait été un bon psychiatre, pensa-t-il, avait aidé les gens plus qu'il n'avait pu s'aider lui-même. Il avait eu une femme qui était partie trop tôt pour qu'il puisse lui révéler tous ses secrets, et une fille à laquelle il tenait plus qu'à sa propre vie. Il était devenu grand-père et s'était délecté de toutes les choses simples que la vie lui avait offertes. Parfois, il se sentait presque normal, comme tout le monde, même s'il savait que ce n'était pas le cas.

Il considéra le visage bronzé de Corenzio et lui sourit.

— Merci, c'est grâce aux promenades dans les montagnes.

— Ah, très bien, répondit le vieux notaire. Mario m'a dit que vous retourniez souvent dans votre village du Cilento le week-end.

— Tant que mes genoux me le permettent, marcher en altitude fait partie des plaisirs auxquels je ne peux renoncer. De là-haut, le monde est très différent.

— Vous ne savez pas à quel point vous avez raison. Ma femme et moi-même avions pris l'habitude de passer une semaine, chaque été, dans l'un de ces refuges aménagés dans les Dolomites[15]. Vous voyez ce que je veux dire ? Piscine chauffée, VTT, randonnées, nourriture raffinée, et si la petite pilule fonctionne…, murmura Salvatore en lui adressant un clin d'œil.

— Je suppose, grogna-t-il en s'efforçant de garder un ton amical.

Mais il sentit l'impatience le gagner comme une bouffée de chaleur. Il voulait juste récupérer sa petite fille et quitter cette maison.

— Vous savez ce que je pense ? reprit le notaire. La prochaine fois que vous retournerez dans vos montagnes, il faudra que vous m'emmeniez avec vous. Je sais, c'est un désastre entre nos enfants, mais cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas rester amis. C'est pour Marina, vous comprenez ? Si la petite voit que les grands-parents s'entendent bien, peut-être pourrons-nous lui apporter un peu de sérénité.

— Vous voulez dire que la petite n'est pas sereine ?

— Non, attendez… ne vous méprenez pas, fit Salvatore en levant les mains devant son visage comme si Bruno pointait une arme sur lui. Vous savez, elle a quand même vu maman au lit avec quelqu'un d'autre. Ces choses-là, ça peut vous marquer à vie. Vous étiez psychologue, n'est-ce pas ?

— Psychiatre, trancha Bruno en se tournant vers la maison. Elle est à l'intérieur ?

— Oui, bien sûr… veuillez m'excuser, je parle toujours trop, répondit Salvatore en souriant. Je manque à mes principes. Venez, elle vous attend.

*

Bruno prit place sur un canapé en cuir dans un salon qui sentait la vanille, le regard fixé sur ses mains posées au-dessus de ses genoux. Il entendit la voix stridente de la petite fille à l'étage et un sourire lui échappa. Il était terrifié par ce qu'il avait vu, inquiet de ce qui allait se passer, mais elle parvenait toujours à lui rendre sa joie de vivre. L'idée que l'homme au chapeau l'ait choisie, comme dans une autre vie il avait poursuivi Caterina Aloïa, l'effrayait. Il glissa une main dans la poche de sa veste et sentit le bec du moineau de bois se presser contre sa peau. Dans la lutte entre l'ombre et la lumière, il avait pris position. Il avait pris parti comme d'autres avant lui, comme les statues de Zeno, comme la femme de Hans. Il était devenu un gardien de la frontière entre la vie et la mort, entre le sommeil et le réel.

De numquam dormientibus.

Les gens comme lui ne dormaient jamais vraiment, mais vivaient dans un espace hors du temps où le bien et le mal coexistaient dans un équilibre précaire.

— Grand-père ! s'écria Marina en se précipitant dans ses bras.

Elle avait un sac à dos rose sur les épaules et ses cheveux sentaient bon le shampoing à la camomille.

— Tu m'as tellement manqué, dit-elle tandis que Bruno lui caressait la tête.

— Tu m'as aussi beaucoup manqué, ma chérie.

— Regarde-les, Teresa, fit Salvatore, immobile sur le seuil avec sa femme. Ils sont adorables.

Bruno avait levé les yeux pour sourire à sa belle-famille quand il se figea. Depuis combien de temps était-il dans cette pièce ? Cinq minutes ? Peut-être plus ? Il s'était assis sur le canapé et avait attendu sa petite-fille sans regarder autour de lui. Il n'aimait pas fouiner dans la maison des autres, cela lui donnait l'impression d'être un intrus, un curieux, mais là… il ne pouvait détacher son regard du portemanteau qu'il apercevait dans le couloir, par-dessus l'épaule de Corenzio, et du chapeau noir accroché à l'un des patères.

La femme sembla le remarquer. Elle agita la tête et une mèche de ses cheveux blond platine vint s'enrouler autour de sa pommette. Bruno devait fixer le portant étrangement, car Salvatore se tourna lui aussi vers le couloir, et sourit d'un air gêné.

— Vous aimez mon chapeau ?

Bruno hocha la tête. Un élégant chapeau à larges bords.

Il serra la main de Marina dans la sienne.

— Viens, ma chérie. Maman t'attend.

Il quitta la pièce sans prendre congé des Corenzio, entraînant doucement sa petite fille vers la porte d'entrée, sous le regard étonné de Teresa.

Il traversa le couloir en s'efforçant de ne pas lorgner le portemanteau, saisit la poignée et s'apprêtait à l'abaisser lorsque Salvatore lança :

— Alors ?

Bruno tourna lentement la tête, les tempes battant la chamade.

— Je peux compter là-dessus ? continua l'homme, un sourire aux lèvres. Les promenades en montagne… je peux compter dessus ? Vous m'emmènerez avec vous dans le Cilento ?

— Bien sûr, répondit Bruno en ouvrant la porte.

L'air dégageait une odeur de pluie et d'aiguilles de pin. Il ne se rendit compte qu'il avait recommencé à respirer que lorsqu'ils atteignirent le portail pour quitter la propriété. Dans la voiture, Nino aperçut Marina et sauta avec enthousiasme sur le siège pour lui faire de la place.

Bruno leva le visage vers le ciel et ferma les paupières.

Le soleil s'abritait derrière un nuage en forme de cœur.

Partie V
Dans l'ossuaire

15 - Les Dolomites sont un massif montagneux des Préalpes orientales méridionales qui s'élève en Italie, à part environ égale entre le Trentin-Haut-Adige et la Vénétie.

59.

Pietra di San Michele, 1948.

Bruno était allongé sur le sol humide d'une cave. Une plaie béante traversait son sourcil, quelque chose de collant recouvrait son visage, et il ne voyait plus que d'un œil. Il détestait descendre au sous-sol, il y faisait sombre et il avait peur du noir. Il se souvenait de l'avoir dit au père Mario, de s'être arrêté en haut de l'escalier et de l'avoir supplié de lui pardonner. Il serait sage, et il ne ferait plus jamais pipi au lit. Mais ses excuses n'avaient pas dû suffire, car le prêtre l'avait poussé brutalement en bas de l'escalier. Sa tête avait heurté le mur, les marches lui avaient entaillé les genoux, puis il avait senti le choc. La sensation de l'air qui s'échappait de sa poitrine, le laissant haletant comme un poisson hors de l'eau se tordant sur le rivage, seul dans l'obscurité.

— Ça fait mal ? demanda son ami, accroupi à côté de lui.

Nino. C'était Nino.

— Je vois plus rien, murmura-t-il, alarmé. Nino, je vois plus rien !

Silence.

Bruno se mit à pleurer, une main sur sa tête meurtrie. Et plus il pleurait, plus il sentait l'air circuler de nouveau dans son corps, et ses poumons se gonfler comme des ballons sous ses côtes. Il avait mal partout.

— Nino ? répéta-t-il. T'es toujours là ?

— Ne pleure plus, c'est fini maintenant. T'as eu plus de peur que de mal, le rassura son ami. S'il t'entend pleurer, il va revenir pour te punir. Il veut pas que tu pleures, tu comprends ?

— Oui…, hoqueta Bruno en crachant du sang.

Il essaya de se retenir, mais ne parvint pas à se calmer.

— … Je comprends, sanglota-t-il, pour se donner du courage. Je dois pas pleurer.

— Maintenant, lève-toi, lui intima Nino. Il va revenir.

*

Bruno ouvrit les yeux sur des ombres qui lui sautèrent à la gorge telles des bêtes féroces. Il enfonça ses talons dans le sol et cambra le dos pour se redresser. Il n'était pas dans la cave de l'orphelinat, ni dans celle de la maison des Aloïa. Il était seul, les yeux fixés sur une paroi en pierre éclairée par une lampe à huile, et il avait mal à la tête, à l'endroit où Gennaro l'avait frappé.

Il s'en souvenait à présent.

Un instant, il était avec Caterina au milieu de tonneaux de vin vides, au cœur des galeries souterraines de la maison des Aloïa, et l'instant d'après, il se trouvait dans une cavité exiguë à laquelle on accédait par un trou béant dans la pierre.

Bruno sentit une odeur âcre, et les relents stagnants de l'urine lui coupèrent soudain le souffle. Il toussa, et le bruit résonna dans la pièce puis à l'extérieur, se propageant dans un écho qui se perdit dans un couloir.

— Qui est là ? cria Bruno en scrutant la pénombre.

Il était persuadé d'avoir vu quelque chose.

Un mouvement.

Il tenta de se redresser, mais il se sentait brisé, les jambes raides comme des rondins de bois cloués au sol. Il cligna des yeux, et lorsqu'il les rouvrit, il aperçut une silhouette qui se déplaçait dans l'encadrement de la porte, une main appuyée contre le mur. La lampe à huile se balançait, comme mue par une brise sinistre, et la lumière éclaira un visage déformé par les cicatrices, une chair dévorée par le feu.

— Nino ? fit Bruno à la silhouette qui s'approchait de lui. Qu… comment tu m'as trouvé ?

— Je vais partout où tu vas, lui répondit son ami en souriant, avant de le prendre par le bras et de l'aider à se lever. Il faut se dépêcher, lui dit-il. J'ai suivi Gennaro jusqu'à l'extérieur… il est parti vers la forêt.

— Pour faire quoi ?

— Je sais pas, peut-être pour pisser. Tu peux marcher ?

— J'ai des vertiges, murmura Bruno en faisant un pas.

Il eut la sensation d'enfoncer ses pieds dans quelque chose d'instable, comme sur une plage de galets et de débris. Il se tourna vers le couloir et remarqua des piles d'objets sombres. Elles ressemblaient aux piles de livres adossées aux murs de la tour de la maison des Aloïa.

— Ne regarde pas, l'avertit Nino. Regarde devant toi, voilà, c'est bien. On doit aller par là. Fais attention.

Soudain, Bruno perdit l'équilibre et enfonça une main dans un monticule pour se retenir. Les débris tombèrent avec fracas, heurtant ses chevilles, et il découvrit des orbites vides et des sourires édentés. En titubant comme un ivrogne, traîné par Nino, il marcha sur un

fémur, ou peut-être était-ce les restes d'un bras.

— C'est des os humains ! s'exclama-t-il.

— Chut, lui intima son ami, je t'avais dit de pas regarder.

Le tunnel débouchait sur un autre, plus étroit, qui descendait en pente. Bruno essaya de déterminer où ils pouvaient se trouver. Ce devait être une tanière pour animaux, peut-être une grotte où les ours venaient hiberner. Mais ces tunnels semblaient trop étroits pour des ours. Peut-être des loups, dans ce cas ? Oui, ce devait être une tanière de loups. Mais pourquoi ces ossements ? À qui appartenaient-ils ? Les loups mangeaient-ils des hommes ?

Un bruit fit taire ses pensées.

Il provenait d'un renfoncement situé à leur gauche. Une lueur orangée, comme dans la cavité où il s'était réveillé, brillait au fond du couloir. Bruno ressentit un étrange picotement dans la cuisse, un engourdissement au niveau de sa poche. Il y glissa une main et ses doigts se crispèrent sur le moineau de bois.

La statuette semblait briller.

— On devrait aller voir, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu racontes ? T'es complètement con ! siffla Nino. Essuie-toi le visage, t'es couvert de sang.

Bruno porta une main à sa pommette et ses doigts rencontrèrent une substance collante.

— On devrait aller voir, insista-t-il en se dirigeant vers la lumière, tandis que Nino maugréait entre ses dents derrière lui.

Tout ce qu'il faisait avait désormais un sens.

Cette grotte, ces ossements, ces ténèbres prenaient sens.

Il pouvait le comprendre à présent.

*

La « chose » était accroupie sur un tapis d'ossements, le dos voûté et ses cheveux couvrant ses bras. Elle recula lorsque Bruno entra dans la grotte, et se plaqua contre un rocher. Un crâne minuscule tomba et roula jusqu'aux pieds de Nino.

— C'est quoi, ce bordel ? ! s'exclama ce dernier en reculant.

Bruno sentit un nœud se former dans sa gorge, si serré qu'il eut du mal à respirer. Il regarda autour de lui et aperçut une étrange petite table à sa gauche. Elle avait été fabriquée à partir d'une porte, clouée sur quatre planches de bois. Sur la table, une personne était allongée sur le dos, le visage dissimulé par la pénombre, ses cheveux fins flottant dans le vide.

Pas une personne, mais un squelette. Une jambe plus courte que l'autre, une tête disproportionnée par rapport aux clavicules et au reste du corps. On aurait dit une statue assemblée par un sculpteur

aveugle. Une personne assemblée avec des morceaux d'autres personnes.

Un cliquetis résonnait, plus profond dans la caverne. Le bruit de l'eau qui s'écoulait lentement, comme un robinet mal fermé. Bruno ramena son regard sur la « chose », aperçut la chaîne qui enserrait l'une de ses chevilles, et les auréoles de sang et de crasse sur sa peau.

— On ne te veut aucun mal, assura-t-il en ramenant ses deux mains devant son visage, les paumes tournées vers la créature.

La lumière de la lampe projetait l'ombre de ses doigts contre le mur, les étirant et les déformant comme les griffes d'un de ces êtres dessinés dans le *De codex animorum*.

— C'est une enfant ? demanda Nino en embrassant son médaillon de Saint Christophe.

Bruno ne répondit pas. Il considéra le petit être sale et nu sous ses yeux et se sentit paralysé par la peur. Un bol renversé et les restes d'un repas non consommé trônaient à côté du lit d'ossements. Le repas qu'on donnerait à un chien, pensa-t-il. La jeune fille n'avait que ses cheveux pour se couvrir. Elle était nue, les genoux marqués de croûtes de sang séché.

— Il faut la couvrir, murmura-t-il en ôtant sa chemise tachée de sang.

L'air humide de la caverne lui collait à la peau comme une pellicule malsaine.

— Il revient, avertit Nino en se tournant vers le couloir.

Mais Bruno ne l'écoutait pas.

Il fit un premier pas vers la jeune fille, puis un second, et s'adressa à elle. Il essaya de paraître calme, de contrôler sa respiration, mais il se sentit mourir intérieurement.

— On est là pour te libérer, tenta-t-il. On est venus ici pour t'aider. Tu as froid ?

La jeune fille serra ses jambes contre sa poitrine et appuya une épaule contre un rocher. Bruno aperçut un œil injecté de sang entre les mèches de cheveux et sentit sa terreur. Il fut soudain écrasé par la peur, comme si la souffrance de la petite prisonnière était devenue sienne. L'écho soudain d'une toux dans le tunnel lui rappela que le temps lui était compté. Le ruissellement de l'eau dans la caverne sembla s'intensifier, et son cœur s'emballa, sur le point d'éclater dans sa poitrine. Il examina la chaîne ancrée à un rocher, puis la cheville de la petite fille. Il essayait de trouver un moyen de la libérer, quand un flash lui traversa l'esprit.

Même s'ils parvenaient à la détacher, ils devraient remonter les tunnels jusqu'à la sortie de la grotte et se retrouveraient face à Gennaro. Il posa doucement sa chemise sur les épaules de la créature, qui poussa un cri. Elle tremblait et son visage décharné était maculé

de terre.

— N'aie pas peur, la rassura Bruno, qui semblait vouloir se convaincre lui-même plus que la prisonnière. Tu t'appelles comment ?

La jeune fille ouvrit la bouche, mais l'écho des pas qui se rapprochaient toujours plus la tétanisa et elle se recroquevilla, ses côtes affleurant sous les lambeaux de la chemise.

Bruno se retourna vers le couloir et déglutit.

— Tant pis, ricana Nino, replié comme un chat prêt à bondir.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Bruno en s'approchant de son ami.

Ils étaient coude à coude, le regard tourné vers l'entrée du tunnel, leur corps protégeant la petite fille.

— Tu m'écoutes jamais de toute façon, maugréa Nino avant qu'une ombre ne vienne obscurcir l'entrée de la caverne.

Un corps puissant, des épaules larges, un ventre proéminent. Gennaro tenait quelque chose à la main. Un morceau de bois, peut-être une massue.

Bruno essuya la sueur sur son visage et serra les poings jusqu'à sentir ses ongles s'enfoncer dans sa peau.

— Ok, murmura-t-il.

Il contracta les muscles de son cou, et replia ses bras comme des branches noueuses.

Il se pencha, ramassa un long os brisé et le brandit comme une arme.

— Ensemble ! lança Nino.

Bruno lui fit écho :

— Ensemble.

60.

Gennaro renifla. Il ne voulait pas faire de mal à ce gamin fou. Peut-être parce qu'il était orphelin, et que son dos était couvert de cicatrices ? Quelque chose en lui était familier, lui rappelait sa propre enfance.

Gennaro avait grandi dans les montagnes, traité comme un domestique par ses oncles, fils d'une mère dont il ne se souvenait même pas du visage, et de père inconnu. Il avait porté sur le monde un regard différent, se sentant toujours à part, incompris. Il s'efforçait de plaire aux adultes parce que c'était le seul moyen qu'il connaissait pour être accepté. Il adorait l'oncle Achille et était prêt à tout pour qu'il l'aime en retour. Même à lui torcher le cul s'il le fallait, pour qu'il ne le mette pas à la porte comme cette mère qui refusait même de le rencontrer. Mais au final, son oncle l'avait utilisé, comme tout le monde, comme sa mère.

Zeno.

Il espérait qu'il viendrait sauver Bruno. Il y avait de grandes chances. Il était malin, Zeno, il comprendrait et se rendrait à l'ossuaire. Gennaro conservait son couteau dans un fourreau accroché à sa ceinture, prêt à lui ouvrir la poitrine et à lui arracher le cœur. Il jeta un œil sur la table et sourit en voyant sa créature qui l'attendait. Avec le cœur de son jumeau, Caterina reviendrait à la vie, il en était sûr. Il avait longtemps écouté les murmures dans les gorges de la montagne pendant la guerre, avait entendu le vent se faufiler entre les arbres et s'engouffrer en sifflant dans les galeries pour lui conter de vieilles histoires macabres. Gennaro foula le tapis d'os sous ses pieds. Il se sentait chez lui dans ces grottes. Il aurait aimé connaître leurs histoires. Il y en avait eu d'autres avant lui ici, avant l'arrivée des Allemands, avant la guerre, avant tout. Des gens capables de lire les messages écrits dans les ossements.

Il avait tant regretté de ne pas avoir pu ramener les Marciano à la grotte. Une fois de plus, il s'était laissé manipuler par sa mère, et avait perdu le sommeil à l'idée de devoir laisser pourrir leurs cadavres. Pourtant, il avait pris leur petite fille. Il l'aimait bien, elle aussi, recroquevillée contre les rochers comme un rat mouillé. Il ne voulait

pas la perdre. Gennaro sourit, comme il le faisait toujours quand il était nerveux. Ce n'était pas comme ça que les choses devaient se terminer. Il étudia le garçon et se demanda s'il lui serait utile, vivant ou mort. Aloïa viendrait le chercher, de toute façon, alors peu importait qu'il en finisse en lui brisant la nuque.

Il avait de la sympathie pour Bruno, mais l'idée qu'il se foute de lui le mettait en colère.

Il cligna des yeux et fit un pas en avant. Le garçon avait grandi depuis qu'il était allé le chercher à l'orphelinat. Ses jambes et ses bras étaient aussi longs que des branches d'arbre, son torse nu était maculé de sang, son corps était penché en avant, et ses yeux étaient rivés aux siens. Il se déplaçait lentement, comme une bête prise au piège, une main bandée et l'autre brandissant un os brisé. Il se glissait le long des parois de la caverne, comme s'il cherchait à l'attaquer par le côté. Gennaro l'entendit murmurer à quelqu'un à l'autre bout de la grotte. Il regarda dans la direction opposée et ne vit que des ombres.

— Imbécile, qu'est-ce que tu crois faire, hein ? Tu veux t'en prendre à moi ? cracha Gennaro. À qui tu parles, hein ? Ton ami imaginaire et toi… deux contre un… c'est les bonnes sœurs qui t'ont appris ça ?

Il voulait se moquer de lui, le rendre nerveux, mais Bruno ne semblait pas s'en préoccuper. Il continuait d'avancer, campé sur ses jambes, comme prêt à lui sauter dessus. Il le fixait d'une manière qui lui retourna l'estomac. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il se souvint qu'il tenait une hache dans la main. Il en ressentit un étrange réconfort, qui attisa sa colère. C'était lui qui était censé inspirer la peur, et non l'inverse, mais il y avait quelque chose dans les yeux de Bruno…

Quelque chose qui n'allait pas.

— Si tu t'approches de moi, je te défonce la tête, menaça-t-il en pointant son arme vers le garçon.

La fille Marciano poussa un gémissement. *Bon sang, comme il détestait l'entendre gémir*.

Bruno aurait dû se pisser dessus de peur, mais il le vit se tourner vers son ami invisible et rire comme si le néant avait fait une blague.

— Alors ? demanda Gennaro. Pendant la guerre, j'ai tué des hommes plus fous que toi. Tu veux me faire peur, crétin ?

Bruno s'exprima alors avec une voix différente. Une voix rauque, étouffée, qui émergeait de la pénombre et ricochait contre les rochers.

— T'as jamais fait la guerre, connard ! lança le garçon en éclatant de rire.

Et ce fut comme si deux personnes riaient, comme si les rires faisaient écho dans la grotte, se superposaient pour ne former qu'un seul son déformé. Gennaro fit un nouveau pas en avant, le manche de sa hache levé au-dessus de son épaule. Il en avait assez de cette

situation, des Aloïa, de tout. Il voulait défoncer la tête de ce gamin fou, la fracasser contre les rochers et voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Il en mourait d'envie, mais au lieu de cela, il se mit à compter.

Gennaro compta jusqu'à trois.

Bruno fondit alors sur lui, et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il réalisa qu'il était trop tard.

Peut-être que les choses ne se passeraient pas comme il se l'était imaginé ?

61.

Rispoli aidait ses hommes à dégager les branchages du capot d'une camionnette dissimulée entre les arbres. Il se tourna vers Aloïa, dont le visage se tordit en une grimace d'inquiétude. Le docteur Piracci but une gorgée de la gourde en aluminium qu'il tenait dans une main et s'essuya les lèvres de l'autre.

— Qu'est-ce que je vous avais dit, maréchal ? grommela le médecin, la voix troublée par la boisson.

Rispoli redressa sa casquette sur sa tête et voûta ses épaules. Il ne savait toujours pas pourquoi il avait accepté d'emmener ce vieux docteur avec eux.

« J'ai une arme à la maison », avait marmonné le médecin, penché sur le cadavre de Pia, dans la cuisine de la maison des Aloïa. « Je devrais aller la chercher. »

« Que voulez-vous faire avec cette arme, docteur ? » avait-il répondu, incapable de croire que cette conversation était réellement en train de se dérouler.

« Mettre une balle entre les yeux de Gennaro. »

« Et où sommes-nous, au Far West ? La justice est rendue par les tribunaux », avait-il répondu, sans conviction.

— Maréchal ?...

La voix du carabinier Caputo l'arracha à ses pensées.

— … Pagliarulo est revenu avec un berger.

Rispoli se tourna vers le bas de la colline et aperçut un militaire sans son chapeau arriver en courant, suivi d'un vieil homme aux cheveux blancs et au pantalon de laine. Il faisait partie des hommes qui quadrillaient le territoire avec leurs troupeaux, un de ceux qu'il avait fait venir pour l'aider dans ses recherches.

— Pagliarulo ? héla Rispoli en s'approchant du carabinier.

— Au rapport ! fit le militaire dans un salut étouffé. On a trouvé de la merde de chien.

— Comment ça ? fit Rispoli en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que vous racontez ?

— De la merde de chien, répéta le militaire. Fraîche… sur le chemin de la tête du cyclope.

— Hans, murmura Aloïa.

— L'Allemand ? demanda Rispoli en se retournant.

Le professeur se passa une main dans les cheveux et avoua :

— Je lui ai demandé de retrouver le corps de la petite.

Rispoli secoua lentement la tête. Il ne comprenait pas comment il avait pu se retrouver dans cette situation. Le jour de sa mutation, un colonel s'était moqué de lui en affirmant que le Cilento était un endroit idéal pour quelqu'un comme lui. Après une vie passée à poursuivre les voyous du *Quartieri Spagnoli*[16], c'était un repos bien mérité qui s'offrait à lui.

« Vous partez en vacances, Rispoli. De quoi avez-vous à vous plaindre ? » avait dit l'officier. « Mer, montagne… vous serez bien loti. »

Rispoli se tourna vers la montagne et se retint de jurer.

C'est à cause de cette nature, pensa-t-il. C'est à cause de tout ce putain de vert.

Il regarda la curieuse façon dont les arbres remontaient le long de la pente. On aurait dit le manteau d'une créature préhistorique accroupie au sol. Une créature avec une tête énorme, couverte d'arêtes rocheuses et deux trous noirs à la place des yeux.

Des yeux qui cherchaient les siens avec insistance.

— Maréchal ? demanda timidement Aloïa, en prenant une profonde inspiration.

— Venez, dit-il en s'adressant au berger, montrez-moi comment monter là-haut.

16 - Les Quartiers Espagnols (en italien, *Quartieri Spagnoli*) forment toute une partie du cœur historique de Naples, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO.

62.

— Sortons-la, Bruno !

La voix de Nino explosa dans sa tête comme un pétard jeté dans un puits. Côte à côte, ils se ruèrent sur Gennaro, hurlant et grognant comme deux chiens enragés. Bruno était aveuglé par la fureur et ressentait une sensation nouvelle qu'il ne pouvait expliquer. Il repensa à la jeune fille enchaînée, au corps du bébé qui pourrissait dans son berceau, dans la maison des Marciano, aux cafards qui sortaient des trous de son visage. Il revoyait les cadavres dans les bois, les doigts squelettiques émergeant de la terre et la bague à la pierre bleue. Et puis, il y avait la cave des Aloïa, l'odeur de renfermé, cette mélodie entêtante murmurée par Caterina. Le sentiment qui l'habitait grandit au point de lui remplir le ventre. La peur, mais aussi une étrange frénésie qui secouait ses membres.

Il regarda Gennaro et resserra ses doigts autour de l'os brisé. Il voulait l'enfoncer dans son ventre, lui faire du mal, le faire souffrir comme il en avait fait souffrir tant d'autres. Sa tête le lançait, et il sentit la blessure recousue par le médecin se rouvrir. Il saignait, et ça faisait mal. Tout lui faisait mal, mais il ne s'arrêterait pas.

Bruno n'avait plus le temps pour la douleur, ni même pour les larmes. Ses yeux étaient secs et froids.

Il porta un coup en direction des côtes de Gennaro, mais celui-ci bondit en arrière et abattit le manche de sa hache en direction de sa tête. Bruno eut l'instinct de se jeter sur le côté, sentit le déplacement d'air près de son oreille, et trébucha, une chaussure cognant contre l'autre. Le manche de la hache heurta un mur et se brisa en une pluie d'éclats.

C'est alors que Nino surgit de la pénombre et empoigna Gennaro par-derrière, se cramponnant à son cou d'un bras et lui assénant des coups de poing de sa main libre. Plus il frappait, plus il hurlait. Même la petite criait, ses mains crasseuses agrippant sa chaîne. Les éclats de voix s'écrasaient contre la roche, et résonnaient dans la caverne. Allongé contre les pierres, il eut l'impression de tout voir d'un autre point de vue, comme s'il n'était pas là, mais ailleurs. Il perçut un mouvement de tête de Gennaro et entendit le craquement du nez de

Nino, suivi d'un gémissement de douleur étouffé.

Bruno vit l'homme saisir son ami par le bras et le projeter vers un tas d'os. Gennaro se jeta ensuite sur lui, et lui serra la gorge d'une main, son visage si près du sien que son haleine fétide lui donna des haut-le-cœur. Quelque part dans la grotte, Nino gémissait de douleur. Bruno voulut se retourner, mais l'homme le gifla si fort que sa pommette sembla prendre feu.

Le garçon cligna des yeux, sa vision se brouilla, et un sifflement lui traversa l'oreille. C'était comme si la colère qu'il ressentait pour Gennaro ne suffisait pas pour le vaincre. Après tout, il n'était qu'un garçon, rien de plus qu'un orphelin. Il leva les yeux au plafond et découvrit que la caverne était désormais plongée dans l'obscurité. Elle empestait l'urine et la peur. Bruno en reconnut l'odeur, c'était la puanteur de la cave du père Mario, l'endroit où ses cauchemars étaient nés, où il était devenu une créature sans sommeil. L'homme le frappa à nouveau au visage, cette fois avec plus de force, et ses genoux se dérobèrent. Bruno était en train de craquer. Gennaro pencha la tête sur le côté et éclata de rire. Un rire tonitruant qui résonna au-dessus de lui et le fit se sentir tout petit.

Il avait été idiot de croire qu'il pourrait sortir vivant de cette caverne, pensa-t-il. Un vrai crétin. Il ferma les yeux et se sentit glisser vers le bas.

Soudain, un chien aboya au loin.

C'est pas possible, se dit-il. Encore un tour de passe-passe dans sa tête. Il n'y avait pas de chien, tout comme il n'y avait pas de Nino. Peut-être que la fille enchaînée n'était pas réelle, non plus.

Il était seul.

Seul, comme il l'avait toujours été.

Mais le chien aboya de nouveau, et le cri de l'animal se mua en un grognement grave qui le réconforta et dissipa sa peur.

C'était Bruno qui souriait à présent, les dents tachées de sang.

63.

Gennaro perçut des grognements et se tourna vers le couloir rocheux de l'ossuaire. Enfant, il avait entendu ses oncles parler des fantômes de la montagne, assis autour du feu. Il arrivait que quelqu'un se perde dans la forêt, et les habitants accusaient les esprits des pierres et de la terre. Mais à présent qu'il se trouvait face à cette silhouette échevelée, en haillons, qui le fixait silencieusement, un chien couché à ses pieds, il se dit que les fantômes pouvaient bel et bien exister.

Le chien aboya et la petite fille fondit en larmes.

Gennaro cracha par terre. Il détestait les animaux, surtout les chiens et les moutons. Au début, oncle Achille et les autres frères de sa mère l'avaient forcé à dormir avec les bêtes. Ils disaient que c'était sa place, et lui se taisait. Il obtempérait parce qu'il savait que s'il osait refuser, ils le battraient avec le bâton qui leur servait à frapper les chèvres.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Sortez d'ici !

Le spectre resta silencieux. Il posa une main sur la tête de l'animal, qui cessa de grogner. Gennaro relâcha alors sa prise sur le cou de Bruno et le repoussa au sol. Sa tempe palpitait sous l'effet des coups de poing que le garçon lui avait assénés.

Il était hébété, et ne comprenait pas comment il avait pu se faire surprendre par-derrière. S'il n'avait pas été plus fort et plus lourd que lui, peut-être que ce fou l'aurait mis à terre.

S'ils l'avaient su, au village, ils se seraient moqués de lui. « Gennaro, le héros de guerre. » Quelle merde il aurait fait !

Le spectre se tenait toujours dans le tunnel, et le dévisageait avec des yeux flamboyant comme de minuscules incendies. Gennaro porta la main à son couteau, dans un geste qui lui coûta. Il avait passé l'après-midi à l'aiguiser en prévision de sa rencontre avec Zeno. Il avait frotté la pierre à aiguiser sur la lame et s'était délecté en pensant à l'odeur du sang frais, à ce qu'il ressentirait en plongeant l'arme dans la poitrine d'Aloïa, en sentant l'éclaboussure chaude du sang sur son visage. Avec les Marciano, cela avait été facile. Trop facile à son goût.

Pousser. Couper. Creuser.

Il savait comment faire, il s'était d'abord exercé sur les moutons. De temps en temps, l'un d'eux tombait dans un ravin et gisait agonisant,

alors il devait descendre pour s'occuper du corps. À peine ses premiers poils de barbe avaient-ils commencé à pousser qu'il s'était rendu compte qu'il aimait tuer. En grandissant, il avait compris qu'il n'y avait pas vraiment de différence entre les bêtes et les hommes. Un cœur, des poumons, un estomac. Les organes étaient tous les mêmes, se perçaient et saignaient de la même manière. Il suffisait de tenir le couteau dans le bon angle. Un jour, il s'était promis de s'occuper de l'oncle Achille. Il l'aurait poignardé dans la poitrine pendant son sommeil d'ivrogne. Mais sa mère l'avait fait venir vivre avec elle à la maison des Aloïa, et l'envie de tuer s'était dissipée.

Au moins pour un temps.

Un bruissement le ramena dans la grotte.

Gennaro sortit la lame de son fourreau et se mit en garde. La petite pleurait. Un gémissement constant qui le déconcentrait. Et puis il y avait ce maudit spectre qui était entré dans l'ossuaire sans sa permission. Comment osait-il ?

La caverne n'était pas un endroit pour les fantômes.

Le spectre s'avança et la lampe à huile éclaira une partie de son visage. Une barbe blanche, des rides profondes comme des crevasses dans un mur et un œil si bleu qu'il ressemblait à du verre. Ce n'était pas un spectre, c'était une personne.

— Toi ? fit Gennaro, étonné.

Hans apparaissait tel un arbre desséché couvert de haillons. Il posa son regard sur le garçon, puis sur la fille, avant d'adresser une grimace de dégoût à Gennaro.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? La guerre est finie, retourne chez toi, putain d'Allemand… C'est pas…

Il ne put terminer sa phrase, Hans avait fondu sur lui. Gennaro aperçut l'éclair d'une lame et eut à peine le temps de lever un bras pour s'en protéger. La douleur le submergea comme des flammes, enveloppant son bras jusqu'au coude. Il était furieux à l'idée d'être obligé, pour la deuxième fois, de se défendre dans son antre. L'Allemand n'était pas un enfant, il savait se battre et se déplaçait avec l'agilité d'une anguille, lui assénant des coups qu'il pouvait difficilement éviter. Ce dernier le pressa, l'obligeant à se réfugier derrière la table où le squelette était étalé. Sa créature attendait le cœur de Zeno, il devait se dépêcher. Il espérait qu'Aloïa viendrait bientôt chercher le garçon. Dans un cri, il porta un coup à la tête du vieil homme, mais Hans l'esquiva et renversa la table de sa main libre.

Gennaro sentit son souffle se bloquer dans sa gorge.

Tout s'était déroulé trop vite pour qu'il puisse intervenir. Le squelette se fracassa, morceau après morceau. Les années passées à poursuivre ses rêves et l'espoir de revoir Caterina venaient d'être anéantis. Il ne sut plus quoi faire. Soudain, le sol gronda sous ses

pieds, et la caverne s'effondra. Puis, en clignant des yeux, Gennaro réalisa que c'était lui qui tremblait. Il relâcha sa prise sur le couteau, qui tinta à ses pieds. Le vieil homme le regarda sans comprendre.

Normal qu'il ne comprenne pas, pensa-t-il. Personne ne peut comprendre.

Soudain, aux tremblements se succédèrent une sensation de brûlure, et l'impression que son abdomen avait pris feu. Il sentit quelque chose de chaud humidifier son pantalon, et lorsqu'il baissa les yeux, il vit le morceau d'os qui sortait de son flanc, la main de Bruno s'y agrippant.

Le garçon le fixait de ce regard fiévreux qui le faisait paraître fou. Il le repoussa et se dirigea vers la sortie de la grotte, une main crispée sur sa plaie. Il tituba dans le couloir, ignorant le chien qui grognait et aboyait à sa suite. Il laissa derrière lui Bruno, l'Allemand et la fille. Il quitta l'ossuaire et tout ce qu'il avait représenté pour lui durant toutes ces années, et s'adossa à un pilier de pierre pour reprendre son souffle.

À l'extérieur des cavernes, l'air était doux et les lumières chaleureuses et lointaines. Gennaro effleura l'os que Bruno avait enfoncé dans son flanc et appuya son dos contre le tronc d'un arbre, le souffle coupé. Il était trempé de sueur et de sang. Hans avait dû lui sectionner les tendons avec son couteau, car il ne parvenait plus à bouger les doigts. Des cercles noirs et blancs dansaient devant ses yeux. Il éclata de rire, et le son de sa voix résonna dans la forêt, couvrant le bruit de pas des hommes qui s'approchaient. Ils l'encerclaient comme une proie, le fixant comme s'ils avaient trouvé un monstre.

Il se tourna vers les arbres et son rire mourut sur ses lèvres. Même dans l'obscurité, il aurait reconnu le visage de Zeno entre mille. Les cheveux coiffés en arrière, et la moustache d'un gentleman respectable. Le petit Aloïa. Le prince de la tour des livres. Gennaro n'en fut pas sûr, mais en y repensant, bien plus tard, il aurait juré que Zeno lui avait souri.

— Stop ! ordonna le maréchal, la paume crispée sur la crosse de son arme.

Gennaro garda une main sur l'os et leva l'autre lentement vers le ciel, les doigts maculés de sang.

— Je me rends, cria-t-il. Ne tirez pas, je me rends !

64.

Bruno rangea les livres restants dans la caisse et s'épousseta les mains sur son pantalon. Il se tourna vers les étagères vides et sourit, satisfait de son travail.

— Quand est-ce que ce putain de type va venir les chercher ? grogna Nino, assis par terre, le dos contre le mur.

— À la fin de la semaine, répondit Bruno. Le maître en a fait don à la municipalité.

— Il les a donnés ? Tu dis qu'il en a rien tiré ?

— Non, rien.

— Et nous ? On y gagne quoi ? On s'est cassé le dos pour rien ?

— Donner, c'est comme offrir un cadeau… T'as déjà reçu de l'argent de la part de quelqu'un à qui tu venais d'offrir un cadeau ?

— J'ai jamais fait de cadeau à personne, avoua Nino.

— Moi non plus, admit Bruno, avant de se diriger vers la fenêtre pour regarder à l'extérieur.

Le jardin avait l'air flétri, les couleurs des fleurs ternies et les jardinières réduites à des amas de feuilles mortes. Les statues n'étaient plus que des statues, des formes de bois et de métal tordues sous le soleil, et il avait l'impression que tout avait toujours été ainsi, que c'était à cela que ressemblait vraiment le monde au-delà des murs de la maison des Aloïa.

Soudain, il entendit un chien aboyer et aperçut une ombre à l'orée du bois.

— Il est venu te dire au revoir, dit Nino en s'installant dans un vieux fauteuil et en croisant les jambes sur l'accoudoir.

— Je sais, répondit Bruno, le front appuyé contre la vitre.

Un sentiment étrange lui remonta dans l'estomac.

— Qu'est-ce que t'attends ? Il bougera pas de là.

Quelques instants plus tard, il traversait la cour, foulant le gravier. Il passa devant la rangée de statues sans un œil pour elles. Il n'entendait plus leurs pensées, et c'était tant mieux. La maison avait, elle aussi, cessé de lui murmurer à l'oreille et Caterina avait disparu. Une nuit, il avait été réveillé par un bruit, et ses dents s'étaient entrechoquées sous l'effet de la peur. Il avait ouvert les yeux, persuadé de trouver la

jeune fille au pied de son lit, mais à part les ronflements de Nino, plus rien ne l'attendait à son réveil. Bruno savait qu'il aurait dû descendre à la cave pour vérifier l'endroit où il l'avait laissée, avant d'être frappé par Gennaro, mais il ne le fit pas. Monsieur Aloïa avait commencé à lui donner des médicaments pour l'aider à dormir et Bruno s'était convaincu que tout irait bien, que le pire était derrière lui, à présent. Il n'avait pas revu le *De codex animorum* non plus. Le maître avait dû mettre ce vieux livre de côté.

Ses blessures à la tête étaient en train de cicatriser, c'était du moins ce que lui avait dit le docteur Piracci.

« La peau cicatrise, et les cicatrices façonnent les hommes, avait expliqué le docteur en lui caressant la tête, mais ce que vous avez fait ici, vous êtes le seul à le savoir. Et ça, ça ne disparaît pas. »

« Je sais », avait répondu Bruno.

D'ailleurs, comment aurait-il pu l'oublier ?

Le chien s'approcha de lui et il s'agenouilla pour lui caresser le museau. Il sentit la langue chaude effleurer ses doigts, et sourit.

— Comment va Méphisto ? demanda-t-il sans quitter l'animal des yeux.

— Il est très intelligent et aime grimper aux arbres, répondit Hans avec son étrange accent allemand. Tu devrais venir le voir.

Bruno sentit un nœud se former dans sa gorge.

— J'aimerais bien, peut-être un jour.

— Peut-être un jour, acquiesça Hans.

Tous deux restèrent silencieux, tandis que le chien remuait la queue, et que quelque part au milieu des bois, un oiseau gazouillait. Puis, Bruno s'éclaircit la gorge.

— Merci d'être venu nous chercher, dit-il, avant de se tourner vers l'homme.

Le charpentier se tenait contre un arbre et l'ombre des branches couvrait son visage. Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas encore fini.

Bruno détourna le regard et baissa la tête. Une salive amère lui emplit la bouche.

— Elle était comment, votre femme ? demanda Bruno.

— Belle… la plus belle de toutes. Elle voyait la vérité dans les yeux des gens, expliqua le vieil homme en passant une main sur son visage à la peau tannée. Ma Gudrun parlait aux morts. Elle le faisait tout le temps, toutes les nuits. Elle s'était convaincue qu'elle pouvait les aider. Elle ne dormait jamais… jamais vraiment, comme vous. Mais c'était un fardeau trop lourd pour elle. Ils l'ont su, et ils me l'ont enlevée.

— Qui ? demanda Bruno. Qui lui a fait du mal ?

Hans se détacha du tronc et s'approcha de lui.

— Les morts, révéla-t-il. Ils ne voulaient plus la laisser partir.

Bruno se tourna vers la maison aux murs noircis et aux vitres maculées de traces de doigts, et un frisson lui hérissa les poils des bras.

— Tu l'as sur toi ? demanda Hans.

Instinctivement, il porta la main à sa poche, sentit le bec du moineau en bois se presser contre le tissu de son pantalon, et acquiesça.

— Maintenant qu'*il* sait qui tu es, il reviendra te chercher. Ce n'est qu'une question de temps, poursuivit le vieil homme. *Der schwarze Mann vergisst nicht*… « L'homme en noir n'oublie pas. » Tiens-toi prêt.

Bruno repensa à l'homme au chapeau qui se tenait dans l'encadrement de la porte de la maison des Marciano, et à la terreur qu'il avait ressentie en l'apercevant depuis la fenêtre de la tour. Il lui semblait qu'une vie entière s'était écoulée depuis qu'il avait quitté l'orphelinat, alors qu'il ne s'agissait que d'une poignée de semaines. L'été n'était pas encore terminé, et tout pouvait encore arriver.

— Je ne l'oublierai pas, acquiesça-t-il.

Hans sourit, visiblement satisfait de sa réponse, le salua et s'enfonça dans les bois. Il avait déjà disparu lorsque Bruno entendit un sifflement. Le chien lui lécha une dernière fois le visage et partit au petit trot à la suite de son maître, le laissant seul, en proie à ses pensées.

Il vit l'animal s'arrêter pour renifler un buisson avant de disparaître à son tour dans les bois, emportant avec lui les réponses à toutes ses questions.

65.

Bruno prenait son petit-déjeuner dans la salle à manger avec monsieur Aloïa. Depuis qu'ils étaient rentrés, celui-ci exigeait qu'il cesse de le traiter comme un maître et qu'il l'appelle par son prénom. S'il le voulait, il pouvait même aller s'installer à l'étage et abandonner sa chambre de domestique, mais Bruno avait poliment refusé. Il n'avait jamais aimé le changement, sans compter que la petite chambre qu'il partageait avec Nino lui rappelait l'été précédent, lorsqu'il travaillait aux pompes funèbres. La promiscuité, l'absence de fenêtres, l'impression d'étouffer comme s'il était enfermé dans un cercueil, lui procuraient un sentiment de sécurité. C'était étrange, il le savait, mais c'était ainsi.

— Peux-tu me passer le lait ? demanda Zeno, l'arrachant à ses pensées.

Bruno saisit une cruche en céramique et la tendit à Aloïa, qui lui adressa un faible sourire, avant de lui demander :

— Comment te sens-tu ? Tes blessures te font-elles encore mal ?

— Mieux, fit Bruno en se caressant le crâne.

On l'avait rasé pour désinfecter et recoudre ses plaies, et ses cheveux repoussaient sous la forme d'un bonnet hirsute.

— Tu fais encore ces rêves ? Je veux dire… est-ce que tu dors bien la nuit ?

— Je dors. Est-ce que je vais pouvoir prendre ces médicaments à l'orphelinat, aussi ?

— Je ne pense pas que ce soit possible, grimaça Aloïa.

— Comment je vais faire, alors ? s'inquiéta Bruno.

Il craignait que, sans les pilules, il ne puisse jamais tenir le coup. Il voulait juste dormir, se sentir comme les autres. *Normal*.

Aloïa sembla lire dans ses pensées, car il posa sa fourchette, essuya sa moustache avec une serviette :

— Écoute-moi… Bruno, regarde-moi, s'il te plaît.

Ce dernier leva les yeux de sa tasse de lait.

— Où est Nino ?

Bruno cligna des yeux et tourna la tête vers une chaise à côté de la table.

— Qu'est-ce qu'il a encore, merde ! râla son ami en croquant dans une pomme, avec un geste de la tête en direction de Zeno. Il croit que je suis parti, ou quoi ?

Bruno considéra le visage du garçon, déformé par les brûlures, et resta silencieux.

— Tiens, fit Zeno en lui effleurant le bras du bout des doigts. Tu vois ?

— Bien sûr qu'il voit, ironisa Nino.

— Les médicaments ne t'empêchent pas d'être ce que tu es, poursuivit Aloïa avant de tapoter deux doigts sur sa tempe. C'est là ta beauté. Tu peux être ce que tu veux, vivre comme tu veux. Il faut juste que tu apprennes à contrôler ton don. Je peux t'aider, j'ai posé ma candidature au ministère. Je voudrais t'emmener avec moi à Boston. À l'université, mes collègues et moi-même pourrions peut-être t'apporter la normalité que tu cherches…

— Mais, et l'orphelinat ? demanda Bruno en sentant son cœur s'accélérer et ses oreilles brûler.

— Ce sera l'affaire de quelques semaines, répondit Aloïa en souriant. Le juge a pris ton problème très à cœur. Avoir sauvé cet enfant a fait de toi un héros… Je ne quitterai pas l'Italie sans toi, je te le promets.

Ils retournèrent à leur petit-déjeuner, mais l'estomac de Bruno s'était noué.

Il fondit en larmes et pleura jusqu'à en perdre son souffle.

Aloïa et Nino le regardèrent sans rien dire, sans chercher à le consoler. Les larmes lui brûlaient les joues telles des gouttes de pluie acide balayant son visage. Il repensa à la grotte, à cette petite fille effrayée, puis à la maison des Aloïa, à Pia et l'homme au chapeau, et enfin à Caterina et à ce qu'elle avait représenté pour lui. Il glissa une main dans la poche de son pantalon pour saisir la figurine. Puis, il la posa sur la table et la fixa jusqu'à perdre la notion du temps. Deux semaines à l'orphelinat, c'était peu. Il y avait grandi et savait maintenant comment surmonter cette épreuve. Tout allait bien se passer.

66.

Le maréchal Rispoli vint le chercher dans sa voiture de fonction peu avant midi. Bruno laissa les vêtements que Zeno lui avait achetés dans l'armoire et enfila les haillons crasseux avec lesquels il était arrivé au début de l'été. Ils lui allaient bien à présent, et il fut surpris de voir à quel point il avait grandi en si peu de temps. Il monta à l'étage en passant par la cuisine et s'arrêta pour observer la chaise vide. Il avait l'impression de revoir Pia siroter son café et feuilleter le vieil album de famille des Aloïa. C'était là qu'avait commencé une partie de cette tragique histoire. Les souvenirs d'une famille brisée par la douleur et les blessures jamais cicatrisées. Le maître lui avait parlé de Pia et de son arrivée chez les Aloïa, et Bruno s'était demandé ce qui se serait passé si Don Carmelo Aloïa l'avait aidée au lieu d'étouffer l'affaire. Ce qui serait arrivé à sa femme, à Caterina et à la famille Marciano s'il ne lui avait pas préféré un vieux livre. Le *De codex animorum* valait-il tant de souffrance ?

Il sortit dans la cour et trouva Nino assis sur le capot de la voiture des carabiniers, en train de se ronger les ongles. Le maréchal et Aloïa fumaient tout en discutant.

— Ils vont le transférer à l'asile pénitentiaire de Caserte[17] en attendant le procès, déclara Rispoli en tirant une bouffée sur sa cigarette. Bruno comprit qu'ils parlaient de Gennaro.

Il avait entendu dire que les médecins de l'hôpital de Salerne avaient réussi à le sauver, et cela l'avait mis de mauvaise humeur.

— Il reste encore beaucoup de travail, poursuivit le maréchal. Ils ont fait venir des experts de Rome pour répertorier et analyser tous ces ossements. Certains ont l'air très vieux, tandis que d'autres, il dit les avoir ramenés là. Je pense qu'il les volait dans les cimetières, mais je n'exclus pas qu'il ait tué quelqu'un en prétendant faire la guerre.

— Beaucoup de villageois sont morts à cette époque, précisa Aloïa en allumant une cigarette. Peut-être que les nazis ont utilisé ces grottes comme fosses communes.

— Probablement, mais je pense qu'il y a plus que cela, reprit le maréchal en haussant les épaules. Le magistrat veut aller au bout des choses. Il est primordial de comprendre ce qui est arrivé à ces gens.

— Et lui ? demanda Zeno. Gennaro n'a pas parlé ?

— Il parle peu, notre ami, grimaça Rispoli. Il a admis avoir tué la famille Marciano pour venger sa mère et pour ce qu'ils avaient fait à ta sœur. Il dit que Caterina a été tuée par un certain Gustavo… vous le croyez ?

Aloïa haussa les épaules.

— Honnêtement, je ne sais plus quoi penser.

— Moi non plus, dit le maréchal. Mais si ce que votre gouvernante a raconté est vrai, si Marciano l'a violée chez vous le soir de la fête, alors Gennaro a tué son demi-frère, sa belle-mère et son neveu. Il a kidnappé et torturé sa nièce, pour Dieu sait quelle raison, et a ensuite assassiné sa propre mère. Il a frappé Pia si fort au visage qu'il lui a brisé le nez et la pommette. Quelle colère ce type a-t-il nourrie en lui pour aller aussi loin ?

— L'esprit humain est comme une boîte, maréchal. Il renferme des souvenirs et des secrets bien gardés.

— Je suppose. Professeur, c'est ce que vous faites ?

Aloïa serra sa cigarette entre ses lèvres et souffla la fumée du coin de sa bouche.

— C'est-à-dire ?

— À l'université, en Amérique… vous étudiez l'esprit des gens ? demanda le carabinier. Vous essayez d'ouvrir ces portes verrouillées ?

— Oui, je travaille dans les neurosciences, confirma Zeno. Nous faisons des progrès considérables dans la compréhension des mécanismes qui régissent le fonctionnement du cerveau humain.

Le maréchal tira une dernière bouffée et jeta sa cigarette sur le trottoir.

— J'espère qu'un jour vos recherches nous aideront à comprendre d'où vient la cruauté, notre travail en sera largement facilité.

— Je l'espère aussi, répondit Zeno avant de se tourner vers Bruno et de le regarder comme s'il le voyait pour la première fois. Alors, tu es prêt ?

*

Bruno et Rispoli restèrent silencieux pendant la majeure partie du trajet. De temps en temps, le maréchal lui jetait un coup d'œil, persuadé qu'il ne le remarquerait pas. Les sièges de la voiture empestaient le tabac et un nuage de fumée rendait l'air irrespirable malgré la fenêtre ouverte.

Assis à l'arrière, à côté de lui, Nino tendit une main et lui asséna une gifle.

— Eh, crétin, grogna-t-il à voix basse. Demande-lui s'il nous en offre une. Il me donne envie de fumer.

— Oh, arrête, marmonna Bruno.

— Qu'avez-vous dit ? s'enquit Rispoli.

— Rien… rien. Désolé, je parlais tout seul, s'empressa de répondre Bruno.

Le maréchal acquiesça, mais ne sembla pas convaincu.

— Écoutez, dit-il. Je ne suis dans le Cilento que depuis peu, mais je sais ce qu'on dit de l'orphelinat où vous êtes, et de ce prêtre.

— Le père Mario ?

— C'est ça, le père Mario. Je n'ai jamais aimé ceux qui touchent aux enfants, alors s'il vous a fait quelque chose de bizarre, s'il vous a touché d'une manière qu'il n'aurait pas due… vous pouvez me le dire. Vous comprenez ?

Bruno observa le monde défiler par la fenêtre. La plage bordée de pins, une mule tirant une charrette, des hommes à bicyclette. Il pensa au sous-sol de l'orphelinat, au sifflement des coups de fouet, et les cicatrices qui marquaient son dos commencèrent à le brûler comme si quelqu'un avait versé de l'huile bouillante dans le col lisse de sa chemise.

— Non, assura-t-il, il ne m'a jamais rien fait.

— C'est aussi bien.

Le maréchal avait l'air déçu, mais pas Nino.

— T'as bien fait, railla son ami. Ils n'auraient jamais cru tout ce qui se passe là-bas, de toute façon.

— Écoutez, reprit le maréchal, je vous ai déjà posé cette question cent fois, mais il faut que je sache. Ce Gennaro… vous êtes sûr qu'il ne vous a jamais parlé de sa mère ou de Caterina Aloïa ?

Bruno se tourna vers le maréchal et secoua doucement la tête.

— Avant la grotte, il était normal, répondit-il. On parlait travail, il me montrait comment labourer les champs ou arracher les mauvaises herbes. Un matin, après avoir repeint la clôture, il m'a envoyé au lavoir pour rincer les pinceaux…

— Continue, insista Rispoli.

— Quand je suis revenu, il était dans le cimetière, derrière la maison. Je me suis caché et je l'ai observé.

— Que faisait-il ?

— Il rebouchait un trou.

— Un trou ? Et qu'y avait-il dans ce trou ?

— Rien.

— L'avez-vous vu emporter quelque chose ?

— Non.

— Avait-il déterré quelque chose ? Un corps ?

— Non, dit Bruno. Il est resté là, à chanter. Il chantait toujours une étrange comptine.

— Que croyez-vous que Gennaro cherchait ? Est-ce qu'il vous a dit

quelque chose après ? Vous en avez parlé ?

— Je sais pas, fit-il. On en a pas parlé.

— Je vois.

Le maréchal serra les mains sur le volant, puis écarta les doigts et reprit son souffle.

— Bruno ?

— Oui ?

— Pourquoi êtes-vous allé chez les Marciano, ce soir-là ?

— Pour rien, répondit-il en s'efforçant de contrôler le ton de sa voix, comme Zeno le lui avait appris. J'avais vu cette maison abandonnée et je voulais juste jeter un coup d'œil. Je jouais à l'explorateur…

— La nuit ?

— Il faisait très chaud et je n'arrivais pas à dormir, confirma Bruno.

— Vous n'arriviez pas à dormir, répéta le maréchal en partant d'un grand éclat de rire. Vous savez, je ne devrais pas vous le dire, mais avant qu'on m'envoie ici, avant la guerre, j'étais bon dans mon travail. Vraiment bon, c'est pourquoi je sais que notre cher professeur Aloïa ne me dit pas toute la vérité. Pouvez-vous garder un secret ?

Bruno le regarda sans comprendre, et sentit Nino s'agiter sur la banquette arrière.

— Je suis allé à Naples la semaine dernière, poursuivit le maréchal. Je me suis renseigné. J'ai encore beaucoup d'amis ici et là, et il y a une chose qui ne colle pas.

— Quoi ?

— La gouvernante, Pia… elle a dit qu'elle avait été violée par un homme, Gustavo Marciano, la nuit où la famille Aloïa avait organisé une grande fête à la maison. Elle a dit que cet homme l'avait suivie dans les caves et avait posé ses mains sur elle. Vous le savez aussi, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua Bruno.

— J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie, mais ça, jamais. Comment un mort peut-il mettre une fille enceinte ?

— Comment ça ? s'étonna Bruno, un bourdonnement dans les oreilles.

— À Naples, beaucoup de papiers ont été perdus sous les bombes, mais la municipalité tient toujours un registre des naissances et des décès. Et j'ai vu le nom de cet homme. Gustavo Marciano, né à Pietra di San Michele en 1865 et mort à Naples en 1900. Vous comprenez ? En 1900, Pia Solferino était encore une petite fille et ne savait même pas où se trouvait la maison des Aloïa. Ce n'est pas possible… ce n'est pas possible…

Le maréchal Rispoli continuait de parler, mais Bruno était ailleurs. Sa voix s'était muée en un bourdonnement dans sa tête. Il resta silencieux et contempla les bois qui bordaient la route.

Au loin, l’orphelinat apparaissait tel un monstre de briques et de tuiles.

Partie VI
Oubliez votre nom

17 - Province au nord de Naples.

67.

Rispoli prit une cigarette dans le paquet posé sur la table de nuit, la porta à sa bouche et s'approcha de la fenêtre ouverte. Il craqua l'allumette et approcha la flamme de son visage, le filtre serré entre ses lèvres. Sa femme offrait un corps tout en rondeurs dans son lit, et ses cheveux noirs et bouclés dégageaient une odeur qui embaumait la pièce. Chaque matin, il enfilait son uniforme et quittait la maison avec le sentiment d'avoir encore son parfum sur lui. C'était le parfum de la vie, le sens de toute chose. À cette pensée, il se sentit coupable. Il savait qu'elle avait fait d'énormes sacrifices en acceptant de quitter Naples pour le suivre dans la lointaine région du Cilento. S'il l'avait pu, Rispoli aurait remonté les aiguilles du temps et fait d'autres choix. Il ne cessait de s'interroger sur les raisons qui avaient poussé le commandement militaire à lui assigner cette affectation, convaincu malgré tout qu'il avait gagné ses galons et ses responsabilités grâce à son engagement sur le terrain, dans le *Quartieri Spagnoli*. Mais quelque chose sonnait faux.

Bruissement de draps qu'on déplace.

Rispoli se retourna vers sa femme en souriant :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'arrives pas à dormir ?

— Comment le pourrais-je ? répondit-elle. Je peux t'entendre cogiter. À quoi penses-tu ?

— Tu sais bien à quoi je pense.

Elle remonta le drap jusqu'à son menton et s'assit au milieu du lit.

— Tu as arrêté ce fou, lui dit-elle, tu as réussi à l'empêcher de tuer d'autres innocents. On devrait te donner une médaille, rien que pour ça. Alors arrête de t'angoisser, tu verras qu'ils reviendront bientôt sur leur décision.

Rispoli tira une nouvelle bouffée de sa cigarette et baissa la tête pour appuyer son menton sur sa poitrine. Il sentit le poids de sa tête comprimer sa pomme d'Adam et toussa.

— Je me fous des médailles pour le moment, fit-il avant de laisser échapper un soupir. Qui aurait pu deviner que c'était ça, le Cilento ? Tu l'aurais cru si on te l'avait dit avant de venir ?

— Non, je n'aurais pas parié un sou là-dessus.

— Une montagne pleine de morts, reprit Rispoli en jetant sa cigarette encore allumée par la fenêtre. Ils travaillent jour et nuit, là-haut, pour identifier les ossements. Je ne sais pas combien ils en ont trouvé jusque-là… Ils ont même envoyé des spécialistes du ministère pour faire des datations. C'est dingue.

— Peut-être que nos ancêtres allaient enterrer leurs morts dans ces grottes. Qu'en sais-tu ?

— Oui, soupira Rispoli. Comment pourrions-nous le savoir ?

— C'est à propos de ce garçon, n'est-ce pas ? demanda sa femme. Tu y penses toujours, je te connais.

Rispoli secoua doucement la tête.

— J'ai dû le ramener dans ce trou à rats, tu sais ? Il fallait qu'il y retourne. Mais j'ai entendu dire qu'ils faisaient des saloperies aux garçons dans cet endroit, des choses horribles. Les gens le savent, l'Église le sait aussi, mais tout le monde se tait.

— Tu lui as dit que le professeur voulait l'adopter, n'est-ce pas ?

Rispoli frotta sa mâchoire engourdie. Parler d'Aloïa provoquait chez lui un malaise qu'il ne parvenait pas à expliquer. Il repensa à la tour, à ces étranges statues de bois et au sang qui avait maculé le sol de la vieille maison dans les bois. Combien de secrets les murs de cette maison cachaient-ils ? La confession de la gouvernante, la mort de la sœur jumelle de Zeno, le mystère autour de Gustavo Marciano. Tout cela était tellement farfelu. Comment un homme déclaré mort en 1900 avait-il pu violer une jeune fille cinq ans plus tard ? Qui était vraiment l'homme qui s'était présenté à la fête des Aloïa en se faisant passer pour Marciano ? Qu'était-il arrivé aux parents Marciano, enterrés dans le bois, et pourquoi étaient-ils morts ? Alors que Gennaro, enfermé dans un asile, refusait de parler, la seule survivante, la petite fille retenue prisonnière dans les grottes, était dans un état dramatique. Les médecins avaient été clairs. Les violences dont elle avait été témoin et les abus qu'elle avait subis pendant toutes ces années l'avaient tellement abîmée qu'il semblait impossible de la faire revenir du monde dans lequel elle s'était enfermée.

Un monde de silences où se succédaient les pleurs, l'automutilation et la douleur.

— Il y a quelque chose dans l'histoire d'Aloïa qui m'échappe, reprit-il avec l'envie soudaine de reprendre une cigarette. Il faut que j'aille jusqu'au bout.

— Tu y arriveras, répondit sa femme, avant d'abaisser le drap et de découvrir ses seins. Il fera bientôt jour et tu pourras cogiter autant que tu veux, reprit-elle en posant une main sur le matelas, avant de se lever.

— En attendant, viens t'allonger un peu.

Rispoli lui adressa un sourire et referma la fenêtre. Comment lui

dire non ?

*

— C'est ici, maréchal ? demanda Caputo en calant sa bicyclette contre une clôture.

Rispoli descendit de son vélo et considéra la petite maison de briques qui se dressait sur une colline, encerclée par un vignoble qui s'étendait à perte de vue.

— C'est celle-là, confirma-t-il avant de mettre sa béquille et de rentrer sa chemise dans son pantalon. Suivez-moi, allons voir.

— À vos ordres.

Ils trouvèrent Bernardo assis sur une souche de bois à l'arrière de la maison. Le vieil homme avait une main agrippée au manche d'un bâton, et le regard rivé sur les dos nus des ouvriers qui travaillaient dans les champs.

— L'avantage d'être vieux, c'est qu'après une vie de dur labeur, on vous dit que vous pouvez vous asseoir ici, à l'ombre, et diriger, lâcha-t-il lorsqu'il les entendit arriver. Et c'est ce que je fais, toute la journée. Je m'assois ici, je regarde, et je crie de temps en temps quand quelqu'un fait une erreur.

Rispoli ôta son chapeau et ajusta une mèche de cheveux.

— C'est pas mal, admit-il.

L'homme se retourna et lui adressa un sourire édenté. Son visage brûlé par le soleil était sillonné de rides aussi profondes que l'écorce.

— Je me demandais quand vous viendriez me voir, lâcha Bernardo.

Rispoli se retourna et croisa le regard de Caputo, qui haussa les épaules d'un air narquois.

— Avant qu'ils ne confient tout à cette mauviette de Gennaro, je m'occupais des fleurs. Elles étaient si belles qu'elles avaient l'air artificielles. Madame les aimait ainsi et je lui faisais plaisir. Tout le monde dans le village savait que j'étais le meilleur jardinier du Cilento, ajouta Bernardo en serrant son genou d'une main. Mais je suis tombé de l'échelle et cette fichue jambe m'a lâché. J'avais mal en permanence et je ne pouvais plus faire grand-chose.

— Je suis vraiment désolé, fit Rispoli.

— Je savais que tôt ou tard, ce qui était arrivé à cette jambe provoquerait la mort de quelqu'un, poursuivit l'homme.

— Pourquoi dites-vous cela ? Avez-vous déjà eu des problèmes avec Gennaro ?

— Moi ? Des problèmes ? répéta l'homme. Bernardino Vitale n'a jamais de problème avec personne. Mais Gennaro a une rage dans les yeux qu'on ne peut pas expliquer, maréchal. Même bambin, il était comme ça. Parfois, on le surprenait en train de nous fixer et on avait

envie de détourner le regard. D'autres fois, il était si gentil qu'on lui aurait confié les clés de sa maison. La vérité est toute simple : les Solferino sont une bande de fous. Même les oncles, ceux qui conduisent les moutons au pâturage. Qui sait ce qu'ils font dans les montagnes. Vous le savez, vous ? Maintenant, dites-moi… vous m'offrez une cigarette ? Ma femme est sortie chercher de l'eau. Si vous m'en donnez une, je peux la fumer avant qu'elle ne revienne. Ce connard de docteur Piracci dit que c'est mauvais pour moi.

— Et lui, alors ? Le vin qu'il boit ? C'est pas mauvais pour lui ? rétorqua Rispoli en sortant un paquet cabossé de sa poche avec un sourire.

Il tira une cigarette tordue, essaya de la redresser et la tendit au vieil homme qui la posa entre ses lèvres et l'alluma.

— Et Pia ? reprit Rispoli. Que pouvez-vous me dire sur elle ?

— Certaines femmes naissent malchanceuses, maréchal, fit Bernardo en tirant sur la cigarette avec gourmandise.

Son visage disparut dans un nuage de fumée.

— Alors vous savez ce qui lui est arrivé, quand elle était jeune ?

— Qui pourrait oublier une histoire pareille ? Ce soir-là, Don Carmelo Aloïa avait invité tout le village à la villa. Ces cochons ont même volé les couverts.

— Attendez une minute, pas si vite, l'interrompit Rispoli en prenant un tabouret et en s'asseyant en face du vieux jardinier. Vous êtes en train de me dire que vous savez ce qui est arrivé à Pia Solferino ?

— Tout le monde le sait jusqu'à Camerota[18], ce qui est arrivé à cette fille, répondit Bernardo en grimaçant, la cigarette serrée entre les doigts. Don Carmelo a essayé de cacher la poussière sous le tapis, mais la fille est tombée enceinte et ça a fini par se savoir.

Rispoli se caressa la moustache.

— Et vous savez aussi que c'est Gustavo Marciano qui l'a violée ?

— Qui ?

— Gustavo Marciano.

— Je crois qu'on ne vous a pas bien raconté les choses, fit Bernardo en souriant.

— Comment ça ?

— Je me souviens bien de lui, Marciano. Il a déménagé à Naples pour devenir un gentleman, mais il a toujours été d'ici, et je me souviens aussi de ce qu'il aimait. Il m'a même demandé en mariage une fois, derrière ces vignes, là-bas…

— Une demande en mariage ?

— Eh oui, une demande en mariage, confirma Bernardo en profitant pour tirer une nouvelle bouffée. Il pensait que j'étais *femminiello*[19] comme lui. Il voulait que je lui montre ce que j'avais dans le pantalon. Moi ? Je ne lui ai pas botté le cul parce que, je vous l'ai dit, je me

comporte toujours correctement avec les gens. Il méritait pourtant un bon coup de pied, maréchal.

— Pardon mais…, reprit Rispoli, sentant une goutte de sueur perler le long de son visage et chassant une mouche d'un revers de main. Pia m'a dit qu'à un moment donné, un homme élégant est venu à la fête, un homme qui portait un chapeau et qui s'est attardé pour parler avec Don Carmelo. Cet homme vivait dans la maison de l'autre côté de la rivière, près de la propriété des Aloïa. Vous souvenez-vous de lui ? Avez-vous fait attention à lui à l'époque ?

— C'était il y a longtemps, laissez-moi réfléchir, fit Bernardo en se passant une main sur le front. Je peux peut-être vous dire une chose. Je me souviens d'un homme, mais je ne l'avais jamais vu auparavant. Il était vêtu de noir, comme un croque-mort, et il portait un chapeau. C'était le soir, mais il portait un chapeau. Pas un béret, non ! Un chapeau comme celui des Américains qui montent à cheval.

— Un chapeau de cow-boy, conclut Caputo avant que Rispoli ne le foudroie du regard.

— Pia me l'avait demandé, ajouta Bernardo. Elle est venue me voir peu après et m'a demandé qui était ce monsieur, mais je peux vous dire une chose : que le Seigneur me rende aveugle si je me trompe… ce n'était pas Gustavo Marciano.

18 - Extrémité sud du Cliento, bordant la mer.

19 - Femminiello (« petite femme » en napolitain) désigne, dans la tradition typiquement napolitaine, les personnes transgenres efféminées et les hommes homosexuels exprimant nettement les caractères féminins.

68.

— Je peux m'asseoir ?

Bruno leva le nez d'une assiette de bouillie infâme que l'on faisait passer pour une soupe de lentilles et fit signe à Nino de s'asseoir.

— Je t'en prie, répondit-il en désignant les chaises libres qui l'entouraient. Assieds-toi où tu veux, il y a de la place.

Nino s'assit sur le banc juste en face de lui, son visage balafré s'étirant en une grimace.

— Qu'est-ce que tu manges, bordel ? De la merde ?

Bruno haussa les épaules, ferma les yeux et avala une bouchée sans réfléchir. Il n'avait pas le choix. Il n'était plus chez Zeno, et s'il voulait avoir de l'énergie, il devait manger.

Une éternité s'était écoulée depuis que Gennaro était venu les chercher, Nino et lui, pour les emmener à Pietra di San Michele. Ils étaient censés passer tout l'été à la propriété des Aloïa, mais le mois de septembre tardait à venir. Les garçons de son âge n'étaient pas encore rentrés de leurs travaux d'été et il ne restait que les petits à l'orphelinat. Avoir le dortoir pour lui tout seul n'était pas si désagréable. Sans les médicaments de Zeno, cependant, il avait recommencé à faire des rêves étranges. Il lui arrivait d'entendre Caterina chanter sa comptine, et parfois, il voyait l'homme au chapeau debout dans le jardin, les bras tendus vers le ciel, tandis qu'une volée de moineaux tournoyait au-dessus de sa tête.

— Ça te dérange pas ?

La question de Nino l'arracha à ses pensées.

— Quoi ?

— J'ai dit… ça te dérange pas d'aller en Amérique avec Zeno ? T'y as réfléchi ? Ce type a pas dit qu'il t'aimait, ou quoi que ce soit du genre… il a pas dit non plus que t'allais devenir son fils ! Il veut juste t'emmener là où il travaille et t'observer te prendre la tête du matin au soir. Est-ce que t'as besoin d'aller là-bas pour qu'on sache ce qu'il y a dans ta tête ? À croire que tu l'as pas encore compris toi-même.

Bruno passa sa langue entre ses dents. En effet, il n'avait pas encore pensé à ce qui se passerait à Boston.

— Et puis, l'Amérique, c'est loin, poursuivit son ami. Tu sais

combien de temps il faut pour traverser la mer ?

— Je sais pas, ça dépend, répondit Bruno. Il faudrait savoir si on prend le bateau ou l'avion.

— Peu importe, c'est loin de toute façon, conclut Nino en se grattant une cicatrice sur le menton. Je peux pas y aller.

— Comment ça ? s'amusa Bruno. Quand on était dans la grotte de Gennaro, t'as dit que t'irais partout où j'irai, et maintenant tu changes d'avis ?

— Moi ? Je m'en souviens pas.

Bruno se gratta alors la tempe et se tourna vers un enfant qui l'observait curieusement depuis la table voisine.

— Qu'est-ce qu'Aloïa voulait dire, à ton avis, quand on était dans la cabane de Hans ? demanda-t-il, tandis que Nino le dévisageait étrangement. On parlait de Caterina, et à un moment donné, il a dit que c'était la faute de son père. Carmelo Aloïa l'avait fait venir, il avait fait venir Caterina… qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? rétorqua Nino, semblant réfléchir, avant de hausser les épaules. Peut-être parce qu'elle était folle ?

Bruno secoua la tête. Ce n'était pas la raison, pensa-t-il. Il devait y avoir autre chose, quelque chose qu'il n'arrivait pas à saisir. Il cligna des yeux et laissa tomber sa cuillère dans le plat, éclaboussant la table. Au fond de la salle, une nonne se retourna, interpellée par le bruit, croisa son regard et fit comme si de rien n'était. Depuis son retour à l'orphelinat, les sœurs faisaient comme s'il n'existait pas. Les rumeurs allaient bon train, et peut-être avaient-elles entendu ce qu'il s'était passé chez les Aloïa, peut-être étaient-elles agacées qu'il parle à Nino.

— C'est le nouveau ? demanda Nino en lui faisant signe de se retourner vers la table derrière lui.

Sœur Carmela poussa un petit garçon vers un siège libre et plaça devant lui une assiette en fer-blanc pleine de nourriture. Il n'avait pas plus de sept ans, les cheveux rasés, peut-être à cause des poux, et une croûte de sang séché sous l'œil. La religieuse lui parla et il frissonna, la tête blottie entre ses épaules.

Bruno secoua la tête.

Soudain, il sentit son estomac se serrer, et il eut un pincement au cœur. Le bourdonnement des voix d'enfants dans la cantine cessa et ses yeux s'arrêtèrent sur le père Mario. Le prêtre se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, les mains croisées dans le dos et une expression sévère sur le visage. Il avait l'air d'une statue de cire, les joues tombantes, son double menton ressemblait à une sacoche pressée contre le col de sa chemise. Cette partie de l'orphelinat n'avait pas changé non plus. L'arrivée du prêtre s'accompagnait toujours d'une étrange tension électrique, comme le bourdonnement de fils dénudés ou d'une vieille ampoule. Les orphelins percevaient sa

présence sans même avoir besoin de le voir et cessaient immédiatement d'exister. Quoi qu'ils fissent, ils s'interrompaient pour baisser la tête dans l'espoir qu'il ne les remarque pas, qu'il passe à autre chose et choisisse quelqu'un d'autre.

Quelqu'un à punir.

Quelqu'un à qui enseigner la voie du Christ.

Bruno suivit la direction de son regard qui le mena droit au nouveau garçon, et il sentit tout le poids de la tension dans l'air.

— Si ce n'est pas déjà fait, ce sera bientôt fait, murmura-t-il pour que personne ne l'entende.

C'est alors qu'il sentit un élancement à l'arrière de son crâne, comme si quelqu'un lui avait enfoncé un clou, un de ces longs clous qu'on plantait dans les poteaux.

— Combien tu penses qu'il mesure ? s'enquit Nino.

— Qui ?

— Le clocher de la paroisse, ici… il est haut comment ?

— Je sais pas… Plutôt haut ?

— Aussi haut que la tour des Aloïa ?

Bruno prit un moment pour réfléchir.

— Je pense que oui. Pourquoi ? Tu penses à quoi ?

Nino esquissa un sourire.

— Tu t'es déjà demandé si les prêtres pouvaient voler ?

69.

Le père Mario ne mourut pas immédiatement.

Lorsqu'il s'écrasa au sol dans un bruit sourd, peut-être était-il même encore conscient car Bruno vit ses jambes s'agiter, comme la queue d'un lézard qu'on aurait coupée. D'en haut, la tache de sang qui s'étendait sous son visage formait comme une petite mare rouge dans la cour poussiéreuse de l'orphelinat. Quelqu'un poussa un hurlement, et Nino le tira par le bras.

— Ne te penche pas, tu vas te faire repérer, l'avertit son ami. T'as vu ça ? Il a même pas crié.

Ils avaient trouvé le prêtre devant son bureau, surpris de les voir arriver. Bruno, avec ses bras endurcis par le travail dans la maison des Aloïa, et Nino, avec les marques de brûlures qui déformaient son visage, auraient fait peur à n'importe qui.

Deux petits monstres au regard sinistre.

Le père Mario avait dû comprendre ce qui allait lui arriver, car il avait refermé la porte derrière lui et avait redressé le dos, le menton haut, dans une ultime tentative de maintenir l'illusion qu'il contrôlait encore la situation. Bruno, lui, savait que ce n'était pas le cas et que l'homme avait perdu de sa superbe. Peut-être se repentait-il ? Il avait remué les lèvres en silence, le visage humide dans la pénombre. Peut-être implorait-il le Seigneur de lui faire une place.

La peur.

Bruno avait reconnu l'odeur de la peur, la puanteur de la sueur acide qui trempait les vêtements. Le père Mario n'avait pas dit un mot, n'avait même pas essayé de les arrêter alors qu'ils le plaquaient contre le mur. Nino l'avait giflé et la joue flasque du prêtre avait tremblé comme de la gelée. Bruno savait que ce qu'ils faisaient était mal, mais il avait donné un coup de genou dans les parties de l'homme et l'avait poussé vers le couloir menant au clocher. Dans un monde idéal, les choses auraient pu être différentes, mais l'ossuaire lui avait appris qu'il n'y avait rien d'idéal sur cette Terre et que la réalité était surtout faite d'injustice, de douleur et de garçons comme lui, avec des marques de coups de fouet dans le dos.

— Ça n'effacera pas ce qu'il m'a fait, dit-il en regardant l'essaim de

nonnes qui bourdonnaient autour du cadavre du prêtre. Ce qu'il nous a fait, à tous.

— Non, répondit son ami en lui faisant signe de le suivre dans l'escalier menant au clocher ; ils devaient se dépêcher. Ça ne changera rien, mais au moins c'était beau à voir.

Bruno repensa à la première fois qu'on l'avait traîné en bas, à la poussée qui l'avait fait basculer dans l'escalier, aux marches gluantes, à la douleur, et au sang qui lui était monté à la tête. Le sifflement du fouet, la peau brûlante, et toujours la douleur, les larmes et le sang.

Bruno repensa à la détresse et à la solitude qu'il avait ressentie. Il observa la nuque de Nino, ses cheveux brûlés, la fumée qui s'élevait des lambeaux de sa peau et de ses vêtements, et sourit.

— Oui, murmura-t-il. C'était magnifique.

70.

Bruno avait regagné la maison des Aloïa la nuit suivante.

— Tant que je n'aurai pas convaincu les sœurs de m'expliquer ce qu'il se passait dans ces caves, il vaut mieux que tu ne restes pas là-bas, lui avait dit le maréchal sur la route de Pietra di San Michele. Seigneur, ce prêtre… les choses qu'il faisait… il aurait dû se suicider plus tôt. Je vais te ramener chez les Aloïa pour cette nuit, tu y seras mieux. Demain, j'irai parler au juge. Il faut qu'ils vous placent ailleurs, toi et tous les autres. Je dois faire fermer cet orphelinat.

Rispoli arrêta le véhicule entre les parterres sombres et les spectres de bois et de métal, puis alla frapper. Des coups secs sur la porte, puis le silence, le temps qui s'écoulait lentement, comme des gouttes d'huile dans un verre. Le maréchal patienta, les mains sur les hanches, puis descendit les marches du porche avant de jeter un coup d'œil à travers les fenêtres du rez-de-chaussée. Les lumières étaient éteintes, mais la voiture de Zeno était garée dans la cour. La maison semblait dormir, enveloppée d'un silence intemporel.

Souricette Souricelette…

— Tu l'entends aussi ? demanda Bruno en décollant son front de la vitre et en se tournant vers Nino.

— Quoi ? fit son ami en le regardant d'un air perplexe.

Il secoua la tête.

— Rien, dit-il avant de se retourner vers la maison.

Cette mélodie, il avait commencé à l'entendre bien avant l'arrivée des carabiniers à l'orphelinat. Il était resté allongé sur le lit, et faisait tourner la figurine de Hans entre ses doigts, tandis que l'orphelinat s'écroulait de toutes parts. Il avait entendu les cris des religieuses comme autant de pleurs de mères, d'épouses, de filles et de sœurs dans un cortège funèbre. Bruno n'aurait su dire si leur désespoir tenait à l'affection qu'elles portaient au père Mario, ou à la peur qu'avec sa mort, les secrets de ce lieu soient révélés au grand jour. Comment allaient-elles justifier ce qu'il s'y était passé ?

Souricette Souricelette, Sous le lit est tombée…

Bruno leva les yeux vers une fenêtre au deuxième étage de la villa et eut l'impression qu'un rideau avait bougé.

Caterina.

Le murmure de la maison semblait différent. Il dégageait une odeur de poussière et de moisissure. Une voix ancienne, grinçante, comme des ongles sur du verre.

Elle a peur, se dit-il tandis qu'il effleurait la poignée de la portière. Je dois l'aider. Je l'ai laissée toute seule.

— Reviens, qu'est-ce que tu fais ? siffla Nino.

Mais il ouvrait déjà la portière pour sortir la tête de la voiture.

L'air du soir lui picota les bras.

Le maréchal se retourna et le regarda sans comprendre.

— Elle ne veut pas rester seule avec lui, expliqua-t-il.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'enquit Rispoli en désignant sa voiture. Retournez vous asseoir.

— Je peux pas, maréchal. Je suis désolé. L'homme au chapeau est là.

Bruno glissa une main dans sa poche, pour caresser le moineau de bois brûlant. La chaleur remonta jusqu'à son épaule. Il contempla les statues du jardin, l'homme, la femme, le vieillard et la petite fille, leurs corps voûtés, et ce fut comme s'il voyait le monde à travers leurs souvenirs, comme s'il pouvait entendre des histoires qui n'avaient jamais été racontées. La comptine de Caterina se mua en murmure, rendant les voix du maréchal et de Nino aussi audibles qu'un souffle de vent. Mais il n'y avait pas de vent, pas de soleil non plus, pourtant les oiseaux gazouillaient.

Une volée de petits oiseaux noirs tournoyait au-dessus de la maison des Aloïa.

— Il faut que j'entre, bredouilla-t-il, la porte de derrière est toujours ouverte.

Il avança tandis que le monde autour de lui se cristallisait. Ce fut comme si le maréchal lui-même était devenu une statue. Il le regardait, bouche bée, un bras raide pointé vers la voiture, les yeux roulant frénétiquement dans leurs orbites, et le visage contracté en une grimace d'étonnement tandis que des plumes d'oiseau atterrissaient délicatement sur le sol autour de lui, comme des flocons de neige.

Les lumières de la villa étaient éteintes. Bruno perçut de la musique, des rires, des bruits de couverts qui s'entrechoquaient contre des assiettes, puis il vit des êtres de brume, des corps de fumée tourbillonnant autour de lui dans une danse macabre. Il tremblait, le cœur broyé dans un étau. Il tituba, se débattant dans la nappe de brouillard qui s'élevait du sol pour envelopper la maison, et sa tête fut déchirée par des élancements qui l'obligèrent à s'arrêter, le souffle coupé. Il avait l'impression d'être matraqué, mais il fallait qu'il réfléchisse, qu'il garde ses esprits. Une partie de lui-même le poussait

à courir et à mettre le plus de distance possible entre lui et cette maison.

L'autre partie, cependant, lui rappelait qu'il ne servait à rien de se cacher. Il pouvait ramper sous un lit, glisser sur le sol poussiéreux et fermer les yeux. Il pouvait espérer qu'Onofrio et les autres garçons ne viendraient pas le chercher là-dessous. Il pouvait marcher dans les couloirs sombres de l'orphelinat la tête baissée, retenir son souffle et fixer le bout de ses chaussures de peur de croiser le regard du père Mario. Mais s'il y avait bien une chose que l'orphelinat lui avait apprise, c'était que les lâches étaient destinés à sombrer.

Et il ne voulait pas mourir. Il voulait vivre, se battre pour mériter une place dans ce monde. Il se ressaisit et atteignit l'arrière de la maison sans que personne n'essaie de l'arrêter. Nino et le maréchal avaient disparu, ou peut-être n'étaient-ils même jamais venus. Il était seul. Il était toujours seul, et ses pieds le lançaient comme s'il avait marché pieds nus de l'orphelinat jusqu'à la villa. La porte arrière était grande ouverte et l'air de la maison vibrait.

Le souffle chaud d'une jeune fille dans la nuit.

Bruno s'arrêta sur le seuil du bureau de monsieur Aloïa. Le jazz diffusé par le gramophone produisait un son assourdissant qui se répercutait et se déformait dans les pièces vides de la maison.

— Il refuse de me laisser tranquille, s'écria Zeno en s'asseyant derrière le bureau, ne semblant pas surpris de le voir. Tu le sens aussi, Bruno ? Tu entends aussi cette fichue petite chanson ? Elle me rend fou… c'est…

Bruno resta immobile, désemparé. Le maître, lui, semblait si différent de la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Le regard fiévreux, les mouvements brusques, il avait les traits de quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis des jours.

Une personne différente, pensa-t-il. Il est devenu quelqu'un d'autre.

Bruno tendit le bras. Le petit oiseau de bois serré entre ses doigts semblait battre des ailes pour se dégager.

— S'il vous plaît, dit-il, le cœur battant. Il est là.

Aloïa ferma les yeux et les rouvrit. Il le fixa comme s'il ne comprenait pas, puis il se frotta le front avant de se lever pour aller arrêter la musique. Le silence tomba sur eux comme un rideau, et Bruno perçut la respiration de la maison, lente et rythmée, qui montait du sol, des murs, et entrait en lui. Sous sa peau, dans son estomac.

— Mes collègues de l'université me prennent pour un fou, fit Zeno en éclatant d'un rire hystérique.

Le bureau était couvert de livres et de papiers. Une bouteille d'alcool vide était posée sur les documents et du verre brisé gisait sur le sol.

— Comment pourraient-ils comprendre ? continua Aloïa. Ils n'ont pas vu ce que j'ai vu… ils ne savent pas à quel point l'esprit d'un être comme toi est beau et complexe. Ce que tu as, Bruno, c'est un don. Je t'envie… J'aimerais être comme toi, ne serait-ce qu'un instant, rien que pour arranger les choses. Je le voudrais tellement, je le voudrais de tout mon cœur… Tu entends ? Tu entends cette petite chanson ?

Souricette Souricelette, Sous le lit est tombée, Et sa maman, pauvrette, En bas à la cave la cherchait…

Bruno acquiesça. Il l'entendait, il n'avait même jamais cessé de l'entendre.

— Tu veux tes médicaments ? demanda Aloïa. Ils ne marchent plus sur moi, aujourd'hui… je ne dors plus…

— Elle a peur, déclara Bruno.

Il ne parvenait pas à arrêter l'hémorragie.

— Peur ? répéta Aloïa d'une voix différente. Pour quelle raison aurait-elle peur ? C'est moi qui ai peur. Je suis fatigué et j'ai peur, Bruno. J'étudiais ce livre pour mes recherches, un livre sur le Japon. Sais-tu où se trouve le Japon ? Les esprits des morts peuvent rester dans le monde des vivants, le croirais-tu si je te le disais ? Ils vivent parmi nous… Les Japonais les appellent *yerei*. Je trouve cela très intéressant. Les gens sont si différents à travers le monde, et pourtant ils partagent la même conception de la mort. Le recteur ne comprend pas à quel point c'est fascinant, il prétend que mes expériences vont à l'encontre de toute éthique et veut me faire renvoyer. C'est injuste, que sait-il des bruits qui courent dans cette maison, la nuit ? Les gens ne savent pas ce que c'est que de vivre avec la Mort. Tu penses qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi ? C'est peut-être parce que j'ai grandi sans mère, ou parce que je l'ai vue se vider de son sang dans le jardin. Je l'ai entendue gémir et je l'ai vue recracher ses dents l'une après l'autre. As-tu déjà rêvé que tu perdais tes dents, Bruno ? Pia me disait que c'était un mauvais présage.

Des pas légers retentirent soudain dans le couloir, et Bruno retint son souffle.

— Elle a peur, insista Bruno. À cause de ce que vous avez fait.

— Qu'est-ce que tu sais de ce que j'ai fait ? rétorqua Aloïa en haussant le ton, une veine saillante barrant son front. Elle te l'a dit ? Est-ce qu'elle te parle ? Et maintenant… tu la vois ? Elle est ici ?

Sur mon dos. Comme Saint Christophe. Je fais traverser la rivière aux gens.

— S'il vous plaît, le supplia Bruno, avant de sentir de la fumée envahir ses narines.

Il se tourna instinctivement vers la fenêtre et aperçut quelque chose briller à l'extérieur, au milieu des champs et des arbres en friche.

— Qu'est-ce qui brûle ? demanda-t-il.

— Les livres, fit Zeno en baissant les yeux, écartant une mèche de cheveux de son visage. Les livres ont toujours eu plus de valeur pour mon père que n'importe qui d'autre, et c'est pour cela qu'ils étaient si importants pour moi. Nous étions ses enfants, tu sais ? Mais je les ai détruits, j'ai tout détruit. Je ne les ai pas donnés à la bibliothèque, ils brûlent au fond du puits. Ils brûlent… ils brûlent tous.

Bruno ressentit un vide dans son estomac.

— Le *De codex animorum*…

Le maître secoua la tête en souriant.

— Il est ici, dans cette maison… Il a toujours été là, avec ces étranges dessins. Les pages ont été copiées à la main par des moines écossais, tu te souviens ? Je t'ai déjà raconté cette histoire. J'y suis allé. Je devais absolument découvrir la vérité, mais l'abbaye a brûlé et le copiste est mort. Ils sont tous morts, Bruno, mais maintenant, il est enfermé et ne fera plus jamais de mal à personne. Je te le promets.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Bruno. Je ne comprends pas.

— Je l'ai remonté dans la tour, c'est là qu'il doit être. Sous le plancher, là où personne ne pourra plus jamais le toucher, le lire, poursuivit Aloïa. Le sol… le sol de cette maison est maculé de sang, et la culpabilité de mon père m'a empoisonnée. J'ai grandi avec la mort dans la poitrine. Regarde-moi… regarde l'état dans lequel je suis !

Les bruits de pas se rapprochèrent. Bruno réprima son instinct de fuite. Les mains de Zeno tremblaient, et ses yeux injectés de sang passaient frénétiquement d'un coin à l'autre du bureau. L'homme en face de lui ne ressemblait plus à rien.

— Alors, tu veux tes pilules, Bruno ? J'ai dû les mettre quelque part ici, précisa-t-il en ouvrant un tiroir.

Zeno tendit la main et prit un objet.

— Incroyable, je croyais l'avoir perdu et pourtant il a toujours été là, sous mes yeux.

Une lame scintilla sous la lumière des lampes. Bruno aperçut un couteau serré dans le poing de Zeno et recula d'un pas. Il aurait aimé que Nino soit là, avec lui, à ce moment-là, mais quelque chose avait dû lui arriver lorsqu'il était sorti de la voiture. C'était comme si le temps s'était arrêté, comme si la chambre, les livres, les tableaux, même la lumière et tout ce qui se trouvait dans cette maison, n'étaient pas réels. Comme s'il s'agissait du fruit de son imagination.

— Tu vois comme il est beau ? dit Aloïa en faisant tournoyer l'arme dans les airs.

Le manche semblait parcouru de gravures et d'inscriptions que Bruno ne parvenait pas à lire.

— C'était celui de mon père, il l'avait ramené d'un de ses voyages en Orient… Ce doit être de l'acier chinois, je crois. Il est très tranchant…

Tu pourras l'avoir si tu veux, mais j'en ai besoin pour le moment.

Aloïa lui tapota la tempe avec la pointe de l'arme.

— Ton esprit est un endroit magnifique, Bruno. Cultive-le, et tu seras spécial. Tu le seras pour toujours. *De numquam dormientibus*. Qui l'aurait cru, hein ? Un « marcheur de la nuit » … C'est ainsi que les moines appelaient les gens comme toi. Maintenant, dis-moi. Regarde-moi et dis-moi, s'il te plaît. Est-elle ici ? Est-ce qu'elle nous regarde ?

Un fauteuil trônait dans un coin de la pièce, où Caterina était assise et brossait les cheveux de sa poupée préférée. Lorsqu'elle réalisa que Bruno la regardait, elle leva les yeux et lui sourit. Un sourire triste.

Le sourire le plus triste qu'il ait jamais vu.

Souricette Souricelette, Sous le lit est tombée…

Bruno acquiesça et Zeno poussa un soupir de soulagement.

— Merci. Dis-lui que je suis désolé.

Aloïa fit alors un mouvement si rapide que Bruno ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Le maréchal entra dans le bureau au même moment, l'arme au poing.

— Arrêtez ! cria le militaire.

Mais Zeno fut plus rapide.

Une impulsion et la dague s'enfonça sous son menton.

La pointe pénétra sa chair et du sang coula sur les gravures et les incrustations précieuses du poignard. Ses yeux se révulsèrent sous ses paupières et ses lèvres minces laissèrent échapper un gargouillement sinistre. Aloïa resta un instant debout, une main toujours agrippée au manche de son couteau, puis tomba à la renverse, entraînant la chaise avec lui dans un grand fracas.

C'était comme si toute la maison s'effondrait, comme si le monde s'écroulait sur lui-même.

Le verre brisé s'enfonça dans sa chair, dans ses yeux.

Bruno porta ses mains à son visage, tenta de se couvrir les yeux, mais il était trop tard.

71.

Pietra di San Michele, 1917.

Caterina se réveilla avec la sensation d'étouffer.

Elle porta ses mains à sa gorge. Elle voulait se libérer, briser cette emprise glacée qui lui broyait la trachée, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Elle regarda autour d'elle. Les murs n'étaient pas tachés de moisissure comme ceux de l'asile, le lit ne sentait pas les vieilles couvertures et la poussière. Elle était dans sa chambre, dans son lit, et elle avait tellement faim que son estomac se contractait, et brûlait. Respirer avec l'estomac vide lui donnait la nausée. Elle se tourna sur le côté et cracha de la salive et de la bile sur le sol. Elle n'avait pas mangé et n'avait pas quitté la pièce depuis deux jours. Au pied d'un mur se trouvait une bassine que Pia lui avait tendue par la porte, et que Caterina avait utilisée pour se soulager. Les excréments mélangés à l'urine dégageaient une puanteur irrespirable, mais elle n'avait pas ouvert la fenêtre. Elle était péniblement restée là, les volets fermés, craignant qu'*Il* n'entre.

L'homme au chapeau murmurait dans le vent.

Sa voix était terrible. Basse, froide. Elle se sentait perdue, comme égarée dans les bois qui entouraient la maison, prenant soudain conscience qu'elle n'était rien, qu'elle n'était que de passage sur terre. Elle aurait voulu l'expliquer aux médecins, mais ils avaient refusé de l'écouter. Ils lui avaient demandé de dessiner le visage de l'homme au chapeau, mais elle n'y était pas parvenue. Son visage n'était qu'un amas de traits d'encre sans aucun détail, un gribouillis en forme de tête avec un chapeau rabattu sur le front. Pas d'yeux, pas de nez, ni de bouche.

Rien que du noir. Un réseau de lignes noires qui parsemaient sa chambre.

Elle avait passé ses journées d'enfermement à dessiner, consommant au total trois cahiers et un sachet d'épingles en cuivre pour fixer les pages sur les murs, créant une mosaïque vide de sens.

« Plus rien n'a de sens », lui répétait sa mère, allongée sur le lit de la chambre devenue son tombeau.

Don Carmelo, son père, s'était installé dans la tour et n'en sortait plus, ne se déplaçait même plus pour son travail. Il passait son temps à lire pendant que sa mère agonisait, parce que les livres comptaient plus que tout pour lui. Si Pia n'avait pas fait de son mieux pour eux, si elle ne s'était pas battue pour les garder ensemble et les réconforter, sa famille se serait effondrée.

Caterina se sentait responsable de cette situation.

Si elle n'avait pas parlé à sa mère de l'homme au chapeau, si elle ne lui avait pas avoué qu'il venait la chercher la nuit, peut-être n'aurait-elle pas été bouleversée au point de se jeter par la fenêtre. Mais Pia lui avait dit qu'il ne fallait pas mentir, qu'elle devait être honnête et ne pas laisser sa famille dans l'ignorance, alors elle avait parlé. Elle avait été honnête, même avec Zeno. Elle n'avait pas voulu blesser Méphisto, n'avait jamais voulu tuer le chaton. Cela devait n'être qu'un jeu. Gennaro lui avait assuré qu'il savait ce qu'il faisait, mais lui n'avait pas joué. À présent, elle ne voulait plus le revoir, car Gennaro était mauvais : il avait ri tandis que Méphisto se tordait, suspendu dans les airs. Elle lui avait hurlé d'arrêter, de le libérer, mais il l'avait repoussée.

Un bruissement.

Caterina se retourna brusquement. Dans l'obscurité de la pièce, quelque chose s'agitait par spasmes. Quelque chose d'horrible et d'inhumain qui se cachait dans l'ombre. Elle déglutit et sa peau fut parcourue d'un frisson. L'homme au chapeau était là. Il l'avait rejointe dans la prison où elle s'était enfermée.

Le petit oiseau… Si seulement j'avais la figurine sur moi, il ne pourrait rien me faire, mais il me l'a volée. Il me l'a prise et maintenant je suis sans défense…

Un coup sec. Caterina se tourna vers la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle dans la nuit noire et froide.

Silence.

Son cœur battait la chamade, et ses cheveux étaient collés à son front par un voile de sueur.

— C'est moi… c'est Zeno, murmura doucement son frère.

Caterina écarta les couvertures d'un coup de pied et sauta hors du lit. Elle se dirigea vers la porte, la main tendue en direction de la poignée, avant de s'arrêter.

— Qu'est-ce que tu veux ? rétorqua-t-elle, la lèvre inférieure frémissante.

— Je t'ai apporté à manger.

— J'ai pas faim, va-t'en ! lança-t-elle, avant de le regretter aussitôt.

Elle avait envie, au contraire, qu'il reste et qu'il la protège. Elle avait envie de serrer son frère contre elle, de le sentir aussi proche que lorsqu'ils étaient enfants. Qu'est-ce qui avait changé entre eux ?

Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas être aussi simples que lorsqu'ils avaient six ans ? Depuis combien de temps Zeno n'avait-il pas souri ? Et elle, quand avait-elle cessé d'être heureuse ? Elle ne s'en souvenait plus. Jour après jour, les bons souvenirs se dissolvaient jusqu'à ne laisser que de la poussière sous ses doigts. C'était la faute de l'homme au chapeau, se disait-elle.

C'était sa façon de jouer. Il détruisait les belles choses.

— S'il te plaît, Cate, l'implora Zeno. Si tu ne manges pas, tu vas tomber malade. S'il te plaît…

Je tombe malade. Comme maman.

Je tombe malade. Comme maman.

Je tombe malade. Maman.

La clé était froide. Elle la tourna dans la serrure, deux fois. La lumière du couloir glissa dans la pièce et l'obligea à plisser les yeux.

— Ça pue ici ! s'exclama Zeno en la regardant avec dégoût. Qu'est-ce que t'as fait ?

— J'ai dû aller aux toilettes.

— J'entre pas là-dedans ! Sors, viens manger, l'encouragea son jumeau en reculant d'un pas.

Avec sa robe de chambre à carreaux couvrant ses épaules et son visage sérieux, il avait l'air d'un vieil homme.

— Tiens, fit Zeno en lui tendant un morceau de pain enveloppé dans un torchon.

Caterina fit un pas dans le couloir et l'air eut un goût différent. Elle laissa tomber la serviette et mordit à pleines dents dans la nourriture.

— Doucement, tu vas te rendre malade, l'avertit son frère. Je l'ai fait pour toi… il y a du fromage, comme tu aimes.

Caterina le regarda et eut un instant les larmes aux yeux.

— Je voulais pas que Gennaro fasse du mal à ton chat, gémit-elle. Je suis vraiment désolée. C'était censé être une blague, une stupide blague…

Zeno inspira, puis écarta une mèche de cheveux de son visage.

— Méphisto était ce que j'avais de plus précieux, mais toi tu es ma sœur, ma jumelle. On va arranger ça, mais pour l'instant, il faut qu'on se ressaisisse. Quelque chose de grave est en train de nous arriver, à nous, et à papa. Quelque chose de très grave, alors si on ne se serre pas les coudes, si on ne se soutient pas, on ne pourra rien faire pour l'arrêter. Tu comprends ce que je veux dire ?

Caterina acquiesça.

— Ces dessins sur les murs…, se renseigna Zeno en montrant la chambre du doigt. C'est lui ? C'est comme ça que tu le vois ?

— Je ne peux pas voir son visage, informa Caterina. J'aimerais le pouvoir, mais je n'y arrive pas.

Son frère baissa la tête, et se prit le menton entre les doigts, avec ce

drôle d'air qu'il avait lorsqu'il réfléchissait. Il donnait l'impression de résoudre un problème de géométrie.

— J'ai lu quelque chose dans mon livre, et ça fait des jours que je n'arrête pas d'y penser, confia-t-il.

— Le livre des chiffres ?

— Le *De codex animorum*, précisa Zeno. Avant la mort de maman, papa ne me laissait pas le feuilleter. Il le gardait caché dans un tiroir dans une armoire, mais je l'ai vu et je suis allé le lire quand même.

Caterina grimaça. Zeno était plus intelligent qu'elle ne le pensait.

— Il s'en fiche à présent, poursuivit son jumeau. La semaine dernière, je lui ai demandé si je pouvais l'emporter hors de la tour, dans ma chambre, et tu sais ce qu'il a fait ? Il a juste haussé les épaules. Oh, et puis il a dit que ça portait malheur.

— Comment ça ?

— Le livre ! Le livre porte malheur… tu te rends compte ? Je crois que papa devient fou. Peut-être qu'il est déprimé ? Je devrais peut-être aller au village pour en parler à Piracci. En tout cas, je l'ai parcouru et j'ai trouvé quelque chose. Si je l'avais sur moi maintenant, je te le montrerais, mais on n'a pas le temps. Ma petite figurine de moineau… celle que tu as demandé à Gennaro de voler…

— Je ne voulais pas… C'était pour me défendre, tu sais ? Cette figurine…

— Chut, tais-toi ! lui intima Zeno en lui effleurant le bras et en menaçant de lui faire tomber le sandwich des mains. Te défendre de quoi ? Tu t'es déjà demandé pourquoi ? Qu'est-ce qui te fait croire que cet oiseau peut te protéger ?

— C'est papa, répondit Caterina. Quand il est revenu d'Allemagne, il a dit à maman que c'était une amulette et qu'elle pouvait chasser le mal de cette maison.

— Tu es sûre ? Tu étais là quand il a dit ça ?

— Moi ? fit Caterina en secouant la tête. Non, mais Pia les a entendus parler en secret dans le bureau, et m'a tout raconté. Ça m'a mise en colère… Pourquoi t'avoir donné une amulette pour éloigner le Mal, à toi, et pas à moi ? Je ne méritais pas d'être protégée, moi aussi ? Alors Pia me l'a dit. Elle n'avait pas l'intention de le faire, mais je l'ai convaincue de parler.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda Zeno en la regardant droit dans les yeux.

— Que tu étais son préféré, répondit Caterina. Papa t'aime toi, et pas moi. Tu es un homme, son héritier, et bientôt tu hériteras de tout.

— Mais je me moque de tout ça, moi, je ne veux rien ! Je ne veux être le préféré de personne !

Caterina ne sut que dire, que penser. Zeno lui prit la main et la serra fort.

— Il y a des personnages dans le livre. Des hommes, des femmes et des enfants. Certains ressemblent même à des anges.

— Des anges ?

— Oui, ils ont des ailes. Les autres sont étranges, ils ont le dos voûté, avec des jambes et des bras longs et crochus.

— Et qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils passent à travers les portes, raconta Zeno. Ils passent sous des arches et des colonnes… et il y a beaucoup de choses écrites à côté. Des mots et des noms, je crois.

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire ?

— Je sais pas, c'est en latin, mais c'est pas important. Tu sais le plus important ? demanda Zeno en plissant les yeux comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas. Ils tiennent un petit oiseau dans une main. Tous. Un petit moineau. Quand j'ai vu le dessin, j'y croyais à peine. Ils sont identiques à notre petite statuette.

Caterina sentit le sang bourdonner dans ses tempes. Elle se sentit soudain épuisée et tituba comme si le couloir s'était mué en un navire qui se balançait sous ses pieds.

— Laisse-moi te demander quelque chose, reprit Zeno en la saisissant par les épaules. Je veux que tu fasses très attention à ce que tu vas me répondre. La première fois que tu as vu l'homme au chapeau, c'était quand ?

Caterina se concentra, le regard braqué sur un point situé au-dessus de l'épaule de son frère. Elle réfléchit, et quelque chose bascula dans son esprit.

Des pièces s'entrechoquèrent pour tenter de s'emboîter.

— J'étais petite, précisa-t-elle.

— T'es sûre ?

Caterina hocha la tête d'un air résolu.

— J'avais cinq ans et j'étais dans la cuisine. Pia préparait une tarte aux cerises. Je voulais juste mettre un doigt dans la confiture, mais j'ai été maladroite et j'ai renversé le pot, alors Pia a crié. Elle n'avait jamais fait ça, avant, mais cette fois-là, elle m'a crié dessus.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, quand elle a crié ? Elle t'a grondée ?

Caterina acquiesça.

— Elle a dit qu'*il* viendrait pour moi, que je le méritais parce que j'étais méchante. Que je devais me cacher, et que je ne pourrais plus aller nulle part, parce qu'il me retrouverait. Elle a souhaité qu'il vienne me chercher, et maintenant il est là, à l'intérieur de la maison. Je peux le sentir et j'ai peur. J'ai tellement peur.

Zeno relâcha ses épaules.

— Qui ?

— L'homme au chapeau, répondit Caterina, une crampe au creux de l'estomac.

Elle eut envie de vomir son sandwich au fromage.
— Et il est ici.

72.

— Pourquoi on est là ? demanda Caterina en serrant le bras de son frère jusqu'à enfoncer ses doigts dans sa chair. Je veux retourner dans ma chambre, s'il te plaît.

— Chut, fit Zeno en pointant sa torche devant lui, illuminant les meubles poussiéreux, les vieilles chaises empilées contre les murs et les toiles d'araignées. Baisse d'un ton ou ils vont nous entendre.

L'air dans la cave s'était raréfié, et les tuyaux qui couraient le long des murs semblaient s'entrechoquer. Un son grave, comme le souffle bref d'un animal en hibernation. Caterina eut la sensation qu'elle n'aurait pas dû être ici. Elle était chez elle, et pourtant elle se déplaçait comme une étrangère entre ces murs. À l'asile, elle se sentait en sécurité. Au début, elle avait mis ça sur le dos des médicaments. On lui donnait tellement de pilules et de sirop qu'elle n'avait qu'une envie : dormir. Lorsque le sommeil la happait, elle ne pensait plus à rien, et son quotidien avait la consistance d'un rêve. Avec la mort de sa mère, cependant, tout s'était étiolé. Les oiseaux avaient dû migrer ailleurs car elle n'entendait plus leur chant dans les arbres, et les pétales étaient devenus noirs et secs. Il ne restait plus qu'un tapis de feuilles et de fleurs mortes sous ses pieds.

— Zeno, je veux retourner dans ma chambre, implora Caterina, consciente du timbre hystérique de sa propre voix, les pieds plantés au sol.

Son frère se retourna pour la regarder.

— Attends, fais-moi confiance. Tu veux retrouver la figurine, oui ou non ?

— Il n'y a que des vieilleries, ici.

— Oui, c'est sûr, confirma son jumeau en esquissant un sourire. Viens, ce sera pas long. On y est presque… on jette un œil et on remonte.

— J'ai peur.

Zeno lui prit la main. Les doigts de son frère étaient chauds et rassurants.

— Je te tiens, il ne t'arrivera rien. Je te le promets.

La corde à laquelle Méphisto avait été pendu était toujours

accrochée au plafond. Personne n'avait pris la peine de la retirer, et une tache de sang séché maculait toujours le sol.

— Tiens-moi ça, fit Zeno en lui tendant la torche, qu'elle brandit d'une main tremblante.

La lumière se déplaçait d'un bout à l'autre de la pièce, incontrôlable. Elle vit son frère se courber tandis qu'il soulevait des vieilles caisses et glissait ses mains dans les interstices entre les tonneaux de vin.

— Tu t'es déjà demandé pourquoi Gennaro a tué mon chat ici ? demanda Zeno en se retournant, et en plissant les yeux, ébloui par la torche. S'il voulait juste le pendre, il aurait très bien pu le faire dans le jardin… combien d'arbres il y a là-bas, déjà ?

— Je ne sais pas, murmura Caterina en enroulant ses bras autour de ses épaules.

Elle ne s'était pas posée de questions, elle n'avait pas eu le temps de réfléchir.

— Je suis convaincu que c'est Gennaro qui t'a volé la figurine. Il a profité de toi, mais je ne peux pas le prouver, pas encore. J'ai besoin de preuves… Si on trouve l'oiseau, peut-être qu'on pourra aller voir papa et lui dire de les mettre dehors, Pia et lui.

— Pia ?

Caterina ne comprenait pas, Zeno parlait trop vite.

— Tu sais comment elle a eu Gennaro, n'est-ce pas ? Approche la torche… éclaire ici, s'il te plaît. C'est bien… Rien, c'est bizarre.

Caterina connaissait une partie de l'histoire, parce que c'était Gennaro qui la lui avait racontée. Il avait été violemment conçu lors d'une fête donnée par ses parents. Un homme avait blessé Pia, un homme sans visage.

— Qu'est-ce qui est bizarre ? demanda-t-elle.

— Peut-être qu'on devrait allumer l'ampoule, avec cette torche, je ne vois rien… Il faut bien regarder partout, je suis persuadé qu'il l'a caché ici.

— Et si on demandait à Gennaro ? Si on lui demandait de nous aider, d'arrêter de nous jouer des tours ? Il m'aime, peut-être que si je lui parle, il comprendra.

— Et toi ? Tu l'aimes bien ?

— Je ne sais pas.

— C'est un tyran.

— Je sais, mais avec moi il est gentil, et il a souffert… il dit que Pia a été méchante avec lui, qu'elle ne voulait pas le voir quand il était petit.

Agenouillé sur le sol, Zeno baissa les yeux et resta silencieux.

— D'accord, conclut-il enfin. Demain, je t'emmènerai voir Gennaro. Rends-moi la torche, on remonte. Ce soir, tu viendras dormir dans ma chambre, la tienne est une porcherie, il faudra tout nettoyer… Qu'est-

ce que tu as ? Tu vas bien ?

Caterina ne remarqua même pas que son frère la touchait. Elle dirigea sa lampe vers le couloir et se figea. Quelque chose avait bougé dans la cave. Un bruit, un déplacement d'air, un souffle qui lui chatouillait l'oreille, comme si quelqu'un, derrière elle, murmurait une vieille chanson.

Souricette Souricelette, Sous le lit est tombée…

Caterina ne comprit pas. Elle connaissait bien cette comptine, puisque son père la lui chantait chaque fois qu'il venait la mettre au lit. Il la bordait, s'asseyait à ses côtés et jouait à un jeu avec ses mains. Sa main était une petite souris qui se promenait sur elle et voulait lui mordre le nez…

— Caterina ? s'inquiéta Zeno en lui secouant le bras. Je t'ai demandé de me passer la torche, qu'est-ce que tu as ?

… Et sa maman, pauvrette, En bas à la cave la cherchait.

Caterina se tourna vers son frère et pâlit. Il était évident qu'il ne l'entendait pas. La chanson résonnait dans sa tête, et pourtant elle semblait réelle. Tout semblait si réel. Un bruit de pas ramena son attention sur le couloir étroit et sombre.

— Je me suis trompée, balbutia-t-elle, je me suis trompée.

Elle n'aurait pas dû quitter la chambre, se dit-elle. Le monde au-delà de la porte de sa chambre n'était plus sûr pour elle. Pia avait raison, l'homme au chapeau savait comment la retrouver. Zeno posa une main sur son épaule et elle sursauta. Elle comprit alors que tout cela n'avait été qu'une mascarade, que son frère l'avait convaincue de descendre à la cave pour se venger, pour la punir d'avoir été méchante. Sur ce point aussi, Pia avait raison. Il était mauvais, c'était une mauvaise personne.

Elle se servit de la torche pour frapper Zeno en plein visage.

Une partie d'elle ne le voulait pas, car c'était un acte horrible, mais le reste de son être souriait. Elle vit son frère tomber à genoux, le sang s'écoulant de la coupure sur son front, et elle hurla toute sa colère.

— Tu es content ? rugit-elle. Il est là. Il est là, tu es content maintenant ?

Zeno se tamponna le visage d'une main, effrayé. Il y avait quelque chose dans ses yeux qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et elle se sentit coupable. De la peur ? De la terreur ? Caterina ravala son chagrin et leva sa torche pour le frapper à nouveau.

— Attends, s'écria son jumeau. Pourquoi tu me frappes ? Je voulais seulement t'aider.

Caterina s'en moquait. Elle était fatiguée d'entendre des mensonges, d'être traitée comme une folle, d'être la porteuse de malheur dans la maison des Aloïa. Zeno avait été méchant avec elle, et c'était tout ce qui comptait.

Soudain, quelque chose surgit de l'ombre. Une énorme main se referma sur son poignet, un instant avant qu'elle ne porte un nouveau coup à son frère.

Une main faite de ténèbres.

— Qu'est-ce que tu crois faire ? tonna la voix de son père, qui la plaqua contre un mur.

La torche tomba au sol et roula, illuminant des bouts d'étagères, des tonneaux, et même la corde à laquelle Gennaro avait pendu Méphisto.

Son papa n'était pas venu lui chanter une berceuse.

Caterina essaya de parler, de dire qu'elle était désolée, mais rien de plus qu'un souffle ne sortit de ses lèvres. Elle était fatiguée, tellement fatiguée d'essayer de se faire entendre que les mots lui manquaient. Elle ne voulait que dormir. Dormir pour toujours.

C'est alors qu'elle aperçut une lueur.

Dans son autre main, son père tenait le couteau qu'il utilisait toujours pour ouvrir son courrier. Caterina croisa son regard et y lut quelque chose de laid, quelque chose de si froid qu'elle se sentit seule, désespérée, glacée.

— Papa ?

Un mouvement, le sifflement d'une lame dans l'air, puis une brûlure. Caterina porta une main à sa gorge et un liquide chaud et épais coula entre ses doigts.

— Papa, pourquoi ?

Caterina vit son frère la fixer, le visage déformé par la terreur, et comprit.

Zeno avait raison, une torche ne suffirait pas pour retrouver ce qu'ils avaient perdu.

Pas dans l'obscurité.

Pas au cœur de la nuit.

73.

Piracci arriva à la maison des Aloïa alors que le soleil n'était pas encore levé. Le ciel était d'un bleu inhabituel et la lune formait un visage piqueté de cratères au-dessus des montagnes. Il retira la clé du contact et constata que ses mains tremblaient.

Un cadeau de la guerre, pensa-t-il, l'air sombre.

Il était rentré du front avec le pied droit amputé de deux orteils, une blessure par balle à l'épaule et la fâcheuse habitude de se pisser dessus dans son sommeil. Un cadeau de ces putains de tranchées boueuses, et du sang qui avait maculé son uniforme deux tailles trop grand.

Il observa les fenêtres obscurcies par les rideaux et eut l'impression de ne pas être le bienvenu. C'était comme si la maison tout entière était enveloppée d'une aura malsaine qui le révulsait. Il tendit le bras et ouvrit la boîte à gants. Le contact glacial de la fiole métallique qui renfermait l'eau-de-vie lui redonna du courage. Il dévissa le bouchon et but une gorgée : le liquide qui coulait dans sa bouche lui fit l'effet d'une eau bénite. Il ferma les yeux, espérant que lorsqu'il les rouvrirait, la maison des Aloïa ne serait plus là, à l'attendre.

— Donnez-moi la force, implora-t-il en s'adressant à un dieu qui l'avait abandonné à son sort depuis bien trop longtemps.

Il posa l'eau-de-vie, empoigna le sac contenant son matériel et se dirigea droit vers le porche, tandis que l'air glacial lui piquait le visage comme autant d'épingles invisibles. Il dut toquer à trois reprises avant qu'on ne vienne lui ouvrir. Le visage de Pia, la jeune femme de ménage, apparut sur le seuil. Petite et vêtue de noir, elle l'étudia, les yeux gonflés de larmes, avant de s'écarter pour le laisser passer.

— Où est-elle ? demanda Piracci.

— En bas, précisa-t-elle en désignant un couloir sombre.

Piracci s'avança seul, sous le regard sévère d'hommes et de femmes prisonniers des vieux tableaux.

Le sol craquait à chacun de ses pas. Et derrière lui, Pia le suivait comme son ombre.

— Par là, indiqua-t-elle.

Piracci franchit une porte ouverte qui faisait face à une cuisine baignée par la lumière du matin, et descendit une volée de marches

faiblement éclairées.

Comme c'est étrange, pensa-t-il. Il s'engagea dans un couloir étroit aux murs couverts de moisissures incrustées, comme s'il descendait dans l'estomac d'une bête et qu'il glissait le long de sa gorge, tel un morceau de viande que l'on mâche et que l'on avale. C'était ce qu'il ressentait, et il ne comprenait pas pourquoi. Il dénoua l'écharpe autour de son cou et la fourra dans une poche de son manteau. Il avait chaud et une odeur métallique emplissait ses narines, lui donnant le vertige, comme s'il était ivre. Mais ce n'était pas le cas. Il avait bu, certes, mais pas assez pour en ressentir les effets.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en croisant le regard enfiévré de Don Carmelo.

Ce fut comme s'il avait croisé un fantôme. L'un des jumeaux, Zeno, était assis sur une chaise, le regard vide, une serviette posée sur le front. Piracci suivit des yeux les taches de sang qui maculaient le sol et aperçut les pieds nus de la petite fille. Les pantoufles gisaient loin du corps, comme si quelqu'un les avait déplacées pour éviter de les salir. Il retint son souffle.

Le sol était imprégné de sang, et donnait l'impression de se trouver dans l'arrière-boutique d'une boucherie, ou en plein cauchemar.

Piracci posa son matériel sur un tonneau de vin et examina l'entaille sous le menton de Caterina. Un sourire écarlate découpait sa chair.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, bordel ? s'exclama-t-il.

Aloïa porta une main ensanglantée à son visage. Un poignard gisait à ses pieds, et Piracci se demanda un instant s'il devait le ramasser et le faire disparaître, ou s'il ne devait pas craindre pour sa propre vie.

— Elle a déjà pris sa mère, gémit-il. Je ne pouvais pas la laisser entraîner Zeno avec elle.

Piracci regarda le garçon sans comprendre, et posa ses mains sur les épaules de Don Carmelo, se retenant de le secouer de toutes ses forces.

— Tu dis que tu as tué ta fille ?

Aloïa ne répondit pas. Peut-être n'avait-il plus le courage de soutenir son regard ? Alors Piracci le laissa passer. Il n'était plus qu'un homme consumé et détruit par quelque chose de plus grand que lui, quelque chose qui le dépassait. Piracci sentit une tension dans sa poitrine, la même sensation qu'il avait ressentie pendant la guerre, lorsque les balles ennemies sifflaient dans ses oreilles. La panique, l'impuissance, l'envie de hurler toute son horreur. Il se sentit coupable et ne comprit pas pourquoi. Après tout, il ne devait rien à ces gens, il n'était qu'un médecin de village. Il se pencha sur la fillette et resta longuement à l'observer. Le temps passa sans qu'il s'en aperçoive. Les yeux de Caterina semblaient voir des choses qui n'existaient plus que pour elle.

Le médecin lui effleura la joue du bout des doigts et sentit la chaleur de la vie se dissiper. Quelle tragédie, se dit-il.

Une existence brisée, une famille brisée, et Don Carmelo Aloïa qui se tenait là, comme un légume, les mains ensanglantées, et un stupide chapeau à larges bords enfoncé sur la tête.

Piracci ferma les yeux de Caterina et haussa les épaules.

74.

Salerne, 2010.

— J'aime bien ton studio, fit Nino en se renversant dans sa chaise, les jambes croisées sur le bureau. C'est élégant.

— Repose tes pieds par terre, lui intima Bruno en levant les yeux de ses notes.

— Ta fille sait que tu t'enfermes ici ?

Bruno ne répondit pas, et son ami grimaça, les marques de brûlures semblant se mouvoir sur son visage.

— Quoi ? rétorqua Bruno. Est-ce que, à mon âge, je dois encore demander la permission pour tout ce que je fais ?

Nino leva les mains en signe d'apaisement.

— Certainement pas. Mais Eliana sera furieuse quand elle découvrira que tu lui as menti.

— Tu ne connais pas ma fille, elle comprendra.

— Mais le médecin a dit que tu devais te reposer.

Bruno abattit son poing sur la table.

— C'est moi le médecin, s'écria-t-il, avant de cligner des yeux et de baisser le ton. Désolé.

— Ne t'inquiète pas, tempéra Nino. Alors, qu'est-ce que t'as trouvé ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Il poussa un soupir et retourna le bloc-notes pour que son ami puisse le voir.

— En 1905, Don Carmelo Aloïa organise une fête dans sa maison pour célébrer la naissance des jumeaux. Au début, il ne sait pas que sa femme attend deux enfants, mais cela importe peu. Le soir de la fête, Pia, la jeune femme de ménage, est violée par un homme dans la cave. Tu me suis ? Un grand type bien habillé avec un chapeau sur la tête. Toute sa vie, Pia a été convaincue que cet homme était Gustavo Marciano. Aujourd'hui encore, son identité reste un mystère. Nous savons qu'il a pris le nom et les biens du vrai Marciano, qu'il a fondé une famille et que…

— Bon sang, ça fait quarante ans qu'on sait tout ça, Bru' !

— Attends, ne me bouscule pas, j'y viens, reprit Bruno en tapotant

deux doigts sur le papier couvert d'une écriture épaisse. Don Carmelo Aloïa échange l'honneur de Pia contre un ouvrage. Au lieu de l'aider à obtenir justice, il lui propose d'étouffer l'affaire en échange d'une copie authentique du *De codex animorum*. Seuls deux volumes existent dans le monde, l'original se trouve au Vatican, et l'autre a été copié et illustré par les moines d'un monastère situé sur une île écossaise. Or, l'abbaye a été détruite par un incendie dans lequel tous les moines ont trouvé la mort, et l'ouvrage a été perdu. L'exemplaire que nous possédons est celui de l'abbaye d'Iona, et avant qu'il n'arrive entre nos mains, il appartenait à l'homme au chapeau.

— … qui l'a ensuite donné à Aloïa.

Bruno acquiesça.

— Le volume comprend un passage sur la transmigration des âmes, les morts et les marcheurs de la nuit… Cette version a été censurée par l'Église… Les statues de Hans, Nino. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? Bien sûr que tu t'en souviens, et puis tu sais ce qu'elles m'ont fait ressentir… Il y avait quelque chose en elles… quelque chose qui les rendait vivantes.

— Elles ne dormaient jamais, murmura Nino, en baissant les yeux sur les notes de Bruno.

— Dans certains villages en Allemagne et en Europe de l'Est, les paysans les construisent pour éloigner le mal… Ce sont des gardiens, un pont entre le monde des vivants et celui des morts. Enfant, Zeno avait été si passionné par ce livre qu'il a fait construire des statues, espérant qu'elles pourraient l'aider à contenir sa sœur dans la maison, et à emprisonner le mal et la douleur qui avaient détruit la villa des Aloïa.

Nino lui fit signe de continuer.

— Après ce qui est arrivé à sa sœur, à sa famille toute entière, Zeno a passé le reste de sa vie à essayer de contrer l'inévitable. Il s'est entouré de statues et d'amulettes sculptées par Hans, certain qu'elles suffiraient à contenir Caterina, mais il y a une chose que je n'ai pas comprise. Nino, nous n'étions que des enfants… Comment pouvions-nous voir les choses telles qu'elles étaient ?

Bruno plongea une main dans la poche de sa veste, prit le petit oiseau en bois et le posa sur la table, au-dessus de sa pile de papiers.

— Marina remplit des pages de dessins, encore et encore. Ma fille ne peut pas le voir, elle ne peut pas comprendre. Mais moi, je comprends et je ne peux pas lui permettre de prendre ma petite-fille.

— Comment tu peux être sûr que c'est le bon moment ? demanda Nino. Tu viens de le dire. L'homme de la fête des Aloïa, celui qui a violé Pia… les carabiniers n'ont jamais réussi à savoir qui c'était, bordel. Réfléchis un peu. Rispoli a passé des années à courir après des ombres, et qu'est-ce qu'il en a retiré ?

Bruno repensa au maréchal, son père adoptif, et à l'obsession qui l'avait lentement consumé.

— C'est le bon moment, se contenta-t-il de dire, ce qui sembla suffire à son ami.

— C'est notre ennemi, siffla Nino.

— C'est notre ennemi, confirma Bruno.

Un silence pesant s'abattit sur eux comme un linceul. Ils se regardèrent sans mot dire, puis Nino souffla.

— Les statues des marcheurs de la nuit, dit-il. Elles ne pouvaient pas garder Caterina enfermée. Elle était différente de toi, elle avait peur de sortir… elle ne sortait jamais de la maison.

— C'est ça, fit Bruno en se grattant la tempe. Zeno croyait que les statues pouvaient enfermer le mal qui l'avait corrompue entre les murs de la maison des Aloïa. Pour toujours. Le Mal, pourtant, n'appartient pas à un seul lieu. Le Mal est dans toutes choses, présent en chacun de nous. C'est pourquoi ça n'a pas fonctionné.

— Tu n'es pas une statue, murmura Nino.

— Non, je suis fait de chair et de sang, et je suis toujours vivant, fit Bruno en caressant l'oiseau. Maintenant, je sais comment l'arrêter. C'est moi le chasseur à présent, ce n'est plus lui.

— Il ne te reste plus beaucoup de temps, constata Nino. Il faut reprendre là où on s'est arrêté.

Bruno ferma les yeux, épuisé.

— Il faut retourner là où tout a commencé.

75.

Salerne, 2010.

— Cet endroit est magnifique !

Salvatore Corenzio arborait une expression enfantine lorsqu'il parcourut des yeux la plage balayée par le vent, et les bois nimbés de la lumière crépuscule. Un sourire sur son visage à peine ridé, les cheveux grisonnants, il portait une tenue de randonnée composée d'une chemise en flanelle à carreaux, d'un pantalon de camouflage avec des poches latérales et de chaussures de randonnée renforcées qui sentaient le neuf.

— C'est ce qui fait la beauté du Cilento, répondit Bruno en gardant les mains fermes sur le volant de sa voiture familiale. Les gens connaissent surtout les destinations touristiques, alors que la vraie beauté se cache à l'intérieur des terres. Parfois, il faut creuser pour découvrir quelque chose d'unique.

Corenzio se tourna pour le regarder et acquiesça.

— Absolument, dit-il. Je ne l'avais jamais envisagé sous cet angle, je dois l'avouer, mais en vous entendant parler, la perspective devient plus intéressante. Vous savez, avec ma femme, nous avons eu une belle vie. Elle était architecte, moi fils de notaire. Nous avons travaillé et gagné beaucoup d'argent, mais au bout du compte, que nous reste-t-il ? Une belle maison ? Des économies à la banque ? Et puis on vient ici, on contemple tout ça et on se sent… oh, je ne trouve pas les mots.

— Petit ? suggéra Bruno.

Corenzio hocha la tête avec enthousiasme.

— Petit, exactement, fit-il en esquissant un sourire. Vous êtes né dans le coin, n'est-ce pas ?

— Je crois bien, répondit Bruno en haussant les épaules. Je n'ai jamais connu mes vrais parents. J'ai été abandonné devant la porte d'un orphelinat, pas très loin d'ici, alors que je n'étais encore qu'un bébé.

— Oh mon Dieu… c'est terrible. Je croyais que votre père était carabinier, c'est du moins ce que m'avait dit mon fils.

— Oui, il était maréchal. Il était en poste dans la région lorsque

l'orphelinat a été fermé. Sa femme et lui ont pris la situation très à cœur et ont décidé de m'adopter. Des gens très bien, à qui je dois beaucoup. Sans eux, je pense que je ne serais pas devenu ce que je suis aujourd'hui. … Ah, c'est ça ! fit soudain Bruno en levant une main du volant et en pointant du doigt les montagnes qui se profilaient au-dessus de la forêt. Regardez, vous voyez cette crête rocheuse sur votre droite ? Celle qui a la forme d'un visage parsemé de grottes ?

Corenzio se retourna.

— On dirait que la montagne a un œil.

— C'est la tête du cyclope. Nous nous y rendrons demain. De là-haut, la vue est à couper le souffle.

— Bon sang, est-ce que c'est dur de grimper jusqu'en haut ?

— Grimper ? sourit Bruno. Je suis trop vieux pour grimper… non, ce n'est pas difficile et ce n'est pas long. Il y a des chemins, empruntés jadis par les bergers et les mulets, qui ont été aménagés et sécurisés pour permettre aux archéologues d'atteindre le sommet.

— Des archéologues ?

— De l'université de Berlin… Il y a quelque temps, quand j'étais enfant, un réseau de grottes a été découvert à l'intérieur de la montagne. On y accédait par l'ouverture que vous voyez au sommet. Des centaines et des centaines d'ossements humains y ont été découverts. Certains dataient de la guerre. Un fou tuait des gens et les traînait là-haut, comme s'il s'agissait d'une tanière. Vous pouvez trouver des informations sur internet, c'est une histoire connue, malheureusement.

— Un fou ? Combien de personnes cet homme a-t-il tuées ?

— Au moins vingt, je crois.

— Je vois, mais ça ne colle pas… Vous avez parlé de centaines d'ossements. À qui appartenaient les autres ?

— Ah, je ne sais pas, fit Bruno en regardant dans le rétroviseur et en croisant le regard de Nino, assis à l'arrière, un sourire aux lèvres. Les autres ossements étaient là depuis longtemps.

— C'est vraiment intéressant cette histoire, comment se fait-il que je n'en ai jamais entendu parler ? demanda Corenzio en sortant son téléphone portable de sa poche et en ouvrant Google. Pouvez-vous me redire le nom de cet endroit ?

— Faites une recherche sur « Pietra di San Michele ». Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à en tirer, mais vous trouverez tout de suite des photos et des articles. C'est une vieille histoire, et les vieilles histoires finissent toujours de la même façon : elles tombent dans l'oubli.

Bruno attendit que Salvatore sorte de la voiture et referme le portail, avant de reprendre son souffle. Il sentit ses épaules se contracter sous l'effet de la tension et une pression au creux de son

estomac. Sa chemise collait à son dos, en une couche humide entre son dos et le siège.

— Détends-toi, lança Nino en se grattant une cicatrice sur le menton. Tu t'en sors très bien.

Bruno se regarda dans le miroir.

— Chut, il revient.

Alors qu'il se rasseyait, Corenzio laissa échapper un gémissement et referma la porte.

— Putain de sciatique, ça me tue !

— Qu'est-ce qui vous arrive ? s'enquit Bruno en essayant de contrôler le ton de sa voix.

Les arbres du jardin des Aloïa ressemblaient à des mains squelettiques qui émergeaient du sol pour agripper le toit de sa voiture. Il descendit l'allée à pied pour éviter les trous dans la chaussée creusés par le temps, et adressa un imperceptible signe de la main aux statues de Hans.

Des gardiens de bois et de métal. Hommes, femmes et enfants entouraient la maison en un siège silencieux.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda Corenzio en fixant les statues, puis la maison.

Les murs noircis, le lierre sec et tordu, les vases vides sur les rebords des fenêtres, la tour aux livres comme une vigie à la recherche d'on ne sait quoi. La villa des Aloïa ressemblait à une tombe oubliée par l'homme.

Bruno, lui, n'avait pas oublié. Il n'avait jamais oublié.

— J'ai acheté cette propriété aux enchères, expliqua-t-il. Vous devez vous demander pourquoi, car elle semble tomber en ruine, mais ce n'est pas le cas. Au début, j'ai pensé en faire quelque chose, je ne sais pas… un lieu d'où partir randonner, mais par la suite, je ne me suis plus occupé de rien, et à part le portail à l'entrée, j'ai laissé les choses telles qu'elles étaient quand j'étais gamin. Aujourd'hui, je l'utilise comme logement quand je retourne dans le Cilento. Après tout, c'est un peu ma maison, à moi aussi.

— Que voulez-vous dire ?

Bruno gara la voiture devant le porche et ouvrit la portière.

— Après la guerre, j'ai passé un été ici. Entrez… mettons de l'eau sur le feu, j'ai envie d'un thé chaud.

*

Lumières tamisées, ronronnement électrique dans l'air, grincement du plancher. Bruno montra sa chambre à Salvatore Corenzio. Nino les suivit à distance, s'arrêtant pour parcourir les étagères, effleurer les objets et les vieux livres comme s'il les voyait pour la première fois.

— Vous pouvez mettre vos affaires dans cette armoire, dit Bruno en désignant une armoire murale de couleur cendrée. Ce n'est pas si mal que ça. Un agent d'entretien vient une fois par semaine faire le ménage. Le matelas et les couvertures sont neufs.

— Vous plaisantez ? fit Salvatore en laissant tomber son sac à ses pieds et en tapotant l'épaule de Bruno. C'est mieux qu'un hôtel cinq étoiles. J'ai déjà dormi dans un endroit comme celui-ci, dans les Apennins toscans[20]. Le charme de l'ancien, c'est ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas ? Comment dit-on aujourd'hui ? *Vintage* ? Où allez-vous dormir ? Dans la chambre d'à côté ?

— Non, répondit Bruno en secouant la tête. Je reste en bas, dans mon ancienne chambre. Je m'y sens bien, vous connaissez la force des habitudes…

— J'ai l'impression que vous aimez beaucoup cette maison.

— Oh, oui, beaucoup.

— Qu'y a-t-il dans cette tour ?

— Elle abritait de nombreux livres, auparavant. Monsieur Aloïa était un véritable collectionneur… aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un seul.

— Un seul ?

— Oui, un seul… le plus important de tous.

Bruno sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale. La peau de sa nuque le tiraillait comme si on le pinçait, et le démangeait. Son œil se ferma, puis se rouvrit, dans une sorte de tressaillement. Le petit oiseau de bois dans la poche de son jean sembla trembler et battre des ailes.

— Vous allez bien ? s'inquiéta Salvatore.

Il sourit pour masquer sa nervosité.

— Juste une petite migraine.

— J'ai de l'aspirine dans mon sac, si vous voulez, proposa Corenzio en lui effleurant le coude.

— Ça ira, merci, répondit Bruno en se redressant. Ça va passer tout seul.

— Bon. Écoutez, je voulais vous parler de… les choses entre Eliana et Mario ne se sont pas bien passées, mais nous pouvons être amis. Je n'en ai pas eu beaucoup dans ma vie, seulement des gens qui me couraient après pour obtenir quelque chose en retour.

Bruno échangea un regard avec Nino, qui était allongé au milieu du lit d'Aloïa, et ce dernier lui adressa un clin d'œil.

— Je n'avais pas beaucoup d'amis non plus. En fait, je n'en avais qu'un seul. Les amis, c'est important, ajouta-t-il ensuite en reportant son attention sur Salvatore. Qu'est-ce que vous dites ? Vous avez faim ? Nous pourrions aller dans une ferme du village qui prépare un civet de sanglier. Qu'en dites-vous ?

— Bien sûr, c'est une des choses auxquelles on ne peut pas renoncer

dans la vie… Une minute, cependant. Vous avez parlé de la tour, tout à l'heure.

Bruno fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez dit qu'il y avait beaucoup de livres avant, mais qu'il n'y en avait plus qu'un désormais… le plus important de tous, si j'ai bien compris ? Désolé, je ne voudrais pas être indiscret, mais qu'entendez-vous par « le plus important de tous » ? C'est une de ces éditions rares que l'on achète aux enchères, ou quelque chose comme ça ?

— Ça vous intéresse ?

La démangeaison au niveau de sa nuque s'intensifia, et Bruno eut l'impression d'avaler une poignée d'ongles.

— Comme je vous l'ai dit, le propriétaire était un collectionneur.

— Moi aussi. Pas de livres, en fait, mais de tableaux. En montant les escaliers, j'en ai vu quelques-uns… ce devait être une famille importante.

— Les Aloïa ? L'une des plus importantes du Cilento.

— Je vois, fit Corenzio.

Tous deux se regardèrent en silence, et l'homme esquissa un sourire gêné.

— Alors, reprit-il, vous voulez bien me montrer ce volume rare ?

Bruno cligna des yeux, se tourna vers Nino qui sauta du lit et reprit son souffle.

La démangeaison s'était transformée en une douleur qui lui déchirait la tête. C'était comme si une lame s'enfonçait dans son crâne. Une pointe acérée qui traversait la peau et grattait l'os. Il crut entendre des pas, quelque part dans la maison, des pas lents, et quelqu'un qui murmurait. Un murmure qui lui glaça le sang. Il mit la main dans sa poche et serra la figurine que Hans lui avait donnée.

Le mal appelle toujours le mal.

— Vous voulez voir ce qu'il y a dans la tour ?

Salvatore leva les mains comme s'il pointait une arme sur lui.

— Vous savez que parler ainsi ne fait qu'attiser ma curiosité, n'est-ce pas ?

Bruno esquissa un faible sourire.

— D'accord, dans ce cas.

*

La porte de l'escalier de la tour grinça comme lorsque, cet été-là, Nino et lui étaient entrés dans le monde de peurs et d'espoirs déçus de la maison des Aloïa. Les pas de Bruno et de Salvatore résonnèrent jusqu'à la bibliothèque, où les étagères étaient vides, et les rayonnages

alourdis par la poussière. Corenzio regarda autour de lui sans comprendre, l'expression de son visage oscillant entre l'étonnement et la déception.

— Mais il n'y a rien, dit-il.

— Vous êtes sûr ? demanda Bruno, avant de désigner le sol sous ses pieds. Moi, je dis que vous êtes dessus.

Salvatore baissa la tête et bondit lorsqu'il réalisa qu'il se trouvait sur le couvercle d'une trappe. La serrure rouillée émergeait du plancher comme une plaie.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dessous ? fit-il d'une voix stridente qui déclencha le rire de Nino.

Bruno se retourna brusquement et adressa un rapide coup d'œil à son ami.

— Il se passe quelque chose ? demanda Salvatore.

— Quoi ? s'enquit Bruno en fronçant les sourcils alors qu'un sifflement semblait lui percer les tympans.

— Vous vous êtes tourné de ce côté, comme si quelque chose n'allait pas, remarqua Corenzio en désignant Nino.

— Oh, Seigneur, grimaça Nino en posant ses mains sur ses genoux. Ça commence à m'agacer, j'en peux plus de cette mascarade. Qu'est-ce qu'on attend ?

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Salvatore.

Bruno se massa la tempe. Il fallait qu'il réfléchisse, et vite. Nino fit alors un pas en avant.

— Si tu ne le fais pas, c'est moi qui le ferai, lui dit son ami en l'attrapant par le bras.

— Arrête, c'est moi qui dois le faire… pas toi. C'est ce qu'on avait dit.

— OK, j'ai compris ! lâcha Salvatore en le contournant et en se dirigeant vers les escaliers. Quelque chose ne va pas, c'est évident. Je vais chercher un médecin.

— Attendez ! fit Bruno en lui barrant la route. Je ne voulais pas vous faire peur, s'il vous plaît… pardonnez-moi. C'est juste que je suis très stressé, vous comprenez ? Reprenons notre souffle et détendons-nous. Qu'est-ce que vous en dites ? Demain… c'est le grand jour. Je vous emmènerai à l'ossuaire.

— Je ne sais pas si j'ai encore envie d'y aller, répondit Salvatore, ni aller où que ce soit avec vous. À mon avis, vous devriez vous reposer. Regardez votre visage : vous êtes pâle et vous transpirez. Vous voulez que j'appelle une ambulance ?

Bruno se toucha le front. Sous les briques et le bois, derrière les murs, au travers des lames du sol, résonnait la voix d'Aloïa. Un son qui s'intensifiait. Un souffle mêlé à une supplique. Bruno revit l'homme au chapeau dans la nuit, dans les bois, devant la maison des

Marciano, puis devant celle de sa fille. Il le suivait partout où il allait, et tout avait commencé ici, avec Pia et sa douleur, Caterina et ses peurs, Zeno et sa culpabilité, Gennaro, la famille Marciano et leurs cadavres dévorés par les asticots. Avec Don Carmelo, sa femme, et leur folie.

La folie qui transformait les cauchemars en réalité.

— Le chapeau, lui rappela Nino. Demande-lui pourquoi il a ce chapeau.

— Oui…, acquiesça Bruno. Le chapeau…

— Quel chapeau ? demanda Salvatore en regarda l'espace vide à côté de Bruno, puis ce dernier. Pourquoi vous retournez-vous sans cesse de ce côté-là ? Vous allez bien ?

— Alors, vous l'entendez ?

Bruno ne parvenait désormais à garder qu'un œil ouvert. Parler lui coûtait énormément, et il se sentait faiblir à chaque respiration.

— Entendre qui ? Vous me faites peur, j'appelle une ambulance tout de suite !

Salvatore tâta son pantalon, mais avant qu'il ne puisse attraper son téléphone, avant qu'il ne puisse faire quoi que ce soit, Bruno sortit la figurine de Hans de sa poche et la lui jeta à la figure.

Le moineau le frappa violemment à la joue. Ce n'était pas un objet lourd, mais le coup désorienta Salvatore, offrant à Bruno et Nino l'opportunité qu'ils attendaient avec impatience. Des deux, le garçon était le plus rapide, et il fut le premier à atteindre sa cible, se jetant contre Corenzio et le plaquant au sol. L'homme poussa un gémissement au contact du plancher et la tour sembla osciller.

— Non ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi ?

Nino était hors de lui. Il frappait, mordait, crachait, et soudain ses mains et sa rage furent celles de Bruno. Il était plus grand que Salvatore, il avait toujours été plus grand que tout le monde. Il lui monta dessus, et plaqua son visage au sien. Nez contre nez, yeux contre yeux.

— Le chapeau, siffla-t-il d'une voix qui n'était plus la sienne.

Il était sur le portemanteau, dans le couloir.

Salvatore se débattait, le visage rougi par l'effort et le nez en sang.

— De quel chapeau parlez-vous ? Je ne fais de mal à personne. Arrêtez, s'il vous plaît, arrêtez…

— Pour Marina, siffla Bruno en tapotant son pantalon à la recherche de quelque chose.

— Marina ? Mon Dieu, notre petite fille… Je l'aime, je ne lui ai rien fait ! Pourquoi dites-vous cela ? Lâchez-moi, je vous en prie !

Bruno plaqua la paume de sa main sur la pommette de Corenzio pour l'obliger à tourner la tête vers la trappe sur laquelle ils gisaient, l'un sur l'autre, dans une étreinte mortelle.

Il fallait qu'il regarde. Il devait comprendre.

— Le livre, chuchota-t-il. C'est écrit dans le *De codex animorum*. Les moines le savaient et ils sont tous morts à cause de ça. Si vous touchez le livre, vous le libérez. C'est comme une invocation. Oui, oui, vous êtes *lui* maintenant. *Souricette, Souricelette*. Il est venu vous chercher et a pris possession de vous. Il prend possession des méchants, c'est plus facile pour lui. Marciano, Don Carmelo, et maintenant, vous. Je dois vous détruire tous les deux, vous et le livre. Vous aimez les chapeaux, n'est-ce pas ? Mais c'est fini à présent, vous brûlerez tous les deux, comme l'a dit Hans. Le livre est ici, tout comme vous. Dans le plancher… ici, dans le plancher…

Bruno sortit une vieille clé de sa poche et tenta de l'introduire dans la serrure de la trappe, mais sa main tremblait. Il grinça des dents sous l'effort. C'était comme si l'énergie s'échappait de ses doigts.

Quelqu'un frappait, des coups lents et lourds qui résonnaient dans ses oreilles. Il voulut hurler pour que cela cesse, avant de se rendre compte que c'étaient les battements de son propre cœur. La lumière s'estompa soudain, et sa vision se brouilla. Le visage de Salvatore, d'un teint cireux, avait l'air de fondre au soleil.

À l'extérieur de la maison des Aloïa, au-delà des fenêtres rondes de la tour et du verre marqué par les empreintes de doigts d'une petite fille, les oiseaux se mirent à gazouiller. Une mélodie puissante qui surpassa tous les autres bruits.

Ils devaient être de retour, ils devaient *tous* être de retour à la maison.

Bruno sourit.

Je me demande si Caterina les entend, elle aussi.

20 - Les Apennins sont une chaîne de montagnes de la ceinture alpine qui parcourent l'Italie sur mille kilomètres du nord au sud.

Épilogue

Bruno était allongé sur un lit d'hôpital, des tubes enfoncés dans le nez et des électrodes attachées à la tête, la main serrée dans celle de Nino.

Son ami était assis à son chevet, les vêtements couverts de cendres, et les cheveux brûlés. Il le fixait, ses yeux noirs s'enfonçant dans les siens dans un silence qui valait mille mots.

On frappa à la porte, un petit coup sec à peine audible.

— Je te laisse avec eux, dit Nino en relâchant la pression entre leurs doigts et en se levant. Ne traîne pas trop, à tout à l'heure.

Bruno cligna doucement des yeux, une seule fois, pour montrer qu'il avait compris.

La poignée s'abaissa dans un grincement. Il essaya de se retourner mais ne parvint pas à bouger la tête. Il entendit des pas légers se diriger vers le lit et quelqu'un murmurer. La voix douce d'une petite fille. L'odeur fruitée du shampoing au chewing-gum.

— Papa, appela Eliana.

Il leva les yeux. Elle pleurait comme la fois où, petite, elle était tombée de son vélo et s'était écorché les genoux. Bruno avait couru vers elle et lui avait dit de ne pas s'inquiéter.

Son papa était médecin, et il ferait un tour de magie.

« Un pansement, avait-il expliqué. Un beau pansement sur le bobo, un bisou magique et tout disparaîtra. »

— Grand-père, je t'ai apporté un cadeau.

Bruno courba le cou et s'efforça de croiser le regard de sa petite-fille.

— Papa, Marina a fait un dessin pour toi, précisa Eliana.

Il voulut sourire et dire qu'il avait hâte de le voir, mais la parésie avait figé son visage et ses lèvres, tirées sur le côté, l'empêchaient de parler.

Un bruissement de papier froissé.

Une ombre devant ses yeux.

— Regarde, grand-père, fit Marina. Tu aimes bien ?

Bruno suivit du regard les lignes d'encre qui se rejoignaient et s'estompaient dans un gribouillage furieux. Il reconnut un visage sans

yeux, sans bouche, sans nez. Le visage d'un homme d'un autre temps.

Un homme avec un chapeau sur la tête.

— Tu aimes bien ? insista l'enfant. Il m'a dit de te le demander.

Bruno ouvrit grand la bouche et sentit quelque chose monter dans sa gorge. Un essaim d'insectes dans sa trachée, et puis un cri, muet, chargé d'horreur, qui jaillit de sa poitrine jusqu'à ses lèvres fendues, tandis que sa vie défilait devant ses yeux comme les vieilles photographies d'un album enfoui sous terre.

Un cri rauque, prisonnier de son esprit.

Remerciements

L'écriture est un processus intime et profondément solitaire. Pourtant, au cours des deux années que j'ai passées à écrire ce roman, je ne me suis jamais senti seul. J'ai eu la chance d'avoir à mes côtés les meilleures personnes que la vie pouvait m'offrir.

Merci à ma femme, Rosaria, de m'avoir poussé à poursuivre mes rêves.

À mes parents et à mon frère, pour leur soutien.

À Raffaello Avanzini et à l'équipe de Newton Compton pour avoir cru en moi et, en particulier, à mon éditrice, Alessandra Penna, pour la passion, la perspicacité et l'incroyable professionnalisme avec lesquels elle s'est consacrée à mon travail.

À mes agents de United Stories Literary Agency et à Luca Briasco, pour m'avoir appris à faire ressortir la voix cachée dans les pages brutes de ce roman.

À Pia Barletta, magicienne des mots, pour m'avoir soutenu pendant l'écriture de ce roman et ne pas m'avoir dénoncé pour harcèlement.

Aux Trois Mousquetaires, Luca Romanello, Maico Morellini et Carlo Vicenzi, pour nos folles discussions.

À Cristiano Saccoccia, Diego Matteucci, Scilla Bonfiglioli, Vito Ricco, Ciro Auriemma, Jessica Melani, Monia Matteucci, Alessandro Di Virgilio, Alberto Odone, Francesca Neri, Veronica Dussoni, Maria D'Ambra, Sabrina De Bastiani, Angelo Cennamo, Vincenzo Urti, Giuseppe Gamberini, Anna Sonatore, Alessandro Chiometti, Paolo Di Orazio, Giovanni Lucchese, Luca Azzolini, Aisha Cerami, Patrizia Rinaldi, Barbara Baraldi, Alice Basso, Fabio Cicolani, et à toutes ces personnes exceptionnelles qui ont toujours su trouver les mots justes pour m'encourager à continuer.

À Gianni et à la merveilleuse famille La Corte.

À Sara Bilotti, la meilleure amie qu'un écrivain puisse avoir.

À mes amis de Book Advisor.

À Leonardo Di Lascia et Thriller Nord.

À Francesca Spanu et aux organisateurs du Festival de San Gavino.

À Valerio Tiano, Stefania Cima, Ilaria Pintus, les équipes d'Ubik à Casalpalocco et les libraires, qui n'ont jamais cessé de me soutenir

dans cette aventure.

À tous les romans que j'ai lus et à ceux que j'espère lire un jour.

Franz Kafka disait qu'il ne voulait être rien d'autre que de la littérature, et peut-être avait-il raison.

Votre avis est important pour nous !

Avez-vous apprécié ce roman ? Nous l'espérons sincèrement ! Si c'est le cas, rien ne nous ferait plus plaisir qu'un petit commentaire sur vos réseaux sociaux, sur vos sites littéraires favoris tels Babelio ou Bepolar, ou tout simplement sur la plateforme sur laquelle vous vous êtes procuré ce roman. Nous pourrons ainsi constamment améliorer notre production et la qualité de nos livres.

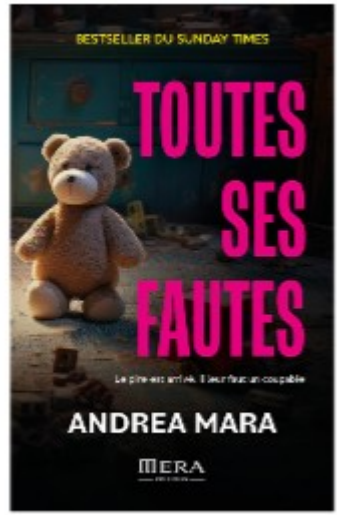
Merci !

-> Nous laisser un commentaire <-

Des suggestions ? Une coquille ?
Un roman étranger que vous aimeriez voir traduit ?
Écrivez-nous !

contact@mera-editions.com

Chez Mera éditions, vous aimerez aussi…



Best-seller du Sunday Times et de l'Irish Times, 700 000 lecteurs conquis au Royaume Uni. Lauréat du prix Crime Fiction Book of the Year (Fiction policière de l'année) aux An Post Irish Book Awards 2021.

Marissa Irvine se retrouve confronté au pire cauchemar de tous les parents lorsque son fils Milo, âgé de quatre ans, disparaît alors qu'il joue pour la première fois chez un élève de sa nouvelle école.

Marissa Irvine arrive au 14 Tudor Grove, avec l'intention de récupérer son jeune fils Milo, qui joue pour la première fois chez un garçon de sa nouvelle école. Mais la femme qui répond à la porte n'est pas la mère qu'elle connaît. Ce n'est pas non plus la nounou. Et Milo n'est pas chez elle. C'est ainsi que commence le pire cauchemar de tous les parents. Alors que la nouvelle de la disparition se répand dans la paisible banlieue de Dublin et qu'un suspect inattendu apparaît, des rumeurs commencent à circuler sur les femmes les plus étroitement liées à cet événement tragique. Car seule l'une d'entre elles a pu avoir enlevé Milo - mais elles pourraient toutes être coupables… Dans une communauté pleine de secrets, qui est vraiment en tort ?

Ce qu'ils en disent :

« Captivée dès la première page… l'autrice a joué sur mes pires angoisses et n'a eu de cesse de faire monter le suspense… » - Sarah

Pearse, autrice best-seller du Sanatorium (Le livre de Poche)

« Un thriller domestique délicieusement mystérieux et cauchemardesque. » - Emma Curtis, autrice best-seller

« Un coup de cœur pour une autrice au sommet de son art » - Claire Allan, autrice best-seller

Pour vous le procurer :

www.mera-editions.com
ou chez votre libraire